

MARCEL PRÉVOST

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CE TEMPS-CI

Les Anges gardiens

ROMAN



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXIII

Les Anges gardiens

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Marcel Prévost

ÉDITION IN-18 JÉSUS

Le Scorpion. 1 vol. illustré	3 50
Chonchette. 1 vol. illustré	3 50
Mademoiselle Jaufre. 1 vol. illustré	3 50
Cousine Laura. 1 vol. illustré	3 50
La Confession d'un Amant. 1 vol. illustré	3 50
L'Automne d'une Femme. 1 vol. illustré	3 50
Lettres de Femmes. 1 vol. illustré	3 50
Nouvelles Lettres de Femmes. 1 vol. illustré	3 50
Dernières Lettres de Femmes. 1 vol. illustré	3 50
Les Demi-Vierges. 1 vol. illustré	3 50
Notre Compagne (Provinciales et Parisiennes). 1 vol. illust.	3 50
Le Jardin secret. 1 vol. illustré	3 50
Trois Nouvelles. 1 vol.	3 50
Les Vierges Fortes. — Frédérique. 1 vol. illustré	3 50
— — Léa. 1 vol. illustré	3 50
Le Domino jaune. 1 vol. illustré	3 50
L'heureux Ménage. 1 vol.	3 50
Le Pas relevé. (Nouvelles). 1 vol.	3 50
La Princesse d'Erminge. 1 vol.	3 50
Monsieur et Madame Moloch. 1 vol.	3 50
Femmes. (Nouvelles). 1 vol.	3 50
La fausse Bourgeoise (Nouvelles). 1 vol.	3 50
Pierre et Thérèse. 1 vol.	3 50
Lettres a Françoise. 1 vol. illustré	3 50
Féminités. 1 vol.	3 50
Missette. 1 vol.	3 50
Lettres a Françoise mariée. 1 vol.	3 50
L'Accordeur aveugle. 1 vol. illustré	3 50
La plus Faible, pièce en quatre actes, en prose. 1 vol.	3 50
L'Age dangereux (traduction). 1 vol.	3 50

ÉDITIONS DIVERSES

L'Accordeur aveugle. 1 vol. petit in-8° illustré	6 »
Le Moulin de Nazareth. 1 vol. in-32 *(Collection Lemerre illustrée)*	2 »

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

Le Scorpion. 1 vol. in-12, avec portrait à l'eau-forte	6 »
Chonchette. 1 vol. in-12	6 »

Discours de Réception a l'Académie. 1 vol. in-8°	1 »

MARCEL PRÉVOST

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CE TEMPS-CI

Les Anges gardiens

ROMAN



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXIII

AVERTISSEMENTS

* *Ce livre, que l'auteur croit utile aux mères françaises, n'est pas destiné à leurs filles.*

** *Toute généralisation absolue est imprudente : il y a des exceptions, en bien comme en mal, dans un groupe social quelconque.*

Au surplus, touchant les « anges gardiens », le lecteur entendra l'opinion exacte de l'auteur exprimée par le préfet Lehoux, à la page 333.

M. P.



Les Anges gardiens

LIVRE PREMIER

ROSALIE

I

L'AUTO HAVANE



La grosse limousine havane, chauffeur et valet de pied en livrée à l'avant — un de ces luxueux véhicules modernes, pleins de toilettes et de chapeaux de femmes, qui ont remplacé désormais, comme signe de la richesse en promenade, les beaux équipages de naguère — ralen-

tit sa marche silencieuse au bas de la pente du Trocadéro, comme si elle hésitait à franchir le pont d'Iéna; puis elle s'arrêta tout à fait. Le valet de pied sauta à terre, prit des ordres à la portière, et, avant de remonter, avisa le gardien de la paix debout à l'angle du pont. Docile à l'appel de ces passants cossus, l'agent fit la moitié du chemin. Il eut avec le valet de pied un bref colloque, interrompu par une recherche dans son carnet des rues.

— Rue des Bergers... finit-il par dire: vous n'avez qu'à passer le pont, à suivre le quai jusqu'à la rue de Javel... Oui... c'est la troisième à droite dans la rue de Javel.

Une dame en chinchilla, une « belle madame Une-Telle » à la façon de Paris — la quarantaine, un peu forte, un peu fanée, très arrangée — remercia, de l'intérieur, l'agent, qui salua. Et, le valet de pied ayant lestement escaladé son siège, l'auto démarra sans bruit, emportant à travers le pont, puis sur le quai, son chargement féminin, paré de toutes les fourrures à la mode.

Outre les chinchillas de Mme Maurice Corbellier, femme du grand porcelainier d'Aubervilliers, et propriétaire de l'auto, il y avait là dedans les renards bleus de la petite Loute Corbellier, blonde maigriotte en plein âge ingrat; l'étole d'hermine de la longue et fine Josette Croze, fille du député de Romorantin,

actuellement sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts; enfin le vison, à peine plus modeste, de Mlle Magda Riemann, institutrice allemande de Josette. Les chapeaux demesurés qu'elles portaient toutes, même l'institutrice, masquaient leurs visages : mais les rares passants du quai se retournaient tout de même sur ce lot d'élégances entrevues, où les jolies tailles de Magda et de Josette dressaient comme une armature de jeunesse.

N'accélérant guère son allure, car la route est mauvaise, défoncée par de lourds charrois, la limousine havane suivit le quai, vira rue de Javel, vira encore rue des Bergers : une rue en murs de fabriques mystérieuses, en clôtures de terrains vagues, en façades de petites maisons de rentiers. Tout cela avait un air tranquille et désuet de province, sous le délicat soleil de cette après-midi de janvier finissant, tiède comme une avant-courrière du printemps. Ce fut Magda qui, penchée au cornet acoustique de la voiture, fit arrêter devant un bâtiment assez important, mais de cette humble et mélancolique apparence qui décèle l'hôpital, la maison de retraite ou l'école pauvre. On voyait le corps de logis principal émerger au fond d'une cour, par-dessus la muraille, coupée de grilles, qui bordait la rue entre deux pavillons coiffés de tuiles plates. L'auto s'immobilisa devant le premier de ces deux pavillons,

qui portait simplement, sur la porte basse, le mot : ENTRÉE, en capitales noires.

Les quatre femmes débarquèrent, Mme Corbellier avec l'aide discrète du valet de pied : elle souffrait de rhumatismes et ne les avouait pas, par souci de coquetterie. On voyait maintenant leurs visages ; les taches de rousseur, les traits fades, les vifs yeux jaunâtres de la petite Loute Corbellier ; la carrure de l'Allemande, belle fille qui devait approcher de la trentaine, construite pour porter des fardeaux, le masque un peu large, un peu massif, le teint inégal, brouillé, huileux aux tempes, quelque chose de las, d'usé, dans les yeux gris et aux coins de la bouche, — belle fille malgré tout, faite pour tenter les hommes par les puissantes torsades de son chignon presque roux, par son corsage, ses hanches, sa forte bouche, on ne savait quoi de voluptueux dans le regard tantôt souriant et intelligent, tantôt comme traînant dans du rêve. D'ailleurs, soignée dans sa mise, évidemment acclimatée au goût de Paris depuis des années... Près d'elle, attendant que Mme Corbellier eût fini son laborieux débarquement, Josette Croze, l'élève de Mag, érigeait une silhouette de jeune fille parisienne, bien d'aujourd'hui, bien du type nouveau qu'ont façonné les mœurs et les modes de ce temps. Haute, fine, mais point maigre ; la tête petite, relevée du menton,

sur un cou dégagé; tout le corps gainé, comme une Égyptienne de bas-relief dont elle évoquait irrésistiblement l'image, dans un costume du meilleur couturier; la poitrine presque pas apparente, mais qu'un sculpteur eût devinée ferme et droite, aux seins écartés comme les antiques; pas de ventre, les mains et les pieds assez longs, d'un galbe parfait; des cheveux de brune française, rien de l'aile du corbeau, ondulés et mousseux, dont les frisons avaient le bleu vague de la fumée; un teint de camélia merveilleusement blanc, et pourtant nullement pâle, le rose d'un beau sang deviné dessous; nul trait menu, joli, amusant, mais un dessin exact du nez, du front, de la bouche, et, pour animer ce que cet ensemble accusait de trop régulier, de trop infaillible, deux yeux bleu foncé, la plus rare couleur des yeux de femme, deux yeux d'une si innocente profondeur qu'un Valmont eût baissé les siens devant leur regard. Même immobile, on la pressentait adroite de ses membres, rompue à tous les sports. Et, de fait, elle était un type achevé des éducations d'à présent : intelligente sans culture profonde, hors les langues étrangères et la musique, — mais championne de tennis aux joutes de Dinard, bonne écuyère, patineuse et « skieuse » accomplie, redevable à un entraînement continu de sa démarche aisée, cadencée, d'une grâce large dans les gestes que

n'ont guère connue les Françaises d'autrefois.

Somme toute, au grand jour, Josette était ravissante, Mag savoureuse ; Loute elle-même, sauvée de la laideur par l'intelligence futée de son visage, n'était pas déplaisante : mais cette franche clarté ne seyait point à Mme Corbellier, — et, malgré la voilette, malgré l'ombre du chapeau à aigrettes blanches, son minutieux arrangement aboutissait ici à un bizarre effet ardoisé du visage, que le rouge faux des lèvres entaillait comme une blessure.

— *Ils* se sont agrandis, fit Magda en mesurant des yeux le morne et vaste bâtiment. De mon temps c'était un petit rez-de-chaussée, rue de Lourmel. Vous vous rappelez, Josette, quand vous êtes venue m'y choisir avec Madame?

— Êtes-vous bien sûre que c'est ici? questionna Mme Corbellier sans laisser à Josette le temps de répondre.

— Oh! oui, madame, regardez!

Sur une plaque de cuivre ovale, décorant la porte du pavillon, on lisait en exergue :

LE GRILLON »

— Eh bien, alors... entrons. Entrez la première, Mag, voulez-vous?

Mme Corbellier disait cela d'une voix lasse, un peu dégoûtée, où se trahissait tout l'ennui de cette démarche. Magda — Mag, comme l'avait

appelée Josette, diminuant à la française le diminutif allemand — obéit et poussa la porte du pavillon. Un vestibule coudé offrait à gauche un accès sur la cour pavée et, au fond, une porte ouverte sur un bureau. Josette n'entra pas dans le bureau ; elle gagna le seuil de la cour et y demeura debout, songeuse. Mme Corbellier et Loute suivirent Mag dans le bureau.

— Mais c'est toujours Mlle Esther! s'écria celle-ci, reconnaissant la bureaucrate chétive, vêtue de noir, le buste enveloppé d'un châle de tricot noir, qui compulsait un registre, seule dans la pièce étroite où ronflait un poêle nain.

Mlle Esther se leva et, de tout son corps falot, de tout son visage exsangue, salua les fourrures, les chapeaux fleuris qui pénétraient dans son repaire. Puis, dans la cendre de ses yeux brilla une faible étincelle.

— Mademoiselle Magda! Je vous « remets » à présent! Comme vous avez embelli et forci!

Elle s'empressa d'avancer des chaises : Mme Corbellier s'assit. Loute furetait partout, du regard.

— Qu'y a-t-il pour le service de ces dames et pour le vôtre, mademoiselle Magda?

Mag se tourna vers Mme Corbellier, avec l'air de lui passer la parole.

— Eh bien, fit celle-ci, hésitante et pourtant volubile, comme si elle-même n'eût pas su exac-

tement ce qu'elle souhaitait, — voilà... Ma fille Loute — elle s'appelle Hélène, mais nous l'appelons tous Loute — avait une gouvernante allemande... très gentille... très sérieuse... qui nous a quittés le mois dernier pour se marier. Mademoiselle Mag nous a dit que votre maison place des institutrices étrangères...

— Oh! oui, madame, nous en avons ici à demeure une quinzaine en ce moment... Et, en plus, beaucoup s'inscrivent chez nous, sans y demeurer. Mademoiselle Magda a pu vous dire que l'œuvre est sérieuse, patronnée par les ambassades d'Autriche, de Russie, d'Angleterre.

— Je sais, je sais, fit Mme Corbellier... Alors, vous auriez ce qu'il me faut?

— Madame veut-elle voir tout de suite une jeune fille? J'en ai une (elle consulta de l'œil les pages ouvertes de son registre) qui est arrivée hier de Hanovre et sait bien le français.

— Ah! mais voilà : le français et l'allemand, ça ne me suffit pas. Il faut aussi que la personne parle parfaitement l'italien... à cause de mon fils Jacques.

— Madame a aussi un petit garçon?

— Non! non... Pas un petit garçon... Jacques a vingt ans...

L'incompréhension qui se peignait sur les traits de Mlle Esther désarma le faible courage de Mme Corbellier.

— Expliquez donc la chose, ma bonne Mag. Je m'en rapporte à vous. J'étouffe un peu, ici... Je vais respirer... Viens, Loute.

Elle se leva, fit un signe de protection amicale à Mlle Esther, et, emmenant la fillette, rejoignit Josette, qui, s'ennuyant, hasardait quelques pas dans la cour. Quand Mag les vit hors de portée de la voix, elle éclata de rire :

— Hein! ma pauvre Esther... Quel numéro, la mère Corbellier! Et dire qu'elle fait encore le bonheur de mon patron, le sous-ministre.

— Ah! c'est l'amie de M. Croze?

— Oui. Depuis onze ans. Seulement, à présent, comme Emmeline mûrit, il s'appuie aussi les demoiselles des théâtres subventionnés, les actrices du gouvernement.

Mag parlait le français avec une aisance surprenante, qui décelait, plus encore que sa mise, un long usage de Paris. Elle affectait même, sauf en présence de ses maîtres, une connaissance approfondie de l'argot moderne. Il ne lui restait de germanique que l'habitude d'accentuer toniquement certaines syllabes. Ainsi elle prononçait : gouvern'ment.

— En deux mots, reprit-elle, voici l'affaire. Outre la petite Loute, les Corbellier ont un dadais de garçon dont on n'a jamais rien pu faire, qui est très beau, qui n'est pas bête, mais qui est aussi loufoque et aussi flème que sa ma-

man ; en plus, lui ressemble en ceci qu'il préfère, comme elle, la société des hommes. Ce bel adolescent s'imagine qu'il a un don de musicien : il joue de la guitare, de la cithare, du banjo, d'un tas d'instruments qui font valoir le galbe des mains. Il a même essayé de la harpe : mais c'est trop difficile. Actuellement il s'est toqué de la mandoline et des chansons italiennes : et, comme sa mère fait tout ce qu'il veut, elle désire que la nouvelle institutrice de Loute parle italien, pour que le délicieux Jacques en profite.

Plus bas, comme en confidence, elle ajouta :

— Vous pouvez donner à peu près n importe quoi. Loute est surtout gouvernée par son père... oui, le cocu... qui adore sa fille et ne s'occupe ni de sa femme ni de son fils...

Les trois femmes regagnaient le pavillon. Mme Corbellier demanda, du seuil :

— Eh bien, Mag... a-t-on ce qu'il nous faut?

Mlle Esther compulsait son registre.

— J'ai une dame, veuve, une Française, qui parle fort bien l'allemand et qui quitte justement une place à Rome.

— Oh ! non... pas de Française, s'écria Mme Corbellier avec un geste répulsif, comme si on eût proposé une pestiférée ou une nihiliste. De préférence une Allemande. Ou une Italienne parlant allemand.

A cet instant, deux silhouettes noires, deux

pauvres petites silhouettes féminines quelconques, le blême de Paris sur le visage, l'anxiété de la malchance dans les yeux, se glissèrent obliquement dans le bureau, venant du dehors. Intimidées par les dames à riches fourrures et à chapeaux de prix, elles n'osaient parler.

— Vous désirez? dit froidement Mlle Esther.

— C'est pour des places de femme de chambre, murmura l'une d'elles.

— Au fond de la cour, à gauche, escalier B.

— Ah! vous placez aussi des femmes de chambre? dit Mme Corbellier.

L'air un peu inquiet, elle regardait les deux silhouettes noires traverser la cour, courbant l'échine comme si elles se sentaient poursuivies par des yeux hostiles.

— Oh! exceptionnellement. Et seulement avec des références de premier ordre.

Cependant Mag avait passé derrière la chaise du bureau et feuilletait le registre.

— Qui est donc celle-ci? dit-elle, indiquant un nom sur la page

Mlle Esther se pencha et lut à son tour :

— Alexandrine Ceroni... C'est une Italienne... oui... née aux environs de Trieste. Elle est marquée comme parlant allemand et un peu l'anglais. Elle s'est présentée hier... Ce n'est pas moi qui tenais le registre. Elle a pris une chambre ici.

— J'ai connu, dit Mag, une Alessandra... institutrice dans une famille américaine. C'est à Abbazia que je l'ai connue... il y a de cela... oh! près de cinq ans. Elle était alors toute jeune; elle était institutrice chez des gens qui s'appelaient Bruston. Est-ce qu'elle est très jolie, celle que vous avez ici?

— Je ne peux pas vous dire, fit Mlle Esther... Je ne l'ai pas vue encore.

La magie de ces mots : « Est-ce qu'elle est très jolie? » avait réveillé l'attention de Mme Corbellier, de Josette et même de Loute. Mag, regardant la cour par la fenêtre, s'écria :

— Mais la voilà!... C'est bien Sandra.

Une grande jeune fille au corps souple, à la tête de madone pérugine, vêtue d'un costume bleu sans recherche, coiffée d'un canotier de toile cirée hors de mode et de saison, descendait gravement le perron du bâtiment principal et s'avançait. L'Allemande courut à sa rencontre; on les vit se reconnaître, s'embrasser. Elles conversèrent un instant.

— Elle est très belle, en effet, dit Josette.

Emmeline lui fit l'honneur de s'armer de son face-à-main.

— Il faudrait l'habiller, dit-elle. Elle est fagotée à faire peur, cette fille. Mais quel type superbe!

— Voici mon amie, Sandra Ceroni, fit Mag,

l'amenant dans le bureau et la présentant avec aisance.

L'Italienne salua sans sourire, sans parler. De près, elle était plus belle encore, d'une taille presque majestueuse, le front net sous de somptueux bandeaux de cheveux noirs, très lisses, son pur visage mat éclairé par de larges yeux foncés.

— Vous parlez italien, mademoiselle? questionna Emmeline.

— Si, madame. C'est ma langue mère. Mais je suis sujette autrichienne. Je connais aussi bien l'allemand que l'italien.

— Vous avez de l'accent en français.

— Je sais, madame... Je ne suis jamais venue en France auparavant. Mais je possède bien la grammaire et l'orthographe françaises. J'ai tous mes diplômes.

— Et... vous, Mag... vous connaissez cette jeune fille?

— Je peux la recommander à Madame comme si c'était moi. Sandra, dites donc à Madame que vous avez une très jolie voix et que vous êtes musicienne.

Mme Corbellier ne laissa pas à l'Italienne le temps de faire son propre éloge. Elle s'écria :

— Vous chantez? vous êtes musicienne? Il fallait donc le dire. Vous me convenez absolument. C'est Jacques qui va être content!... On vous a avertie que vous enseignerez un peu d'ita-

lien à mon fils aîné? Eh bien, mais il me semble alors que tout s'arrange. (Elle regarda la montre de platine liée à son poignet.) Trois heures, déjà! Comme tout cela m'a mise en retard!... Et j'ai tant de choses à faire cette après-midi... Pouvez-vous venir me voir demain matin chez moi, 26, rue Montaigne... mademoiselle... mademoiselle...

— Sandra, compléta l'Italienne de sa voix grave.

— Mlle Sandra... Joli non, n'est-ce pas, Josette?... Demain, vers onze heures. Nous causerons des conditions. Vous êtes libre dès à présent?

— Si, madame.

Et, se reprenant :

— Oui, madame.

— Est-ce qu'il y a des formalités à remplir? demanda Mme Corbellier à Mlle Esther.

Ce fut Mag qui répondit.

— Sandra fera le nécessaire en ce qui concerne le *Grillon*.

— Alors, tout va bien. Allons-nous-en... Je suis tellement en retard. Bonjour... A demain.

Ramenant son écharpe de chinchilla, elle sortit en hâte du bureau, excédée par l'effort que lui avait coûté cette démarche. Ce fut seulement en arrivant sur le trottoir qu'elle songea à Loute :

— Elle te plaît, dis, petite?

Loute fit une moue.

— Nous saurons l'opinion de Loute quand elle l'aura révélée à son père, dit Josette. Pas vrai, Loute?

Loute sourit, montrant des dents saines, mal rangées, chevauchantes. Mme Corbellier haussa les épaules.

— Denys, dit-elle au chauffeur, vous allez me laisser aux magasins du Louvre. Ensuite, Mag, vous pourrez disposer de l'auto pendant une heure, pour mener ces demoiselles chez Mme Haumont-Segré.

— Et les billets pour l'Institut de Belles-Grâces? dit Josette.

— Vous passerez les prendre à la Concordia avant de vous rendre chez Mme Haumont-Segré.

Les chapeaux, les fourrures, se réinstallèrent dans la limousine havane. Quand on fut en route, Mme Corbellier manifesta du contentement. Elle avait coutume d'exprimer en phrases prévues des idées courantes, mais avec autorité, comme si chaque phrase eût traduit ingénieusement une pensée neuve.

— Que c'est donc bien, ce *Grillon!* dit-elle. Voilà une œuvre vraiment utile! Je comprends que les ambassades la patronnent. Ah! les étrangers sont plus pratiques que nous! Bien sûr, la

France n'a rien de pareil dans les autres pays. Vous devriez en parler à votre père, Josette : lui qui est si influent... Les jeunes institutrices courent bien des dangers dans une grande ville où elles débarquent sans connaître personne... N'est-ce pas, Mag?

Mag eut un arrière-sourire, un de ces sourires tournés vers le dedans de soi, qui répondent, non pas à ce qu'on vient d'entendre, mais à quelque souvenir réflexe.

— Oui, madame. Beaucoup de dangers.

Les petits yeux jaunâtres de Loute, toujours attentifs ou fureteurs, regardaient alternativement sa mère et l'institutrice. Josette était visiblement absente de l'entretien, et sur son joli visage débordait un souci intime. Mme Corbellier poursuivit, infatigable :

— Votre amie m'a fait une excellente impression, Mag. Où dites-vous que vous l'avez connue?

— A Abbazia, madame. Elle était chez les Bruston, une famille américaine. Moi (elle hésita imperceptiblement), je... je finissais l'éducation de Mlle Osmondo.

— Elle a de la beauté, mais comme elle s'habille mal! Et ce canotier de toile cirée! Où a-t-elle déniché cela, bon Dieu? D'ailleurs, c'est un fait, les Italiennes ne savent pas s'habiller... même les grandes dames. Voyez la marquise Pizzocanti :

quel tableau !... Enfin, ma bonne Mag, je vous suis très obligée : vous remercierez Mme Croze de vous avoir prêtée à moi pour la visite au *Grillon*. Voilà réglée cette question d'institutrice, qui me préoccupait. On ne prend jamais trop de précautions quand il s'agit de choisir la personne à qui l'on doit confier sa fille.

Loute surprit encore l'arrière-sourire flottant sur les traits de l'Allemande. Mais Mme Corbellier, qui avait proféré cette déclaration avec une fermeté satisfaite, ne remarqua rien et demeura convaincue, d'abord qu'elle avait dépensé beaucoup d'énergie et de perspicacité pour se procurer les services de Sandra Ceroni, ensuite qu'elle avait choisi Sandra Ceroni après mûr examen et dans des conditions exceptionnelles de sécurité.

On avait passé la Seine au pont de la Concorde, on suivait la rue de Rivoli; on atteignait la place du Palais-Royal. Mme Corbellier se fit descendre devant les magasins du Louvre, à l'angle de la rue Saint-Honoré : une habitude sans doute, car personne ne s'en étonna, personne n'offrit de l'accompagner. L'auto, désencombrée du chapeau à aigrettes blanches et des chinchillas, remonta vivement l'avenue de l'Opéra, vers les boulevards. Mag avait pris auprès de Josette la place de Mme Corbellier : toutes deux causaient par petits bouts de phrases

prononcées à demi-voix et mélangées d'allemand et de français; institutrice et élève semblaient fort unies, volontiers en confidence. Loute, assise en face, sur l'un des strapontins, affectait de regarder obstinément par la vitre.

L'auto vira à gauche, sur la place de l'Opéra, où elle dut attendre plusieurs minutes la licence de passer. Puis elle démarra de nouveau et, quelques instants plus tard, stoppa devant la Concordia, vaste music-hall à promenoir, récemment bâti à l'ange de la rue Caumartin et du boulevard. Mag, Josette et Loute descendirent escortées à courte distance par le valet de pied. Leur parfaite tenue leur évita d'ailleurs toute avanie tandis qu'elles pénétraient sous le péristyle.

Mag avisa un chasseur qui portait sur sa casquette le mot : CONCORDIA, en lettres d'argent.

— Pour les conférences de l'Institut de Belles-Grâces, où loue-t-on les places?

— Au bureau ordinaire, madame. Ici... à droite.

L'Institut de Belles-Grâces, qui tenait chaque après-midi du jeudi, avec grand fracas de réclame et de succès, ses assises dans la salle de Concordia, résultait de la collaboration d'un journaliste avisé, d'un manager de tournées cosmopolites et d'un considérable fabricant de kola liquide. Le journaliste avait eu l'idée : il

avait persuadé le manager et le fabricant. Des conférences, après tant de conférences, en même temps que tant d'autres, l'idée en soi ne requérait guère de génie. Voici en quoi avait consisté l'ingéniosité. Premièrement à donner les conférences dans un local affecté aux « revues » les plus pimentées et les plus sottes : en ce moment même, on jouait, le soir : *Ta bouche, gamine !* et les affiches sur lesquelles errait le regard de Loute représentaient une danseuse — la Sorelly — vêtue à peu près exclusivement d'une résille à larges mailles, jambes et seins nus, qui, tout en pirouettant, tendait les lèvres à un invisible baiser. Seconde ingéniosité : ne demander des conférences qu'à des gens ultra-connus, à des Parisiens et à des Parisiennes dont la photographie s'étale aux devantures ou, mieux encore, que la caricature a faits populaires : on les payait sans parcimonie : la spéculation restait fructueuse. Troisième inspiration géniale — la plus géniale des trois : — prendre les aptitudes des conférenciers à rebours : demander à un professeur en Sorbonne de prôner sur le flirt, à une duchesse de gloser sur les travaux du ménage, à une divette de prêcher la morale. Voilà ce qui était curieux, attrayant, neuf. Voilà ce qui valait la peine de se déranger entre trois heures et demie et cinq heures, de manquer selon les âges un cours d'ensemble, un match de tennis ou un

rendez-vous. L'une des prochaines fois, c'était le tour de la divette : les affiches de l'Institut de Belles-Grâces, fraternisant sous le péristyle de Concordia avec celles de *Ta bouche, gamine!* annonçaient : « Mlle Bastinguette : *Comment j'aurais voulu être élevée*, — conférence sur l'éducation » ; le profil de jolie singesse de la chanteuse donnait la réplique au museau provocant de la Sorelly. Et le Paris des mères de famille cossues et des jeunes filles à gouvernante était à ce point avide de voir et d'entendre Mlle Bastinguette dans le rôle de Mmes de Maintenon ou de Genlis que, trois semaines à l'avance, Mag arrivait tout juste à temps pour louer les douze fauteuils destinés aux Croze, aux Corbellier et à leurs amies Haumont-Manin, Haumont-Segré et Ropart d'Anay, pour qui elle s'était chargée de la commission. Consultant le plan de la salle, elle les eut pourtant comme elle les souhaitait au troisième et au quatrième rang, six par six les uns derrière les autres : après quoi elle en prit encore deux côte à côte un peu plus en arrière, dans la travée d'en face.

Tandis que l'Allemande choisissait, payait, classait les bulletins dans son sac à main, Loute Corbellier, ayant dûment inspecté les murailles du péristyle, affiches, portraits et programmes, observait Josette et constatait — ce qui frappait aussi le valet de pied et lui plissait sournoise-

ment la figure — que Josette guettait l'arrivée de quelqu'un. Toute sa fine personne immobile attendait, depuis ses yeux fixés sur la baie du péristyle jusqu'à ses talons imperceptiblement soulevés. Soudain ses joues rosirent : deux jeunes hommes, quittant le boulevard, abordaient le seuil, tous deux de haute taille, mais de corpulence inégale : l'un plus trapu, type d'homme à femmes au visage un peu gros et à courte barbe blonde, je ne sais quoi de laisser-aller dans sa toilette, pourtant élégante ; l'autre moins joli de visage, plus mince, plus sec, un teint de sportsman, façonné d'ailleurs sur le modèle anglais qu'adoptent toutes les aristocraties modernes d'Europe : visage rasé, haut de forme brillant, jaquette aisée, grosse perle à la cravate.

L'effet de leur apparition sur Josette fut de galvaniser son immobilité, mais pour la rapprocher vivement de Mag, dont elle heurta le coude d'un geste nerveux...

— Mag !... voilà Adolf et votre ami.

L'Allemande, fermant son sac à main, se retourna. Elle vit la figure de Josette agitée d'inquiétude et de bonheur ; elle vit les deux arrivants. Elle prit le bras de son élève et alla vers eux sans embarras. Elle serra la main du jeune homme à barbe blonde. L'autre saluait respectueusement Josette, qui, trop émue, ne trouvait pas une parole.

— Josette, fit Mag, je vous présente M. de Bolski, le célèbre pianiste mondain autrichien, qui est un de mes camarades d'enfance et aussi un ami du comte Adolf de Letzling. N'est-ce pas, monsieur de Letzling?

— Nous avons été ensemble à l'Université, répondit le jeune homme rasé.

Et, presque aussitôt, Mag manœuvra pour s'isoler avec celui des deux qu'elle avait présenté sous le nom de Bolski, laissant un peu à l'écart M. de Letzling et Josette. Tandis que ceux-ci, dont l'embarras peu à peu se dissipait commençaient à converser à demi-voix, mais avec ce regard l'un vers l'autre, ce regard de tout l'être qui rend bien vaines les précautions de la voix, Mag disait en allemand à Bolski, très vite :

— Eh bien, ça ne marche pas pour le mariage de la petite. Le père Croze, à qui cela plaisait d'abord de marier sa fille à un comte, a consulté ses collègues du cabinet. On lui a persuadé qu'il risquait des attaques dans les journaux s'il prenait pour gendre un attaché militaire autrichien. Alors, la petite est malheureuse... car elle est folle de Letzling.

— Lui aussi est fou d'elle, fit Bolski en souriant.

— Ah! il saura aimer, celui-là, murmura Mag avec un accent où il y avait du reproche et du regret.

Malgré son élégance négligée, et, pour tout dire, assez mal tenue, il émanait de ce Bolski un charme indéniable, malaisé à expliquer. Peut-être par l'abondance des cheveux bouclés, blonds, un peu grisonnants sur les tempes, par la douceur des traits contrastant avec la malice impudente des yeux bleus. La bouche, à peine cachée par le blond des moustaches, accusait une courbe tombante où repassait l'ironie du regard. Et sur celui-là aussi les prunelles de la femme qui lui parlait se posaient avidement, — mais non pas avec cette extase ingénue de la première passion, qui parait en ce moment de plus d'innocence encore le charmant visage de Josette, — avec l'avidité amoureuse d'une maîtresse qui se souvient. Lui se laissait regarder, répondait peu, mais, malgré son air d'ironique indifférence, écoutait Mag attentivement.

— Sans savoir rien de précis, continua Mag, Josette s'affole à l'idée qu'on va peut-être lui interdire de rencontrer Letzling. Elle est romanesque, et d'autant plus prête à toutes les extravagances qu'elle est une vraie enfant, à un certain point de vue... Mais oui, mon cher, ne ricane pas, il y en a encore. Moi, je veux bien l'aider, car elle est gentille : et puis, si elle se marie avec Letzling, elle me garde, d'accord avec lui...

— Oui, dit sérieusement Bolski. Il faut qu'ils se marient.

Il tredonna en français :

> Protégeons leurs tendresses,
> Aidons à leurs amours...

Puis il ajouta :

— Cela vaut mieux pour eux.

— Et pour nous, conclut Mag. Ne t'épargne pas pour servir Letzling, poursuivit-elle, le tutoyant sans remarquer que Loute, l'oreille tendue, rôdait tout près. Letzling n'est pas ingrat... Comment vont tes affaires ?

Bolski haussa les épaules sans répondre. Et son regard devint si hostile que l'intrépide Mag n'osa continuer ses questions dans ce sens. Elle demanda seulement :

— As-tu trouvé l'appartement ?

— Oui, dit Bolski, dont la figure se détendit. Quelque chose d'étonnant, tout installé, rue Saint-Lazare.

— Le genre que je voulais ?

— Encore mieux. Figure-toi qu'en somme l'appartement est double, avec une autre sortie sur...

Mag l'arrêta d'un geste. Elle venait de s'apercevoir que Loute, affectant de lire un programme, les écoutait. Elle dit très vite et très bas :

— Attention ! La gamine comprend un peu l'allemand... Tu m'écriras tout cela. J'ai pris ton

billet et celui de Letzling pour la conférence, comme c'était convenu... Je te l'enverrai.

Avec Bolski, elle se rapprocha de Josette et de Letzling.

— Chère Josette, fit-elle, il est temps d'aller chez les Haumont-Segré. Nous n'avons plus l'auto que pour vingt-cinq minutes.

Loute ralliait le groupe. Les deux hommes la saluèrent, gênés l'un et l'autre par l'obstination perspicace du regard qu'elle appuyait sur eux. Puis ils prirent congé. Mag, Loute et Josette regagnèrent l'auto, suivies par le valet de pied, qui, lui non plus, n'avait rien perdu de la double scène du péristyle et qui riait intérieurement en songeant comment il la raconterait au souper, dans la salle des gens.



M. et Mme Haumont-Segré, dont la fille unique Berthe recevait ce jour-là quelques amies, selon le moderne usage qui donne par avance aux jeunes filles les habitudes et les obligations de femmes du monde, occupaient rue Montalivet un hôtel bâti sous le second Empire, laid et commode, avec un assez beau jardin. La banque

(Haumont-Segré, successeurs de Segré et Haumont) était installée rue de l'Echelle. « Tout à fait entre nous, » avait inscrit Berthe Haumont-Segré sur les cartes envoyées à ses amies. Cela voulait dire qu'à ce thé intime n'assisteraient — outre les trois cousines germaines de Berthe, Yvonne, Alice et Nanie, filles du professeur au Collège de France, Georges Haumont, dit Haumont-Manin pour le distinguer de son frère, — que Josette, Loute, et peut-être les jeunes Ropart d'Anay, une fillette et deux garçons, cousins germains de Josette, qui habitaient au Val d'Anay, près de Romorantin. Jacques Corbellier, le frère de Loute, ne se mêlait guère à ces distractions familiales. On y admettait, au contraire, Fanny, institutrice anglaise de Berthe, grave et assez belle personne d'une trentaine d'années, et Mag, dont la situation dans la famille Croze était vraiment exceptionnelle. Quant aux mamans, on les tolérait, sans insister pour les avoir.

Comme l'auto havane débouchait rue Montalivet, elle dépassa les trois petites Haumont-Manin, qui, escortées par leur mère, gagnaient à pied la maison de leur cousine, ayant fait modestement en autobus le trajet depuis chez elles, — rue Palatine, derrière Saint-Sulpice : trois silhouettes minces et droites, bien d'aujourd'hui, suivies par une dame rondelette. Yvonne et Alice,

séparées d'âge par une seule année, pareilles de taille, mais non de visage, étaient habillées pareil, costume bleu, chapeau bleu, écharpe de fausse loutre. Nanie, la plus jeune et la moins haute, portait la même écharpe de fausse loutre, mais son costume et son chapeau, identiques de forme à ceux de ses aînées, étaient beiges. Par de telles oppositions, au cours de leur vie commune, Nanie, tout en s'entendant fort bien avec ses sœurs, marquait son indépendance.

Mag, Josette et Loute les attendirent sur le seuil de l'hôtel. On s'embrassa : le rire sans motif, pour le seul plaisir de rire, le rire charmant des jeunes filles fusa du groupe accru. Mag s'informa auprès de Mme Haumont-Manin — la dame rondelette — de la santé de « M. le professeur ».

— Il va bien, fit Mme Haumont-Manin. Il achève son livre sur les Quatre Fils Aymon. On ne peut plus tirer de lui une parole. Il est assommant.

Mais le ton dont elle prononçait ces paroles en démentait l'allure cavalière : et, sous les bandeaux gris, toute la bonne figure lunaire et spirituelle de la dame exprimait l'admiration tendre et la soumission de tout son être aux travaux, au bonheur, à la gloire de son grand homme.

Continuant de parler de lui avec l'Allemande,

elle suivit les jeunes filles dans l'hôtel. Trois hautes portes-fenêtres ouvraient, du grand salon, sur un jardin assez profond : à travers les arbres dénudés, le soleil y répandait sa clarté déclinante. Vers le fond, on voyait deux grands garçons, une jeune fille et une petite fille, raquettes en main, se renvoyer les balles autour d'un filet de tennis.

— N'est-ce pas incroyable? fit Mme Haumont. On peut « tennisser » dehors à la fin de janvier, à Paris. Il n'y a plus de saisons.

Berthe Haumont, accompagnée de son institutrice Fanny Smith, qui regardaient la partie, s'avancèrent vivement à la rencontre des arrivantes. Berthe était une blonde délicate, longue et frêle à l'excès, évoquant plutôt la mode physique de 1830 que celle de 1913. Quant à Fanny Smith, un peu trop grande, un peu trop osseuse, les joues un peu trop animées de rouge, ceux qui se refusaient à la juger belle personne s'accordaient pour lui reconnaître d'excellentes façons. « En tailleur » noir de la meilleure coupe, un jabot de batiste sur le sein, un large chapeau de feutre noir sur la tête, elle accueillit les Haumont-Manin, Josette, Mag et Loute plutôt en maîtresse de la maison qu'en subalterne salariée.

— Ma belle-sœur n'est pas là? questionna Mme Haumont-Manin en embrassant Berthe.

Fanny se chargea de répondre.

— Non. Madame a été consulter le docteur Werner... ce nouveau grand spécialiste pour le foie. Elle est sortie depuis le lunch, pour trois heures; je pense qu'elle rentrera bientôt.

A l'opposé de Mag, Fanny Smith gardait un fort accent d'origine. Elle n'articulait aucun *r*. Elle prononçait « dépouis ». Et, quand elle disait : « Madame est sortie pour trois heures », cela signifiait que l'absence de Mme Haumont-Segré avait duré trois heures. Pourtant Fanny Smith était arrivée de Buxton en Devonshire six ans auparavant, et ces six années, elle les avait passées à Paris, dirigeant l'éducation de Berthe. Mais, comme elle parlait toujours anglais avec son élève, elle n'avait guère fait de progrès et manifestait d'ailleurs sur ce point l'indifférence dédaigneuse des Anglo-Saxons.

Corrects, déférents, les deux petits Ropart d'Anay, Hector et Jean, treize et quinze ans, deux têtes d'étoupe ébouriffées et suantes, quittèrent leur partie pour baiser la main de Mme Haumont-Manin et embrasser leur cousine Josette

— Dieu! que vous êtes mouillés, fit celle-ci en riant et en s'essuyant les joues.

Ensuite vint Henriette Ropart d'Anay, si robuste gamine de seize ans qu'on l'eût prise pour un frère aîné d'Hector et de Jean, travesti en fille. Enfin, derrière elle, une jeune fille à peine

plus âgée, avec une gaie et naïve figure de villageoise, simplement habillée d'une jupe brune et d'une blousette de lingerie, ses beaux cheveux blond pâle libres à l'air, s'avançait indécise, sa raquette à la main.

— Venez, mademoiselle, que je vous présente à ces dames, lui cria autoritairement Fanny Smith.

Elle obéit, intimidée, honteuse de son chignon à moitié défait et de l'ardeur qu'elle se sentait aux joues, gênée devant tous ces visages inconnus qui la regardaient curieusement.

— C'est la nouvelle institutrice de Mlle Henriette, dit Fanny Smith. Elle est au Val d'Anay depuis quinze jours seulement. Elle est Luxembourgeoise, d'Arlon, dans le Luxembourg belge.

L'Anglaise dit le nom et le prénom; on reconnut à peu près « Rosalie » dans le prénom; mais le nom demeura tout à fait inintelligible.

— Comment s'appelle-t-elle? demanda à voix basse Loute Corbellier à Henriette Ropart d'Anay.

— Boisset. Rosalie Boisset, répliqua Henriette sur le même ton. Elle a perdu son père et sa mère. Maman a eu son adresse par l'Œuvre des Orphelins du travail... tu sais, l'œuvre pour laquelle on fait une loterie tous les ans. Elle est bonne fille, pas embêtante. On s'entend bien

ensemble. Et elle est forte, ma vieille! On lutte, toutes les deux. Elle me fiche par terre en trois minutes.

Rosalie Boisset, peu à peu rassurée, donnait à Mme Haumont-Manin et à Josette des nouvelles du Val d'Anay.

— Pourquoi ma tante n'est-elle pas venue, elle aussi? demanda Josette.

— Oh! mademoiselle... Madame ne pouvait pas laisser les jumelles...

Les jumelles étaient deux tardillonnes, Marguerite et Violette, survenues du même coup l'an passé dans le ménage Ropart d'Anay, déjà pourvu de trois enfants.

— Elles sont si mignonnes, murmura Rosalie, souriant à leur image évoquée. On ne les distingue pas l'une de l'autre, tant elles sont pareilles : deux amandes dans la même coque...

Elle avait un très léger accent, malaisément définissable, qu'on eût pris plutôt pour provincial que pour étranger. Fanny Smith l'interrompit :

— Allons, enfants, ne prenez pas de froid, dit-elle aux joueurs. Dès qu'il n'y aura plus le soleil, on sentira l'hiver. Mademoiselle Rosalie, voulez-vous les mener s'arranger un peu dans la toilette qui est à côté de la salle d'étude? — je vous l'ai montrée. Et ensuite qu'ils redescendent prendre le thé avec nous... Berthe!...

Berthe, que Josette emmenait à l'écart, dans une allée, s'arrêta net.

— Vous ne venez pas ? dit l'Anglaise avec une nuance impérieuse dans la voix.

— Tout à l'heure... J'ai un mot à lui dire, répliqua sèchement Josette, mettant la main sur le bras de son amie déjà prête à rebrousser chemin.

Fanny Smith n'insista pas, mais le rouge de ses joues se couperosa, et ses lèvres remuèrent pour des paroles qu'elle ne prononça point. Tout le monde se dirigea vers la maison, où le thé était servi. Seules Josette et Berthe s'attardèrent quelques instants dans le jardin; le crépuscule obscurcissait rapidement les allées. Toutes deux papotaient, les bras enlacés, Berthe penchant la tête, Josette animée, gesticulant.

— « Il » sera ici au plus tard à cinq heures et demie, disait Josette : il quittera plutôt la Sorbonne avant la fin du cours. Et tu vas tâcher d'être un peu gentille pour lui. Il t'aime tant! Il n'arrête pas de me parler de toi... Ne te laisse donc pas monter la tête par cette diablesse de Fanny, qui, naturellement, retardera ton mariage tant qu'elle le pourra.

— Mais je t'assure...

— Bah! bah! j'ai des yeux, tu sais. Fanny t'accapare; tu l'écoutes beaucoup plus que ton père et ta mère, et tu as bien tort. C'est peut-être

une femme supérieure, mais elle cherche son intérêt et non le tien. Et puis, tout de même, préférer Mlle Fanny Smith à mon frère Guy! Ah! nigaude! Si j'étais à ta place! N'avoir qu'à faire un signe pour épouser l'homme qui vous aime.

Elle fit un soupir de mélancolie qu'allégeait malgré tout le robuste espoir de la jeunesse.

— Ça ne va pas du côté de M. de Letzling? interrogea Berthe.

— Oh! du côté d'Adolf, cela ira toujours. Pauvre garçon! Seulement, comme il a peur de mécontenter papa en venant trop souvent chez nous, nous n'avons guère que les bals pour nous rencontrer. Mag nous aide, gentiment... Tout à l'heure, j'ai pu causer avec lui un instant, sous le péristyle de la Concordia, tandis que Mag prenait nos billets pour la conférence... Mardi, à l'Opéra, nous nous apercevrons de loin. Voilà à quoi nous sommes réduits. Tout cela parce qu'il y a une Triple-Alliance et que mon père a l'ambition d'être ministre de la guerre. Quelle guigne!...

Elle riait, une larme au coin des yeux. Tout à coup elle s'écria :

— Voilà mon frère.

Un jeune homme de taille médiocre, mais râblé, sportif d'allures, mis avec recherche, apparaissait en haut du perron. Sa figure complè-

tement glabre lui donnait une ressemblance anglo-saxonne; mais, en complétant ce visage ovale et plein avec des moustaches et une barbe en pointe, on eût reconstitué le type classique du Français moyen. Il dévala les marches du perron, vers les deux promeneuses. De près, il prévenait favorablement par une physionomie avenante, sérieuse et franche. Il préparait son doctorat ès sciences en Sorbonne, et, dans le vaste hôtel occupé par les Croze au parc Monceau, travaillait de longues heures dans un laboratoire installé pour lui. Les traits délicats de Berthe s'animèrent.

— Bonjour, Berthe! Bonjour, ma Jo!

Il effleura la joue de Josette et baisa la main de Berthe, qui résista un peu, disant :

— Prenez garde... on peut voir...

— Est-ce donc un péché? questionna Guy Croze en riant.

— Tu vois bien qu'elle a peur de Fanny, fit Josette.

Comme elle prononçait ce nom, la voix de l'Anglaise retentit du perron, contenue, mais agacée :

— Eh bien, Berthe... vous recevez vos amis de cette façon?

— Je viens, je viens, répondit Berthe.

Et, sans s'occuper si Josette et son frère la suivaient, elle courut vers la maison. Guy de-

meura un instant debout, immobile, assombri. Josette, un peu plus grande que lui, lui passa son bras autour du cou :

— Ne te frappe pas, mon petit Guy... Elle t'aime bien tout de même. Tu as remarqué? Elle a rougi de plaisir quand tu es arrivé.

— Oui, fit Guy. Mais il y a l'institutrice, et c'est elle qui mène le train... Qu'est-ce qu'ils ont tous ici à se laisser envoûter par cette rosse d'Anglaise?

Ils gagnèrent lentement le salon où brillaient les lumières, autour d'une copieuse table de goûter. Josette montra à son frère Yvonne Haumont-Manin qui les guettait, du seuil. Elle murmura :

— En voilà une qui ne te ferait pas de misères, et qui aurait le courage de vouloir. Tu sais qu'elle t'aime. Et elle est plus jolie que Berthe; elle la vaut cent fois comme esprit, comme cœur; et elle n'est pas entravée d'une Fanny Smith.

— C'est vrai, fit Guy... Mais que veux-tu? Je la trouve charmante... et je ne pense jamais à elle quand je ne la vois pas.



Après s'être fait descendre aux magasins du Louvre, la « belle Mme Corbellier » (ainsi s'exprimaient dans leurs comptes rendus officiels les gazettes amies du gouvernement) avait ostensiblement pénétré dans le vaste et bruyant édifice ; elle avait poussé le souci de la vraisemblance jusqu'à acheter au rayon le plus voisin un paquet d'épingles à cheveux, dites « épingles-neige ». Estimant alors que le temps nécessaire à l'auto havane pour virer et s'éloigner hors de la portée du regard était écoulé, elle avait repassé la porte qui donne rue Saint-Honoré, s'était engagée dans la rue des Bons-Enfants, et, tournant aussitôt à gauche parmi ce labyrinthe de vieilles masures si surprenant en plein cœur de Paris, elle avait débouché rue de Valois. Quelques pas encore et elle franchissait la porte du morne édifice qui porte en lettres d'or, sous le drapeau déteint et souillé de suie, l'enseigne pompeuse de : *Sous-secrétariat des Beaux-Arts*.

En personne qui connaît les aîtres, elle monta sans demander son chemin (mais non sans s'arrêter mainte fois pour souffler) les deux étages

du large escalier de pierre qui mène au cabinet du surintendant; elle franchit le premier vestibule. Dès qu'elle pénétra dans la salle des huissiers, le doyen de ceux-ci s'avança vers elle, et, avant même qu'elle annonçât l'objet de sa visite, il lui dit à voix basse, d'un ton à la fois confidentiel et protecteur :

— M. le sous-secrétaire est occupé en ce moment. Mais si Madame veut entrer dans le salon réservé...

— Volontiers, Mourguet...

Mourguet la précéda, non pas vers l'immense hall où l'on parque le fretin des solliciteurs de palmes, les hâves clients de commandes pour l'État, mais dans la pièce contiguë au cabinet du surintendant.

— Mme Corbellier trouvera ici, sur la grande table, l'*Illustration,* la *Revue de Paris,* le *Gaulois...*

Et, saluant, de cet air d'obséquiosité importante que les nécessités de la fonction développent chez tous les huissiers de ministère, il ajouta, de la porte :

— M. le sous-secrétaire en a encore pour quelques instants.

Seule dans le salon aux boiseries brunes et dorées, d'où le regard s'étendait sur l'amusante perspective du Palais-Royal, Emmeline Corbellier fit d'abord ce que toute femme aurait fait à

sa place : elle s'approcha de la glace qui surmontait la cheminée et vérifia l'arrangement de son chapeau à aigrettes blanches, de ses cheveux, de son écharpe de chinchilla. Après quoi, comme la glace, trop haut montée, ne lui renvoyait que son buste, elle s'avisa que les ébrasements des portes étaient eux-mêmes lambrissés de glaces à la mode Louis XVI, et s'empressa d'aller mirer dedans sa tournure. Jamais elle ne résistait à l'envie de se regarder, reflétée en pied. Et ce n'était pas, comme tant d'autres, par goût de s'admirer : cette fois encore, en s'approchant de cet autre elle-même qu'encadrait le chambranle, elle savait qu'elle allait ressentir le choc d'une secrète tristesse. Emmeline Corbellier ne se consolait pas d'être envahie progressivement, sûrement, par ce fléau redouté des femmes modernes autant que la variole le fut de nos mères-grand : la graisse.

Jeune fille, du temps qu'avec son père, chef comptable à l'usine Corbellier, elle habitait l'un des pavillons réservés aux employés supérieurs, et que chaque jour elle se rendait à Paris pour prendre sa leçon de chant (elle se préparait au Conservatoire), — c'était justement sa jolie taille, plus encore que sa fraîche frimousse et ses cheveux cendrés, qui attiraient le regard des hommes : une taille un peu « ponette », évasée au-dessus et au-dessous de l'étroite ceinture, qui

contrastait par son étroitesse avec cette opulence. C'était sa jolie taille qui avait suscité l'attention, puis l'admiration, puis le désir du timide fils de la maison, de ce chétif Maurice Corbellier, alors âgé de vingt-deux ans, dont elle entrevoyait en passant, à travers les vitres d'un bureau, au rez-de-chaussée, les yeux attentifs et tristes dans une maigre figure à barbe fade, qu'il tortillait de la main gauche... Devenue Mme Maurice Corbellier, elle avait, les trois premières années de son mariage, gardé sa silhouette de jeune fille, le visage d'ailleurs embelli par le contentement, par le loisir, par ce luxe de toilette que permet la fortune. Après la naissance de Jacques, vers la vingt-septième année, elle commença de s'arrondir imperceptiblement, du menton peu à peu plus flou, du haut des bras plus dodu; mais elle n'en fut que plus admirée, surtout le soir : le décolletage était somptueux, et la ceinture, peut-être un peu plus serrée dans l'armature du corset, gardait sa minceur juvénile. Et cela avait duré ainsi des années, plus de dix années, jusqu'après la naissance de Loute, jusqu'après la rencontre du jeune député Croze, un été, aux eaux du Mont-Dore, rencontre fatidique qui avait révélé à la coquette mais honnête Emmeline, dans l'espace d'un seul mois, l'amour et la faute. Restée vaguement croyante malgré son péché, elle se disait parfois que c'était

une punition de ce péché même, cette lente dégradation de sa forme primitive par l'invincible ennemie qui, peu à peu, avait élargi la face, bouffi les joues, gonflé le ventre; qui maintenant harnachait les omoplates d'un double coussin et sans relâche enroulait autour du buste des plis mous recouverts d'une peau défraîchie. « Pourtant, j'ai lutté, » se disait Emmeline. En effet, elle avait essayé les infaillibles remèdes des journaux féminins, les savons, les sels dans le bain, les cachets de poison amaigrissant; elle s'était soumise aux radiations électriques, aux massages vibratoires, aux gymnastiques variées; tous les spécialistes de la beauté féminine, elle les avait consultés; elle avait cru en leurs méthodes; elle était convaincue d'avoir observé leurs préceptes. On ne lui eût pas fait avouer qu'elle avait toujours triché avec les régimes, incapable d'une réaction volontaire durable contre ses deux penchants naturels : gourmandise et paresse. Gourmandise de gâteaux, de thés sucrés, de mie beurrée, de liqueurs sirupeuses. Paresse à se mouvoir qui rendait vain tout essai de thérapeutique par l'exercice physique, car Emmeline arrêtait le geste dès qu'elle sentait l'effort. Comme à beaucoup de ses pareilles, il eût fallu qu'on pût lui enlever son embonpoint à la façon d'un kyste, d'un coup de bistouri, pendant un sommeil au chloroforme, et que toute

la dépense d'énergie exigée d'elle eût été de dire : « Endormez-moi ! »

Elle souffrait pourtant de sa déchéance physique, terriblement accélérée au redoutable tournant de la quarantaine. Avec une clairvoyance singulière chez une femme qui, pour le surplus, ne regardait rien autour d'elle, acceptait les jugements tout taits et n'avait pas l'ombre d'esprit critique, elle ne s'en laissait pas imposer par les « belle madame Corbellier » des feuilles gouvernementales, non plus que les affirmations bon-garçonnières de Croze, certifiant — pour avoir la paix — qu'elle n'avait jamais été plus en forme. Elle n'en croyait que les miroirs, cent fois interrogés dans un même jour, avec une infatigable anxiété : et sa mémoire d'oiseau, infaillible pour ce seul objet, lui rappelait fidèlement toutes les Emmelines successives qu'elle avait ainsi contemplées au cours des années, depuis la « petite Conservatoire », mince et potelée, jusqu'à la ronde et leste ponette du Mont-Dore, jusqu'à la massive commère de la semaine d'avant, moins massive, lui semblait-il, que celle dont les glaces du salon officiel reflétaient en ce moment l'image désolante... De face, grâce à l'artifice du corset moderne, grâce aux lignes de l'écharpe, adroitement combinées pour allonger la silhouette, l'illusion était possible : une dame « un peu forte »,

comme disent les couturiers, un peu courte aussi, mais d'apparence jeune et faisant encore valoir l'élégance de la toilette. Le désastre, c'était la vue en profil : le dos arrondi, l'épaisseur de la ceinture, cet ensemble pyramidal commun à tant de femmes de cet âge, et dont les chapeaux démesurés accentuent encore le comique. Emmeline s'obstinait à se regarder ainsi, comme si elle se fût complue dans sa détresse. Et du fond de cette détresse montait alors une pensée qui la torturait : « Pas possible... pas possible qu'*il* ne me voie pas telle que je suis... »

Il, c'était le compagnon jovial, tendre, brusque, l'ami laborieux, intelligent et léger dont elle entendait en ce même instant les éclats de voix gaie, à travers la porte, pourtant doublée d'un châssis matelassé, qui séparait le salon du cabinet officiel... Cette voix s'étant rapprochée de la porte, Emmeline quitta vivement son miroir improvisé et s'assit sur un des fauteuils majestueux alignés contre les murailles. Distraite soudain de son mélancolique souci, elle guetta ce qui se disait à côté : le vantail rembourré venait d'être ouvert : on causait sur le seuil; un bavardage féminin, aigu, coupé de petits rires artificiels, alternait avec la réplique joyeuse et vulgaire du surintendant. On ne distinguait pas leurs paroles : mais le timbre des paroles hu-

maines n'a-t-il pas, dès qu'une humeur passionnée l'accentue, une signification aussi nette que les syllabes prononcées? La voix du surintendant « faisait la roue » et tout en riant cherchait à plaire. Emmeline lui connaissait cette voix de désir, cette voix changée, trouée, faussement ironique, de sanguin ardent, impatient, qui cherche à se faire spirituel et galantin... « Avec qui? Quelque cabotine, encore!... » Oh! qu'elle haïssait à présent la fortune politique de son ami, dont elle avait d'abord été si glorieuse, qui lui avait, à elle-même, valu tant d'hommages — comme à la dispensatrice des engagements au théâtre, des rubans rouges, des pensions, des missions et des palmes — mais qui, par contre, exposait Croze à l'impudique ambition des comédiennes officielles, assiégeait ses quarante-six ans d'œillades, de parfums, de fanfreluches, de l'offre incessante de jeunes bonnes fortunes en échange de ces faveurs officielles si faciles à distribuer sans contrôle, sans même qu'en pût être avertie l'amie de onze années, fidèle à son adultère comme à un second mariage, celui-là librement consenti. Et, certes, Croze demeurait avec elle aussi affectueux, aussi tendre, aussi empressé que naguère; il n'aimait qu'elle — c'était certain — elle restait la solide affection de sa vie, amalgamée au souvenir du double essor de sa jeunesse et de ses succès po-

litiques; mais, avec la même clairvoyance qu'elle apportait à évaluer sa propre silhouette, elle constatait qu'il était, de moins en moins, un amant. Auprès d'elle, il exagérait volontiers les raisons de sagesse et de modération que la maturité comporte; il disait, avec un sourire d'affectueux renoncement: « A mon âge! » Elle se doutait qu'il n'avait son âge désormais que pour elle, qu'ailleurs il eût voulu plutôt le dissimuler, qu'ailleurs il fringuait, coquetait, conquérait. Et elle ne savait quoi en accuser davantage : le mauvais sort qui lui ôtait progressivement toutes les armes de sa beauté, ou le hasard ministériel qui entourait de femmes faciles et provocantes son ami toujours désiré, à l'instant où elle-même se sentait chaque jour moins séduisante, moins femme...

— Eh bien, nous verrons, si vous êtes bien, bien sage...

Un petit silence (Que se passe-t-il? se demande Emmeline) et la porte s'ouvre, livrant issue à la minceur, à l'éclat, aux vingt ans d'une jeune fille correctement, élégamment costumée de drap beige, voilette blanche, chapeau noir très emplumé, collerette de zibeline. Emmeline surprend leur adieu souriant, ces regards qui semblent s'enrouler complaisamment l'un dans l'autre, puis, dès que Croze l'a aperçue, sa figure changée, tendue, aggravée, et la voix subitement

redevenue administrative, avec une moue d'énervement :

— Entendu, mademoiselle, entendu!... Tout cela sera étudié avec beaucoup de soin. Au revoir!...

La comédienne — une pensionnaire du Français qui aspire à son premier « douzième » — traverse diagonalement le vaste parquet ciré, d'un pas de grande amoureuse qui soigne sa sortie, tandis que le surintendant court à Emmeline, les mains tendues :

— Chère amie!... Je n'avais pas compris que c'était vous qui m'attendiez!... Cet animal de Mourguet!... Excusez-moi. Venez dans mon cabinet, je vous en prie.

Quelques minutes plus tard, voici le tableau qu'encadre le cabinet brun et or du surintendant : Emmeline Corbellier est effondrée dans le fauteuil de moleskine voisin du bureau. Elle a relevé sa voilette; elle achève de sangloter silencieusement, sanglots qui peu à peu vont s'apaisant, tandis que le sous-secrétaire, assis auprès d'elle sur une chaise volante, lui tient la main droite qu'il baise dévotieusement. Et il répète, affectueux et impatient :

— Allons! c'est fini?... c'est fini ce gros chagrin? Un petit sourire à son vieux copain pour bien montrer que c'est fini...

Oui, c'est fini... ou du moins cela va finir. L'accès de jalousie suraiguë provoqué par le passage de la comédienne s'est apaisé, comme d'habitude, sous les bonnes paroles du « vieux copain », sous les : « Mais, je m'en moque de cette petite grue!... Elle n'a aucun talent, d'ailleurs... » et les : « Si tu savais à quel point il n'y a vraiment place que pour toi dans ma vie!... » Réconfortée par la présence et le contact du seul homme qu'elle chérisse, Emmeline recommence à songer que les larmes la défigurent, bouffissent et diluent les plis de son visage; elle tamponne ses yeux, passe vivement une minuscule houppette sur ses joues, vérifie l'ordre de sa coiffure, sourit. Et Croze, ravi que la scène ait été brève, rit à son tour, embrasse la visiteuse avec des gambades de collégien, que fige soudain l'apparition de Mourguet, l'homme à chaîne d'argent, apportant un dossier à la signature.

Quand ils sont de nouveau seul à seul, Emmeline, rassérénée, vient s'accouder au bureau cylindre, en face de Croze :

— Figure-toi que j'ai déniché une excellente institutrice italienne... une fille de tout repos... au *Grillon*... tu sais, la maison qui a fourni Mag à Julie... (Julie, c'est Mme Croze). Mais quel mal j'ai eu! J'ai dû m'en aller, avec Mag et Josette, jusqu'au fond de Grenelle... Tu ne m'écoutes pas.

— Si, répond Croze, dont le front s'est obscurci, au nom de sa fille... Qu'est-ce que tu as fait de Josette, après cette visite au *Grillon?*

— Je l'ai envoyée dans ma voiture, avec Mag et Loute, chez Berthe Haumont-Segré, où il y a un petit thé.

— J'espère que le Herr Graf von Letzling n'y sera pas, à ce thé?

— Mais non! Il n'est pas en relation avec les Haumont-Segré. Et puis, mon Dieu!... quelle importance tu donnes à ce petit flirt... le plus honnête du monde... et qui est déjà de l'histoire ancienne.

Croze se lève vivement:

— Je lui donne l'importance qu'il mérite... Depuis que les journaux (que le diable enlève!) se sont mis à annoncer ce mariage ridicule, il n'y a pas de jour où je ne sois pris à partie dans la presse modérée. Aujourd'hui même: *les Débats*, un journal qui a la prétention d'être sérieux, me consacre un petit filet fielleux sous ce titre... (il cherche dans ses papiers le numéro sans le trouver) *Croze, l'Autrichien.* Il me compare à Louis XVI, à Napoléon... *Tu, felix Austria, nube...* De l'esprit de pédant, de normalien... Sale canard! Quant à cet imbécile de hobereau, je ne veux même pas que Josette le rencontre... dans un moment où il est question de moi pour la Guerre.

— Tu serais ministre de la Guerre? interroge

Emmeline avec une émotion que, vraiment, on n'eût pas attendue d'elle pour une nouvelle si exclusivement politique.

— Non! pas ministre. Mais voici les faits, que très peu de gens connaissent encore. On crée un sous-secrétariat; on me le donnerait... et, tu sais, sous-secrétaire à la Guerre, c'est autre chose que surintendant des Beaux-Arts. Naturellement, cela agace les modérés, qui sont tellement stupides qu'ils persistent à me combattre, comme si j'étais anarchiste. Ils patronnent Berger, le rapporteur du budget de la Marine.

— Berger? Je le connais. Il est gentil.

— Il est gentil, mais c'est un modéré fieffé.

— Est-ce que tu n'es pas modéré, toi aussi?

— Modéré, modéré... Non, je ne suis pas modéré. Je veux que le pays marche dans le sens de l'avenir; je ne veux pas de politique d'écrevisse. Mais, enfin, dans mon arrondissement, est-ce que je n'ai pas toujours défendu les honnêtes gens? Est-ce qu'on embête les catholiques à Romorantin?... Est-ce que mon mariage même ne leur donne pas le meilleur des gages: une demoiselle de Sauzon, du milieu le plus retardataire, le plus clérical du pays, — cette bonne Julie qui est la piété et la charité mêmes, la providence de toutes les soutanes et de toutes les cornettes de là-bas...

Cette bonne Julie, c'était encore Mme Croze:

et Emmeline approuva ; et tous deux en parlèrent un moment avec une affectueuse inconscience, bien bourgeoise.

Elle n'était guère gênante, la bonne Mme Croze, née Julie de Sauzon, belle-sœur du baron Ropart d'Anay... Nullement sotte, ferme et décidée au contraire, mais si parfaitement confiante en son mari que même les dénonciations anonymes les plus précises n'avaient jamais réussi à ébranler sa confiance ! Et ni Croze ni Emmeline ne se doutaient que la confiance de Julie était si intimement soudée à son amour conjugal que, le jour où elle s'abolirait, l'amour conjugal mourrait du même coup.

Pour le moment, elle souffrait des suites d'une phlébite. Emmeline s'informa avec sollicitude de son état, que Croze déclara satisfaisant : mais un long repos était encore nécessaire.

— J'irai la voir demain sans faute, fit Emmeline.

— Tu feras bien. Elle se plaignait d'être abandonnée par ses amies.

Et, revenant sans transition au sujet qui l'occupait :

— Peu m'importent les criailleries, poursuivit-il. J'irai rue Saint-Dominique malgré tout : mais tu ne vois pas le sous-ministre de la Guerre mariant sa fille avec la Triple-Alliance... par ce temps de chauvinisme exaspéré... Allô !...

Le téléphone grésillait sur la table du surin-

tendant. Devant Emmeline immobile, Croze saisit le récepteur.

— Oui, c'est moi... Bonjour, Tuillier... Mais certainement... certainement... Je viens à l'instant. A tout à l'heure.

Il raccrocha le récepteur à la hâte, et, debout:

— Le président du Conseil me fait appeler. Je crois, comme on dit à Montmartre, que « ça va barder ».

— Oh! quel bonheur!

La joie d'Emmeline étonna Croze.

— Ça te fait plaisir?

— Puisque ça t'en fait, à toi.

— Je t'avertis, objecta Croze en souriant (et dans un vaste placard il prenait en même temps son pardessus, son chapeau, sa canne et ses gants), je t'avertis que tu ne pourras plus venir me déranger à tout bout de champ comme ici. Là-bas, c'est sérieux... Je serai entouré de gens à aiguillettes.

— Ça m'est égal.

Tout équipé, il embrassa Emmeline. Et alors celle-ci, s'attardant contre lui, murmura :

— J'aime mieux les gens à aiguillettes que les cabotines.

Croze éclata de rire, l'embrassa encore, puis la poussa familièrement par la porte qui, tout à l'heure, avait livré passage à la pensionnaire des Francais :

— Téléphone-moi avant le dîner, demanda Emmeline, que je sache ce que t'a dit le président.

— Convenu. Et, maintenant, ma petite Line, dépêche-toi de filer.

— Vivement, rue Montaigne, dit Emmeline au valet de pied en remontant dans sa voiture après avoir refait le trajet par les magasins du Louvre.

L'auto s'élança par la rue Saint-Honoré... Mais, aussitôt passé la place du Palais-Royal, Mme Corbellier corna au mécanicien :

— Arrêtez à Saint-Roch !

Elle voulait mettre un cierge à la Vierge, dans la chapelle si discrète, si religieuse, qui se trouve au fond de l'église, derrière le maître autel, pour obtenir que Croze fût nommé sous secrétaire à la Guerre.

Et, comme elle avait une âme sans noirceur, elle proposa à la Providence une combinaison qui contenterait tout le monde : Croze à la Guerre, Berger aux Beaux-Arts. Du coup, elle mit deux cierges.

II

LE DOUBLE LOGIS

Comme c'était convenu avec Mag, Sandra Ceroni passa, sans questionner le concierge, sous la voûte d'entrée de la vieille maison qui porte le numéro 67 bis, rue Saint-Lazare, proche l'église de la Trinité. Elle traversa la première cour, tourna à gauche sous une seconde voûte et pénétra dans un vestibule d'où partait un large escalier de forme ancienne, en bois ciré. Là, elle réfléchit : deux portes à un seul vantail, en faux acajou, s'opposaient à angle droit, face à l'entrée. A laquelle sonner ? L'Italienne fouilla dans son sac à main et en tira un petit carnet qu'elle consulta gravement. Quinze jours au service d'Emmeline Corbellier avaient suffi à la trans-

former. Elle était à présent habillée en Parisienne. Mais la grâce lente des attitudes héréditaires contrastait avec le fanfreluchage imposé; et la beauté classique du corps se révélait sous les artifices destinés à rendre pareilles, ou peu s'en faut, toutes les silhouettes féminines.

S'étant orientée, elle sonna trois coups à la porte la plus voisine de l'escalier. Et presque aussitôt cette porte s'ouvrit.

— Midi tapant! Quelle exactitude! Vous êtes la première arrivée.

Dans une petite antichambre assez obscure, Mag et Sandra s'embrassèrent.

— On garde son chapeau? demanda l'Italienne.

— Vous l'ôterez dans la chambre. Venez...

Tout de suite après l'antichambre, on pénétrait dans un salon assez faiblement éclairé par une fenêtre, à store et brise-bise, donnant sur la cour. Pourtant, Sandra distingua l'élégance discrète des tentures et du mobilier, une table à quatre couverts, un guéridon où, sur un fin napperon, voisinaient une langouste, des viandes froides, des gâteaux, et, trempant dans un seau de glace, du champagne et des vins du Rhin.

— *Madonna!* murmura-t-elle... C'est pour nous, tout cela?

— Bien sûr. Croyez-vous que je veuille vous faire jeûner?... Venez vous décoiffer.

Assez exiguë, elle aussi, la chambre était encore plus obscure. Mag alluma le plafonnier électrique : on aperçut le lit profond, quelques jolis meubles Empire, en citronnier, avec peu de bronzes. Dans un angle, une bibliothèque, contenant des livres agréablement reliés, occupait un panneau.

— Le cabinet de toilette est ici, fit Mag, ouvrant une porte.

Et l'électricité ruissela sur des porcelaines blanches, des nickels, des glaces biseautées, sans cadres.

— Quel luxe! dit gaiement Sandra, revenant poser sur le lit son chapeau désépinglé... Mais chez qui *serons*-nous, enfin?

Et, aussitôt, corrigeant son italianisme :

— Chez qui sommes-nous?

— Chez moi, fit Mag, souriante.

— Oh!...

— Vous ne le croyez pas? Vous avez raison : je suis bien trop « pannée » pour m'offrir une pareille garçonnière. Et, encore, vous n'avez pas tout vu. Il y a une autre pièce.

— Où cela?

— Cherchez. Elle donne ici, dans la chambre.

— Je ne vois que deux portes... celle du salon et celle du cabinet de toilette.

— Il y en a une troisième.

Elle alla vers la bibliothèque, y prit un livre par le dos : le livre, virant autour d'une charnière, s'abattit sur la tablette, démasqua un bouton de porte. Mag tourna le bouton, poussa doucement : toute la bibliothèque suivit la porte, et ce fut une autre chambre, assez vaste, plus simplement mais convenablement meublée, un autre cabinet de toilette, un autre vestibule. Sandra eut un petit frisson :

— Il ne fait guère bon, ici.

— Les radiateurs sont fermés. Mais regardez, un instant encore.

Dans le second vestibule, Mag ouvrit la porte d'entrée. Sandra vit l'escalier, le seuil d'une autre maison...

— On sort de ce côté, rue de Châteaudun. Comprenez-vous?... Maintenant, rentrons vivement chez nous. Nous prendrions froid.

Quand elles eurent regagné le salon où la table était dressée, Mag rit au nez de Sandra, pensive :

— A quoi rêvez-vous, belle statue?

— De vrai, fit Sandra, je ne comprends rien... Où sommes-nous? Et qu'est-ce que cela veut dire, cette fausse porte, cette double sortie?

— Asseyez-vous, écoutez. Je vais vous conter cela en attendant Fanny et Rosalie, qui n'arriveront certainement pas avant midi et demi. Jusqu'à l'automne dernier, cette double garçon-

nière a été, non pas habitée, mais utilisée par un Francfortais enrichi dans les produits chimiques... un certain Hausbinder. Il était garçon; il avait un hôtel rue Bizet, et une maîtresse en titre... Mais il aimait les parties discrètes, les fantaisies... vous me comprenez. Et, pour se garer à la fois de la jalousie de sa maîtresse et des curiosités dangereuses, il avait organisé ce... harem à deux sorties.

— Il est mort? demanda Sandra.

— Non. Il a dû retourner à Francfort... Sa maison tournait mal en son absence... Il a bazardé son hôtel, lâché sa maîtresse. Et ici, dans ce petit temple de l'amour, sa succession a été prise par Bolski, son ami... et le mien.

Elle détacha : « et le mien » avec une crânerie provocante, en amoureuse fière de nommer son maître. Et cette impudence fit rougir la peau ardente de Sandra.

— Alors, dit Sandra, c'est ici que... vous le voyez?

— Attendez! L'histoire n'est pas si simple! Jusqu'à présent, j'ai vu mon ami chez lui. Il y a des années que nous nous connaissons... Je suis de Kœnisberg, comme lui; il m'a aimée... toute gosse... Tant qu'il a été riche, j'ai vécu avec lui... vous le savez, puisque j'étais « Mme Bolski » de contrebande quand je vous ai rencontrée à Abbazia... Aujourd'hui, il est ruiné; moi je gagne

ma vie en vendant du Gœthe, lui en vendant du Chopin : mais, avec des brouilles et des essais de séparation, de temps en temps, nous sentons bien que nous tenons l'un à l'autre pour la vie... Donc, Bolski occupe actuellement un garni assez modeste sur les boulevards : il m'y recevait. Or, il est le camarade d'Université et l'ami du comte Adolf de Letzling, l'attaché militaire autrichien : Bolski est de famille noble, comme Letzling. Et Letzling, bien qu'au service de l'Autriche, a une belle fortune. Comprenez-vous, maintenant?

— Pas du tout, répliqua Sandra.

— Si vous aviez seulement six mois de Paris, vous auriez compris déjà. Bolski est ici locataire en nom : mais Letzling paie les termes.

— Pour rendre service à Bolski?

— Nullement. Des deux, l'obligé se trouve être M. de Letzling. Car de cette façon il pourra, sans aucun risque, rencontrer une jeune personne qu'on ne lui laisse plus rencontrer ailleurs...

— Votre élève?

— Elle-même... Josette est d'ailleurs une petite *backfisch* qui ne sait rien de rien de l'amour, — parole ! elle ne sait rien et ne rêve que le bon motif... Mais elle veut voir son Letzling à tout prix. Alors, moi, qui suis compatissante, je me dévoue. Je l'amènerai ici, sous ma garde. Son attaché l'y rejoindra...

— En votre présence?

— Non! moi, pendant ces roucoulements, je recevrai Bolski de l'autre côté de la bibliothèque... il faut bien que j'occupe mes loisirs, n'est-ce pas? Josette et moi, nous entrerons et nous sortirons ensemble par la rue Saint-Lazare : il y a un antiquaire sous la voûte, bon prétexte. Letzling et Bolski, au contraire, n'entreront jamais que par la rue de Châteaudun. Enfin, si on arrivait à nous cerner au gîte, il est convenu que c'est moi qui me ferai prendre avec Letzling — vous m'entendez? avec Letzling, pas avec Bolski — dans celui des deux gîtes qui aura été dépisté. Et, tandis que je me dévouerai, Josette filera du côté libre, sous la protection de Bolski. Est-ce machiné?

Sandra avait écouté avec son sérieux ordinaire les confidences de son amie. Après un silence, elle murmura :

— Comme tout cela est vicieux!

— Détrompez-vous. Il n'y a pas le moindre vice là dedans. La porte de la bibliothèque sera fermée, bien fermée : chacun chez soi. Je ne vous garantis pas que Bolski et moi nous nous contenterons de nous tenir par le bout des doigts. Mais Letzling et Josette... je parierais que tout se passera en paroles... avec un petit baiser par-ci, par-là. Et puis, ma belle, vous savez comme moi que, dans notre métier, avec les

péchés des patrons, il s'agit de nous faire de la liberté et de l'argent. Retenez ça!... *Wer kommt aber hier?...* Est-ce qu'on n'a pas ouvert la porte?

L'Allemande se leva, anxieuse. Au même instant, sur le seuil du salon, apparut Fanny Smith, tout en noir, d'une sombre élégance un peu puritaine, et souriant discrètement.

— Comment diable êtes-vous entrée?

— Par la porte, tout droit, fit l'Anglaise... J'ai pensé que vous l'aviez exprès laissée ouverte.

— Mais pas du tout... C'est cette Sandra!

Elle la menaça du doigt, amicalement. Puis elle fit la présentation :

— Mademoiselle Sandra Ceroni, qui est depuis quinze jours chez les Corbellier. Mademoiselle Fanny Smith... institutrice de Mlle Berthe Haumont-Segré. Vous ne vous êtes pas encore rencontrées?

— Je n'ai pas eu le plaisir, fit l'Anglaise.

Elles se serrèrent les mains. Les yeux bleus de Fanny, d'un bleu opaque et clair de turquoise, deux yeux singulièrement pénétrants, parurent évaluer Sandra, depuis les bandeaux foncés de sa chevelure jusqu'à ses grands pieds d'une forme parfaite.

— Elle est gentille, pas vrai, la petite macaroni, — gouailla Mag avec un regard à Fanny, d'une impertinence si expressive que l'Anglaise,

malgré son aplomb, se détourna. Ma petite Sandra, ajouta l'Allemande, cette belle dame en noir que voici est notre modèle à toutes : et je vous présente une *governess* qui « a su y faire », comme on dit ici.

— Je sais faire quoi? demanda l'Anglaise, qui entendait mal l'argot.

— Je veux dire que, dans la maison où vous êtes, vous conduisez tout. Le père, la mère et la fille sont à vos genoux.

— *Nonsense!* dit Fanny. Ne l'écoutez pas, mademoiselle Sandra. J'aime beaucoup Berthe, mon élève, et je crois qu'elle me le rend. Et comme elle est plus intelligente, beaucoup, que son père et que sa mère, elle a du contrôle sur eux.

On la mena défaire son chapeau dans la chambre à coucher. Comme elle le posait sur le lit et rajustait ensuite ses cheveux châtains, soigneusement ondulés, un triple roulement du timbre appela Mag à la porte. Un instant, Fanny Smith se trouva seule avec Sandra. Elle appuya de nouveau sur elle son regard fixe et dit :

— C'est vrai que vous êtes bien belle, mademoiselle.

Sandra fit une moue un peu gênée. Le retour de Mag lui évita de répondre. Elle amenait Rosalie Boisset, tellement pâle et tremblante d'émotion que, durant quelques secondes, compri-

mant des deux mains son florissant corsage, elle ne put dire un mot. Mag se tordait de rire.

— En voilà une innocente!... Elle a failli se trouver mal parce que la concierge l'a rappelée, tandis qu'elle traversait la cour, et lui a demandé où elle allait. Voyons, pauvre gosse! remettez-vous... Elle ne vous mangera pas, la concierge! Elle en a vu bien d'autres. Je vous présente à ces dames. Mais, au fait, Fanny vous connaît. Donc, Sandra, voici mademoiselle Rosalie Boisset, une charmante jeune Luxembourgeoise qui fait depuis quelque temps l'éducation de Mlle Ropart d'Anay, la cousine de mon élève... Elle fait également les comptes de ménage de Mme Ropart d'Anay, les comptes de fermage de Monsieur, les devoirs des petits Ropart d'Anay; elle administre les purges aux jumelles Ropart d'Anay, — et mérite ainsi l'admiration de toute la famille Ropart d'Anay.

— Cette Mag! fit Rosalie...

Elle riait maintenant de sa peur, et la riche couleur de son sang incendiait ses bonnes joues. Fanny Smith considérait avec une curiosité sympathique l'accoutrement modeste de la nouvelle venue, sa jupe ample, nullement à la mode, sa blouse de soie brune, bien province, mise-bas non déguisée de Mme Ropart d'Anay, et, sous le chapeau de feutre, d'une touchante indigence d'ornements, les cheveux d'un blond

assez fade, assez vulgaire, mais d'une extraordinaire abondance.

— *Nice little girl,* fit-elle à mi-voix, comme pour elle-même. *Looks a baby.*

— Vous voyez que je vous ai choisi les convives, Fanny, glissa Mag sur le même ton.

Et Fanny, cette fois encore, resta coite.

— J'ai eu une peur! contait à Fanny la jeune Luxembourgeoise, maintenant rassurée... Cette concierge barbue qui me court après et me dit : « Où c'est-y que vous allez comme ça, mademoiselle?... » Sans doute elle ne me trouvait pas assez bien mise pour le chemin des maîtres. Et moi, je balbutiais... je ne retrouvais plus le nom que Mag m'avait dit de répondre : Mme Bolski... Quand ce nom-là a fini par me sortir, la vieille sorcière est devenue tout en sucre... « Sous la seconde voûte à gauche, mademoiselle. Si vous voulez que je vous y mène... Non?... Je vous salue bien, mademoiselle... »

Elle mimait drôlement la grimace et la révérence de la mégère, se cassant en deux, tenant le pli de sa jupe entre les doigts, comme pour un menuet.

— Oh! la petite amusante! la petite chérie! s'écria Fanny Smith, subitement dégelée.

Et elle l'embrassa sur ses deux joues rouges, qui rougirent de plus belle.

— A table! dit Mag. Une heure sonne... Je

vous préviens que nous nous servons nous-mêmes.

— Oh! moi, fit Rosalie, je ne demande pas mieux que de vous servir toutes les trois... Je vous en prie, Mag, laissez-moi servir.

— Si vous y tenez, ma petite, répliqua Mag. C'est sa manie, à cette gosse. Il faut qu'elle se dépense pour la commodité des autres... Ah! la famille Ropart d'Anay en a pour son argent!

Quand Fanny, Sandra et Mag eurent pris place à table, Rosalie présenta la langouste, puis versa le vin du Rhin glacé dans les verres couleur d'ambre. Elle possédait réellement un don naturel d'imitation drôle; l'on eût juré qu'elle avait, sa vie durant, joué ce rôle de soubrette active et futée... Tout le monde étant pourvu, elle consentit à s'asseoir entre Fanny et Sandra Sa vive et sincère gaieté avait tout de suite animé les convives. L'Anglaise elle-même détendait sa morgue.

Mag questionna :

— Vous allez me dire comment vous vous y êtes prises pour obtenir cette après-midi.. Dans toutes les places, il suffit qu'on ait besoin d'un jour de liberté pour que Madame déclare que c'est justement le jour où vous êtes indispensable.

— Oh! fit l'Anglaise... J'ai dit que je ne prenais pas le lunch à la maison, c'est tout.

— C'est tout!... singea Mag en ricanant.

C'est tout pour vous, ma belle. Je voudrais bien vous y voir, avec ma patronne!... D'abord, la mère Croze a un souci extrême de moralité. Dans l'intérêt de ma chère petite vertu, elle craint pour moi les sorties trop fréquentes.

— Alors, vous faites comment?

— Il y a Josette, heureusement, qui est mon alliée. Mais vous, Sandra, quel truc avez-vous employé?

L'Italienne, malgré les tons chaleureux de son visage, rougissait aisément. Elle eut cette rougeur, et une courte hésitation avant de répondre, — tandis que Rosalie, infatigable, échangeait les assiettes et servait les viandes froides.

— J'ai fait demander par M. Jacques.

Les yeux de Mag et ceux de Fanny échangèrent un peu d'étonnement.

— Ah! s'écria Mag en souriant, vous avez apprivoisé Jacques Corbellier? C'est un record, ça! Ou plutôt, c'est une conversion... Oh! ne me regardez pas comme ça. Diable! Si vos yeux étaient chargés à balle, je serais tuée du coup... Je dis ce que tout le monde dit. Il est très possible qu'on exagère. Le jeune Corbellier a mauvais genre : je m'y connais; j'ai vécu à Berlin. Mais, s'il vous trouve à son goût et s'il vous fait la cour, je lui rends mon estime. Et vous, petite Rosalie, quelle blague avez-vous contée à la baronne?

— Mais... j'ai dit la vérité... Une fois par semaine, on m'envoie à Paris pour l'Œuvre des Orphelins du travail : M. le baron vient ordinairement avec moi... En ce moment, il assiste à un congrès d'écoles libres, à Blois. J'ai dû venir toute seule. Alors... j'ai dit que je déjeunerais avec vous, Mag.

— Vous n'avez pas dit où, au moins?

— Non!

— Bien. Ce n'est pas la peine de rougir. Vous êtes jeune dans le métier, petite. Vous apprendrez qu'il faut confier le moins possible de la vérité aux maîtres, sur nos faits et gestes. Ils n'ont aucun droit à connaître notre vie, n'est-ce pas? Si la baronne vous interroge ce soir, répondez que vous avez déjeuné avec moi au Bouillon Duval. Et tenez, donnez-nous du champagne. Mlle Smith n'a plus rien dans son verre.

Rosalie sauta sur ses pieds :

— Laissez-moi déboucher... Au Val d'Anay, c'est moi qui m'occupe de la cave. Vous allez voir...

En effet, elle fit sauter le bouchon sans bruit et sans perdre une bulle de mousse, comme un maître sommelier. Elle remplit les verres : Sandra et Mag effleurèrent les leurs ; l'Anglaise, ayant vidé le sien, murmura :

— *Very nice champagne. Very dry.*

— Choisi par Bolski; il s'y connaît, fit Mag. C'est lui qui nous offre ce lunch.

— Est-ce que nous verrons M. Bolski? demanda Fanny Smith, dont les joues se couperosaient, et qui semblait devenir peu à peu une personne nouvelle, avec des gestes brusques, des éclats de voix.

— Peut-être, répliqua Mag évasivement... Mais très tard.

Elles mangèrent quelque temps silencieusement; Rosalie s'employait activement au service : quand les viandes froides furent enlevées, toutes les quatre grignotèrent les fruits et les gâteaux, amusant leurs langues à la fumée piquante du vin... Rosalie, très rouge, les yeux animés, reprit sa place entre Fanny et Sandra. Tout à coup, elle se mit à babiller, d'un babil d'enfant qui veille trop tard et qui s'est excité dans la société des grandes personnes :

— Certainement que je ne dirai pas où j'ai déjeuné... Ni que j'ai bu du champagne... Mme la baronne ne me gronderait pas... oh! non... elle est si gentille. Mais elle aurait du chagrin... Elle me ferait faire des tas de prières avec elle... A M. le baron, par exemple, je crois que je le dirai. Il n'y a pas moyen de lui rien cacher. Il me regarde bien en face; il me dit : « Rosalie! Rosalie!... Je vois à votre nez que vous me racontez une craque... » Oh! il est impayable, M. le

baron. Et un brave homme aussi... intelligent... qui fait tant de bien... Toutes les œuvres de la région, il en est administrateur. Et même dans mon pays il s'intéresse aux Orphelins du travail. Ce qu'il me fait écrire de lettres, vous n'avez pas idée... à l'évêque, au préfet, même au ministre... Il n'a pas peur des radicaux, allez! Il est solide... On lui donnerait trente-cinq ans, il en a quarante-deux... Mag, je débouche l'autre bouteille, hein?... C'est drôle! ce champagne, je ne le trouvais pas assez sucré d'abord... et maintenant je l'aime... ça chauffe, ça chauffe...

Puis s'arrêtant tout à coup :

— Je ne vais pas me griser, au moins?

— Non, petite chérie, fit l'Anglaise, prenant la main gauche de sa voisine et la caressant doucement dans les siennes... Vous n'êtes pas grise; vous êtes gaie et comique, et c'est tout.

Mag rêvait, les yeux sur son verre, le front plissé d'un souci. Tout à coup, elle se leva :

— Et fumer!... Moi qui oublie de vous donner des cigarettes.

Elle alla prendre des boîtes multicolores, dans un petit bahut.

— Provenance directe de Constantinople, dit-elle... Letzling les fait porter dans la valise.

Elle atteignit aussi et servit deux bouteilles de liqueurs, de l'anisette rose et du cognac.

— Moi, je veux de l'anisette, cria Rosalie impatiente.

L'Anglaise, sans rien dire, se versa du cognac.

Toutes quatre commencèrent à fumer, Mag et Fanny expertes, Rosalie et Sandra suçant leurs cigarettes avec des mines amusantes de novices. Rosalie continua son bavardage : elle reparla du baron, « qui était un si bel homme », et de la baronne, « pour qui elle se serait jetée à l'eau »; elle parla des jumelles, Marguerite et Violette, « mignonnes comme une paire de pigeons »; les deux jeunes garçons, Hector et Jean, tellement diables « et qui s'amusaient à la faire tomber par terre pour grimper sur elle »; d'Henriette, « bien excellente petite fille, mais qui ne pouvait pas arriver à mettre l'orthographe, en français ni en allemand ». Les trois autres institutrices n'écoutaient guère; elles s'amusaient seulement à voir la griserie monter, monter dans ce cerveau d'enfant. Tout à coup, aussi subitement qu'elle s'était mise à parler, Rosalie se tut. Elle suça encore sa cigarette quelque temps, l'éteignit, la ralluma, l'éteignit de nouveau. Elle s'accouda sur la table, appuya sa tête sur sa main. Elle eut les yeux vagues, sourit faiblement aux visages qui l'environnaient, balbutia :

— M. le baron... M. le baron m'a dit... m'a dit...

Elle ne put terminer sa phrase et s'engloutit

soudain dans le sommeil. Comme sa tête oscillait sur la table, Fanny se leva, et, avec une vigueur qui excita l'admiration de Mag et de Sandra, prit adroitement la jeune fille sous la taille et sous les genoux, la porta, l'étendit, comme on couche un bébé, sur le canapé Louis XVI. L'y ayant installée, elle la baisa dans les cheveux, et regagna sa place à table. Mag et Sandra lui crièrent : « Bravo ! »

— Oh ! ceci n'est rien ! dit l'Anglaise en riant. Cette enfant est si courte ! Je porterais Mlle Sandra, si elle voulait. Nous autres Anglaises, nous avons des muscles entraînés.

Mag observa quelque temps Rosalie endormie, puis, pensivement, le menton dans la main :

— Pauvre gosse ! Ça fait pitié... Être exploitée comme elle l'est... cinquante francs par mois, sept personnes à servir, et déborder de reconnaissance pour les maîtres !... J'essaie bien de la dresser, dans son intérêt... mais, sur une nature comme ça, rien ne prend.

— Il y a des institutrices qui sont de vraies bonnes, dit Fanny Smith dédaigneusement. J'en connais qui font leur lit.

— Le leur, passe encore, répliqua Mag. Je parie que la petite fait celui du patron.

Et, entre des ronds de fumée qu'elle envoyait au plafond, elle ajouta, comme pour elle-même :

— En attendant qu'elle se couche dedans, ce qui ne tardera guère.

Elle aussi, le vin, les cigarettes, les liqueurs et la nourriture incendiaient ses joues ordinairement peu colorées, et allumaient dans ses paupières une lumière humide. Mais elle portait l'alcool en convive expérimentée qui en a bu bien d'autres, qui a éprouvé que sa raison n'y sombre point. Pourtant, elle relâchait peu à peu sa tenue. Les coins de la bouche tombaient, donnant au visage un air d'amertume et de lassitude ; le front vieillissait. Mme Croze et Josette eussent été surprises et inquiètes de voir la « fille » apparaître sous les dehors peu à peu effacés de la Fræulein, une fille de tripots et de bouges étrangers, au passé accidenté, mystérieux, mais dont c'était bien la vraie nature qui présentement s'accusait. Cependant, l'Anglaise, qui, elle, avait bu effroyablement, achevait de s'enivrer avec une componction méthodique, mélangeant le cognac et l'anisette dans son verre à champagne : mais elle non plus ne disait aucune parole incohérente ; l'alcool lui avait seulement délié la langue, tandis que la couperose s'avivait sur sa face et que tous ses gestes, d'ordinaire si réguliers, perdaient leur concordance et leur rythme : on eût dit qu'elle se démantibulait... Celle des quatre qui avait le moins mangé, qui avait le moins bu, c'était la sobre Triestine.

Mais la sensibilité de ses nerfs et de son sang n'en était pas moins remuée : son grave visage, si régulier, se figeait, presque immobile ; la beauté de ses yeux s'assombrissait jusqu'à devenir tragique. D'abord, à mesure qu'elle buvait, elle avait été de plus en plus silencieuse : maintenant elle s'apprivoisait, se reprenait à parler. Méfiante par nature, boudeuse tout à l'heure quand Mag avait émis son jugement sur Jacques Corbellier, elle aussi cédait à la confiance que suscitent entre un petit nombre de convives la bonne chère et le vin, — elle glissait à ce besoin de confidences qui rapproche alors des êtres isolés, de condition pareille, exilés de leurs pays respectifs, ayant pâti à peu près des mêmes misères, souffrant des mêmes entraves, nourrissant les mêmes rancunes, les mêmes espoirs, pratiquant les mêmes vices, ou peu s'en faut... La présence consciente de Rosalie les eût sans doute retenues, gênées : cette petite, si défensive, excitait leurs sympathies par sa jeunesse et sa gentillesse désarmées : mais tout de même elles ne la sentaient pas des leurs, trop innocente, n'ayant pas de passé, contente de son sort, amie de ses maîtres, aimant la France par analogie de race et de langue, née dans les marches françaises, ignorant par conséquent cette amertume particulière de l'exil salarié et ce violent sentiment de rancune contre

la terre qui vous paie cet exil. Ce fut dans cette haine de la France que leur griserie communia d'abord, avec le mélange de mépris et d'envie qu'excite chez les étrangers notre vieux pays de civilisation raffinée et de tempérament insouciant, dont ils souhaitent tous la ruine définitive, la disparition sur la mappemonde, dont ils s'apprêtèrent tant de fois à célébrer la mort et qui tout à coup ressuscite, reprend son rang entre les peuples, refait du génie, de la force, de la gloire, et pare tout cela de ce qui est plus insupportable encore aux autres peuples que le génie, la force et la gloire : l'élégance et l'ironie. Femmes, jeunes, désirables toutes les trois, Sandra, Mag et Fanny étaient sensibles à l'élégance de Paris, surtout à l'élégance de la toilette; sans l'avouer, elles sentaient qu'il leur manquait, qu'il leur manquerait toujours — même à Mag — le mystérieux don d'attifage qu'elles constataient chez toutes les Parisiennes, depuis les femmes du monde jusqu'aux trottins... Précisément à cause de son accoutrement à la diable, elles pardonnaient à Rosalie Boisset d'être née si près de la France; mais elles daubèrent sur telles de leurs collègues françaises qu'elles connaissaient ou qu'elles avaient entrevues dans le monde de leurs élèves.

— Elles se mettent de la poudre, déclara Fanny Smith ; mais, dessous la poudre, leur face

est sale... Du reste, toutes les Françaises sont sales, et n'aiment pas le bain.

— Et vous ne connaissez que ce qu'il y a de mieux, appuya Mag... Moi qui ai vécu chez de petits bourgeois français, vous n'imaginez pas leur crasse! Un bain de pieds par quinzaine, la figure et les mains débarbouillées le matin, pas plus... La nouvelle génération est mieux : Guy et Josette Croze sont des Anglais pour les habitudes du corps! Le sous-ministre, lui, se douche la tête, parce qu'il se congestionne quand il travaille; mais, s'il est pressé, adieu le bain! Et comme il est gros, comme il sue, il y a des jours où je n'ose pas l'approcher. La mère Croze, c'est un autre genre; elle est de la vieille école française, — vous savez, c'est une noble de province, la sœur de la patronne de Rosalie... Elle ne veut pas se mettre nue, par pudeur; elle enfile sa chemise de nuit par-dessus sa chemise de jour. Vous comprenez comme c'est commode pour la toilette.

— Et puis, fit Sandra, tous les appareils pour baigner fonctionnent mal en France, et tout le reste aussi, n'est-ce pas? Le chauffage, l'électricité, tout va mal. En Italie, et aussi en Allemagne, c'est tellement mieux fait!

— Rien ne va droit en France, résuma Fanny. C'est un pays qui est décomposé, qui est pourri.

Elles citèrent tous les symptômes de mort que décelait le pays : et, dans les phrases qu'elles disaient, elles remplaçaient inconsciemment leurs observations personnelles par les souvenirs des lectures de leurs journaux nationaux; chacune d'elles en recevait un de son pays, toujours choisi parmi les plus nationalistes et les plus gallophobes. Mag lisait la *Post* de Berlin; Fanny le *Daily News;* Sandra le *Mattino* de Naples. Tout en continuant de fumer et de boire, elles échangeaient ces provisions de fiel avec une âpre joie : la dépopulation, les assassins de quinze ans, l'antimilitarisme... L'armée n'obéissait plus; les navires sautaient avec leurs équipages; les paysans abandonnaient la terre inculte; le vieux bas de laine français, définitivement troué, laissait fuir l'or accumulé par les siècles. Les hommes français étaient des satyres ou des alcooliques, ils ne pensaient qu'à l'absinthe et aux femmes. Les Françaises : ah! les Françaises, c'était pire que tout. Et elles citaient les héroïnes des pièces de théâtre à la mode : une mère débauchait l'ami de collège de son fils; un vieillard ruinait sa famille pour une servante; une jeune fille enlevait l'amant de sa mère... Ainsi substituaient-elles de nouveau leurs souvenirs de littérature à ce que la réalité leur montrait tous les jours. Oubliant que Mme Croze et la baronne Ropart d'Anay, les

deux sœurs, vivaient presque comme des religieuses, que les dames Haumont étaient inattaquables, elles en revenaient sans cesse à Emmeline Corbellier, — et, parce que celle-ci avait une liaison adultère avérée, c'était elle qui représentait, à leurs yeux, la vraie femme de France.

Puis, soulagées par le dégorgement de ce virus antifrançais qu'à l'ordinaire elles étaient obligées de contenir, elles passèrent tout d'un coup à l'autre sujet qui les intéressait bien davantage : elles-mêmes, les appétits de leur cœur, ce qu'elles souffraient ou ce qu'elles avaient souffert, non plus parce qu'elles étaient des exilées, mais parce qu'elles étaient des isolées, sans compagnons, exclues de l'amour des hommes par leur fonction. Et il apparut qu'elles contenaient autant de fiel contre le sexe mâle que contre le sol étranger. Toutes avaient souffert de l'homme dans les places diverses qu'elles avaient faites. La concupiscence masculine les avait toutes harcelées : ou bien, si, hors des maisons où elles servaient, elles s'étaient laissé tenter par quelque intrigue, elles avaient été bassement exploitées, on avait profité d'elles, se dérobant dès que surgissait l'occasion de les aider; on avait abusé de la nécessité où elles étaient de sauvegarder les apparences, d'éviter tout scandale qui leur eût fait perdre leur gagne-pain... Elles avouaient à

présent tous ces désastres de leur cœur, penchées les unes vers les autres, la voix plus discrète que quand elles crachaient leur haine de la France, confidentielles, fraternelles... Il n'était pas quatre heures encore; mais la pluie qui noyait la cour avait fait la nuit dans le petit salon; un lustre électrique éclairait la table, où dans les soucoupes s'entassaient maintenant les cigarettes à bouts dorés, tandis que la fumée aromatique du tabac oriental, mêlée à ces haleines et à ces parfums de femmes, y condensait une odeur de harem... Sandra, de sa belle voix grave, racontait ce qui lui était arrivé à dix-huit ans (elle en avait vingt-deux à présent) dans sa seconde place : c'était précisément à Abbazia, où Mag l'avait connue, chez des Américains.

— Vous vous rappelez, Mag, ce Bruston, cette canaille? Il était devenu riche en faisant de l'usure dans l'Ouest... Il était petit, mais si robuste : il pliait un morceau de fer comme un bâton de bois... Il me parlait dans les coins; il me disait qu'il voulait divorcer et m'épouser. Moi, je répondais : « Bien! divorcez. Je me marierai avec vous après. » Alors moi, un jour que ce n'était que lui et moi dans la villa, puisque Madame avait emmené la petite à Trieste... il faisait si chaud... vous savez comme il fait chaud à Abbazia certaines fois, dans le mois de mars... j'étais tranquille à lire dans ma chambre, éten-

due, avec seulement ma chemise et une robe de chambre... Le voilà qui entre, et, sans une parole, se jette sur mon lit... Moi, heureusement, j'ai le temps de prendre le coupe-papier dans mon livre : c'était un petit poignard japonais, bien pointu, et, comme ses mains à lui étaient autour de mes jambes, je me mets à lui frapper dans son gros cou, dans ses joues, dans sa tête... Et il était subitement en sang et il criait : « *Are you mad?... are you?...* Mais il a dû se sauver tout de même, et bien tailladé, je vous assure. Il a dit à sa femme qu'il s'était blessé avec une vitre cassée.

L'Italienne avait mimé la fin de la scène, prenant en mains le couteau à fruits resté sur la table. Et ses yeux luisaient, on sentait qu'elle était prête à saigner quiconque voudrait de force profiter de sa beauté sans rien donner en échange.

Mag, vautrée sur la table dans une attitude lasse, murmura :

— Si j'avais joué du couteau toutes les fois que les pères ou les frères de mes élèves ont poussé ma porte!... J'ai un autre moyen, plus simple : je crie, je crie comme une brûlée. Alors ils se sauvent.

Plus bas, avec un rire de courtisane, elle ajouta :

— Et puis, il y a eu des fois où je n'ai pas crié.

— Oh! fi donc! Mag, dit l'Anglaise.

— Bah! répliqua Mag... On n'est pas des anges... On est des femmes avec un corps, avec des sens... C'est dur, quelquefois, toute seule hors de son pays, de n'avoir personne qui vous dise des choses tendres, qui vous embrasse... Si le patron est un gros suant comme le mien en ce moment, ou une brute comme le Bruston de Sandra... parbleu! on a de la vertu, on se défend avec des cris ou avec un couteau. Mais là... entre nous .. (personne ne nous écoute) quand ça nous plaît, quand ça nous tente... nous savons bien laisser notre porte ouverte, la nuit... ou retrouver Monsieur en ville... Et après tout c'est peut-être ces places-là où on est le plus tranquille.

Sandra gardait ses beaux yeux baissés, comme si elle n'osait ni approuver ni contredire la cynique Allemande. Fanny, qui, n'ayant pas cessé de boire, était maintenant au second degré de sa soûlerie, agitée de mouvements nerveux, clignant du regard, les joues violettes, déclara :

— Jamais je n'ai ouvert ma porte. Jamais je n'ai rejoint un maître dans les villes. Je me regarderais alors pire qu'un fille des rues...

Ces derniers mots piquèrent Mag.

— Parbleu! dit-elle (et elle aussi n'était plus tout à fait en possession d'elle-même), nous

nous en doutions, Fanny. Les hommes, ça ne vous chante guère.

L'Anglaise se dressa debout :

— Qu'est-ce que c'est que vous dites ? Qu'est-ce que c'est que vous voulez dire ? *Say it, please, do say it.*

Elle balbutiait; la colère et le vin l'empêchaient de trouver ses mots.

Mag, de l'air voyou qu'elle affectait volontiers en dehors du service, un bout de cigarette collé à la lèvre, la regardait bien dans les yeux.

— Je veux dire... que d'abord vous n'êtes pas plus Jeanne d'Arc que Sandra et moi... Seulement, ça a dû mal tourner avec vos *sweethearts :* quelque aventure bien noire, de celles qu'on ne peut pas même raconter et pour lesquelles on ne veut pas être plainte. J'en ai comme ça dans la mémoire, moi, et je ne m'en vante pas non plus. Seulement, moi, ça ne m'a pas ôté le goût d'essayer encore. Je ne cherche pas de compensations auprès de mes élèves, moi!

L'Anglaise avait écouté, si haletante qu'on entendait sa respiration grincer comme un soufflet. N'ayant pas du français la connaissance parfaite qu'avait Mag, elle mit un instant à comprendre le sens de ce qu'elle entendait. Et soudain, comprenant, elle saisit la bouteille de cognac et voulut la jeter à la tête de Mag. Mag et Sandra la prévinrent, la prirent au corps, la maî-

trisèrent. Elle écumait, dans un véritable accès de rage, balbutiant :

— *Damned... damned whore!...* C'est vous qui êtes une horrible, une répugnante. Jamais je n'ai même pensé... C'est bon pour les Allemandes... Laissez-moi! ne me touchez plus!... Les Allemandes sont encore pire que les Françaises... Et je vous défends de parler de Berthe... qui est tellement pure... tellement pure.

Elle cessa soudain de se défendre, se laissa asseoir, eut une crise de sanglots. Mag lui dit :

— Voyons, Fanny, ce n'est pas la peine de se fâcher. Vous ne m'avez pas comprise. Qui diable accuse Berthe Haumont-Segré? Je sais très bien qu'elle est une fille très sérieuse... très stricte... très sage... mais elle est... comment vous dire cela? amoureuse de vous à froid... Elle vous est asservie complètement : et c'est ça que vous aimez... cette domination, cette possession d'une âme de femme. Ne dites pas non!

Fanny, qui se calmait, murmura :

— Si c'est cela que vous dites... oui, cela est possible, en vérité.

— Vous ne m'en voulez pas? fit Mag.

L'Anglaise ne répondit pas. Elle était vraiment tout à fait grise, et, l'air hébété, semblait déjà avoir oublié la querelle. Elle regardait Sandra avec une attention admirative.

— Mademoiselle Ceroni, fit-elle, je voudrais

que vous nous montriez vos cheveux, vos cheveux... dénoués. Il sont très beaux, je pense.

Sandra, étonnée, consulta Mag du regard; celle-ci, de la tête, lui fit signe de consentir. Alors, Sandra, d'un beau geste de canéphore, ôta les fourches et les épingles qui agrafaient ensemble les rouleaux et les tresses; l'édifice s'écroula comme une noire avalanche. Lentement, l'Italienne défit les tresses, et bientôt elle fut enveloppée jusqu'au-dessous de la taille par les sombres ondes annelées, plus surprenantes encore par leur ampleur que par leur longueur.

Une odeur intense, une odeur indéfinissable qui semblait celle de la sève même de cette végétation splendide, effaça toutes les autres senteurs condensées dans l'étroit salon. Fanny Smith prit dans ses deux mains une poignée de la masse fluide, et la respira :

— Oh! c'est beau, murmura-t-elle... C'est plus beau encore que des cheveux blonds.

Elle les laissa couler de ses doigts, lentement. Sandra, un peu fière de l'admiration qu'elle provoquait, cambrait la taille, laissait le poids de ses cheveux entraîner sa tête en arrière : le front ainsi découvert, elle semblait beaucoup plus jeune. Mag regardait Fanny plus que Sandra : ses yeux intelligents cherchaient à pénétrer le secret de cette étrange fille. Et maintenant elle était tout près de croire que l'Anglaise disait

vrai quand elle protestait tout à l'heure, défendait la pureté de ses mœurs.

« Oui, pensait-elle... une toquée... une hystérique... excitable à fleur de peau... mais pas de sens pour un pfennig... Frôlements et whisky... ça lui suffit... »

Il se fit un bruit léger du côté du canapé... Le paquet oublié qu'était Rosalie remua, se débrouilla : une tête se haussa sur les coussins ; une voix enfantine balbutia :

— Je crois que j'ai dormi.

Les trois autres éclatèrent de rire : on entoura la petite, qui, toute dépeignée, encore tout ensommeillée, reprenait avec peine conscience des choses à travers cette atmosphère chaude, lumineuse et enfumée.

— On étouffe ici, murmura-t-elle.

— Elle a raison, dit Fanny. Ouvrons.

La fenêtre fut entre-bâillée ; une haleine d'humidité fraîche fit tourbillonner les volutes de fumée autour du lustre électrique et mêla à sa clarté intense la pâleur d'une après-midi d'hiver. Les poitrines oppressées respirèrent mieux.

— Est-ce que j'ai dormi longtemps ? questionna Rosalie, à qui le repos avait rendu une mine fraîche et des yeux clairs.

— Deux petites heures, répliqua Mag. Il est cinq heures.

— Bonne Sainte Vierge ! Et mes courses ! Et

mes quêtes! Mon dernier train part à sept heures moins un quart!

— Bah! railla Mag, on ne vous grondera pas... M. le baron est si bon... Mme la baronne est si bonne... Tout le monde est si bon.

— Ça, c'est bien vrai, répliqua Rosalie sans comprendre qu'on se moquait d'elle. Mais, justement, comme ils sont si tellement gentils pour moi, je ne veux pas les inquiéter.

Elle réparait en bousculade le désordre de sa chevelure et de sa toilette. La voyant anxieuse, les autres l'aidèrent. On l'agrafa, on la coiffa : on s'amusa d'elle comme d'une poupée. Quand elle fut équipée pour sortir, elle eut une inquiétude subite : elle tâta les poches de son jupon à l'ancienne mode, fouilla dans son petit pardessus en peau de poulain, explora même l'intérieur de son corset de coutil gris : on la questionna :

— Vous avez perdu quelque chose?

— Mon portefeuille... Où il y a l'argent de l'Œuvre... Plus de quinze cents francs!... Oh! si je l'ai perdu... j'aime mieux me jeter dans la Seine que de retourner au Val d'Anay...

On chercha par terre, on chercha sous les meubles. On ne trouvait rien, quand Sandra s'avisa de retourner les coussins du canapé Louis XVI : le portefeuille s'était glissé entre l'un d'eux et le dossier. Rosalie, les yeux encore

baignés de larmes, se mit à danser, embrassa Sandra, embrassa Mag, embrassa Fanny ; elle ouvrit le portefeuille et vérifia que le contenu était intact : un billet de mille et cinq billets de cent francs, qu'elle étala sur la nappe, mélangés à vingt autres choses : des images de la Vierge, des Sacrés-Cœurs, des Saints-Christophes, et, aussi, un petit carré de zinc comme en emploient les photographes de foire pour faire leurs portraits. Mag le happa de la main avant que Rosalie eût pu l'empêcher.

— Oh ! oh ! fit l'Anglaise... C'est le portrait d'un amoureux, je *souis* sûre.

— Non ! c'est son patron !... C'est le baron Ropart d'Anay, s'écria Mag en joie.

Sandra et Fanny se penchèrent et virent l'image d'un homme de haute taille, maigre, à grandes moustaches blondes, l'air à la fois martial et bon enfant, courageux et naïf.

— On a fait ça à la fête de Romorantin, l'autre jour, dit la petite. C'est Mme la baronne qui me l'a donné.

Elle était si visiblement confuse qu'on n'eut pas le courage de la taquiner. Conjointement avec les billets de banque et les pieuses gravures, la photographie du baron réintégra le portefeuille, que cette fois, pour plus de sûreté, la jeune fille glissa dans son corset. Et, ayant pris congé de tout le monde, Rosalie Boisset

s'échappa. On l'entendit courir sous la voûte, puis dans la cour.

— C'est une brave petite, décidément, dit Mag. Pas forte : mais un cœur d'or.

— Et elle a de beaux cheveux blonds, ajouta Fanny, qui, peu à peu, maintenant que l'air s'était renouvelé autour d'elle et qu'elle ne buvait plus, reprenait la maîtrise de soi et redevenait la correcte *governess* que tout le monde enviait aux Haumont-Segré.

— Moi aussi, dit-elle à Mag, il faut que je m'en aille. Berthe a déjeuné chez ses cousines Haumont-Manin, rue Palatine... vous savez? dans ce laid appartement, tellement triste, derrière l'église Saint-Sulpice... J'ai rendez-vous avec elle à l'heure du thé.

— Et moi, dit Sandra, j'ai promis à M. Jacques de lui rapporter des mélodies napolitaines qu'on trouve chez Rorsi, rue Jacob. Nous pouvons faire route ensemble.

En même temps que le souci professionnel, l'allure de leur emploi leur revenait. Qui eût regardé ces deux jeunes femmes d'une sobre élégance, chapeautées, voilettées, gantées, n'eût pu supposer que, tout à l'heure, elles se grisaient de compagnie, décoiffées et débraillées, et tenaient des propos de filles sur leurs maîtres et sur elles-mêmes. Mag seule ne se pressait pas de se remettre en tenue. Et même, tandis que les

deux autres achevaient de s'arranger pour partir, elle s'éclipsa un instant dans le cabinet de toilette et en revint les cheveux à moitié défaits, en robe de chambre japonaise.

Fanny demanda en riant :

— Vous allez dormir ici, Mag?

— Dormir, répondit Mag, je ne crois pas... A moins que Bolski n'arrive bien en retard.

— Oh! dit l'Anglaise d'un air sincèrement scandalisé, vous l'attendez?...

— Justement, chère. Cela vous choque? Que voulez-vous, moi, je ne suis ange gardien que dans mon service. Hors du service, je laisse mes ailes blanches au vestiaire.

— Cette Mag, fit gaiement Sandra. Comme elle dit les choses...

Les deux voilettes, Fanny et Sandra, frottèrent amicalement le museau de l'Allemande... Mag fut remerciée de la petite fête : toutes les querelles étaient oubliées et l'on se promettait de se revoir ainsi librement le plus souvent qu'on pourrait.

— C'est Bolski qu'il faut remercier, dit Mag. C'est lui qui nous a payé cette crémaillère. Il a gagné la forte somme, avant-hier.

Elles partirent. Mag, restée seule, commença de ranger le salon, de débarrasser la table, n'y laissant qu'une théière et des gâteaux. Sa gaieté gouailleuse avait déserté son visage. Elle était

grave, presque sombre... Et, tout en faisant le ménage du salon avec des gestes précis et un ordre d'Allemande, elle prêtait souvent l'oreille vers la cour, impatiente d'entendre un certain bruit de pas.

III

L'INSTITUT DE BELLES-GRACES

Une demi-heure avant que commençât la conférence de Mlle Bastinguette : « Comment j'aurais voulu être élevée », la circulation devint malaisée sur le boulevard, devant la Concordia. Des giboulées de février alternaient avec des coulées d'un soleil blanc, assez chaud : lasses d'attendre dans leur voiture immobile, les femmes, les jeunes filles, profitaient des éclaircies pour débarquer, et, le pied pointu, hâtives et craintives, sautillaient, sur le trottoir souillé de boue, vers le vestibule du théâtre. Là s'étalaient toujours les affiches de la revue : *Ta bouche, gamine!...* dont le succès ne s'épuisait pas : la Sorelly, à peine voilée d'une résille à larges mailles, jambe et sein à l'air, les

lèvres en appeau, faisait toujours vis-à-vis au museau simiesque de celle qui, tout à l'heure, allait exposer ses idées éducatrices. En même temps, cette après-midi-là, le vestibule offrait aux curieux une exposition d'artistes indépendants, paysages violets, nudités rouges et bleues, scènes d'intérieur décomposées en cubes... Telles étaient les images qui récréaient les yeux des familles conviées à cette fête de l'éducation, outre ce coin du vieux boulevard avec ses passants cosmopolites, ses camelots, ses mendiants, ses lorettes et ses invertis. Cependant, les mères y venaient pleines de sérénité : il était avéré que les jeunes filles pouvaient entendre les conférences de l'Institut de Belles-Grâces : et n'annonçait-on pas, pour clore la saison, deux lectures sur le mariage moderne, données par une authentique princesse?

Pourtant, la ronde et vive Mme Haumont-Manin — une des rares mamans qui consentissent à montrer des cheveux gris — adossée à la cimaise contre un soleil couchant polyédrique, environnée, outre ses trois filles Yvonne, Alice, et Nanie, de Mme Corbellier, de Josette, de Mag et de Sandra, grognait gaiement contre le lieu, le sujet et la conférencière.

— Ma bonne Emmeline, nous sommes toquées, ou plutôt nous nous laissons mener par ces petites, qui ont le diable au corps. Voulez-

vous me dire si c'est la place de demoiselles comme il faut, ce bouis-bouis où une cabotine va nous dégoiser un galimatias cuisiné dans les bars?... Oui; je sais bien; c'est justement ce qui les attire : une chanteuse dont elles n'ont pas le droit d'entendre le répertoire ordinaire et qui, pour elles, va émailler sa parlote de romancettes bien innocentes, bien gnan-gnan... Évidemment... il n'y a pas grand mal à ça... Mais nous, les mamans, nous méritons tout de même une bonne douche!

Emmeline, de qui les opinions sur les choses s'accordaient à l'avance avec la mode, protesta :

— Mais, ma chère, tout le monde fait comme nous. Regardez... c'est d'un gratin!... Mme de Belcors et ses deux aînées... Le petit ménage de Gourouge... Et il y a une loge retenue pour la grande-duchesse...Non, moi... j'avoue... je trouve cela très bien, cet Institut où nos enfants achèvent leur éducation comme en se jouant; cela mêle l'agréable à l'utile...

— « Et c'est, pour la jeune fille, une sorte de pont entre les cours d'éducation et la conversation mondaine... » J'ai lu ça comme vous dans le *Gaulois* d'hier, ma bonne Emmeline. C'est une réclame payée. Elle ne m'a pas convaincue.

— Laissez parler maman, déclara Yvonne. Elle se donne des airs vieux jeu, comme ça, quand elle discute. Mais, au fond, elle est extrêmement

up to date, et d'entendre Bastinguette jouer les Mme de Maintenon, ça l'amuse autant que nous. Pas vrai, maman?

Ceci était prononcé avec un affectueux irrespect, qui ne choqua pas Mme Haumont-Manin.

— Je ne dis pas non, répliqua-t-elle. Mais je m'en veux et je vous en veux tout de même. Quand je pense qu'à votre âge ma mère évitait de traverser le boulevard quand je l'accompagnais!

Cependant Mag, ayant entraîné Josette à l'écart, comme pour lui faire regarder de près un tableau représentant un crépuscule, et remarquable en ceci que le soleil y était carré, lui disait :

— Tâchez qu'on entre dans la salle et qu'on gagne ses places le plus vite possible. Si M. de Letzling et Bolski arrivent à présent, ils seront forcés de venir nous saluer, de causer avec nous; on le répétera à votre père, qui criera. Dans la salle, au contraire, chacun reste sur son fauteuil.

Berthe s'avançait juste à ce moment, accompagnée de Fanny Smith : et il était impossible de ne pas remarquer, chez la jeune fille, malgré l'opposition de leurs deux types, un effort pour ressembler à la gouvernante par la façon de se tenir, de s'habiller, de se coiffer. Josette alla à Berthe et lui dit en confidence :

— Guy sera dans un fauteuil, derrière toi. Je me charge de le lui garder.

Berthe eut cette jolie rougueur de blonde qui ressemble à un reflet d'aurore : mais elle ne put retenir un mouvement furtif pour imposer silence à Josette, en lui montrant Fanny.

— Entrons dans la salle, voulez-vous? proposa Josette... Il fait humide et désagréable ici.

On s'écria qu'elle avait raison; on gagna la salle de théâtre. Il y régnait une odeur persistante de tabac et de musc; le cintre était décoré de nudités de femmes mamelues, tout en or, embouchant des trompettes d'or : au demeurant, une belle salle de spectacle, bien adaptée à son usage de tous les soirs : limonade et prostitution. Les places retenues trois semaines à l'avance par les soins de Mag occupaient onze fauteuils à droite de la scène, — six au troisième rang, cinq derrière ceux-ci, au quatrième rang. Josette, Yvonne, Alice, Nanie, puis Berthe et Mme Haumont-Manin, remplirent le troisième rang. En arrière s'assirent Mag, Fanny, Mme Corbellier... La salle était déjà aux trois quarts pleine quand on vit apparaître le baron Ropart d'Anay et sa fille Henriette, celle-ci ayant toujours l'air d'un robuste garçon travesti en fille pour jouer un rôle comique, lui long, plat de ventre, jolie figure militaire, loyale, tannée au vent des chasses, les grandes moustaches

blondes flottantes, le crâne un peu touché de calvitie. Le père et la fille s'installèrent derrière Alice et Nanie; on se serra les mains; on échangea des questions : « Comment va ma tante? » — « Pourquoi Guy n'est-il pas là? » Mag s'enquit de Rosalie auprès du baron, qui, la figure éclairée par le plaisir de parler d'elle, dit que « la pauvre petite se faisait une fête de venir, mais qu'elle avait dû assister Mme d'Anay : les jumelles souffraient, depuis huit jours, de fièvre intestinale. » L'éloge de Rosalie voltigea sur les lèvres de tous : même les deux institutrices, Mag et Fanny, accordèrent que c'était « une bien charmante jeune personne... ».

— Elle m'a dit qu'elle avait déjeuné avec vous l'autre jour au bouillon, fit le baron.

Et, au clin d'œil dont il ponctua la fin de sa phrase, Mag comprit que Rosalie avait raconté à son patron toute l'escapade. « Heureusement qu'elle faisait un somme au meilleur moment, » pensa-t-elle. De tout près, et pour elle seule, le baron ajouta :

— Vous avez été bien aimable de l'inviter. Je suis charmé qu'elle se divertisse un peu. Elle a tant de travail à la maison et elle s'y donne avec tant de cœur! Il paraît d'ailleurs qu'elle s'est endormie à table? Pauvre Zalie, comme disent mes enfants!

C'était, maintenant, la bousculade finale où, pendant que grésille la sonnette de l'entr'acte, les retardataires, comme les nageurs à contre-marée, fendaient péniblement l'assistance au milieu de l'incomplaisance et de la mauvaise humeur des gens exacts. Bruyante et remuante, éventée par les plumes et les aigrettes de cinq cents chapeaux féminins, la salle, chauffée à l'excès, était déjà étouffante. Josette et Mag, qui guettaient, virent arriver Harold Bolski et le comte de Letzling. Guy Croze gagna lestement le fauteuil vide derrière Berthe, qui ne put s'empêcher de consulter Fanny du regard : mais Fanny détourna les yeux avec affectation. Enfin, comme on frappait les trois coups, Sandra et Loute Corbellier vinrent occuper les deux dernières places entre Mme Corbellier et Mme Haumont-Manin. Le passage de l'Italienne dans le corridor central avait soulevé l'attention, et, maintenant encore qu'elle s'était modestement assise à côté de sa pupille, on la regardait beaucoup, parfaitement belle, parfaitement simple. Penchée vers Emmeline, elle s'excusa à voix basse de son retard. Elle ramenait Loute d'un cours de harpe.

— L'auto n'est arrivée pour nous chercher rue Moncey qu'il y a un quart d'heure... Et puis, cet encombrement sur le boulevard...

Trois coups, frappés de nouveau, et cette fois avec une autorité et une force par quoi l'assistance comprit que c'était sérieux, qu'on allait commencer, imposèrent le silence. Le rideau se leva : la toile de fond représentait une sorte de hammam, peut-être un intérieur de mosquée. Devant la rampe, une petite table Louis XVI dorée, avec le verre d'eau et la chaise. A gauche, un piano avec un tabouret. La salle, comble sauf une loge à côté de l'avant-scène des premières, manifesta sa déception quand, au lieu de Mlle Bastinguette, un gringalet en habit noir sortit du côté jardin. Effet prévu, escompté. Le gringalet, qui n'était autre que l'inventeur de l'Institut de Belles-Grâces, sourit, déclara qu'il comprenait la surprise et le mécontentement du public... Qu'était-il, lui, auprès de l'incomparable artiste ?... mais qu'on se rassurât, l'incomparable artiste était prête... elle allait se montrer... elle allait parler... Lui, le gringalet inventeur, avait pour unique mission d'annoncer que, sur la demande écrite de beaucoup d'abonnés, Mlle Bastinguette émaillerait sa conférence de quelques chansons, bien entendu choisies tout exprès pour l'auditoire auquel elle avait l'honneur de s'adresser aujourd'hui.

— Qu'est-ce que j'avais dit ? murmura Mme Haumont-Manin.

Le gringalet conclut en prévenant le public

qu'il avait terminé sa mission; qu'il se bornerait par la suite à présenter à l'artiste les volumes dont elle devait lire quelques pages. Il salua, se retira parmi des murmures flatteurs. Aussitôt « l'incomparable artiste », de qui tout cet appareil n'avait pour objet que de retarder et faire désirer l'entrée, s'avança les yeux baissés. Avec l'incurable niaiserie des comédiennes de cet acabit dès qu'elles sortent de leur emploi, elle avait pensé accentuer l'honnêteté, la pureté momentanée de cette après-midi, en revêtant une sorte de costume d'Armée du Salut, — mais d'Armée du Salut pour café-concert, avec le dessous de la capote rose vif, les souliers à hauts talons roses aussi, et la jupe presque aussi révélatrice que le maillot-résille de la Sorelly. Et comme le public, pris dans son ensemble, avait à peu près au même degré que la cabotine cette niaiserie spéciale, cette niaiserie bien parisienne qui chérit le contraste jusque dans le coq-à-l'âne, Mlle Bastinguette gagna sa chaise et s'assit devant sa table, sous des cataractes d'applaudissements.

La conférence commença. Mlle Bastinguette la récitait comme un rôle, et comme un rôle qu'elle jugeait médiocre. Douée réellement d'une certaine force comique, elle fit au gringalet, rédacteur avéré du texte, la farce de laisser comprendre au public, de temps en temps, la maigre estime où elle tenait ce pensum. Puis, malgré elle, par

habitude, elle donna des airs de sous-entendus à telle ou telle phrase scrupuleusement innocente. Elle lança exprès, au milieu des développements ou des lectures les plus édifiants, un geste, une intonation canaille, soulignés aussitôt par des rires encourageants. Dès lors, sûre de son public, sûre de ses effets, elle présenta franchement la parodie de ce qu'elle avait annoncé : sans changer un mot au texte ni aux lectures, elle fit rire aux dépens, non seulement du gringalet rédacteur, mais aussi de Mme d'Épinay, de Mme de Lambert, de Mme de Maintenon, et surtout de la pauvre Mme de Genlis, de qui certaines pages, passant par les lèvres inquiétantes de Bastinguette, obtinrent un succès d'hilarité que certes l'auteur d'*Adèle et Théodore* n'avait ni recherché ni prévu.

La salle était conquise quand la divette quitta sa table de conférencière et descendit à l'avant-scène, tandis qu'un accompagnateur chevelu s'asseyait au piano. Toutefois, à ce moment même, l'attention fut un peu distraite par l'entrée dans la loge — jusqu'alors demeurée vide à côté de l'avant-scène de gauche — de quatre retardataires qui pourtant n'étaient que des hommes, ou du moins en portaient le vêtement: trois d'entre eux montraient d'ailleurs un visage presque aussi poudré que celui des femmes; deux avaient les cheveux blondis artificiellement;

un autre, frisant la soixantaine, les teignait en noir corbeau; seul, Jacques Corbellier laissait à ses beaux cheveux bruns leur couleur et leur allure naturelles; la poussière de riz qu'il avait sur les joues n'excédait guère ce qu'un homme pressé, qui vient de se raser, peut oublier d'y effacer. Seul aussi des quatre, il n'avait pas rougi ses lèvres. Les trois autres étaient le petit comte d'Ambline, poète idéaliste, le baron Lartisan (l'homme aux cheveux trop noirs), et un musicien allemand, Carle Vorberg, plus connu sous le nom familier de Carlin, et grand ami de Jacques.

Tous étaient reçus dans la meilleure compagnie de la ville. Ils firent sensation; les femmes du monde, qui les accueillaient avec une sympathie à la fois amusée et scandalisée, se les montraient les unes aux autres.

— Voilà Jacques, dit orgueilleusement Emmeline Corbellier à sa voisine Mme Haumont-Manin.

Mme Haumont-Manin, intéressée par les mines de Mlle Bastinguette, qui allait chanter, répondit par un signe de tête distrait. Mais Sandra releva les yeux, et son regard se riva aussitôt au regard de Jacques, qui la cherchait. Ils se sourirent; ils furent un instant isolés l'un pour l'autre dans cette assemblée suspendue aux lèvres gamines de la divette. La divette chanta diverses romances, empruntées principalement au répertoire de

1840, n'ayant d'ailleurs aucun rapport avec l'éducation ni avec un quelconque des aperçus développés (si l'on peut dire) au cours de sa conférence. Mais elle les détaillait à miracle, « faisant un sort » au couplet le plus banal, poivrant la fadeur des métaphores surannées. On applaudissait, on criait bravo! on bissait... Il n'était plus question de Belles-Grâces ni d'éducation : les choses étaient rentrées dans l'ordre, Bastinguette chatouillait l'assistance d'une salle de café-concert. La grande-duchesse (elle était là, dans l'avant-scène de droite) claquait des mains ostensiblement; et on entendait la voix de baryton du grand-duc murmurer gravement : « Elle est excellente... oh! vraiment! elle est impayable! » Quelqu'un, au balcon, demanda: *La Canne à pêche!...* Et cent voix aussitôt requirent la *Canne à pêche*. C'était, cette *Canne à pêche*, une chansonnette de la revue que Bastinguette jouait le soir avec Sorelly dans ce même lieu, une chansonnette dépourvue de toute espèce de signification, à moins qu'on en ajoutât une exprès... Bastinguette la chanta cette fois comme si elle-même ne la comprenait pas; elle eut d'ailleurs l'adresse de supprimer un couplet célèbre justement par ce que, d'ordinaire, ses mines y donnaient à entendre .. Quant elle eut terminé, elle revint s'asseoir devant le verre d'eau, très vite, sans laisser au public le temps de se reconnaître :

son instinct avait prévu l'effet comique de la juxtaposition immédiate de la *Canne à pêche* et des quelques rodomontades moralisantes par quoi le gringalet avait cru devoir clore le texte de la conférence. L'effet fut, comme elle s'y attendait, irrésistible: elle ne manqua pas de le souligner, et la conférence s'acheva dans une hilarité générale, à laquelle s'associait, en saluant sous les bravos, la conférencière elle-même, riant de sa grande bouche appétissante et de toutes ses dents de saine guenon.

Dix minutes plus tard, les trois quarts du public avaient quitté la Concordia; le dernier quart prenait le thé au buffet du promenoir; c'était là un bénéfice supplémentaire escompté par les organisateurs de l'Institut. Trois tables se partageaient le groupe pour lequel Mag avait naguère retenu la double rangée de fauteuils : autour de Mme Haumont-Manin, Guy Croze comblant d'attentions Berthe, qui semblait en être émue, Yvonne un peu triste, Josette et le baron Ropart; autour d'Emmeline Corbellier, Sandra et Loute, Henriette et Alice; enfin, autour de Fanny Smith qui boudait dignement, tournant exprès le dos à Guy et à Berthe, Mag avec Nanie Haumont-Manin... Dans la bousculade des couloirs, entre la salle et le promenoir, Mag et Josette s'étaient arrangées pour se trouver ensemble isolées des

autres : Bolski et Letzling les avaient rejointes; elles avaient pu échanger quelques mots, une pression furtive du bout des gants, amorcer le projet d'une autre rencontre d'un instant aux environs du Val d'Anay, où l'on fêtait, la semaine suivante, les seize ans d'Henriette. En effet, le père de Josette, depuis qu'il était sous-secrétaire d'État à la Guerre, avait interdit à sa fille et à sa femme toute relation d'intimité avec l'attaché militaire autrichien... Devant sa tasse à demi pleine, Mag semblait soucieuse; Fanny se taisait; seule Nanie Haumont-Manin, très bavarde, exprimait abondamment ses remarques sur les toilettes et les chapeaux d'alentour, en manifestant le regret de ne pouvoir s'en payer de pareils.

— Emmeline, fit Mme Haumont-Manin, voici votre fils.

Jacques s'avançait à pas mesurés, comme sur une scène, très regardé d'ailleurs et conscient de l'être. C'était un adolescent d'une admirable beauté : les traits de sa mère affinés, aristocratisés, sans rien de la vulgarité pauvre du père Corbellier ni de l'ingrate figure intelligente de sa sœur Loute. Son pantalon clair, au pli discret, empruntait quelque chose à la forme entravée des jupes à la mode. Sa jaquette brun foncé le serrait à la taille comme un corset; ses pieds vernis étaient plus petits que ceux de Loute. Le visage un peu large aux tempes, rond des joues,

mais affiné au menton, avec de grands yeux bleu foncé, des cheveux généreux, évoquait les effigies de Bacchus adolescent. La main gauche, gantée, froissait le gant droit contre une béquille de canne qui avait l'air d'un manche d'ombrelle; il prit en souriant, dans sa main droite trois fois baguée, les mains féminines qui se tendaient vers lui et les baisa, même celle de Sandra. Parfaitement à l'aise, mais sans dépouiller un air de simplicité protectrice, il s'assit entre l'Italienne et le baron Ropart. Mme Corbellier était toute joyeuse.

— Mon Jacques! comme c'est gentil d'avoir laissé tes amis pour nous!... Sandra, voulez-vous lui servir du thé?... Dis-nous, mon chéri, comment tu as trouvé la conférence... Bien, n'est-ce pas?

— J'ai trouvé, fit Jacques — (et Sandra, avec une charmante honte sur les joues et de belles grandes mains qui tremblaient, lui préparait le thé et les gâteaux, et Jacques, tout en la remerciant du regard, accentuait les syllabes comme s'il eût récité un poème) — j'ai trouvé que Bastinguette a de l'esprit jusqu'au bout de ses dents de singe. Elle nous a démontré qu'en somme Fénelon, Mme de Maintenon, Mme d'Épinay, Mme de Genlis, sont des écrivains d'une immoralité considérable.

— Oh! fit l'honnête baron Ropart d'Anay, scandalisé...

— J'avais bien l'idée qu'il en était ainsi... continua Jacques du même ton précieux, — car la lecture des belles œuvres païennes... le *Banquet*, par exemple... ou simplement l'*Anthologie*, me donnaient le goût d'une vie harmonieuse, tandis qu'en lisant les moralistes de l'éducation — Rousseau compris — j'avais envie de me sauver de leur vertu comme d'une sale usine ou d'une prison noire. Maintenant que j'ai entendu Mlle Bastinguette, je suis fixé : les éducateurs sont des épouvantails dressés dans le champ de la vertu pour faire peur aux enfants, afin qu'ils se gardent d'y pénétrer... Et Mlle Bastinguette nous a rendu un grand service en nous prouvant qu'ils sont simplement des épouvantails ridicules (vous savez? un vieux chapeau, une chemise déchirée avec les bras vides qui battent au vent) et qu'on peut entrer quand même. Bastinguette est un grand professeur de vertu.

— Est-il amusant !... est-il poète !... fit Emmeline avec admiration.

Ropart d'Anay — qui avait pour les propos de Jacques la répulsion instinctive du rural simple, de l'ancien officier, du chasseur à courre qui ne coupe pas les poils en quatre — sourit avec une complaisance un peu gênée. Yvonne, Alice et Nanie, qui raillaient entre elles l'afféterie de Jacques, mais à qui il plaisait par sa

beauté, et qui les divertissait, les changeait de leur milieu universitaire, rirent gentiment en murmurant : « Ce Jacques est tordant!... » Sandra resta sérieuse; un peu d'agacement assombrit son beau visage classique : et c'était pour elle, cependant, que Jacques avait parlé. Guy Croze et Berthe n'avaient pas entendu, absorbés dans une de ces conversations à voix basse qui désormais, entre jeunes gens de sexes différents, ne font plus nul scandale.

— Moralité, conclut Mme Haumont-Manin en se levant : ces conférences de cabotines ne sont pas pour jeunes filles. Et vous pouvez vous le tenir pour dit, petites (ajouta-t-elle en s'adressant à ses filles, qui reçurent l'avertissement avec une bonne humeur un peu sceptique) : jusqu'au jour où vous serez mariées toutes les trois, vous me ferez le plaisir de vous contenter, sur l'éducation, des idées de papa et de maman.

En même temps qu'elle, on se leva à sa table et aux deux tables voisines. Seuls, Guy et Berthe, absents, continuaient de causer à voix basse, sans s'apercevoir que leur entretien était doublement guetté : par Fanny Smith, silencieuse, les dents serrées, et aussi par la jolie Yvonne, qui faisait effort pour rire, pour être gaie, mais dont le visage gracieux pâlissait, et dont les yeux se cernaient à retenir des pleurs.

Nanie, qui gardait une certaine espièglerie gamine assez peu à la mode parmi la nouvelle couvée française, cria :

— Vous savez, Berthe et Guy, si vous n'avez pas fini à huit heures, on peut dîner ici.

Berthe sursauta, comme réveillée; elle chercha du regard son institutrice, qui attendait avec une affectation de patiente indifférence. Elle la rejoignit sans même prendre congé de Guy. Toutes deux échangèrent de brèves répliques en anglais, que personne n'entendit clairement, mais dont le ton révélait un désaccord. On gagna le péristyle, où l'on se sépara : le baron Ropart d'Anay et sa fille avaient tout juste le temps de ne pas manquer leur train; Guy, Josette et Mag rentraient chez Mme Croze, dont c'était le jour de réception dans son hôtel de l'avenue Vélasquez. Les Haumont-Manin promirent d'y passer aussi, après quelques emplettes dans un grand magasin du boulevard. Emmeline, fort désemparée depuis que Croze était à la Guerre (exagérant pour elle la consigne du ministère), se rappela fort à propos un essayage rue de la Paix.

— Chez Paulin-Paul? fit Jacques... Oh! je t'accompagne. C'est amusant, cette maison-là, comme une exposition d'orchidées qui seraient vénéneuses. Vous savez? On dit qu'il fait prendre de l'éther à ses mannequins pour leur

donner cet air de morbidesse qu'elles ont toutes. Mlle Sandra vient aussi?

— C'est l'heure de la leçon d'allemand de Loute, objecta Sandra.

— Bah! Vous jaboterez allemand chez Paulin-Paul, pendant que maman essayera, répliqua Jacques. Montez donc...

Emmeline acquiesça. Ils montèrent tous quatre dans l'auto havane... Un embarras les arrêta avant la place de l'Opéra, à côté et un peu en arrière du coupé strictement noir, du dernier style, où Fanny et Berthe étaient assises. Loute, dont les yeux bruns à fibrilles jaunes ne laissaient rien perdre, fut seule à remarquer que Berthe, rencoignée, avait son mouchoir sur les yeux, tandis que Fanny, le buste droit sur la banquette, parlait, parlait.

IV

AU VAL D'ANAY

Tout ce que ces mots : une belle journée de printemps, contiennent d'allégresse, de clarté, d'odeur excitante, et aussi de langueur, d'envie de s'étendre, de s'étirer, de se fondre dans de la tendresse voluptueuse, baignait, versé par un ciel bleuâtre impassible, la blanche maison ardoisée, les pelouses renaissantes, le cercle de bois dont l'ensemble s'appelle : le Val d'Anay.

La maison, tout en longueur, regardait cette riante nature par de hautes fenêtres croisillonnées au rez-de-chaussée, que surmontaient, comme autant de points sur des *i*, un même nombre d'ouvertures mansardées, beaucoup plus basses. Elle avait abrité, avant la Révolu-

tion, une petite communauté de femmes, entretenue par les largesses des Ropart d'Anay, — de qui la famille habitait alors le château d'Anay, aux environs de Selles-sur-Cher. La Révolution dispersa les couventines sans abattre leur maison, mais détruisit le château si radicalement qu'en 1815 il poussait du seigle à la place. Les Ropart d'Anay, rentrés avec le roi, s'installèrent dans l'ancien couvent, mieux approprié à leur présente fortune. Et depuis lors, de père en fils, quatre générations de Ropart d'Anay y avaient vécu, avec des hauts et bas de ressources qui résultaient d'alliances plus ou moins riches, mais toujours sans faste, ne demandant aucune faveur aux gouvernements successifs, se contentant d'être, sans plus, des officiers de cavalerie, des agronomes, des chasseurs. Telle avait été la vie du baron Germain Ropart d'Anay, père de l'actuel baron Henri; telle était la vie du baron Henri. Lieutenant de dragons, il avait épousé par amour Mlle Blanche de Sauzon, alors fraîche, jolie, dont cinq maternités en douze ans n'auraient sans doute pas effacé la beauté si elle avait seulement pris soin de la défendre, et si, comme plusieurs de la même caste, elle n'avait mis un certain point d'honneur à cesser d'être femme dès qu'elle fut mère. A la mort du baron Germain, Henri quitta le service et s'installa au Val d'Anay : trente-neuf

ans, déjà père de trois enfants. Entre temps, sa belle-sœur, Julie de Sauzon, épousait le fils d'un riche banquier de Romorantin, nommé Croze : mésalliance aggravée par les opinions avancées dudit Croze, qui ne tarda pas à représenter l'arrondissement comme député radical. Néanmoins, les deux sœurs s'aimant fort, les relations avaient persisté entre les deux ménages, et Croze s'était montré si bon enfant, il s'était si adroitement servi de sa femme pour protéger les communautés, les presbytères, les écoles libres, sans se compromettre aux yeux des électeurs, qu'on finissait par le tolérer dans ce monde clos et rebelle. On le querellait; on le traitait de sectaire et d'impie : mais comme, en fin de compte, tout le parti conservateur et catholique lui devait ou lui demandait quelque chose; comme, secrétaire des Beaux-Arts, il avait restauré tous les clochers branlants de l'arrondissement, doté les mairies — sans distinction d'opinion — de ces vagues copies qui moisissent dans les greniers du Louvre; comme, enfin, Mme Croze était sympathique à tout le monde, que Guy et Josette étaient deux des plus brillants représentants de l'adolescence locale et faisaient d'ailleurs profession de ferveur réactionnaire, — les Croze, sous l'égide des Ropart d'Anay, gagnaient cette gageure de n'avoir rompu dans le pays que deux ou trois amitiés intransigeantes.

Laissant les parents siroter leur café sur la terrasse ombragée, le groupe des jeunesses, avec les institutrices, s'éloignait vers le tennis, situé près d'un petit étang, à la lisière toute proche des bois. Henriette, héroïne de la journée, de qui l'on fêtait les plantureux seize ans, et qui cheminait bras dessus bras dessous avec Loute Corbellier, se retourna et cria familièrement :

— Rosalie!

Rosalie versait du cognac à un grand et robuste personnage à barbe de neige qui, malgré sa taille un peu voûtée, avait l'air d'un vieil hercule : c'était le père de Berthe Haumont-Segré. Elle se retourna et dit :

— Henriette!

— Vous venez au tennis?

— Non! Non! cria aussitôt Mme Ropart d'Anay. Laissez-nous Rosalie. Nous en avons besoin.

Henriette eut un geste de bouderie. Rosalie cria :

— Je vous rejoindrai tout à l'heure. Sûr... je vous rejoindrai au tennis...

Et l'on devinait que, sous sa chemisette blanche copieusement gonflée, son cœur de bonne fille souffrait de ne pouvoir contenter à la fois l'élève et la mère. Mais à peine eut-elle achevé d'offrir les liqueurs que Mme Ropart d'Anay lui dit :

— Ma petite Rosalie, allez me chercher mon bandeau de tapisserie... dans le grand salon, sur la table à bridge. Après vous monterez regarder un peu comment se comportent les jumelles.

La baronne Ropart d'Anay gardait encore, sous ses cheveux loyalement grisonnants, sous la cuisson que l'air et le soleil des chasses à courre avait fait subir à son épiderme, ces restes d'une grande beauté, plus émouvants à contempler que les débris d'une œuvre d'art. Mais la sérénité que les rides hâtives n'ôtaient pas à son front, la simplicité « province » de sa robe de taffetas violet qui ne tentait pas de dissimuler des formes alourdies; on ne savait quoi d'apaisé, d'indulgent dans son allure et le ton de sa voix, tout montrait en elle l'indifférence absolue à l'usure imposée par le temps, la satisfaction d'être telle qu'elle était aujourd'hui : une matrone rurale entre son mari quadragénaire et ses enfants, grands et petits. Assise auprès d'elle, sa sœur, Julie Croze, lui ressemblait, avec une moindre noblesse et plus de vivacité dans les traits. Moins jolie qu'elle naguère, et de deux ans seulement sa cadette, elle paraissait à présent de beaucoup la plus jeune. La lutte forcenée que soutiennent les Parisiennes contre leur grand ennemi : le temps, l'avait entraînée à défendre sa taille, son teint, sa chevelure. Un costume du bon faiseur, en drap gris chevronné,

l'habillait avec une discrète élégance. De plus, convalescente d'une phlébite, elle était ce jour-là parée du renouveau de jeunesse que valent infailliblement à une femme de cet âge deux mois de repos et de régime. Et l'animation de ses gestes et de sa voix contrastait avec ce que la tranquillité de la baronne offrait d'un peu stagnant. Tandis que sa sœur penchait son calme visage sur le bout de canevas apporté par Rosalie, Mme Croze lui parlait de son mari, qu'elle adorait, qu'elle admirait, dont la bonne humeur, dont l'évident plaisir de se trouver auprès d'elle lui garantissaient (croyait-elle) la fidélité. Elle racontait le succès obtenu d'emblée, parmi ses collègues, par le nouveau secrétaire à la Guerre.

— Il a développé tout un plan de réformes pour la mobilisation des aéroplanes. Et son plan a tellement émerveillé le Conseil que la Commission a été désignée sans retard et commence ses travaux aujourd'hui.

— C'est même pour cela qu'il n'a pas pu venir, fit observer Emmeline.

Et aussitôt, s'avisant vaguement qu'elle proférait une sottise, elle ajouta :

— C'est comme mon mari. Il est si occupé à préparer l'exposition de Turin...

Emmeline, de qui la digestion supportait mal l'étroite gaine d'un fourreau de satin « charmeuse », — Emmeline, un petit verre de liqueur

à la main, venait de s'asseoir à côté des deux sœurs. Elle s'entendait à merveille avec Julie, car toutes deux communiaient dans leur admiration pour Croze, et, quand elles étaient ensemble, elles ne parlaient guère d'autre chose.

Tout proche de ce trio, un groupe s'était formé, sur la terrasse, autour d'une table d'osier, — groupe composé de la joviale et ronde Mme Haumont-Manin, avec sa belle-sœur Mme Haumont-Segré, maigre et pâle personne au teint de dyspeptique, sorte d'étrange et macabre caricature de sa fille Berthe — et du baron Ropart d'Anay. Mme Haumont-Segré gouvernait l'entretien d'une de ces voix tristes et frêles qui commandent le silence par leur mélancolique fragilité même. Et l'énergie de ses paroles contrastait avec le ton expirant dont elle les disait.

— Ce sont des ânes... des ânes bâtés. (Elle parlait des médecins.) Je ne veux plus en voir un seul... Bourdier m'a mise à deux doigts de la mort, l'an passé, en me gavant de pâtes et de purées. Lavergne, qui avait si bien guéri Berthe quand elle a eu cette crise d'hypochloritie, l'an passé, m'a empoisonnée la semaine dernière avec son bouillon de microbes.

— Est-ce que vous n'avez pas consulté aussi ce docteur hongrois... demanda Mme Haumont-Manin à sa belle-sœur. Comment s'appelle-t-il donc? Wagner... Werther...

— Werner... Oui... Celui-là (et la figure navrée de l'éternelle cliente s'éclaira), celui-là est peut-être moins charlatan que les autres. Il n'ordonne rien. Il vous examine tous les deux jours, minutieusement... oh! ça dure plus de vingt-cinq minutes. Après il vous dit franchement : « Je ne sais pas du tout ce que vous avez. »

— Et ça coûte un louis, fit Ropart d'Anay en riant.

— Un louis? Vous plaisantez! Werner prend cinquante francs par consultation... Il est fort riche. Il a la plus belle collection d'impressionnistes...

Mme Haumont-Segré disait cela avec une sorte de fierté. Cependant les deux frères Haumont, Maxime et Georges, le banquier et le professeur, après avoir quelque temps arpenté côte à côte la terrasse dans sa longueur, l'un allumant cigarette sur cigarette, l'autre mâchonnant un cigare, ralliaient le trio composé d'Emmeline, de Blanche et de Julie, qui leur firent place en protestant que la fumée ne les incommoderait pas. Presque aussi grand que son frère, et à peine plus jeune, le professeur Haumont n'avait rien d'un vieillard. Complètement rasé, mince et leste, vêtu avec ampleur, sans recherche de toilette, mais soigné comme un Anglais, c'était plutôt lui que, mis à la devine, on eût pris pour le financier.

Au moment où les deux frères s'assirent aux

côtés de Julie, de Blanche et d'Emmeline, la conversation des trois dames roulait sur les institutrices. Elles étaient respectivement contentes des leurs. La baronne Ropart conta ce qu'était Rosalie, le cœur excellent de la jeune Luxembourgeoise, son intelligence pratique, sa gaieté, son activité infatigable, et comme elle surveillait les enfants, et comme elle aidait le baron dans la direction du domaine.

— Pour moi, répliquait Mme Croze, j'avoue n'avoir qu'à me louer de Magda. Elle est d'une capacité exceptionnelle; Josette l'aime beaucoup... Elle n'a qu'un défaut : elle est un peu avide d'argent. On ne la voit guère dépenser : sans doute, elle amasse. Et puis, je crois qu'elle a laissé des parents assez misérables en Allemagne; elle les soutient. Il faut parfois que je lui avance ses gages. Mais, pendant ma phlébite, elle m'a bien assistée pour mener la maison. Josette n'y entend rien.

— Oh! Elle est parfaite, votre Mag, fit Emmeline, qui volontiers usait de superlatifs. D'abord, elle m'a procuré Mlle Ceroni, dont je suis tellement contente. Elle est si jolie, cette Sandra, si instruite, si correcte...

— Entre nous, questionna la baronne en baissant la voix... vous ne la trouvez pas trop jolie?... Il m'a semblé que Jacques s'en occupait beaucoup.

Les deux Haumont réprimèrent un sourire. Emmeline se récria :

— Jacques? Jacques amoureux! Vous plaisantez... Il a un dédain de l'amour... Vous n'avez pas lu les derniers vers qu'il a écrits : « Amour, ô petit jeu pour moi trop innocent... » Non... Sandra lui plaît (il me l'a dit; il me dit tout) parce qu'elle ressemble à la courtisane du Sodona, qui est à Monte-Oliveto... celle qui tente saint Benoît. Et aussi parce qu'elle est bonne musicienne. Mais rien à craindre. D'ailleurs, si cela devait tourner autrement, Mlle Sandra ne resterait pas chez moi.

Un silence un peu embarrassé suivit cette déclaration. Le vieil Haumont le rompit, jetant son cigare mâchonné et inclinant sa lourde tête neigeuse :

— Vous avez bien de la chance, toutes, murmura-t-il.

— Pourquoi dites-vous ça? demanda Emmeline.

— Parce que je vois ici trois mamans raisonnables et expérimentées se proclamer ravies des trois gouvernantes de leurs enfants.

— Eh bien, mais... je suppose que Mme Haumont-Segré et vous n'êtes pas à plaindre! s'écria la baronne en levant les yeux de dessus sa tapisserie. Ni Mag, ni Sandra, ni Rosalie, ne valent votre Fanny, qui a l'air d'une véritable femme du monde.

— Mlle Smith a eu certainement une influence excellente sur Berthe quand elle a commencé de s'en occuper, reprit Haumont-Segré. Berthe était nerveuse, exaltée, paresseuse, violente. Elle l'a matée et disciplinée à merveille. Malheureusement, cette influence persiste, aujourd'hui que Berthe a dix-neuf ans. Elle persiste et elle grandit, favorisée par l'état de santé de ma femme... Berthe, en somme, n'écoute que Mlle Smith : ni ma femme ni moi ne comptons pour elle...

— Alors, renvoyez-la, dit la baronne en relevant ses lunettes sur son front.

— Ce n'est pas commode, murmura le professeur.

— C'est impossible pratiquement, confirma son frère. Berthe a une fortune personnelle : son oncle Segré, mon associé pendant onze ans, lui a laissé plus d'un million. Berthe est maîtresse de sa fortune. Et j'en suis là, mes pauvres amies, oui, j'en suis à me dire que, si je renvoie Mlle Smith, ma fille, qui peut se passer de nous, partira avec elle...

— Vous croyez ? fit Emmeline.

— J'en suis sûr.

A ce moment, toutes les conversations furent interrompues, sur la terrasse, par l'arrivée des jumelles, assises en vis-à-vis dans leur voiture que poussait Andrée, leur bonne, jeune Solognote rousse, à l'air niais. Rosalie suivait.

Les jumelles étaient deux petites pommes d'api dans du blanc et du bleu, et quatre petites mains crispées, par paires, sur deux hochets identiques. On les mena d'abord à leur papa : la tête du baron et celle de Rosalie se penchèrent ensemble sur le berceau roulant. Puis tout le monde se ressembla autour de Mlles Violette et Marguerite, leur faisant fête. Elles ne pleuraient pas, ne riaient pas, regardaient les gens avec de grands yeux fixes et semblaient penser : « Comme toutes ces personnes s'agitent!... Nous, nous sommes très tranquilles... »

— Elles ont bien mangé leur soupe ?

— Oh! oui, madame la baronne, fit Andrée. Même Mlle Marguerite en voulait encore.

— Violette va s'endormir...

L'une des jumelles, en effet, laissait traîner son hochet sur la couverture, sans toutefois le lâcher, et sa tête oscillait sur l'oreiller.

— On va les conduire à l'ombre du gros ormeau, dit Rosalie ; elles feront un bon somme en plein air. Le temps est si doux...

La baronne approuva.

— Après, questionna Rosalie, Madame la baronne veut bien que j'aille rejoindre Henriette au tennis ?

— Bien sûr, ma fille. Amusez-vous un peu Mais je compte sur vous pour veiller à ce qu'on nous serve le thé à cinq heures, sur cette terrasse...

De la terrasse, on regarda s'éloigner la petite voiture poussée par Andrée, vers le gros ormeau qui dressait à une soixantaine de mètres son tronc énorme et sa ramure puissante parée de jeunes feuilles vertes comme des feuilles de cresson. Rosalie l'escortait, et aussi le baron, qui adorait ses deux tardillonnes. Il alla jusqu'au gros ormeau, y demeura un instant pendant que la bonne s'installait. Puis il s'en revint vers le château, tandis que Rosalie s'éloignait vivement dans la direction du tennis.

Un peu courte de jambes, mais active, solide d'haleine, Rosalie hâtait le pas, elle courait presque : et, tout en courant, elle riait. A quoi? A l'ineffable grâce de cette après-midi, jeune comme elle-même, qu'agitaient des souffles indécis et doux, pareils aux aspirations vagues et tendres dont Rosalie elle-même se sentait agitée, et qui débordait, comme elle-même, de joie, d'espoir, d'ardeur à vivre. L'humble orpheline étrangère engagée au Val d'Anay pour cinquante francs par mois, l'institutrice à tout faire qui se levait dès six heures chaque matin et s'écroulait de fatigue, le soir, vers onze heures, sur son lit solitaire, sans avoir parfois la force de dégrafer son corsage, n'avait guère lieu, semblait-il, de remercier la destinée... Pourtant Rosalie était heureuse au Val d'Anay, d'un bonheur tellement intense qu'elle n'en avait jamais

connu de pareil alors que vivaient son père et sa mère et qu'elle menait entre eux l'existence d'une fille de petits commerçants embarrassés dans leurs affaires. Sans effort, elle s'était adaptée à sa nouvelle condition : elle était née pour obéir, pour servir. Quand elle prononçait ces mots : M. le baron, Mme la baronne, elle ressentait de l'orgueil. Elle jouissait de l'ancienneté de la famille où elle travaillait, du respect dont cette famille était environnée dans le pays, de ce train de maison qui lui paraissait somptueux auprès de la mesquinerie où s'était développée son enfance. Surtout elle admirait et aimait ses maîtres. Ce qu'il y avait dans leurs vertus mêmes de conventionnel, d'étréci par l'esprit de caste, ne la choquait pas : en revanche, leur désintéressement la ravissait, et aussi leur charité, leur générosité, leur sincère mépris de l'argent. Ses parents à elle avaient été honnêtes au sens vulgaire du mot, c'est-à-dire incapables de voler un objet ou une pièce d'or : mais ladres, grippesous, usant de roueries infimes pour écouler la marchandise défraîchie, consciencieux par intérêt avec les clients habituels, trompant hardiment le client de passage. Au Val d'Anay, Rosalie respirait une atmosphère morale plus limpide ; le baron et la baronne donnaient sans compter, pour les œuvres catholiques, leur temps et leurs biens ; le mensonge était consi-

déré comme déshonorant, même par les enfants; on préférait être malhabile en affaire que d'y paraître roué ou avaricieux. Pour les gens de service, ils étaient traités selon l'ancienne tradition : avec une familiarité protectrice. Rosalie, ayant eu les oreillons peu de temps après son entrée au château, avait été soignée par la baronne elle-même, comme par une mère, sans souci de la contagion. Elle gardait de cette maladie un souvenir ému : et ce n'était pas une figure de rhétorique que de dire qu'elle se serait jetée au feu pour sa maîtresse. Elle chérissait aussi les enfants : Henriette, simple et gaie, Hector et Jean, insupportables, mais cœurs d'or, et les irrésistibles jumelles. Quant au baron, elle entretenait pour lui dans son cœur un sentiment complexe qu'elle ne cherchait nullement à analyser. L'admiration pour le physique s'y confondait avec le besoin de s'humilier, d'obéir, tout en ne ressentant aucune crainte en sa présence, en ne s'estimant, au contraire, jamais si heureuse que quand il était là, quand elle le voyait, l'écoutait. Elle le jugeait tutélaire et infaillible. Si par hasard elle le touchait (comme tout à l'heure où leurs fronts s'étaient frôlés au-dessus du berceau), elle éprouvait un émoi délicieux, un émoi de dévote qui a baisé une relique et se sent toute parfumée de sainteté. Et peut-être était-ce surtout au souvenir

de ce contact que souriait l'innocente Rosalie Boisset, tout en hâtant le pas vers le tennis. Mais elle souriait aussi à la lumière caressante, à l'atmosphère savoureuse, à l'herbe fine, aux arbres d'un vert jaunâtre ou bleuâtre, à l'haleine nonchalante d'une brise d'est qui jouait avec l'air enivrant, à tout ce que contient d'appels à la vie et à l'amour une radieuse après-midi de mars qui semblait une après-midi de mai.

Quand elle arriva au tennis, une partie s'achevait : Berthe et Guy d'une part, Mag et Josette de l'autre, abandonnaient la place aux trois petits Ropart d'Anay, lesquels enjoignirent aussitôt à leur institutrice de compléter le quadrille... Sandra et Fanny, assises côte à côte sur un banc, conversaient avec Jacques. Mag et Josette s'enfoncèrent ensemble dans la forêt. Guy emmena Berthe jusqu'à l'étang, la fit monter en barque, godilla parmi les roseaux vers cette partie incurvée du rivage où de hautes futaies de bouleaux, courbés vers l'eau, projetaient une ombre féerique : quelques saules trempaient même leurs ramures dans la surface immobile. Fanny Smith affectait ce jour-là de ne plus s'occuper de son élève : et Berthe, de son côté, paraissait avoir reconquis son indépendance et accepter résolument son rôle de fiancée. Jacques, vêtu avec une extrême recherche, quitta le banc, s'étendit aux pieds de Sandra et de Fanny devenues silen-

cieuses, et se mit à réciter des vers d'Henri de Régnier. Sandra, sensible à la poésie autant qu'à la musique, écoutait, son pur visage incliné vers Jacques; Fanny, concentrée, secrète, les lèvres serrées, rêvait, — tournant le dos à l'étang où la barque qui portait Berthe et Guy avait déjà disparu sous l'ombre des saules penchants. Et sur tous ces êtres, agités de passions diverses, planait l'ardente et douce sollicitation de la jeune saison amoureuse.

Dans la forêt, Mag et Josette marchaient d'un bon pas; Josette, connaissant les lieux depuis son enfance, servait de guide. Elles échangeaient, tout en se hâtant, des répliques précipitées.

— Pouvu qu'*ils* n'aient pas eu de panne!

— Et surtout, pourvu qu'ils ne se soient pas égarés! Ce n'est pas commode; tous les pattes d'oies se ressemblent.

— J'ai dessiné l'itinéraire du mieux que j'ai pu, dit Josette.

Le chemin peu à peu se voilait de fougères et d'ajoncs, s'étrécissait : puis il se perdit. Josette piqua alors résolument à travers le taillis, dans une direction où, moins dense, moins enchevêtré, il laissait deviner une percée prochaine. Soudain elle s'arrêta.

— L'auto, fit-elle à voix basse.

Un ronflement s'accusait, s'approchait. Elles

avancèrent encore. Comme elles atteignaient la clairière où s'étoilaient cinq routes, une voiture grise, ayant la forme d'un gigantesque obus, débusqua, freina, stoppa. Bolski sauta à terre, puis Letzling, qui avait mené. L'endroit était si évidemment solitaire que les deux femmes osèrent se montrer. Et leur joie, à toutes deux, fut tellement vive qu'elles oublièrent salutations et politesses, — qu'elles s'oublièrent l'une l'autre : Mag courut à Bolski avec une ferveur d'amoureuse, et, s'il y eut plus de pudeur dans l'élan de Josette, si elle donna seulement sa main nue, son poignet nu aux lèvres de Letzling, elle n'en fut pas moins assez troublée pour ne pas même apercevoir le long baiser d'amants qu'échangeaient Mag et Bolski. Mag se dégagea à temps pour n'être pas vue de son élève.

— Pas ici, souffla-t-elle à Bolski... Viens... laissons-les.

Elle regagna avec Bolski le couvert des bois, tandis que Josette demeurait debout, immobile, liée par la main aux mains de Letzling, sous le grand jour, près de l'auto arrêtée, qui palpitait vite et bas comme le souffle d'un chien aux écoutes. Ils se regardaient les yeux : leurs visages se livraient l'un à l'autre. Le romanesque de ce rendez-vous les ravissait; qu'ils se fussent rejoints si exactement à l'heure prévue, parmi cette tiédeur forestière, par cette gloire de la

jeune saison, cela leur semblait une fatalité propice, une amitié du destin enfin rallié à leur amour.

— Je suis heureuse, murmura Josette.

Lui, débordant d'idéalité germanique, et prêt sincèrement, en cette heure-là, à tous sacrifices, avenir, famille, tout, pour emporter dans ses bras la fine créature dont les yeux l'aimantaient, s'écria :

— Venez... je vous en supplie... Partons...

Il montrait l'auto du regard. Elle sourit, à la fois choquée et reconnaissante.

— Vous êtes un grand fou... Qu'est-ce qu'on dirait de nous, grand Dieu!

Mais lui, subissant cette fascination irrésistible qu'exerce sur la volonté d'un homme ardent l'amour avéré d'une vierge innocente, insistait :

— On dira ce qu'on dira... Votre père aimera encore mieux céder... Je vous jure, Josette... Venez, Mag et vous : je vous conduirai toutes les deux dans un appartement que Bolski a loué; je vous jure que je n'en passerai pas la porte et que Mag ne vous quittera pas. Votre père cédera : il n'a peur que du scandale, que des journaux. Venez.

Et près d'elle, tout près de son visage, comme il la sentait émue, il dit :

— Ma Jo délicieuse. Ma femme.

Elle eut presque une défaillance à ce mot, dont il profita pour effleurer son visage. Mais elle se dégagea aussitôt, farouche sans feinte.

— Adolf... Ce n'est pas bien! Laissez-moi. Du reste il faut que je rentre. Nous n'avons que quelques minutes. On s'apercevrait... Mais je suis heureuse de vous avoir vu. Pauvre ami!... Faire plus de deux cents kilomètres pour me parler cinq minutes! C'est gentil! Ah! Mag me fait signe de revenir.

En effet, Mag et Bolski reparaissaient. Ils étaient silencieux. Mag, d'un geste de la tête, rappelait son élève.

— Je ne veux pas vous quitter, je ne veux pas! répétait Letzling. Quand vous verrai-je, à présent?

— Hélas! fit-elle, les yeux subitement noyés. Je ne sais plus... Cela devient impossible. Papa est si monté contre vous!...

Il lui retenait les doigts, mais ces doigts inquiets essayaient instinctivement de se dégager. Alors, la peur de la perdre lui donna l'audace des paroles que depuis longtemps il voulait et n'osait pas prononcer :

— Venez avec Mag, une fois... une fois seulement...

Il ne dit pas où, il ne dit rien de plus; elle avait compris; elle l'avoua par sa rougeur. Elle n'eut pas la rébellion qu'il attendait. Elle était

trop malheureuse elle-même, trop triste à l'idée de ne plus rencontrer le fiancé choisi : qu'il dépendît d'elle de vouloir ou de ne pas vouloir la séparation, cela lui fit du bien. Elle ne répondit rien ; et lui n'insista pas. Mag et Bolski les rejoignaient. Il causèrent un moment tous les quatre, avec des allures et des mots de mondains, ils se séparèrent comme si leur rencontre eût été la coïncidence heureuse de deux promenades. Et, tandis que l'institutrice et son élève se hâtaient vers le Val d'Anay, elles entendirent le ronflement de l'auto grise gronder, diminuer, disparaître, jusqu'à n'être plus apporté à elles que par bouffées espacées et décroissantes. Un grand cri de sirène mourut loin, bien loin...

Josette marchait en silence, à côté de Mag. Elle s'étonnait que l'espoir chantât dans son cœur et s'en voulait de cet espoir illicite. Relevant la tête vers Mag, elle la vit soucieuse. Elle se pendit affectueusement à son bras :

— Quelque chose va mal, pour vous ?

Mag répondit simplement :

— Bolski a joué encore, et il a perdu.

— Est-ce que je peux vous aider, Mag ?

— Oh ! non... c'est trop gros. Merci, ma chérie. N'en parlons pas. Il s'arrangera. Et vous ?... De quoi êtes-vous convenue avec le comte ?

Josette allait répondre, quand elle entendit l'appel de son nom à une faible distance :

— C'est Guy, fit-elle. On doit nous chercher.

Elle doubla le pas, devançant Mag. Au premier tournant, Guy l'accosta.

— Tu m'appelais?

— Oui... Je t'avais vue partir par là... Je voulais te voir. Je suis bien misérable, ma petite sœur.

— Berthe?

— Oui... Oh! Mag, vous pouvez rester, dit Guy à l'Allemande, qui s'écartait exprès. (Et il poursuivit sa confidence.) Vous avez vu. J'avais pris Berthe avec moi dans la barque... Nous avions abordé sur la petite presqu'île. Berthe était plus simple, plus gentille, plus naturelle aujourd'hui. Je ne l'avais jamais vue ainsi. Il me semblait que j'avais enfin le dessus sur la diablesse anglaise. Nous nous sommes étendus au bord de l'eau. Elle m'a laissé parler mariage... dire des dates... en juillet prochain... quand j'aurais passé ma thèse... Elle s'intéressait à mes travaux de chimiste, qui ne sont pourtant guère amusants. Elle voulait visiter mon laboratoire, avenue Vélasquez. Elle était délicieuse. Alors...

Il hésita.

— Alors quoi?...

— Je t'assure, Josette, ce n'est pas par peur de te choquer que j'hésite... Mais ç'a été si ridicule!... Enfin, voilà... J'ai pris Berthe dans mes bras et je l'ai embrassée... vivement, peut-être

trop vivement... Seulement, puisque nous étions d'accord, quel mal y avait-il? Croirais-tu qu'elle m'a tout à coup repoussé avec une violence... comme si... enfin... comme si j'étais un chemineau qui l'attaquait. Elle s'est sauvée, elle n'a pas voulu remonter en barque, elle a couru le long de la berge. J'ai ramé au plus court pour arriver avant elle au tennis. Elle appelait : Fanny! Fanny! La damnée Anglaise a couru à sa rencontre. Et j'ai eu l'agrément de les voir, de ma barque, se jeter dans les bras l'une de l'autre, comme deux échappées d'un naufrage.

— Oh! dit Josette... Pourquoi as-tu fait cela, Guy?... Berthe est impressionnable. On ne traite pas en cocotes les jeunes filles qu'on veut épouser.

Comme un enfant grondé, Guy baissait la tête, s'excusait.

— Je t'assure... je n'ai rien fait d'inconvenant. J'ai serré Berthe contre moi... comme on serre sa fiancée. Et puis, il faisait trop beau, trop tendre autour de nous. Ce n'est pas ma faute.

Mag souriait mystérieusement. Elle regardait Josette, et, connaissant bien son élève, devinait le trouble, la suggestion amoureuse que cette confidence du frère insufflait à la sœur. A la vérité, Josette pensait : « Pourquoi Berthe a-t-elle fait cela? Guy l'aime. Guy veut l'épouser, et elle l'aime... Elle est absurde. Mais moi, alors moi?

Si Adolf avait commis l'imprudence de Guy, je ne me serais donc pas sauvée de même?... Oh! non... Oh! non... »

— Voulez-vous un conseil, monsieur Guy? dit Mag.

Ils avaient toujours été bons camarades, et Guy savait gré à l'Allemande de son dévouement pour cette petite sœur qu'il chérissait.

— Conseillez toujours, dit-il.

— Laissez Berthe confire auprès de Mlle Smith, ne vous occupez pas plus d'elle que si elle n'existait pas, et faites la cour à Yvonne Haumont-Manin, qui est folle de vous et qui la vaut mille fois.

— Mag, dit Guy, vous êtes immorale.

Pourtant, quand ils eurent rallié les autres et qu'on se rendit à la terrasse pour le thé, il suivit le conseil de Mag et, puisant le désir de la revanche dans son amour-propre blessé, parut ne pas voir la nervosité et les yeux rouges de Berthe. Il alla s'asseoir auprès d'Yvonne, qui ne dissimula pas son plaisir.

Les Corbellier, les Haumont-Segré rentraient à Paris dans leurs voitures respectives; ils quittèrent le Val d'Anay aussitôt après le thé. Les Croze et les Haumont-Manin prenaient le train, après dîner. Le dîner fut gai. Josette ne pouvait chasser de son cœur une chanson d'espérance,

suscitée par l'entrevue de la journée, par le récit de Guy, et aussi par ce printemps insidieux. Les petites Haumont-Manin entouraient Guy, Alice et Nanie favorisant, d'une naïve impudence, son rapprochement avec Yvonne. Mag dissimulait ses soucis avec sa bonne humeur habituelle. Quant à Rosalie, les petits Ropart d'Anay s'amusaient à la faire boire, malgré les remontrances souriantes de la baronne. A vrai dire, le repas fini, comme le champagne avait abondamment coulé, une saine et bruyante gaieté animait toute la tablée, surtout Henriette, le baron et Rosalie.

Une partie de « lanturlu » entretint cette humeur jusque vers dix heures, moment de la séparation. L'omnibus du château attendait les Parisiens pour les mener à la gare. Il faisait si doux que le baron grimpa sur le siège et prit les rênes des mains du cocher. Rosalie, qui se sentait la tête lourde et que le grand air de ce beau soir sollicitait, demanda la permission d'accompagner Mag. On arriva à la gare tout juste à temps pour que les partants montassent dans le train, après de rapides embrassades... Quand Rosalie et le baron regagnèrent l'omnibus, un coup de brise humide leur frôla le visage. Le temps changeait. Le baron boutonna son pardessus et dit au cocher :

— Charles, vous conduirez.

Il entra dans la voiture et s'assit à côté de

Rosalie. Comme la jeune fille se reculait pour faire place à son maître, il la prit familièrement par le bras et la retint :

— Il commence à faire frais, dit-il. Réchauffons-nous.

Il affecta d'être frileux, de se pelotonner, et, quand l'omnibus s'ébranla, il garda dans sa main le bras de sa voisine. Deux kilomètres environ séparaient la gare du château. On traversait des bois; l'obscurité était presque complète dans la voiture, mais des reflets jaunes dansaient à l'avant, à droite et à gauche de l'ombre formée par le siège. Le baron entendait la respiration de Rosalie, inégale, agitée. Il lui demanda, d'une voix qui se faussait :

— Petite, vous êtes bien?

Elle mit à peine un son dans sa réponse :

— Oui... monsieur le baron, très bien.

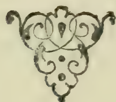
Il lui tenait toujours le bras. Soudain il la sentit plus proche de lui, touchant son épaule. La plume d'une toque dont elle était coiffée lui chatouilla l'oreille. Il balbutia, ne sachant vraiment pas s'il l'attirait ou si c'était elle qui se serrait :

— Ma petite... Ma chère petite!

Maintenant elle était toute collée à lui; contre son gilet, cette jeune gorge se soulevait et s'abaissait. Il se pencha et mangea à même dans les grosses lèvres douces de la jeune fille, comme dans une figue. Elle balbutiait :

— Oh! Monsieur le baron... Madame... Madame la baronne est si bonne... si bonne!...

Et, tout en disant cela, elle lui rendait son baiser maladroitement, éperdument.





LIVRE DEUXIÈME

SANDRA

I

LES TROIS PETITES DE LA RUE PALATINE

En ouvrant sur le salon la porte de la salle à manger, fit observer Alice à sa sœur Yvonne, on voit un coin de la place, et c'est plus gai.

Elle essaya sur le champ : Yvonne, qui installait sur la table les tasses et les serviettes à thé, s'interrompit pour juger de l'effet. Égayer la salle à manger des Haumont-Manin, laquelle prenait jour sur une sorte de puits rectangulaire, entre de noires murailles percées de judas grillagés, ce n'était point une commode entreprise,

même par une lumineuse après-midi de mai comme celle-ci. Yvonne déclara :

— Je vois le dos du chœur de Saint-Sulpice, et trois feuilles d'un des marronniers de la place. Évidemment, c'est plus gai.

La vraie gaieté fut leur rire, qui jaillit dans le silence et la pénombre du morne appartement et y mit soudain de la joie et comme l'illusion de la clarté. Alice, à son tour, considéra le travail de sa sœur.

— Ta table est jolie, fit-elle... Mais pourquoi n'as-tu pas mis quelques roses dans le surtout?... Il y a des Gloires de Dijon admirables au salon.

— Guy craint les fleurs trop odorantes. Ça l'entête, ça lui donne le *hay-fever*.

— Oh! dans ce cas, répliqua Alice avec une ironique révérence, proscrivons les roses.

Deux gentils tabliers à bavette couvrant leurs pareils costumes de foulard bleu, très simples, très « jeune fille », mais dénotant pourtant qu'elles étaient soucieuses d'élégance et averties de la mode, elles continuèrent les préparatifs. Il ne s'agissait de rien moins que de recevoir, vers cinq heures, Guy, Josette Croze, Mme Corbellier et un chargé de cours à la Sorbonne nommé M. Lecœur, invités à entendre Jacques chanter avec Sandra des chansons napolitaines... A la vérité, les chansons de Jacques et de Sandra n'étaient qu'un prétexte, et Mme Haumont-Manin

le savait, pour amener rue Palatine Guy Croze et M. Lecœur. Depuis la scène du val d'Anay, Guy n'avait plus revu Berthe, et, chagrin, il se rapprochait d'Yvonne. Quant à Nanie, la plus jeune des « petites de la rue Palatine », elle admirait éperdument les talents oratoires de M. Lecœur : tout l'hiver et tout le printemps, elle n'avait pas manqué une seule des leçons qu'il venait de terminer sur *la Province française pendant la Révolution.*

— Là... tout est en ordre, fit Alice. La brioche... le feuilleté... le porto... Il ne manque plus que les petits fours de Nanie! Dieu! que cette Nanie est longue à faire la moindre course! Depuis trois quarts d'heure...

— La voilà! interrompit Yvonne.

Nanie pénétra dans la salle à manger, surchargée de paquets encombrants dont elle se débarrassa avec précaution. Elle avait entendu la critique proférée par sa sœur, et, tout de suite, elle protesta :

— Tu crois que c'est facile à trimbaler des éclairs, des choux à la crème?... Je ne tenais pas à mettre tout en bouillie! Et puis, j'ai eu de la peine à trouver des caraques au chocolat.

— Et M. Lecœur a un faible pour les caraques au chocolat, le chéri!

Leur rire allègre égaya de nouveau les plafonds moroses. Elles s'entendaient à merveille

toutes les trois, malgré qu'Yvonne et Alice fussent inséparables, tandis que Nanie affirmait son indépendance, jamais habillée comme ses deux aînées, moins mondaine, moins sportive, plus intellectuelle. Elle avait du reste moins de beauté : un gentil pruneau, comme l'appelait sa mère, trop brune de cheveux et de peau, mais faite comme une exquise statue de bronze clair, et pouvue de la plus spirituelle frimousse qui se pût voir, le mardi, aux leçons de M. Lecœur.

Les petits fours étaient déballés.

— Disposez-les, vous deux, fit Nanie. Moi, je vais surveiller le « quatre-quarts » que nous fabrique Élodie.

Élodie, c'était la cuisinière, ou plus exactement la bonne des Haumont-Manin : car elle devait pourvoir à tout le service de la maisonnée, avec les seules aides d'un frotteur une fois la semaine, et d'une femme de ménage un matin sur deux. Les Haumont-Manin étaient dénués de fortune. De famille universitaire, les deux frères Haumont, Maxime et Georges, dès la sortie du collège, avaient dû ne point différer à gagner leur pain : l'aîné, employé dans la banque Segré; le cadet, répétiteur en province, préparant l'école normale. Chacun, dans sa voie, avait atteint le but. Maxime, gendre et associé de son chef puis chef à son tour à la mort de son beau-père; Georges, professeur aux facultés de Bordeaux et

de Montpellier, puis au Collège de France, membre de l'Institut dès quarante ans, auteur de livres célèbres dans les deux mondes, mais resté presque pauvre : car ses copieux in-octavo coûtaient chacun six ou sept ans de travail et rapportaient une dizaine de mille francs (prodigieux succès pour des œuvres d'histoire et de littérature romane), et M[lle] Joséphine Manin, qu'il avait épousée à Bordeaux, était la fille d'un grand négociant ruiné. Les Haumont-Manin, pourvus de trois enfants, vivaient donc sans faste. Pourtant leur intérieur n'avait jamais montré cet aspect chiche ou crasseux, ou bassement désordonné, qui avilit certains ménages modestes de la petite bourgeoisie française. Joséphine Manin, élevée dans cette haute aristocratie des négociants bordelais qui croient déchoir en s'alliant à des nobles, avait connu, jusque vers la vingtième année, la vie somptueuse d'une large maison et d'un abondant domestique. Intelligente, laborieuse et gaie, elle fit rendre aux médiocres revenus de son mari le maximum de confort, voire d'apparat; elle sut habiller le professeur, et elle-même elle sut élever ses filles; elle tint son rang dans Paris. L'appartement de la rue Palatine était morne, — mais digne : deuxième étage d'un hôtel privé datant du dix-huitième siècle, et dont les propriétaires occupaient le surplus. Ainsi l'escalier de pierre et de

fer forgé gardait de l'allure; les sombres pièces étaient hautes de plafond; au lieu de l'ignoble concierge de tant d'immeubles à loyers, c'était un portier en livrée qui accueillait les visiteurs. Seule dot qu'eût apportée à son mari Mlle Manin après la débâcle paternelle, quelques beaux meubles anciens, quelques riches tapis, quelques cadres de prix ornaient le logis. Enfin l'activité ménagère des trois « petites » suppléait à l'indigence du service; leur mère les avait dressées de bonne heure, non pas aux basses besognes du ménage, qui dégradent la jeune fille et pour lesquelles il est le plus facile et le moins coûteux de trouver des suppléants, mais à cette science plus précieuse de l'organisation, de la surveillance d'un intérieur, et aussi de son ordonnance et de sa parure. Les Haumont-Manin ne recevaient que trois fois l'an leurs amis à leur table : mais on accordait que, malgré l'absence de valets en culotte de panne, les dîners y surpassaient en qualité ceux de l'hôtel Haumont-Segré, où le chef touchait des appointements de colonel. C'est que les « trois petites », huit jours durant, s'ingéniaient à combiner le menu, à l'enrichir de recettes curieusement cherchées, soigneusement éprouvées, et de spécialités provinciales comme les ortolans des Landes, qu'il est impossible d'acheter dans Paris, fût-ce au poids de l'or... Tout en les dressant ainsi à leur rôle de ména-

gères, Mme Haumont-Manin, point assez riche pour payer une institutrice, avait scrupuleusement veillé à les instruire, tâche qu'avaient facilitée pour elle les relations de son mari dans le monde où l'on enseigne. Trois jolies pédantes? non pas! Nanie elle-même, la plus intellectuelle des trois, dansait gracieusement, s'habillait avec goût, maniait la raquette et le « club ». Toutes les trois avaient appris l'anglais, puis l'allemand, durant les vacances paternelles : on s'installait à l'étranger, dans quelque autre ménage de professeur... Finalement, aux âges respectifs de dix-huit, vingt et vingt et un ans, les « trois petites de la rue Palatine », comme on les appelait volontiers, témoignaient d'une santé insolente, n'étaient ni moins instruites ni mois élégantes que leurs compagnes, et récoltaient beaucoup de succès. Un seul défaut, commun aux trois : point de dot, — et on le savait. Elles le savaient aussi. Depuis qu'elles étaient en âge de comprendre les choses, leur mère les avertissait : « Il faudra qu'on vous prenne pour votre frimousse et vos talents, petites, — comme votre papa a pris votre maman... » Ainsi, dès les robes courtes, elles s'entraînaient gaiement à cette campagne du mariage qu'elles devraient fournir un jour. Et maintenant qu'elles « y étaient en plein » — selon l'expression de Nanie, la plus futée des trois — elles n'avaient garde d'oublier

que l'objet principal de leur vie présente était le mariage, que tout leur effort y devait tendre; elles s'y employaient de leur mieux. Leur père ni leur mère n'avaient usé de ces vaines réticences qui ne préservent point la pudeur des jeunes filles et risquent de les rendre dissimulées ou désarmées. Les conversations de M. et Mme Haumont-Manin en présence de leurs filles étaient respectables comme eux-mêmes, mais les trois petites savaient depuis longtemps deux choses d'importance : ce que risquent au flirt les demoiselles jolies et sans dot si elles sont faibles, et ce qu'en revanche y risque leur partenaire masculin si elles sont fermes et sages. On ne leur avait pas fourré dans l'esprit cette sottise qu'il est mal de vouloir plaire à l'homme qu'on souhaite pour mari, qu'il est indécent de lui avouer qu'il vous plaît. Elles commençaient la vie bien résolues à se conquérir un fiancé selon leur goût, et à se dépenser pour y réussir. C'était leur carrière : elles l'abordaient avec attention, énergie et plaisir, comme un métier qu'on aime, pour qui l'on a des dons et duquel on attend beaucoup... Yvonne avait pris les devants, Yvonne, l'aînée et la plus jolie des trois, reine de tous les bals où elle se montrait, quatre fois demandée en mariage dans sa première année mondaine : elle avait tout refusé, éprise de Guy Croze et trop honnête pour le disputer à Berthe,

sa cousine, que Guy préférait. Elle avait souffert gentiment, gaiement si l'on peut dire, avec un arrière-fonds d'espoir, un pressentiment qu'enfin elle l'emporterait, ne cachant pas ses sentiments à ses sœurs, les laissant deviner à Guy avec une honnête naïveté. Ensuite, c'était Nanie qui s'était subitement déclarée amoureuse de M. Lecœur, lequel approchait de quarante ans, lequel n'était pas beau, mais dont les cours à la Sorbonne sur la *Révolution en province* étaient chaque mardi pris d'assaut par trois cents chapeaux des meilleures faiseuses, coiffant des têtes de jeunes femmes et de jeunes filles éberluées d'admiration. M. Lecœur, par une fortune qu'il n'avait point cherchée, était devenu le professeur à la mode : cette année, à sa leçon de clôture, un complot s'était formé entre ses admiratrices ; chacune avait apporté un gros bouquet de violettes de Toulouse; le professeur avait dû parler derrière un éventaire de fleuriste... Pour se rapprocher du dieu, Nanie usa de la camaraderie universitaire : Mme Haumont-Manin, participant aussitôt à la confidence, invita M. Lecœur; il connaissait déjà, en Nanie, son élève la plus brillante; il était flatté d'être admis à la familiarité d'un homme tel que le professeur Haumont-Manin; le charme de la rue Palatine agit sur lui comme sur tous ceux qui y pénétraient. « Mes petites affaires vont as-

sez bien, » avouait ce gentil pruneau de Nanie, qui, de bonheur, devenait jolie...

Ainsi, ce jour-là, dans le sombre et accueillant logis, deux sur trois des jeunes cœurs palpitaient d'espoir : Alice seule n'attendait aucun hôte qui dût émouvoir le sien. Alice, jusqu'ici, était de ces jeunes filles que la société des jeunes gens divertit, qui reçoivent leur hommage comme une valable redevance, que les compliments, même tant soit peu osés, n'effarouchent pas, — et qu'une rébellion instinctive, une sorte de pudeur nerveuse défend contre l'entreprise la plus timide : type que la nouvelle éducation française, où le mélange des deux sexes est accepté, devait faire naître, et qui s'ignorait lui-même au temps des oies blanches. A des degrés divers, Josette Croze et Berthe Haumont-Segré se classaient dans la même catégorie. De telles hermines resteront indéfiniment intactes si elles ne rencontrent jamais l'amour sur leur route : on ne les apprivoise point avec du flirt, ni même avec des compensations d'argent ou de situation dans le mariage. Par contre, le jour où elles deviennent amoureuses, elles n'admettent pas qu'on veuille entraver leur destinée. Seule de ce trio d'hermines — Berthe, Alice et Josette — la dernière touchait à cette crise redoutable.

... Au printemps et en été, plus exactement de mai à septembre, il y avait, pour l'appartement de la rue Palatine, les jours où il faisait beau, une vingtaine de minutes glorieuses : vers six heures, le soleil, glissant ses rayons entre l'aile gauche du séminaire désaffecté et les tours de l'église, frappait obliquement les deux fenêtres du salon. Alors s'animaient et s'illuminaient les moulures des boiseries sur les murs, les arêtes des solives au fond, les vieux ors des glaces, les clairs des tableaux de maître, les courbes patinées des meubles anciens. Alors — chose inouïe! — il faisait gai dans le logis pour une autre raison que la jeunesse, la grâce et le rire des trois sœurs... Celles-ci, quand elles étaient chez elles à cet instant, ne le laissaient jamais s'enfuir sans saluer au passage l'éclatant Visiteur. Et d'ordinaire, tandis qu'elles s'enivraient de sa furtive présence, l'airain de Saint-Sulpice lançait six fois de suite, par les abat-sons du clocher de gauche, les grosses bulles sonores de l'heure.

Aujourd'hui les six coups ponctuèrent, graves, lents, dédaigneux, une mélodie napolitaine, nonchalante et ironique, que chantait le poignant contralto de Sandra, accompagnée au piano par Jacques Corbellier. Le soleil de six heures accusait avec une franchise affreuse les contours amollis d'Emmeline Corbellier, la nuance vio-

lacée de ses fards, et, par un curieux effet de réfraction, faisait grisonner le faux vermeil de ses cheveux. Sensible à cette musique molle, berceuse, inviteuse, Emmeline oubliait de raidir son buste, « d'avaler » son ventre, de tendre les muscles de son menton : elle était une chose ruinée, une vieille femme ridiculement travestie. Sur un long canapé bas, Guy Croze et M. Lecœur siégeaient côte à côte, bien sages, entre Alice et Nanie; Yvonne tournait les pages à Sandra. M. Lecœur avait sur le crâne une brosse de cheveux blonds; ses traits réguliers, son teint un peu trop frais étaient heureusement virilisés par une barbe allongée, de nuance plus foncée. Il portait une jaquette noire bordée, un gilet pareil, un pantalon gris souris; son linge était bien blanc, sa cravate — un plastron bleu noué une fois pour toutes — était neuve; aux deux mains des gants de suède bruns, aux pieds des chaussures confectionnées, d'un vernis agressif; sur le nez, un lorgnon puissamment armaturé. Nanie, qui l'observait avec une sympathie clairvoyante, le comparait à Guy, mains nues, souliers discrets, complet de serge bleue, et pensait : « Bah! je l'habillerai... ce sera l'affaire d'une saison... » Cependant, debout, isolée dans une fenêtre, à côté de Loute Corbellier, Josette Croze, évoquant plus que jamais la jeune Egyptienne des bas-reliefs, Josette Croze, son teint de camélia

frôlé par un rais de lumière, une double paillette d'or dans ses admirables yeux autour desquels les cils semblaient voler comme des papillons bruns, excitait par un afflux de beauté renouvelée l'admiration de Mme Haumont-Manin. Éducatrice avisée, celle-ci pensait : « Voilà une petite qui est trop jolie en ce moment. L'amour rôde près de son cœur, bien sûr!... » Le dernier refrain de la mélodie résonnait, Yvonne quittait son poste de tourneuse de pages. Jacques plaquait des accords annonçant le finale, et le soleil de six heures n'était déjà plus, sous les lambris qui peu à peu revêtaient leur habituelle sévérité, qu'une fumée rousse, pâlissant d'instant en instant.

Alors, dans cette pénombre, laissant à peine aux applaudissements le temps de marquer la fin de la romance, Sandra et Jacques se mirent à chanter ensemble, tandis qu'Yvonne allait s'asseoir auprès de Guy. La voix de Jacques était d'un ténor léger, presque soprano : elle avait peu de volume, mais un timbre délicieux, une justesse infaillible. Depuis deux mois, dirigé par Sandra, il avait beaucoup travaillé. Ils chantèrent un duo sicilien de Lamponi : l'éternel dispute amoureuse d'Horace et de Lydie, l'amour jaloux qui se masque en dépit, en menaces de rupture, pour finir dans la langueur du désir et la volupté du baiser... Musique point

géniale, mais qui exhalait de la tendresse et de la chaleur ; banale sans doute pour qui l'écouterait une seconde fois, elle tendait, la première fois, des pièges à l'oreille, trompait le goût. Et puis, les voix qui la chantaient se répondaient, s'accordaient, se mariaient si bien, et, pour tout dire, les auditeurs, depuis la clairvoyante maîtresse du logis jusqu'au sage M. Lecœur, comprenaient si nettement que ces deux beaux enfants chanteurs se parlaient vraiment l'un à l'autre à travers la fadeur des paroles ; leur émoi, leur désir encore inavoué alanguissaient si voluptueusement la sonorité de l'air que, comme le murmura Mme Haumont-Manin à l'oreille de Guy Croze, « c'était délicieux, mais un peu indécent ». Quand ils quittèrent le piano, après l'élan des dernières mesures où leurs voix s'étaient comme enlacées, pénétrées, possédées, quand ils furent debout côte à côte, adossés au piano, cette vierge pérugine et cet admirable éphèbe d'apparence à peine moins féminine, on fut sincère à les assaillir de bravos. Ils avaient fait passer sur leur auditoire intime le frisson de la volupté ensoleillée, de l'amour au bord des golfes bleus, entre des roches rouges, sous le parasol verdoyant d'arbres immortels.

— Ma chère demoiselle, fit Mme Haumont-Manin en embrassant Sandra, vous avez une for-

tune dans le gosier. Et moi, à votre place, j'irais au théâtre.

— Ne lui donnez pas ce conseil-là, protesta Jacques. Nous voulons la garder!

Sandra le remercia, de son beau regard longuement appuyé. Elle dit :

— Je suis trop contente de mes élèves, M. Jacques et Mlle Loute, pour rêver autre chose.

Mme Corbellier quêtait des compliments pour son fils.

— Jacques a fait de grands progrès, n'est-ce pas?

— Immenses, répondait Mme Haumont-Manin, qui, malgré ses apparences de brave dame toute ronde, ne dédaignait pas l'ironie. Je suis sûre, ma bonne Emmeline, que cette Mlle Ceroni le mènera très loin... Allons nous réconforter, voulez-vous? Après toutes ces émotions artistiques...

La salle à manger de la rue Palatine, dès que le passant flamboyant de six heures avait disparu, n'était plus rien qu'un puits d'ombre. Mais la fée rivale de ce glorieux visiteur, la fée puissante et docile qui porte aussi des flammes au bout de ses cheveux de métal, illumina soudainement cet antre obscur de clartés ingénieusement disposées, par des mains féminines, pour ménager le teint délicat des femmes. A ce point

qu'autour de la table chargée de friandises qu'elle mangeait avec une avidité troublée de remords, Emmeline Corbellier redevint presque jeune; sa beauté lui fut un instant restituée. Cependant, M. Lecœur puisait avec reconnaissance, dans l'assiette tendue par Nanie, ses « caraques » préférées; Josette, absente de tout et tournée vers son rêve intérieur, attirait Loute en face d'elle, et, pour s'épargner une vraie causerie, l'interrogeait sur ses travaux d'écolière. Jacques se dépensait en attentions, en compliments précieux à l'adresse de Sandra; Alice, le cœur libre et léger, s'employait à choyer, à servir ses hôtes : cependant qu'Yvonne et Guy, ayant seulement trempé leurs lèvres dans une tasse de thé et grignoté un petit four du bout des dents, regagnaient le salon, où le lustre n'était pas allumé, où on les laissait seuls. Ils parlaient bas. Guy disait :

— J'ai passé quelques jours à me demander chaque matin si je ne prendrais pas un peu de cyanure, dans mon laboratoire, en guise de petit déjeuner... Croiriez-vous que dans ces moments-là je me forçais à ne pas penser à vous, justement parce que je devinais bien qu'en m'appuyant sur vous je m'assainirais, j'irais mieux? Je voulais souffrir. Même Josette, je l'évitais, parce que je savais bien qu'elle aussi me conduirait à vous...

— Chère Jo!

Guy poursuivit avec un naïf égoïsme, bien masculin :

— Ce que Josette me disait de Berthe et de vous : combien vous valez mieux et combien vous êtes plus séduisante, je le haïssais d'avance. La comédie que j'avais jouée au Val d'Anay, le soir, en me rapprochant de vous, en ayant l'air d'oublier Berthe, m'était odieuse...

— C'était donc une comédie? demanda Yvonne, qui retenait des larmes.

Il prit sa main et la serra :

— Oui... c'en était une... je ne pensais qu'à l'autre, ce soir-là... Et puis une nuit, subitement, je me suis réveillé... J'ai senti une douleur physique intense, quelque chose qui doit ressembler à l'angine de poitrine : on étouffe, on dirait que la cage de la poitrine va s'écraser sous une pression... Au même instant, j'ai vu... aussi net qu'avec mes yeux... Berthe serrée dans les bras de l'Anglaise, comme au Val d'Anay, quand elle s'était sauvée de moi... Et j'ai senti que ça m'était égal... que cela me faisait rire... que j'étais exorcisé. Ma douleur physique s'est calmée peu à peu. Et tout le reste de la nuit je n'ai pas voulu me rendormir pour bien rêver à vous. Comment dire? Je baignais ma pensée dans votre souvenir.

Yvonne soupira :

— Je n'ai guère d'amour-propre!

— Yvonne... chère petite Yvonne... je suis tellement d'accord avec Josette... vous êtes cent fois plus jolie, et meilleure et plus digne qu'on vous aime.

Elle baissait la tête, à la fois heureuse et humiliée. Mais elle avait sur le cœur un souci qu'elle voulait à tout prix avouer. Elle s'y prit de son mieux, s'embrouilla, pleura un peu, rit aux éclats; Guy finit par comprendre qu'elle souffrait d'être la cousine pauvre dérobant le riche mari de la cousine riche.

Guy, que son embarras avait amusé, devint sérieux.

— Écoutez-moi, Yvonne. Vous rappelez-vous que papa a voulu, l'an passé, me faire épouser un sac énorme : le million de rentes? Je n'avais qu'à dire oui, et je m'appliquais une jeune Brésilienne qui d'ailleurs n'était pas répugnante.

— Nina de Oras?

— Précisément... J'avais le cœur bouclé : j'ai continué de me cramponner à Berthe, et ses douze cent mille francs, vous vous en doutez, ne comptaient pas lourd dans ma décision... Vous savez cela. En revanche, je sais, moi, que vous avez refusé des partis auprès desquels je fais figure de gueux. Alors, n'est-ce pas? c'est acquis. Tous les deux, on se moque des dots? On fera fortune ensemble, pas vrai?

Elle souriait et ne répondait pas. Il se pencha sur elle et lui dit presque à l'oreille :

— J'ai été un fou pitoyable. Pardonnez-moi. Vous me faites une grâce que je ne mérite pas, en m'accueillant.

— Et si vous reprenez feu pour Berthe ?

— Non, fit-il.

Il chercha ses lèvres. Elle ne les refusa pas. Depuis qu'elle avait l'âge de raison, elle avait considéré Guy comme son fiancé. Sans qu'elle en eût conscience, ce fut ce consentement qui scella dans une saine chaleur de volupté la décision de Guy et balaya comme une fumée le souvenir de la rebelle.

Mme Corbellier, avec Loute, Jacques et Sandra, quittèrent les premiers le salon de la rue Palatine. L'auto havane attendait en bas, rangée contre l'abside de Saint-Sulpice : à tous les quatre, la clarté sereine d'un crépuscule de printemps, retrouvée dehors, causa une surprise heureuse. Emmeline Corbellier avait machiné de naïves roueries pour rejoindre Croze au lieu de leurs entrevues habituelles : Croze les faisait de plus en plus rares, alléguant le surmenage de ses occupations, alléguant le danger d'être reconnu : les journaux n'avaient-ils pas popularisé la figure du nouveau sous-secrétaire à la Guerre, organisateur de la quatrième arme ? Le

plan d'Emmeline pour se dépêtrer de ses enfants et de l'institutrice consistait cette fois à descendre de voiture au pont de la Concorde : de là, « pour faire de l'exercice, elle rentrerait à pied jusqu'à la rue Montaigne ». Personne ne fit d'objections ; personne ne se proposa pour l'accompagner ; c'était l'usage. Emmeline déclarait : « J'aime mieux faire mon *walking* toute seule, à ma guise, à mon pas, en m'arrêtant quand je veux... » Sandra dit seulement :

— Madame se rappelle-t-elle qu'il faut acheter des souliers de tennis pour Loute ? Les siens sont usés.

— Eh bien, ma petite Sandra, vous mènerez Loute chez John's, dès que vous m'aurez débarquée.

Au coin du quai, face au Palais-Bourbon, l'auto havane se délesta donc de la volumineuse patronne : elle emporta vers les boulevards Sandra, Loute et Jacques. En face de Loute silencieuse et observatrice comme de coutume, Sandra et Jacques parlèrent aussitôt de leur succès commun. Puis ils dirent quelques mots sur l'appartement de la rue Palatine, exprimèrent leurs préférences pour telle ou telle des trois petites, s'amusèrent aux dépens de M. Lecœur. Ce n'était pas la présence de Loute qui empêchait leur conversation de devenir plus intime ; au contraire, lorsque Jacques se trouvait par

hasard seul avec Sandra, il marquait du malaise et se réfugiait en hâte dans la musique. La musique à deux était leur vrai langage, et par elle ils communiquaient bien mieux que par des paroles. Les nerfs de Jacques, sans cette aide, n'eussent pas toléré la présence, le contact de la belle jeune fille : mais la musique l'anesthésiait, pour ainsi dire, et le charme de la présence féminine se glissait en lui, insidieusement, mêlé à cette émotion musicale dont il était sincèrement esclave.

Et comme, musicalement, Sandra lui était tellement supérieure, leurs relations s'accoutumaient à prendre les allures d'une domination d'elle sur lui : elle ne se gênait en rien pour le traiter comme un élève, lui dire : « Ceci est mauvais... » ou : « Vous n'avez pas travaillé... » Elle l'enseignait même d'un ton plus rude et moins souriant que Loute : et Jacques goûtait cette rudesse, cette action d'une volonté sur sa volonté... Déjà cette influence s'exerçait au delà des leçons de musique. Des mots que Sandra avait dits, des préférences qu'elle avait avouées commençaient à modifier les habitudes de Jacques. Il voyait de moins en moins son cher « poète idéaliste » Georges d'Ambline, et le baron Lartisan, et Carle Vorberg, dit Carlin — tout le groupe suspect de ses familiers — parce que Sandra ne cachait pas qu'ils lui déplaisaient.

De nouveau, il s'adonnait aux sports, depuis longtemps dédaignés, parce qu'elle proclamait sa préférence pour les hommes adroits et forts de leurs membres : elle-même, au tennis, n'était battue que par Josette. Pas un mot n'avait été prononcé entre eux qui sentît l'intrigue amoureuse : mais tous deux éprouvaient le besoin de la présence réciproque, et les deux heures de musique qu'ils faisaient quotidiennement ensemble avaient pour eux la saveur d'un rendez-vous. Mme Corbellier protégeait cette intimité croissante. Jacques restait de plus en plus au logis avec elle, et, de plus en plus, s'associait aux sorties de sa mère et de sa sœur : voilà tout ce qu'elle y voyait. M. Corbellier — confident de Loute — était sans doute plus averti; mais qui dans la maison consultait M. Corbellier?

Jacques accompagna Loute et Sandra chez John's. Tandis que Loute essayait des chaussures de tennis, il causait avec l'Italienne. Elle lui montrait des gants de boxe et l'engageait à prendre des leçons.

— Cela vous fera du bien... C'est un beau sport, plus beau que le tennis. Si les femmes pouvaient en faire, j'en ferais certainement...

Elle s'arrêta de parler. Il la regardait plus fixement, plus hardiment qu'à l'ordinaire. Sandra avait fait sensation parmi les acheteurs et

même parmi le personnel du magasin; Jacques, d'une vanité toute féminine, ressentait de l'orgueil à se montrer auprès d'elle : elle lui appartenait, et vraiment elle ne prêtait d'attention qu'à lui... Vanité qui se superposait à la gloriole cabotine ressentie tout à l'heure chez les Haumont-Manin, quand on les applaudissait ensemble. Cela composait dans son cœur une sorte de puérile sympathie pour elle, et cette sympathie apparut si nettement sur son visage que Sandra s'arrêta court, étonnée, intimidée. Alors, il lui dit :

— Parlez encore. Je regarde remuer votre bouche.

Et une telle phrase, prononcée par Jacques, était quelque chose de si extravagant que Sandra devint rouge, ne trouva plus un mot, et dut, pour se donner une contenance, se réfugier auprès de Loute, qui enfonçait avec effort ses maigres pieds plats dans des chaussures de toile blanche.

II

LE CHAPERON

En franchissant le seuil du double logis, Mag vit Josette si décolorée, si défaillante, qu'à peine la porte refermée elle la saisit sous l'aisselle et la soutint jusqu'au canapé du petit salon. Par ces quatre heures de mai finissant, l'étroite pièce, obscure et étouffante en février, le jour où Mag avait reçu ses amies, accueillait les deux visiteuses dans une discrète clarté blonde, filtrée par les persiennes; aucune humidité, mais une fraîcheur si délicieuse que Josette ne put résister au bien-être physique d'être enfin réfugiée là, après la rue trop éclatante, après l'anxiété de la course en fiacre et l'émotion de la descente devant la porte. En même temps, un flacon de sels que

Mag lui approchait des narines raviva son haleine. Ses joues rosirent. Mais elle ne pouvait parler encore.

— Vraiment, Josette, chuchota Mag, mieux vaudrait vous en retourner. Je recevrai le comte Adolf et je lui dirai que vous avez été empêchée... Faut-il? Décidez vite : dans quelques minutes il va être ici.

— Non!... fit signe Josette, qui peu à peu se ressaisissait.

Son regard, d'abord inquiet et ombrageux, avait parcouru la pièce : elle avait ressenti un soulagement à n'y rien apercevoir qui évoquât le mystère suspect d'un rendez-vous de roman... C'était un petit salon élégamment meublé, pareil à beaucoup d'autres, comme en installent les grands tapissiers parisiens pour les clients qui ne lésinent point. Sur la table, même pas un goûter préparé : une grande gerbe de liliums, la fleur préférée par Josette... La porte de la chambre était poussée : ni toilette ni lit visibles. Toutes ces attentions prévoyantes n'étaient pas le fait de Letzling, mais de Mag, qui, connaissant l'âme rebelle de son élève, avait, dans la matinée, inspecté préalablement le double logis.

Voyant Josette presque remise, l'Allemande osa la réprimander amicalement et administra, pour ainsi dire, un révulsif à son amour-propre.

— Vous ne savez pas ce que vous voulez, ma

Josette... Ou plutôt, comme presque toutes les Françaises, vous n'avez pas de hardiesse en amour. Il faudrait qu'on vous aimât sans que vous risquiez rien.

— Vous me dites cela, ici! protesta Josette.

— Ici? Mais vous ne risquez rien, rien du tout... Écoutez-moi : puisque je vous vois si angoissée, je vais vous dire ce que je ne vous ai pas dit encore... Tant pis si, après, vous me dédaignez : je veux votre repos.

Elle prit les deux mains de son élève et la regarda dans les yeux.

— Vous êtes trop blanche pour me comprendre à demi-mot. Mais il y a un temps pour la blancheur et un temps pour être une femme. Je vous ai dit que cet appartement a une autre issue rue de Châteaudun. Si, par impossible, nous étions dépistées, vous vous esquiveriez par là, sous la protection de quelqu'un de sûr qui, dès maintenant, monte la garde dans l'autre appartement.

— Qui cela? demanda Josette, plus curieuse maintenant que craintive.

— Je vais vous le dire. Laissez-moi finir mon explication... Toujours si l'on nous dépistait, Letzling resterait, vous partie, et m'appellerait, car je monterai aussi la garde à côté, moi. Et c'est moi qu'on trouverait avec lui. Comprenez-vous à présent que vous ne risquez rien?

— Mais, insista Josette, qui est cette personne sûre qui veillera avec vous dans l'appartement d'à côté?

Mag répondit :

— Bolski.

Elle lâcha les mains de Josette, qui se recula. Dans le cerveau de la jeune fille, un travail subit s'accomplissait... Des choses jusque-là incomprises s'éclairaient pour elle, — mais d'une lumière infiniment triste. Elle murmura après un silence :

— Pourquoi... n'êtes-vous pas... la femme de Bolski?

Mag eut un rire douloureux :

— Il y onze ans, c'est sa famille qui n'a pas voulu, parce que je n'étais qu'une simple institutrice; maintenant qu'il est ruiné, traqué par les créanciers, c'est lui qui refuse de m'apporter ses dettes en dot.

Toutes deux demeurèrent en suspens. On sonnait trois coups : un long, deux brefs. La jeune fille crispa sa main droite sur le genou de l'institutrice.

— J'ouvre? questionna Mag.

— Non... moi.

Josette se leva, retrouvant du courage. Mag dit à la hâte :

— Je m'en vais à côté. Dans la chambre voisine de celle-ci il y a une bibliothèque, qui n'est

qu'une fausse porte. Pour m'appeler, vous n'aurez qu'à taper contre les livres, comme on frappe à une porte.

Trois coups inégaux résonnèrent de nouveau. Mag s'esquiva. Josette alla ouvrir, pâle et décidée.

Ils étaient maintenant en face l'un de l'autre, elle assise au bord du canapé, lui sur une chaise. Ils avaient échangé des paroles de politesse froide : et leur émotion à se rencontrer ainsi, seuls pour la première fois de leur vie, derrière une porte verrouillée, ne se trahissait que par cette froideur. — « J'espère que je ne vous ai pas fait attendre? — Oh! non... j'arrive à l'instant. — Mag était ici? — Oui, elle vient de me quitter... »

Et soudain Josette eut un geste d'agacement:

— Ah! tenez, c'est mal ce que nous faisons là. J'aurais moins de dégoût de moi si j'étais partie avec vous, publiquement, bravement...

Letzling protesta :

— Je n'ai pas conscience que nous fassions rien de mal. Mais puisque ma présence vous irrite...

Il se leva : si elle l'avait laissé faire, il serait parti avec une sensation de soulagement, tant ce tête-à-tête était pénible, où, de peur de faire cabrer Josette, il n'osait même pas un mot de

tendresse. Ce fut elle qui le retint; se souvenant des paroles de Mag, elle eut honte de manquer de hardiesse en amour.

— Restez, fit-elle. Je suis nerveuse : excusez-moi. J'ai beau me dire que c'est comme si je vous recevais dans le salon de l'avenue Vélasquez... Ce qui me chagrine, c'est de tromper les miens. Guy surtout : mon cher Guy, si confiant en moi! C'est de le tromper qui me bouleverse. Mieux valait lui avouer...

— Guy est avec votre père contre moi. Il ne m'aime pas.

— Il n'aimera jamais l'homme que je veux épouser. Guy est jaloux de moi, vous savez bien.

Son visage se détendit d'un sourire en disant cela, et, Letzling s'étant un peu approché, elle lui abandonna ses mains; ils commencèrent de causer plus à l'aise. Le jeune attaché militaire, cependant, demeurait sur ses gardes, tant il la savait prompte à la révolte. Ses longues mains fraîches, il les effleurait sans les presser; il avait peur de lui déplaire en la regardant trop avidement; et tant de contrainte le préservait de l'ombre même d'un désir. Elle, au contraire, maintenant rassurée, sentant son pouvoir et que, sur une simple injonction il la laisserait seule, s'étonnait d'un étrange bonheur, d'une plénitude ardente qui l'envahissait. L'amour avait été pour elle, jusqu'à cette heure, quelque chose de cé-

rébral ou de volontaire, sans plus : un visage, une silhouette, un esprit d'homme plaisaient; on souhaitait se rejoindre; pour y parvenir, on était prêt à surmonter des obstacles; le mariage, la vie à deux, les enfants étaient le but lointain où l'on tendait. Cela comportait des angoisses, des insomnies, des larmes; une défaillance heureuse à une rencontre imprévue; une vive rougeur de plaisir pour un regard échangé en secret : mais tout cela se passait « cœur et tête » comme pour les héroïnes du théâtre classique... Il n'y a pas beaucoup d'Aricies au premier quart du vingtième siècle dans le monde parisien; il y en a pourtant, préservées de tout émoi sensuel jusqu'à la veille du mariage par les circonstances : la protection d'un frère aîné, un peu jaloux, est une des plus efficaces... Josette, capable de se laisser conduire à un rendez-vous par l'adroite influence de son institutrice, était une Aricie. Elle ne connaissait pas le genre de péril qu'elle courait : mais d'avance, et sans le connaître, ce péril lui faisait plus d'horreur que de peur... Or, assise toute proche de ce beau jeune homme, de qui les yeux bleus l'évitaient, dont la bouche rasée, au ferme dessin, prononçait des paroles tellement respectueuses que la tendresse même s'en évaporait, dont les mains se posaient sur les siennes avec une sorte d'inquiète dévotion, — voilà que dans le réseau

de ses nerfs commençait de circuler une électricité mystérieuse, et que dans ses veines une vie plus chaude semblait s'accélérer. Nul trouble de désir, elle non plus, puisqu'elle ignorait même la nature de ce qu'elle aurait pu désirer; mais quel événement positif de sa vie amoureuse pourrait jamais la transformer plus que cette attente infinie où tout elle-même s'exaltait?... Attente infinie, et qui, à chaque instant, lui semblait à la fois comblée et renaissante. Elle s'y abandonna sans inquiétude, sans méfiance : Letzling la rassurait, si évidemment esclave! Et ce furent ses mains qui appuyèrent plus fort sur les paumes du jeune homme; ce furent ses yeux dont le magnétisme volontaire attira et fixa un regard qui cherchait à se dérober. Un Valmont eût pressenti que cet être ingénu n'avait plus la force ni même la conscience de résister, que d'avance elle était conquise. Letzling, heureusement, n'avait rien d'un Valmont; ses aventures mondaines, jusqu'ici, n'avaient guère dépassé la banalité courante. Il eut pourtant l'intuition du danger que courait Josette, et, comme il l'aimait sincèrement, comme il la voulait pour femme, il eut peur pour elle et pour lui. Il lui serra les mains longues d'une étreinte trop rude pour qu'elle pût sembler une caresse, les lui reposa sur les genoux, se leva et, s'approchant de la fenêtre ouverte sur les persiennes closes, res-

pira l'air avec force. Josette le regardait, déçue sans savoir de quoi, et pourtant soumise à sa volonté; car déjà pointait dans son cœur, pour l'adorable émoi ressenti, l'impérieuse gratitude féminine. Elle l'appela, avec une douceur tendre qu'il ne lui avait jamais entendu mettre dans son nom :

— Adolf...

Et de percevoir cette tendresse nouvelle, cette autre Josette transparaissant pour la première fois sous la petite amazone chaste et autoritaire dont il avait subi le charme aigu, — cela acheva de le rendre maître de lui, sûr de lui : une pitié affectueuse conspira avec l'égoïsme raffiné du fiancé, l'égoïsme qui réserve jalousement pour les épousailles l'innocence virginale. Il osa revenir auprès du canapé. Il s'assit contre Josette. Il la prit dans ses bras. Elle ne frémissait même pas, loin de se défendre; elle était une serve, alanguie dans une attente délicieuse. Il murmura, sans trop savoir ce qu'il disait :

— Je vous chéris... confiez-vous... Ma petite épouse. Je vous aime... Confiez-vous.

Il la berça ainsi quelque temps de mots et d'étreinte; il lui dit tout ce qu'il n'avait pas osé lui dire encore dans leurs entrevues mondaines, car il redoutait toujours son ironie de vestale irritable : qu'il l'aimait avec une puérilité ardente de collégien, s'entourant de toutes

les menues reliques d'elle qu'il avait pu collectionner : des accessoires de cotillon, une touffe de violettes artificielles prise à sa ceinture, un bout d'aigrette tombé d'un chapeau, un bouton de gant. Il lui avoua qu'elle lui faisait un peu peur, avec son air froid et résolu, et que vingt fois, après des rencontres tant désirées, il était rentré chez lui désespéré, convaincu qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle n'aimerait jamais personne, qu'elle était une fille de Paris, dédaigneuse et glacée, qu'elle voulait flirter, sans plus. Il la supplia de lui dire que ce n'était pas vrai, qu'elle l'aimait... et pour la première fois il obtint cette parole qu'elle n'avait jamais prononcée, qu'elle prononça ici avec une sorte de mystique volupté, qu'elle répéta lentement à plusieurs reprises, comme pour en épuiser la saveur nouvelle :

— Oui. Je vous aime. Je vous aime. Je vous aime.

Et comme, avec l'amour, ce besoin lui était révélé de sécurité, de durée, que le cœur féminin, façonné par des servitudes millénaires, ne sépare pas de l'amour :

— Vous ne me quitterez pas, Adolf? Vous ne me découragerez pas? Vous risquez tant d'ennuis... Non, ne me faites pas de promesses... Je suis sûre...

Mais Letzling voulait promettre, et, pour assurer son vouloir fidèle, il trouva des mots si ar-

demment sincères que le cœur de Josette en fut tout conforté. Certains d'être plus que jamais des alliés et de pouvoir compter l'un sur l'autre jusqu'aux décisions extrêmes, ils parlèrent sans amertume des obstacles qu'on dressait entre eux.

— Papa est fou de politique, dit Josette... Vous savez qu'on prononce son nom, parmi beaucoup d'autres, pour la présidence de la République. Ni maman, ni Guy, ni moi n'y croyons, et nous ne le souhaitons pas!... Mais lui, c'est l'idée fixe. Il passerait sur nos corps pour entrer à l'Élysée. Vous pensez ce que pèse mon bonheur! Que je meure vieille fille, plutôt qu'un entrefilet dans *le Radical* dénonçant que Mlle Croze flirte avec la Triple Alliance!

Adolf, de son côté, avait été égratigné par l'hostilité de Croze : jusqu'alors, il ne s'en était pas confessé à Josette; maintenant il lui dit tout. Eh bien, son chef, l'ambassadeur de S. M. Apostolique, l'avait mandé : c'était un grand seigneur croate, d'une famille plusieurs fois alliée à la sienne, et qui le traitait avec une sévérité paternelle. Il avait fait appel à son sentiment de fierté; il lui avait dit : « J'ai eu l'humiliation de recevoir ici un député français, *même pas de la droite,* et qui m'a prié de faire cesser vos assiduités auprès de sa fille!... » Adolf contait cela avec une mine piteuse assez divertissante. Il n'ajouta

pas comment l'ambassadeur avait traité le député français et ce qu'il avait dit sur l'alliance éventuelle d'un Letzling avec ce grossier démocrate !

Ainsi ils échangeaient toutes leurs raisons de redouter l'avenir : et pourtant, à cet échange, ils gagnaient de la confiance. Ils se sentaient plus forts que tout. Ni l'ambassadeur austro-hongrois ni le sous-secrétaire d'État Croze ne les empêcheraient de s'appartenir, d'être mari et femme : voilà ce que leur assurait une forte conviction intérieure, née de la certitude qu'ils s'aimaient et que l'amour est invincible.

La pendule anglaise sonna quatre coups pressés, après une pluie de préludes carillonnants... Josette eut un cri :

— Quatre heures... Il faut que j'appelle Mag. Nous devons goûter chez Ritz avec Mme Corbellier et les trois petites Haumont-Manin.

Le charme fut rompu : l'étreinte des nécessités mondaines les ressaisit. Letzling, avec son chapeau, sa canne et ses gants, reprit l'attitude de la déférence ; Josette, inquiète de l'heure, fut nerveuse. Ils se séparèrent à la hâte dans la petite antichambre noire ; les lèvres d'Adolf effleurèrent le bout des doigts de Josette, et la porte refermée les sépara sans même qu'ils eussent arrêté une autre entrevue... Quelles amours n'ont pas connu ces inexplicables apeurements, ces

départs qui ressemblent à des fuites, cette hâte à se quitter, aussitôt payée d'un remords, d'une colère contre soi?... Seule dans le salon aux liliums, Josette pleura... Le départ de Letzling ne suspendait pas la mystérieuse attente qui s'était emparée d'elle tandis qu'il était proche : mais, à présent, cette attente n'était plus, à chaque minute, comblée et renaissante : elle s'exaspérait dans le vide. Josette, d'ordinaire si maîtresse d'elle-même, si défendue contre la neurasthénie, outre sa santé et son orgueil, par l'hygiène, les sports, le souci de la tenue, Josette céda à une crise de nerfs, comme eût pu le faire une Emmeline Corbellier. A plat ventre sur le canapé, le front dans les coussins, elle sanglota, les jambes spasmodiques. Elle fut irritée contre Letzling, et de ce qu'il était venu, et de ce qu'il était reparti... Si l'heure n'eût pas été pressante, elle fût demeurée là, bâillant, pleurant, tordant ses longs pieds cambrés et ses mains fines, jusqu'à la nuit...

Mais il fallait se hâter, retrouver Mag... Que devenait Mag? On n'entendait rien, ni dans l'appartement ni dans la cour. Josette se redressa, épongea ses yeux d'un geste volontaire, passa dans la pièce voisine. L'obscurité y régnait, d'épais rideaux étant tirés sur l'unique fenêtre. Elle tourna un commutateur; une discrète lueur rose s'alluma au fond d'une alcôve; le lit ap-

parut, recouvert de sa courtepointe, et, tout à côté, les faïences claires et les nickelures du cabinet de toilette entre-bâillé. Une honte ardente empourpra les joues de la jeune fille. Elle pensa ! « Adolf savait que cette chambre était à côté de nous... » Mais soudain elle fut distraite de son émoi : on parlait, à peu de distance, de l'autre côté de la cloison qui lui faisait face, précisément derrière cette bibliothèque où Mag lui avait recommandé de frapper. Elle s'en approcha, prête à frapper en effet. Le bruit grandissant des voix l'arrêta : la voix de Mag et une voix d'homme. Ces voix semblaient se quereller.

« Mag et Bolski, » pensa Josette...

Elle n'osa plus frapper. A travers la porte garnie de livres, elle entendit Bolski s'écrier :

— Si je voulais, il n'en manque pas qui me tireraient d'affaire...

Et Mag répondait, mi-fâchée, mi-tendre :

— Ah! crapule... je sais bien qu'elles te veulent toutes. Mais prends garde...

Josette ne perçut plus qu'un chuchotement où elle reconnaissait seulement des noms : le nom de Rosalie Boisset, le nom de son père, qu'ils appelaient aussi « le sous-ministre ». Puis, un éclat de Mag.

— Ça, non... Je ne le ferai jamais. N'y compte pas...

Bolski ricanait :

— Quels scrupules! Demande à ton patron, qui est au courant, combien de gouvernantes françaises servent à cela, en Allemagne...

— Puisque je te dis que j'aurai les quinze cents francs. Après demain, cela suffit?

— Oui... mais c'est juste.

— Je verrai Rosalie après-demain matin... Et maintenant sauve-toi. Josette va frapper...

Des pas, des allées et venues précipitées. Le bruit d'un baiser... très long. Une porte qui s'ouvre et qui se ferme... puis le silence complet.

« Mag est seule, » pensa Josette.

Les mots qu'elle avait entendus, sans y rien comprendre d'ailleurs, la troublaient moins que la familiarité brutale révélée par le ton des amants. Et, avant de se séparer, leur baiser, si long!... Elle revit Letzling, la quittant, correct et brusque. Sa main énervée se crispait sur les reliures. Mais elle ne put se décider à frapper. Elle ne voulait même pas entrevoir la pièce où elle avait perçu l'intimité de Mag et de Bolski. Elle revint s'asseoir sur le canapé du salon aux liliums. Une imagination impérieuse substituait sa propre image à celle de l'Allemande, et, malgré elle, elle évoquait Adolf auprès d'elle, comme Bolski auprès de Mag. Elle souffrait de cette imagination comme d'une angoisse physique; et, pourtant, l'attente éperdue qu'elle avait ressen-

tie en présence de Letzling l'envahit de nouveau, mais plus nette et plus dominatrice. Rien de sa volonté n'était aboli : elle était toujours la petite amazone rebelle. Mais l'amour n'était déjà plus pour elle un absolu mystère. Et, si le fruit interdit ne sollicitait pas encore sa main, du moins s'était-elle assise à l'ombre de l'Arbre de Science.

Mag, vêtue, prête à sortir, la retrouva assise, immobile, les yeux en pleurs. Au premier coup d'œil qu'elles échangèrent, l'institutrice vit que son élève n'était pas irritée contre elle : mais elle la connaissait trop bien pour ne pas apercevoir sa confusion et sa tristesse. Elle s'assit près d'elle, sans la frôler.

— Josette, lui dit-elle, en ce moment vous me méprisez... Et, si vous le désirez, dès que nous serons de retour à la maison je trouverai un prétexte pour redemander ma liberté à votre mère... Je ne m'impose pas à vous.

Josette fit un geste de protestation.

— D'autre part, rien n'est plus facile que de ne jamais rencontrer le baron Adolf ici dorénavant.

— Ah! fit Josette, découvrant ses yeux. Ne dites pas cela!... Je veux... Je veux le voir.

— Il ne tient qu'à vous, répliqua l'Allemande.

Josette osait maintenant la regarder; et Mag avait beau coiffer d'un chapeau le réseau de ses

nattes blondes, porter un costume bleu, des bas noirs et des souliers à pointe vernie, Josette l'imaginait toujours dans l'autre logis cambrée sous l'interminable baiser de Bolski. Mais déjà la rébellion de son cœur ingénu s'apaisait; elle ressentait encore du trouble, de la honte; elle ne ressentait plus de dégoût; l'Allemande vit son avantage; elle en profita pour avancer son œuvre de dangereux entraînement :

— Comment a-t-il été avec vous? demanda-t-elle.

— Je crois qu'il m'aime bien, balbutia Josette.

— Enfin, qu'est-ce qui s'est passé?

Elle ne répondait rien. Mag insista en souriant.

— Est-ce qu'il vous a embrassée? Est-ce qu'il vous a prise dans ses bras?

A chaque question, Josette répondait par une moue incertaine. Elle finit par dire, à travers ses larmes :

— Nous avons été très sages... il me semble.

— Lui aussi? Aussi sage que vous?

— Je crois qu'il avait un peu peur de moi.

Mag haussa les épaules :

— Croyez-vous qu'on retienne un homme en lui faisant peur? Songez à Guy et à Berthe!

— Je ne peux pourtant pas...

Josette n'acheva point, mais Mag avait com pris.

— A votre aise, fit-elle... C'est le système des Américaines : monter la tête aux épouseurs, par des flirts où l'on se tient sur une stricte défensive. Je trouve plus estimable d'aimer franchement et de ne pas tant se marchander... Mais nous voilà déjà en retard d'une demi-heure. Mettez votre chapeau, et sauvons-nous.

Dans la rue, marchant d'un bon pas vers la place Vendôme toute proche, où elles devaient rencontrer Emmeline Corbellier et les petites Haumont-Manin, l'Allemande, sentant que pour Josette l'heure était décisive, l'entretint dans le trouble où elle la voyait. Elle ne lui parla plus de Letzling; mais, comme à une amie à qui l'on peut tout dire, elle parla de Bolski et d'elle-même. Elle dit comment ils s'étaient connus, — jadis, à Kœnigsberg, — la cour qu'il lui avait faite, l'opposition des parents. Elle conta leurs premiers rendez-vous, chez une amie mariée. Elle conta sa chute. Elle avoua les vices de Bolski, dépensier, joueur, paresseux...

— Mais c'est un grand artiste, et je l'aime. Et tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre par lui n'est rien quand je le vois heureux dans mes bras.

Josette écoutait. Comme un vin trop fort, ces confidences s'insinuaient dans son cerveau et dans son cœur et y répandaient une sorte de

torpeur : mais elle n'était plus révoltée. Une femme, bien plus vite qu'un homme, abolit l'ingénuité d'une autre femme. Quand, accompagnée de son chaperon, Josette entra dans la grande salle du Ritz, elle était toujours une jeune fille intacte : — elle n'avait plus d'innocence.

III

L'ARGENT DE L'ŒUVRE

TOUTE ronde et blonde dans son costume de toile bleue, sous son chapeau de paille bleue, une sacoche de cuir lui battant le flanc, la figure et l'allure un peu lasses, — sans doute à cause de la fatigue du voyage entre le Val d'Anay et Paris, — Rosalie Boisset débarquait à la gare Saint-Lazare. Deux heures après midi, par un de ces jours de juin parisiens, pires que des jours de canicule, où l'asphalte des trottoirs mollit sous les pas, où le pavé de bois des chaussées semble près de s'enflammer. Autour de la gare, les chevaux et les cochers de fiacres en station somnolaient; quant aux taxi-autos, désertés par les chauffeurs, ils s'alignaient à vide, leurs tôles étincelantes. Et,

bien que les terrasses des cafés voisins fussent passablement garnies, l'excès de lumière et de chaleur imposait un demi-silence à ce coin tumultueux de la Ville.

Rosalie, tout en s'épongeant le front avec son mouchoir, essaya de courir pour joindre un autobus qui s'arrêtait, tout trépidant, au milieu de la chaussée. Mais elle dut ralentir aussitôt, essoufflée, et, pendant qu'elle reprenait haleine, l'autobus démarra. Alors, ayant consulté des yeux le cadran de la gare, elle alla réveiller un des cochers endormis.

— 17, rue Montalivet, dit-elle.

Le cheval partit d'un trot si lent, si berceur, qu'elle-même sommeilla durant le trajet : elle eut un sursaut quand la trogne pourpre du cocher apparut à la portière ouverte et qu'elle entendit une voix cordiale et avinée s'écrier en riant :

— Chacun son tour, hé, belle blonde?

Elle lui dit de l'attendre et pénétra dans l'hôtel. C'était une calme et commode demeure, de style Napoléon III, qui, du dehors, avait aussi bien l'apparence d'une maison à appartements. La loge du concierge donnait sous la voûte d'entrée, un peu en contre-bas.

— Ah! voilà Mlle Rosalie, dit une femme replète et grisonnante, confortablement vêtue de noir, qui apparut sur le seuil de la loge et

commença aussitôt de parler avec une grasse volubilité. Vous vous portez bien, mademoiselle ? Et tout votre monde ?... Mon mari regrettera beaucoup d'être en courses ; il vous trouve tellement de son goût... Ma parole, j'en serais inquiète si je ne le savais pas sérieux. Alors, vous venez pour voir Madame ? Non, Mlle Berthe ?.. C'est que Mlle Berthe est sortie. Elle n'a pas déjeuné à la maison, aujourd'hui, Mlle Berthe, elle a dû déjeuner chez...

— Si je peux seulement causer une minute avec Mlle Smith... fit Rosalie sans réussir à arrêter le flux verbal de la concierge, qui acheva sa phrase avant de répondre à la question.

— ... chez la comtesse Bouhier, de l'autre côté de l'eau... Ah! mais, Miss a déjeuné aussi dehors, avec Mlle Berthe, je pense... Ne restez donc pas là en l'air à vous pencher pour me parler, mademoiselle Rosalie ; ça vous montera le sang à la tête et moi j'attraperai un torticolis. Vous avez tout de même un moment pour me faire un bout de visite, et, si mon mari rentrait pendant que vous serez dans la loge, il aurait bien du contentement... Là! prenez garde, encore une marche. C'est un peu enfoncé, mais bien clair, pourtant, hein ? Et, par un jour de fournaise comme aujourd'hui, il n'y a pas beaucoup d'endroits aussi frais à Paris. Si la rue était seulement un peu plus « passagère ». Enfin, on

ne peut pas se plaindre. Asseyez-vous sur le fauteuil... oui, oui, sur le fauteuil; moi, j'aime mieux ma chauffeuse. Mlle Berthe est donc sortie avec Miss... et, entre nous (elle baissa le ton et s'approcha de Rosalie), vous seriez venue hier que ç'aurait été la même cérémonie, et à la fin du mois Mlle Berthe et Miss partent pour Noirmoutiers ensemble. Oh! ça ne va pas tout seu, là-haut (elle montra le plafond) entre Monsieurl Madame et Mademoiselle. Mademoiselle ne parle presque plus à Monsieur ni à Madame. Et Madame ne veut plus avoir de rapports avec Mlle Smith... Pourquoi ça? Ah! on dit beaucoup de choses; vous savez, j'en prends et j'en laisse; quand on a passé dix-huit ans dans une maison, comme Antoine et moi, on ne va pas récolter ni colporter des ragots.

Elle s'arrêta enfin un instant, partagée entre un sincère scrupule de discrétion et l'envie de retenir Rosalie, qui manifestait des velléités de se lever. Le besoin de garder à tout prix son interlocutrice fut plus impérieux.

— On dit... on dit que Monsieur et Madame reprochent à Mlle Berthe de leur préférer Mlle Smith, de n'écouter que Mlle Smith. Et que Mlle Smith l'empêche de se marier, et qu'elle veut capter la fortune de Mademoiselle... Mademoiselle a une fortune personnelle, plus d'un million, et elle est émancipée depuis deux ans,

tout à fait libre : c'est elle qui l'a voulu, toujours sous l'influence de l'Anglaise... C'est que l'Anglaise est une maîtresse femme, je vous le certifie, mademoiselle Rosalie! Une femme distinguée, supérieure, sur laquelle il n'y a rien à dire; et elle a beau n'être ici qu'une dame qu'on paie au mois comme vous et moi (ça ne vous offense pas, ce que je vous dis là, mademoiselle Rosalie?) elle donne des ordres à tout le monde, dans son baragouin qu'on a même de la peine à comprendre, et tout le monde lui obéit... Non! ne vous levez pas... restez... j'ai encore autre chose à vous dire... quelque chose de tout à fait en confidence, par exemple... d'autant plus que je ne crois pas que c'est vrai, pour ma part.

Elle quitta sa chauffeuse, alla jeter un coup d'œil sous la voûte d'entrée et repoussa la porte de la loge derrière elle, en revenant. Puis, presque à l'oreille de Rosalie :

— On dit que les chevaux se battent, là-haut, parce que le foin diminue au râtelier.

— Pas possible? fit Rosalie. Ils ne sont pas très, très riches?

— Mon mari, qui connaît beaucoup de ces Messieurs de la Banque (on le prend en supplément les jours d'émission), m'a dit — il m'a fait jurer de ne pas le répéter — que les affaires de la maison, depuis tantôt dix-huit mois, ne vont pas toutes seules... On bouche des trous,

comme on peut. Et Mlle Berthe, toujours à cause que l'Anglaise la conseille, a peur qu'on lui demande son million pour aider à boucher un gros trou... Mais je vous répète, ni mon mari ni moi n'y croyons... Tout est payé *recta* ici, pas un fournisseur qu'on fasse attendre. Et puis, dans les grandes affaires, on peut être un moment en difficultés, n'est-ce pas? et, malgré ça, trouver moyen de...

Une sonnerie de téléphone privé, dans la loge même, l'interrompit. La replète concierge courut assez lestement à l'appareil. Rosalie entendit cette moitié de conversation :

— Allô! oui, madame, c'est moi... Le fiacre devant la porte?... C'est à Mlle Rosalie, du Val d'Anay... Oui, madame, elle demandait Mlle Berthe... Oh! non, madame, elle vient d'arriver il y a un instant, je lui expliquais que Mademoiselle est sortie avec sa gouvernante... Mais sûrement, madame... Elle va monter tout de suite voir Madame...

Raccrochant le récepteur, Mme Antoine dit à Rosalie :

— Montez vite voir Madame. Elle sait que vous êtes ici depuis un bon moment. L'escalier à gauche : le valet de pied vous conduira.

Elle l'accompagna jusqu'au seuil de la loge.

— *Motus*, bien entendu, sur ce que je vous ai raconté. D'ailleurs... pour la chose de la fin...

Antoine et moi n'en croyons pas un mot... pas un mot!

Mme Haumont-Segré reçut Rosalie dans sa chambre, grande pièce dont les deux fenêtres donnaient sur le beau jardin, alors tout glorieux de ses feuillages juvéniles, de ses tendres pelouses, de ses hortensias empanachés. Elle la reçut étendue sur une chaise longue. Un roman était ouvert sur le chiffonnier voisin. Des magazines et des revues traînaient sur le tapis. Mme Haumont-Segré, après s'être longtemps crue atteinte d'une maladie de foie, souffrait en ce moment d'une crise cardiaque : elle en informa aussitôt la jeune fille, qu'elle fit asseoir près d'elle. Elle lui révéla également qu'elle était un cas de maladie extraordinaire que les médecins ne parvenaient pas à comprendre : ils avouaient l'un après l'autre leur impuissance. Et Rosalie sentit bien que son interlocutrice considérait ce mal incompréhensible comme un privilège, presque comme un ornement de sa vie, et qu'en consultant médecins sur médecins elle ne cherchait dans ces consultations successives qu'à confirmer son idée fixe : « Je suis une malade d'exception... » Rosalie ayant commis l'imprudence de lui assurer qu'elle avait bon visage, elle la releva vertement, déclara que l'air du visage ne signifiait rien, que d'ailleurs elle avait

toujours été pâle et mince, « même à l'âge de Berthe, et comme Berthe, qui me ressemble énormément », — qu'elle n'avait d'ailleurs, elle le savait, aucun organe endommagé, mais que cela justement constituait le mystère, puisque néanmoins elle était malade.

— Je suis atteinte aux racines mêmes de la vie... à des profondeurs où les yeux et les instruments des médecins n'ont pas d'accès... N'importe... Assez parlé de mes misères. On est en bonne santé au Val d'Anay?

— Mais oui, madame.

— Le papa, la maman, les gamins, la gamine et les jumelles?

— Mais oui, madame.

— Vous veniez réclamer à Berthe sa récolte pour la loterie des Orphelins du travail?... Ne vous désolez pas; vous n'aurez pas fait une course inutile. Berthe et Miss m'ont remis chacune sa part; ce sont des personnes méthodiques: elles n'oublient rien. Voulez-vous prendre cette enveloppe sur la cheminée, contre le flambeau de droite? Bon!... J'ai écrit dessus le relevé du contenu... Lisez.

— Berthe, trois cent cinquante francs. Miss, un chèque de trois livres sur la Banque Franco-Américaine. Mme Haumont-Segré, cinquante francs.

— Vous voyez que je suis votre plus mau-

vaise cliente, ma pauvre Rosalie... et que Mlle Smith a plus de relations que moi. Il ne faut pas m'en vouloir. Je ne vais nulle part; écrire même me fatigue; comment voulez-vous que je place des billets de loterie? Alors, j'en ai pris cinq pour moi.

— Madame a été trop bonne... Je remercie Madame. On sera bien content au Val d'Anay.

— Serrez soigneusement votre enveloppe, pour ne pas la perdre... Et approchez-vous un peu que je vous regarde... Vous qui me trouvez bonne mine, vous me semblez un peu pâlotte. Vous n'avez plus vos belles couleurs... Les voilà qui reviennent, mais c'est un petit feu de modestie, qui va tomber tout de suite. La chaleur, sans doute? Et puis?... Oui, je comprends... Alors, on n'aurait pas dû vous envoyer à Paris aujourd'hui.

— Oh! M. le baron me recommande toujours de ne pas me fatiguer, et Mme la baronne aussi... C'est eux qui m'ont dit de prendre un fiacre.

— Ils ont joliment raison! S'ils vous mettaient sur le flanc, ils ne vous remplaceraient pas du jour au lendemain. Quelle chance ils ont eue! Ce n'est pas la peine de rougir encore, ma petite Rosalie. Des institutrices dans votre genre, l'espèce est en train de disparaître... Et si j'avais eu le bonheur de tomber sur une Rosalie Boisset...

— Oh! Madame peut-elle dire ça! murmura Rosalie, sincèrement confuse. Madame qui a Mlle Fanny, tellement instruite, tellement bien élevée, tellement supé...

Elle n'acheva pas. Mme Haumont-Segré se redressa sur son séant avec une vigueur et une prestesse si imprévues que la jeune fille en fut effrayée, comme si elle assistait à une résurrection.

— Ne me parlez pas de Mlle Smith, cria la ressuscitée. Vous voyez dans quel état je suis? Elle en est la cause. Je me moque de son instruction (elle n'est seulement pas capable de parler français correctement) et de ses grands airs, et de sa distinction. Si les Français n'étaient pas stupidement désarmés devant les étrangères, une femme comme celle-là devrait être arrêtée... oui, arrêtée. Ah! dire qu'il y a eu des lettres de cachet, qu'on a pu enfermer autrefois les gens trop adroits pour commettre des crimes qualifiés, mais plus nuisibles que des criminels... Dire qu'on ne peut plus! qu'on est à leur merci! qu'on se ronge de désespoir... jusqu'à songer à disparaître... oui, Rosalie, mon mari et moi nous y avons songé... On nous vole notre fille, chez nous, sous nos yeux, en notre présence. On nous la change. Elle était tendre, on la rend sèche... Elle était généreuse, on la rend avare. On en fait une étrangère pour nous... qu'est-ce que je dis?

une ennemie, qui consentirait à la ruine de son père et de sa mère plutôt que de faire froncer les sourcils à... l'autre, et de déranger ses vilains calculs. Mais je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela...

Elle arrangea fiévreusement les coussins sur le chevet de la chaise longue, et s'étendit de nouveau, toute secouée de frissons, les paupières humides, se mordant les lèvres. Rosalie, debout près d'elle, cherchait une contenance. Le silence actuel la gênait plus encore que l'explosion de tout à l'heure.

— Allez ! allez ! ma petite Rosalie, reprit Mme Haumont-Segré... Continuez vos courses, je ne vous retiens pas. Laissez-moi à mes ennuis... j'ai eu tort de vous en parler. Gardez cela pour vous. Allez !... Ne perdez pas l'enveloppe.

Rosalie, dont le cœur sensible souffrait de toutes les infortunes, murmura :

— Pauvre madame !

— Oui, vous dites bien : pauvre madame !... Mais il n'y a rien à faire. Au revoir, mon enfant. Amitiés à vos maîtres.

Rosalie eut la chance, en s'en allant, de passer devant la loge tandis que la replète Mme Antoine était en verbeuse conférence avec un fournisseur. Elle put s'esquiver, reprendre son fiacre, continuer les courses inscrites sur sa liste : il

s'agissait de récolter le montant des billets placés par les amis parisiens de la baronne Ropart d'Anay au profit de l'Œuvre des orphelins du travail. Elle parcourut ainsi le huitième arrondissement, les alentours du parc Monceau, poussa une pointe dans Passy, regagna le faubourg Saint-Germain, cahin-caha, dans cette humble boîte roulante dont le cheval et le cocher semblaient pareillement somnambules. Entre deux stations, elle-même s'endormait souvent, d'un sommeil qui ne la reposait pas, d'un mauvais sommeil à cauchemars, pendant lequel elle gémissait aux cahots de la voiture. Lorsqu'elle parvenait à se tenir éveillée, sa ronde figure, faite pour exprimer la joie naïve, demeurait contractée; elle remuait les lèvres sans parler; par instant, elle pleurait. Mais, courageusement, elle poursuivait sa tournée, sonnait à des portes, grimpait des étages, subissait les attentes dans les antichambres et parfois les rebuffades des dépositaires en retard, ceux qui n'avaient pas encore placé tous leurs billets.

Vers cinq heures, comme elle l'avait prévu, (car elle était merveilleusement méthodique), elle eut épuisé sa liste, sauf les Corbellier et les Croze : mais elle devait rencontrer, à cinq heures et quart, dans un petit thé paisible du passage Choiseul, Sandra et Mag, apportant la quote-part de leurs maisons respectives... Du faubourg

Saint-Germain au passage, Rosalie, bien réveillée à présent, fit ses comptes. La sacoche contenait deux mille cent quatre-vingt-cinq francs : « Mag et Sandra m'apporteront bien vingt-cinq louis, à elles deux ! » Elle eut une minute de joie en imaginant le retour au Val d'Anay, ce soir, et tout cet argent étalé sur la table devant M. le baron, Mme la baronne et les enfants.

Le « thé » du passage Choiseul, découvert par Mag, était souvent élu comme lieu de rendez-vous pour les trois amies, parce qu'il était peu fréquenté et qu'on y pouvait causer librement. Il avait les dimensions et un peu l'apparence d'une simple crémerie, mais on y buvait du thé convenable dans une solitude reposante à l'heure où les autres *tea-rooms* de Paris regorgent de monde. Mag était seule au rendez-vous quand Rosalie arriva, sa sacoche au flanc. Un homme mûr, à la table voisine, dépêchait une tasse de chocolat. Les deux institutrices s'embrassèrent.

— Sandra n'est pas sûre d'être libre, dit l'Allemande. Elle m'a recommandé de goûter sans l'attendre. Elle ne viendra certainement pas avant la demie... Alors, n'est-ce pas, deux thés avec des *muffins* ?

Tandis qu'une bonne proprette les servait, Mag avisa la sacoche :

— Grosse galette, là dedans?

— Plus de deux mille, fit Rosalie un peu fière. Et vous, qu'est-ce que vous m'apportez?

— Presque trois cents. Sandra en a autant.

Rosalie battit des mains.

— Que je suis contente!

— Vous êtes une gosse pas ordinaire, murmura l'Allemande, de prendre ça tellement à cœur! Vous y croyez donc, vous, aux œuvres? Vous croyez que cet argent ira chez les orphelins?

— Où voulez-vous qu'il aille?... Vous ne supposez pas que M. le baron...?

— Non! non! calmez-vous! personne ne songe à soupçonner la probité du baron. Mais c'est généralement si mal administré, ces machines-là...

Le visage enfantin de Rosalie, à ces propos amers, perdait sa gaieté. Et seulement alors Mag s'avisa que Rosalie avait très mauvaise mine.

— Qu'est-ce que c'est que ces yeux cernés et ces lèvres pâles? reprit-elle. Souffrante?... Vous nous disiez que, d'habitude, vous ne vous en aperceviez même pas?

Le buveur de chocolat venait de partir. Mag et Rosalie étaient absolument seules dans la petite salle. La bonne proprette, leur ayant servi le thé, s'en était retournée dans une espèce d'armoire où elle élaborait les consommations.

Rosalie, les yeux sur sa tasse qu'elle ne touchait pas, n'avait pas répondu. Mag insista :

— Enfin, petite, qu'est-ce que vous avez?

Alors le gros chagrin, les lourds désespoirs comprimés au long de cette énervante journée, et aussi durant tant de journées avant celle-ci, éclatèrent en déluge de pleurs, en orage de hoquets, si bruyamment que la bonne proprette tendit la tête et le cou hors de son armoire, puis les rentra précipitamment. Mag observait Rosalie désemparée, dont les mains cachaient le visage, et que les sanglots secouaient tellement que son chignon se défaisait, Et, tout aussitôt, elle comprit.

— Calmez-vous, fit-elle... Si Sandra arrivait, ou même quelqu'un d'autre... Il n'y a pas de quoi perdre la tête. Essuyez vos yeux : tenez, voilà un mouchoir propre... Là!... Rattachez votre natte... la fourche tombe... Et buvez un peu de thé chaud, pour vous remettre.

Rosalie obéissait, reniflant, comme une petite fille, ses sanglots peu à peu moins violents. L'énergie de Mag lui communiquait un réconfort : et, que son lourd secret fût maintenant partagé, elle en ressentait un soulagement. Quand elle eut docilement bu sa tasse de thé sans rien dire, Mag lui prit la main et demanda :

— D'abord, êtes-vous certaine...?

Rosalie fit une moue de doute.

— Vous êtes inquiète depuis longtemps?

Bas comme au confessionnal, Rosalie répliqua :

— Il y a bien deux mois.

— Et *lui*... il sait?

Rosalie inclina affirmativement la tête.

— Qu'est-ce qu'il dit?

Elle put seulement balbutier :

— Il est très bon pour moi.

— Parbleu! je suppose qu'il ne va pas vous mettre à la porte! Mais vous ne saviez donc rien de rien? Et lui, c'est donc un enfant, cet homme-là? On prend garde, que diable!

Rosalie murmura, si bas que Mag l'entendit à peine :

— M. le baron dit que c'est encore plus mal.

L'Allemande eut un rire sec, qu'elle arrêta aussitôt pour ne pas contrister son amie.

— Puisque c'est lui qui vous dirige, reprit-elle, qu'est-ce qu'il compte faire de vous?

— M. le baron ne m'abandonnera pas. Il n'y a pas d'homme plus honnête, ni plus généreux. Je n'aurais qu'à le laisser faire... il en ferait plutôt trop.

— Alors, pourquoi vous lamentez-vous? Vous êtes orpheline... vous êtes majeure, personne n'a de droits sur vous... Un enfant, dans ce cas-là, ce n'est pas une catastrophe.

Rosalie remua les lèvres à plusieurs reprises,

sans trouver les mots qu'elle cherchait. Elle grignota un peu de gâteau beurré. Mag se taisait. Gênée par ce silence, la jeune fille finit par dire, plus humble encore que quand elle avait proféré son premier aveu :

— C'est à cause de Mme la baronne.

— La baronne n'a rien à y voir, dit Mag. Quittez votre place pour une raison plausible, installez-vous à Paris... Le baron vient assez souvent...

Mais Rosalie secouait la tête.

— Il ne consentira jamais.

— Je ne comprends pas.

— Il me dit : « Vous êtes entrée dans ma maison honnête et intacte; je ne ferai pas de vous une fille entretenue... » Et puis, c'est pire que tout, à son avis, de garder à la fois sa femme et... une autre... Depuis que... ça nous est arrivé, il dit à Mme la baronne qu'il est souffrant.

L'Allemande, cette fois, ne put se tenir de rire :

— Oh! fit-elle, si la baronne se contente de raisons pareilles...

Mais Rosalie protesta contre l'ironie de Mag.

— Madame n'est pas aveugle, oh! non... ce n'est pas du tout une femme à qui l'on puisse en faire accroire. Seulement, elle a une confiance absolue en son mari et en moi. Et c'est cela justement (de nouveau les larmes mouillèrent les

yeux, et les sanglots firent hoqueter la voix de la jeune fille), c'est justement cela qui est affreux... Si Madame arrive à savoir, elle aura un chagrin horrible, et c'est nous, c'est Monsieur et moi qui le lui aurons fait, nous qui l'aimons tant, nous qui donnerions notre vie pour elle.

La tempête de douleur recommença, sans qu'il fût possible à Mag, cette fois, de l'arrêter. Rosalie se roulait dans son chagrin, proférant presque à haute voix : « Nous l'aimons tant... c'est une vraie sainte... on ne peut pas ne pas l'aimer... Chère bonne Madame qui ne m'a fait que du bien... Je suis une misérable... »

— Taisez-vous, je vous en supplie, dit Mag. Voilà du monde.

Un couple hésitant, craintif — une de ces modestes bonnes fortunes qu'on observe parfois à Paris, l'homme et la femme assortis dans une commune médiocrité physique — venait de s'asseoir à une des tables vides et se concertait sur le breuvage à commander. Rosalie fit un effort pour se calmer : et, si elle n'y parvint pas tout de suite, du moins cessa-t-elle de faire du bruit.

— Avec tout cela, lui dit Mag, vous ne m'avez pas dit quels sont les projets de votre maître.

Rosalie répéta :

— Jamais M. le baron ne m'abandonnera.

— Eh bien, voilà le principal, fit Mag, sentant qu'il était superflu d'insister, qu'elle touchait au secret même des deux amants et que la jeune fille ne le trahirait pas... D'ailleurs, vous n'êtes encore sûre de rien. De quand m'avez-vous dit que ça date?

— Le soir des seize ans d'Henriette... vous vous rappelez?... la fête au Val d'Anay... M. le baron m'a ramenée jusqu'à ma chambre.

— La féte du Val d'Anay?... ça fait un peu plus de deux mois. Ne vous désespérez pas. Ce n'est peut-être qu'une fausse alerte. Vous n'avez pas consulté?

— Je ne connais personne de confiance, ni Monsieur non plus. Pourtant, Monsieur et moi, nous aurions grand besoin d'étre fixés.

Mag comprit l'allusion aux projets mystérieux que Rosalie ne voulait pas confier.

— Si cela peut vous rendre service, je vous donnerai l'adresse d'une personne sérieuse et discrète.

— Je n'oserai jamais y aller seule.

— Eh bien, je vous y conduirai.

Rosalie fut si contente qu'elle prit la main de Mag et la baisa.

— Oh! merci... Quand cela?...

— Dès que vous viendrez à Paris.

— Je reviens samedi... train de deux heures. La tournée de mes retardataires.

— Va pour samedi. Je vous cueillerai au train. Mais chut!... Sandra!..

La belle Italienne pénétrait dans l'étroite pièce, si triomphalement belle que le couple en bonne fortune, l'ayant vue entrer, sembla prendre conscience de sa propre laideur et s'abîma dans un silence mélancolique, toute son humble illusion détruite. Rosalie et Mag la firent asseoir entre elles. Elle s'excusait de son retard; elle n'osait plus espérer trouver ses deux amies. Non, elle ne goûterait pas; elle avait été obligée de prendre le thé chez Rumpelmayer avec M[me] Corbellier, Loute...

— Et Jacques, acheva Mag.

— Et Jacques, répéta Sandra en souriant.

— Voilà la seule heureuse de nous toutes, dit l'Allemande, un peu amère. Rosalie a au cœur un amour partagé, mais combattu par les événements. Moi, j'ai un amant délicieux, — seulement c'est une fripouille. Sandra seule a gagné le quine du premier coup: l'ami jeune, riche, beau, artiste... et qui épouse.

— Vrai? fit Rosalie sans dissimuler sa surprise, M. Jacques Corbellier va vous épouser?

L'Italienne eut un mouvement d'humeur orgueilleuse.

— Entre M. Jacques et moi il n'a jamais été question de mariage. Mais ce ne serait pas un événement si extraordinaire. M. Corbellier est

riche; mais moi je suis d'une maison noble de mon pays...

— Oh! bien sûr... fit Rosalie confuse. Ce serait très naturel.

— Et puis, conclut Mag (qui, ayant habité l'Italie, savait que bien peu d'Italiens consentent à n'être pas de « très noble et ancienne famille Une Telle »), et puis, quand on a cette figure-là, on peut épouser un prince, et c'est encore le prince qui fait la belle affaire... Racontez-nous vos amours, Sandra, ça nous réchauffera le cœur.

Rassérénée, l'Italienne sourit :

— Franchement, nous sommes seulement deux bons camarades, lui et moi. On fait de la musique et on parle en italien. Je lui ai dit que ses jeunes amis, avec leurs airs de cocotes et leur façon de parler tortillante, ils me dégoûtaient : depuis il ne les voit presque plus. Même son préféré, le petit d'Ambline, celui qui se teint les cheveux... Et lui, il a changé aussi. Croiriez-vous qu'il se mettait du rouge aux lèvres? Et il passait des après-midi sur une chaise longue, comme une femme. Je l'ai tellement taquiné qu'à présent un professeur de boxe vient le faire travailler tous les matins... Du reste, ce qu'on a dit de lui, c'est des calomnies très vilaines. Il est un homme comme les autres, et il se plaît comme les autres avec les femmes. Il veut abso-

lument, à présent, passer une journée entière avec moi, hors de Paris.

— Bravo! Sandra, fit Mag. Mais vous savez... ne le déniaisez pas trop. Une journée en tête à tête... Dangereux, ça!

Les trois institutrices continuèrent à bavarder amicalement jusqu'au moment où les lumières, s'allumant dans le passage, les avertirent qu'il se faisait tard. Rosalie partait à sept heures pour le Val d'Anay. Comme elle se levait, Sandra lui remit trois cents francs, montant des billets placés par les Corbellier, aussitôt engouffrés dans la sacoche. Mag ayant réglé la modeste addition, le trio gagna la rue des Petits-Champs, par le passage. Là, on se sépara. Sandra prit le Métropolitain. Mag offrit à Rosalie de la conduire en taxi-auto jusqu'à la gare Saint-Lazare.

Durant le trajet, que l'encombrement des boulevards et de la rue Auber prolongea, elles reparlèrent aussitôt de ce qui intéressait Rosalie. Plus calme, celle-ci accueillait l'espoir d'être rassurée le samedi suivant.

— Si nous nous trompions! Si tout cela n'était qu'un mauvais rêve!

Mag la regarda dans les yeux :

— Mais si ce n'est pas un mauvais rêve, si c'est une réalité?... Vous ne chercherez pas à à vous en délivrer?

— Oh! jamais, répliqua ardemment la petite.

Même si Monsieur l'avait voulu, je crois que j'aurais résisté. Du reste, lui aussi pense comme moi.

— Ne vous gênez pas, mes enfants, dit Mag.

Elle accompagna Rosalie jusque dans la salle d'attente. Elle semblait hésiter à la quitter. Enfin, l'invitant à s'asseoir dans un coin reculé de la salle :

— Écoutez-moi, petite, fit-elle. Quand je vous attendais passage Choiseul, cette après-midi, je ne pouvais pas prévoir ce que vous m'avez raconté, ni par suite que je serais en mesure de vous servir en quelque chose. Et c'est moi qui voulais vous demander un service.

— Oh! quel bonheur, ma chère Mag, si je puis...

— Vous le pouvez... Ne m'interrompez pas avant que j'aie fini de vous expliquer. Voilà un petit bijou (elle dégrafa une épingle de corsage ornée de trois perles pas très grosses, mais bien rondes et d'un clair orient). J'y tiens. C'est un souvenir de Bolski... le premier qu'il m'ait donné. Prenez-le... je vous dis de le prendre... et enfermez-le dans votre sacoche. Voilà... Ne le perdez pas : le premier bijoutier venu en donnera dix-huit cents francs au moins... Maintenant, vous allez me prêter quinze cents francs jusqu'à samedi... cela n'a pas d'importance pour vous puisque vous revenez samedi achever votre

récolte : vous direz au Val d'Anay que vous avez récolté quinze cents francs de moins. Si je ne suis pas en état de vous rembourser, eh bien, nous irons ensemble vendre le bijou... Pourquoi avez-vous l'air si ébaubie?...

— C'est que... je ne saisis pas...

— Ce n'est pourtant pas compliqué. Bolski a perdu au jeu une somme grosse pour lui... pas dans un tripot... dans un vrai club. Il faut qu'il paie ce soir... et il lui manque quinze cents francs. Il y aurait bien un moyen de les avoir : le sous-ministre rôde autour de mes jupes... mais cela me dégoûte. D'ici à samedi, Bolski ou moi aurons le temps de chercher de l'argent : d'ailleurs la veine peut lui revenir, et alors je ne serais pas obligée de vendre mon pauvre bijou. C'est convenu, n'est-ce pas? Vous ne risquez rien.

Rosalie médita un instant.

— Est-ce que je peux raconter cela à Monsieur?

— C'est indispensable?

— Non... Monsieur ne me demande jamais de comptes. C'est moi qui tiens les registres des œuvres. Mais je n'aimerais pas à lui cacher quelque chose.

— Alors, dites-lui...

On appelait les voyageurs. Rosalie remit à Mag les quinze cents francs. Elles s'embrassèrent. Mag, dans l'oreille, coula à Rosalie ces mots qui

la firent frémir, et qui, durant le voyage, allaient l'empêcher de dormir malgré sa fatigue :

— Bien entendu, si d'ici samedi Bolski et moi avons avalé ensemble de la strychnine, ou si nous nous sommes fait sauter, — vendez le bijou et gardez le surplus en souvenir de moi.

IV

LES MOULINS DE CHELLES

Vous comprenez bien, monsieur Jacques (un peu faible, allons! plus serré, plus serré!), tous ces exercices suédois (c'est meilleur, mais je n'ai encore rien senti), se coucher par terre, lever le buste (une, deusse, allons!), toucher les souliers avec les doigts (et celui-là, est-ce que vous le parez? à quoi pensez-vous?), c'est du sport pour les grosses dames, pour les vieux marcheurs... Ça n'est pas du vrai mouvement de force et d'adresse. (Ah! bravo! cette fois, je l'ai senti passer. Reposez-vous...) Ça que nous faisons à présent, à la bonne heure. Tout le corps travaille, les bras, les jambes, le thorax... Et l'intelligence aussi... Voulez-vous que je vous dise? Depuis

deux semaines que nous faisons de la boxe ensemble, vous n'êtes plus le même... Merci, j'aime mieux le caporal, vous permettez?... Entre nous (je ne voudrais pas vous offenser), mais vous aviez l'air d'une femmelette. Et c'était dommage, avec des moyens physiques pareils... Allons, monsieur Jacques, à après-demain. Je vous quitte. Je ne veux pas retarder votre douche.

Joufflu, boucané, cheveux roux crépus, dos rond, membres énormes, — le célèbre professeur Pironneau serra dans sa main d'anthropoïde la fine main dégantée de son élève et sortit. Malgré la fenêtre ouverte, la chambre où Jacques avait pris sa leçon de boxe, contiguë à son cabinet de toilette, était pleine d'une vivante odeur de sueur humaine qui offensait les narines. Jacques regagna vivement son cabinet de toilette. Au bord de la baignoire en forme de piscine, le valet de chambre attendait. Il déshabilla son maître, qui, jetant sa cigarette blonde à demi fumée, entra dans le bain.

— Allez! Georges... je sonnerai. Ah! Préparez-moi mon costume gris à petites raies, une chemise molle à poignets mauves... Je sortirai vers dix heures et demie, et je déjeunerai dehors. Avez-vous acheté l'indicateur du Chemin de fer de l'Est, le dernier paru?

— Oui, monsieur. Je l'ai à l'office.

— Vous me l'apporterez quand je sonnerai.

Seul, allongé dans l'eau tiède, le jeune Corbellier regardait avec complaisance les noirs et les bleus dont les poings de M. Pironneau avaient truffé depuis une quinzaine son buste et ses bras... Tout en jouissant comme naguère de cette paresse dans l'eau, où s'attardent si volontiers les femmes, il ressentait, par la radieuse matinée, fraîche de récents orages, un désir naissant de respirer l'air à larges rasades, de courir, de faire des efforts de muscles au grand air. Et cette double tendance de sa nature, à l'heure présente, se manifestait aussi dans le décor des choses, autour de lui. Le fond de ce décor se différenciait peu d'un cabinet de toilette de femme : la chaise longue regorgeait de coussins ; il y avait sur un guéridon les mille menus outils du polissage, de l'épilage, du glaçage de la peau ; il y avait des flacons et des récipients sans nombre, et une profusion de lingerie archifine, archibrodée. Il y avait aussi, bien en évidence sur le panneau le mieux éclairé, un portrait de Jacques Corbellier lui-même, à dix-sept ans, en peignoir, figure ambiguë d'adolescent efféminé. Mais l'intrusion d'habitudes nouvelles bousculait, çà et là, cette féminité voulue, cherchée. A côté de mules bleues gisait une paire d'haltères de dix kilos. Un journal sportif s'entr'ouvrait sur les coussins de la chaise longue, reproduisant au

milieu de sa première page un grand match de boxe donné la veille; Jacques, désormais, n'en manquait pas un. Et, comme une protestation contre l'image du douteux éphèbe qui naguère avait composé ce décor à sa ressemblance, une grande photographie, pas même encadrée, était clouée dans le mur, juste au-dessous du pastel, avec une négligence d'atelier: on y voyait, en face du monstrueux chimpanzé de Pironneau, Jacques Corbellier en tenue de boxe, allongeant un « swing » à son adversaire.

Goût de la renommée et des prévenances du monde, littérature quintessenciée, conversations paradoxales, culte de son physique (il se savait très beau), plaisir de la parure, voire de la fanfreluche, là se bornait en somme l'efféminätion de Jacques à l'heure où Sandra Ceroni parut dans la maison Corbellier... Ses amis, ses pires amis le savaient : et, dans leur affectation classique, ils lui donnaient le surnom que porta, dit-on, Virgile adolescent : *Parthénia.*

A leur première rencontre — ce fut à la table du déjeuner — Jacques admira l'Italienne. Il était bien trop artiste pour ne pas goûter le charme d'un tel visage, et, comme la plupart de ses pareils contemporains, le babil des femmes lui plaisait. Mais, quand Sandra commença de lui donner des leçons d'italien et qu'elle fit de

la musique avec lui, il se sentit moins à l'aise. L'habituel terrain commun entre les femmes et lui se dérobait ici : on ne pouvait causer fanfreluches avec Sandra, orgueilleuse de sa beauté, mais insouciante de sa parure ; et les arabesques de conversation, les *concetti* qui faisaient pâmer les belles madames de salons littéraires, laissaient impassible ou rendaient sévère le parfait visage de l'Italienne. Jacques se trouva pour la première fois de sa vie tête à tête avec une partenaire qui ne voulait être ni spirituelle, ni mondaine, ni brillamment toilettée, ni même aimable : elle était résolument une femme, rien qu'une femme accoutumée à l'admiration et au désir des hommes comme à un tribut naturel. Nul effort pour plaire à Jacques : elle lui enseigna strictement ce qu'elle devait lui enseigner, traitant cet élève bientôt majeur absolument comme les douze ans de Loute. Quand les leçons quotidiennes, les repas en commun eurent, malgré leur peu d'attrait réciproque, mis entre eux quelque familiarité, la vanité puérile de Jacques se piqua. Il chercha, sinon à séduire, au moins à étonner ; et, comme l'institutrice gardait strictement sa place et n'exprimait aucun jugement, il la sollicita, il la questionna, il voulut lui faire dire ce qu'elle pensait de lui. Elle répondit sans aucun trouble qu'elle lui trouvait une voix agréable et des dons pour la musique.

Il s'énerva, voulut davantage : ce qu'elle pensait de lui physiquement, moralement. Elle résista un peu, puis finit par dire toute son aversion pour l'efféminaticn, pour le faux esprit; elle chanta l'hymne de la simplicité et de la force : mais elle laissa cependant comprendre qu'elle trouvait son élève très beau, et ce jugement lui fit un tel plaisir qu'il pardonna les critiques.

Dès lors, leurs relations furent modifiées. Ils avaient trouvé un champ de dispute; leurs deux natures, si violemment contraires, s'opposèrent passionnément. Mais, en s'opposant, elles se pénétrèrent. L'influence de Jacques sur Sandra se limita à la rendre plus parisienne dans son ajustement, à lui signaler des fautes de goût dans sa toilette, à lui révéler aussi une culture littéraire moderne qu'elle ignorait. En revanche, par amour-propre, par désir impérieux de plaire, Jacques fut plus simple et plus viril, croyant d'abord jouer un personnage, et, peu à peu, comme dit Amyot, se pipant lui-même à ce jeu, découvrant dans sa propre nature des aptitudes qui s'accommodaient au régime nouveau... Ce ne fut pas un revirement brusque et total; l'efféminé ne se mua pas soudain en athlète. Jacques, dans le monde, resta le Jacques des petites manières et des *concetti*; avec ses amis, il paradoxa et « préciosa » comme avant. Mais une moitié de sa vie se disciplina aux mœurs et aux

idées d'un adolescent normal, sa vie chez lui, et cette vie chez lui l'attira de plus en plus parce que Sandra y participait. Il la soupçonnait d'être amoureuse de lui, elle à qui tous les hommes semblaient indifférents; l'orgueil de ce choix aurait suffi à lui faire goûter la société de l'Italienne. La musique était d'ailleurs entre eux un perpétuel motif de rapprochement. Ainsi, de sa nature étrangement dualiste, Jacques sentait toute une partie le porter vers ce qu'aimait Sandra et vers Sandra elle-même, tandis que les autres influences et les autrès attirances s'affaiblissaient. Sandra ne se vantait pas quand elle disait à Rosalie: « Je l'ai fait rompre avec des amis suspects. » Et c'était bien elle, encore, qui l'avait décidé aux haltères et à la boxe. Il s'y livrait sans déplaisir, admirant sa propre adresse, épris déjà de la vigueur physique qu'il découvrait en lui-même... Il y découvrait encore autre chose, et qu'il ne voulait pas s'avouer : un désir obscur de connaître si Sandra l'aimait assez pour lui appartenir, elle si fière et si jalouse de son corps. Il ne souhaitait pas cet abandon suprême; il en aurait eu peur; pourtant il aurait voulu le savoir possible. Entre eux, nulle parole qui ressemblât à de l'amour, nulle privauté physique; il ne lui baisait même plus la main, comme il l'avait fait aux premiers temps. Mais déjà ils ne se cachaient point l'un à l'autre ce besoin de

la présence réciproque, signe le plus irrécusable de l'amour. Sandra, très orgueilleuse, se défendait de le laisser voir: Jacques, plus impatient, moins maître de lui, l'avouait. Et c'était bien vrai aussi — comme l'avait dit Sandra à Rosalie et à Mag — qu'il lui avait demandé à plusieurs reprises de passer une journée seule avec lui, une des journées libres que Mme Corbellier accordait toutes les quinzaines à l'institutrice de sa fille. Longtemps elle avait refusé, par peur d'une déception plutôt que d'une entreprise trop hardie... Mais elle-même était gagnée par le désir de solitude à deux. Elle aimait Jacques : elle l'aimait pour sa beauté et son intelligence, mais aussi pour tout ce qu'elle avait recréé en lui. Peu compliquée, elle ne voyait pas d'impossibilité à ce qu'il l'épousât : n'était-elle pas belle, instruite et libre? Une des raisons qui la décidèrent à consentir à cette après-midi à deux fut justement qu'il lui parut opportun de fixer ce point capital: quelles intentions Jacques avait sur elle? Maintenant qu'elle en refaisait un homme, il fallait qu'il se conduisît en homme et déclarât son dessein.

La date de cette fugue sentimentale avait donc été arrêtée, près d'une quinzaine à l'avance, entre l'institutrice et le fils de la maison. Ce fut leur premier secret, et ils ressentirent aussitôt quelle force d'union contient un secret. Ils cher-

chèrent des occasions d'isolement pour s'entretenir de leur projet. Où iraient-ils? Sandra voulait « *campagna da vero, e vicino all' acqua* — la vraie campagne, avec une rivière ». Jacques se rappelait une boucle de la Marne, aux Moulins de Chelles : de l'ombrage, une belle coulée de rivière, un restaurant convenable, assez d'isolement. Malheureusement, depuis quelque temps, une chaleur de Sénégal écrasait Paris; la méridionale Sandra s'en effrayait elle-même... Puis ce fut — commençant le soir de la tournée de Rosalie — une semaine d'orages et de tempêtes, grêle et pluie mêlées. Enfin Paris se réveilla un jour dans la calme lumière d'un printemps limpide et tiède. Jacques et Sandra eurent alors une préoccupation nouvelle qu'ils se communiquaient par des regards et des demi-mots : ce temps durerait-il jusqu'à leur escapade? Il dura : et le matin où Jacques, étendu dans son bain, après sa leçon de boxe, recevait de son valet de chambre le dernier itinéraire paru du Chemin de fer de l'Est et vérifiait les heures choisies pour rencontrer Sandra devant la bibliothèque de la gare, — le ciel, d'un bleu délicat, sans une blancheur de nuée, annonçait une après-midi éclatante.

— Tenez, Georges, fit Jacques en rendant la mince brochure au valet de chambre qui attendait... Donnez-moi mon peignoir.

Tandis qu'il séchait son maître et le frictionnait au gant de crin, le valet de chambre dit :

— Madame fait demander à Monsieur de la prévenir dès qu'il sera prêt. Madame prendra son thé avec Monsieur, si cela ne dérange pas Monsieur. Elle a des choses pressées à dire à Monsieur.

— Bon... dans une dizaine de minutes.

Assez souvent la mère et le fils s'invitaient ainsi l'un l'autre au thé matinal. Leurs appartements étaient contigus : mais celui de Jacques, exposé à l'est, était plus agréable le matin, et, quand elle ne se levait pas trop tard, Emmeline s'y rendait volontiers. L'intimité grandissante entre Sandra et Jacques n'avait nullement affaibli celle qui, de tout temps, avait uni la mère et le fils. Emmeline savait même à l'Italienne un gré secret de viriliser l'allure de Jacques, d'avoir expulsé d'Ambline et sa clique. Pour frivole et indifférente qu'elle fût, certaines allusions, dans le monde, l'avaient parfois égratignée. Quant à s'inquiéter des suites possibles d'une liaison entre son fils et l'institutrice de sa fille, cela excédait de beaucoup son naïf et indolent optimisme.

Il était près de dix heures quand la mère et le fils s'assirent devant la théière et les toasts.

— J'ai un monde de choses à te raconter,

avait dit Emmeline à Jacques en l'embrassant... Des choses... inouïes...

L'annonce n'avait nullement ému le jeune homme, n'avait même pas suscité sa curiosité; il savait que, pour sa mère, le dernier potin recueilli était toujours une chose inouïe. Mais il écoutait volontiers son bavardage, de même qu'il goûtait sa présence, s'intéressant à la robe d'intérieur qu'elle portait, à l'état de ses cheveux, s'extasiant sur ses bras, qui demeuraient superbes, — sur sa cheville entrevue. Elle, de son côté, s'arrêtait au milieu d'une phrase pour s'écrier, en le regardant :

— Mon Dieu! Jacques... que tu es beau! Il n'est pas permis d'être aussi beau que cela quand on est un homme.

Ce matin, tout en beurrant toasts sur toasts (elle commençait à lâcher tous les régimes et engraissait considérablement), — elle conta :

— Figure-toi que j'étais encore au lit, on venait d'ouvrir mes fenêtres, quand Croze m'a téléphoné. (La mère et le fils parlaient de Croze entre eux sans la moindre gêne, comme d'un sûr ami de la maison.) Ce qu'il avait à me communiquer, disait-il, était si imprévu et si intéressant qu'il avait même failli me téléphoner, hier, après minuit, en quittant Haumont-Segré, le père de Berthe. Oui : Haumont-Segré lui avait demandé un rendez-vous hier, et Croze, qui est

harassé de besogne tout le jour — tu sais qu'il organise la mobilisation des aéroplanes — n'avait pu le recevoir qu'à dix heures du soir, avenue Vélasquez.

— Qu'est-ce qu'il voulait? Rabibocher le mariage Guy-Berthe?

— Du tout... Quelque chose d'autrement grave.

Elle s'arrêta un instant pour préparer son effet, puis, sur un ton de confidence, lâcha :

— Les Haumont-Segré sont à la veille de déposer leur bilan.

Jacques fut surpris.

— Est-ce possible? Je les croyais si riches...

— Ils ont encore une belle fortune, mais la banque est à bout de course, et tout ce qui leur reste suffit à peine à boucher les trous... Pas de spéculations : une mauvaise administration, dix années de pertes progressives... Et le plus grave (Emmeline baissa encore la voix), c'est qu'Haumont, paraît-il, a emprunté sur des titres déposés par les clients. Et cela, s'il ne rembourse pas, c'est la cour d'assises.

— Qu'est-ce que Croze peut y faire?

— Haumont voudrait avoir l'appui du gouvernement, la tolérance du parquet pendant sa liquidation. Il a encore l'espoir de rembourser tout. Il lui manque peu de chose. Il suffirait que Berthe, qui est émancipée et dont la fortune

personnelle dépasse un million, donnât sa signature. Les parents n'ont pas osé encore la lui demander et craignent qu'elle ne refuse.

— Pauvres gens! fit Jacques sans émoi. Comme ça doit être embêtant de courir après des billets de mille jusqu'à dix heures du soir! Croze fera-t-il quelque chose pour eux?

— Croze avait été froissé, il y a un mois, de ce que cette pimbêche de Berthe s'était brouillée avec Guy... Mais tu comprends qu'à présent il bénit la Providence! Et, comme il est excellent, il essayera de leur faciliter une sortie décente. Je l'y ai vivement engagé. Mais, qu'ils évitent ou non la cour d'assises, c'est la ruine. Il ne restera au vieil Haumont et à sa femme que deux cent mille francs pour vivre.

Soulagé de cette importante nouvelle, Emmeline orienta son bavardage sur d'autres sujets : le concours hippique, la Revue des Ambassadeurs, une robe de lingerie qu'elle allait essayer cette après-midi.

— Pourrais-tu venir me donner ton avis... Chez Lapicque, rue Royale...

— Non, répliqua Jacques en rougissant. Je vais déjeuner à la campagne... avec d'Ambline.

L'instinct maternel d'Emmeline flaira aussitôt le mensonge. Elle savait qu'Ambline et Jacques ne se voyaient presque plus. Elle pensa : « C'est le jour de sortie de Sandra. Ils vont se re-

joindre... » Elle en fut troublée, sans savoir si c'était de fierté ou de jalousie.

L'après-midi de ce même jour, cette après-midi concertée si longtemps à l'avance et attendue par Sandra et par Jacques avec une égale impatience, ne dut qu'à un accident assez vulgaire de ne pas finir pour eux en cauchemar, comme elle commença. Car seul à seul avec l'Italienne, hors de cette protection des lares si rassurante pour un nerveux tel que lui, Jacques s'était retrouvé soudain le Jacques d'avant : précieux, maniéré, féminin, ironique, déployant pour Sandra les grâces frelatées qui enchantaient les belles madames des salons littéraires. Sandra en fut si consternée qu'elle se sentit comme frappée de mutisme, bien trop simple et directe pour deviner qu'il était bouleversé jusqu'au tréfonds par cette idée : « Ceux qui nous voient ensemble croient qu'elle est ma maîtresse... » et qu'il essayait de noyer son intimidation sous un flux de paroles. Lui s'apercevait d'ailleurs fort bien qu'il exaspérait sa compagne : mais le silence lui faisait peur, et, coûte que coûte, par des anecdotes, par des amplifications de rhétorique déliquescente, par des professions d'admiration (si glacées que plusieurs fois Sandra eut les larmes aux yeux), il occupait éperdument les minutes.

Ainsi se succédèrent pour eux ces étapes de leur fugue amoureuse dont ils s'étaient à l'avance promis tant de gai bonheur : le petit voyage en chemin de fer à travers la campagne ensoleillée, la descente à la gare solitaire, la marche côte à côte par les sinuosités d'un chemin rural, l'arrivée au lieu choisi, le repas au bord de l'eau. Une providence railleuse semblait se complaire à ce que l'accueil le plus souriant des choses escortât leur malaise : le temps était idéal, le lieu plus séduisant encore que Jacques ne s'en souvenait; on leur servit coquettement un déjeuner simple et savoureux juste au bord de cette eau courante désirée par Sandra; ils furent seuls sous la vaste tonnelle presque jusqu'à la fin de leur repas. Pourtant, au moment où la servante leur apportait des cerises, des fraises et de la crème, une table voisine de la leur fut occupée par trois convives, deux hommes d'une trentaine d'années et une jeune femme à laquelle chacun des deux témoignait une égale familiarité : vendeuse et vendeurs de grand magasin en escapade, leur conversation sonore le révéla aussitôt. Ce voisinage coupa définitivement la verve artificielle que Jacques avait réussi à soutenir jusque-là, malgré le silence mélancolique de Sandra. Il se tut : et une nervosité hostile commença de percer entre eux, si intense qu'ils ne pouvaient plus la dissimuler. Le beau visage de

l'Italienne se contractait dans un effort pour ne pas éclater en sanglots : Jacques brossait de la main droite les miettes de la nappe, mordillait une queue de cerise, trempait dix fois de suite, sans boire, ses lèvres dans la flûte de champagne.

Ils eussent quitté la table et se fussent séparés sur-le-champ s'ils ne s'étaient sentis guettés par le trio voisin.

Ces gens, dès leur arrivée, avaient regardé avec antipathie la royale splendeur de Sandra, l'élégance recherchée de Jacques. L'un des hommes avait proposé une table à l'écart : l'autre homme et la femme avaient insisté pour la table la plus proche, la seule qui fût, elle aussi, à quelques pas de l'eau. Jacques et Sandra avaient entendu des phrases où la voix se forçait : « La rivière est à tout le monde... » « On ne lui fera pas de tache sur son beau veston gris, pour sûr! » Aussitôt installés et servis, ils se jetèrent sur la nourriture et la boisson avec l'appétit de gens qui ont passé la matinée à marcher au soleil. Échauffés peu à peu, ils haussaient le ton ; ils risquèrent des remarques sur le mutisme de leurs deux voisins, sur la tristesse de Sandra. L'un des hommes, type de commis gras à courte barbe mentonnière, loustic du trio, qui se carrait dans une jaquette brune et un pantalon bleuâtre et dont les moindres paroles étaient saluées par les rires exagérés des deux autres, bouffonna, ras-

suré par l'affectation de ne pas entendre qu'opposaient Jacques et Sandra :

— Je comprends qu'elle s'embête, la pauvre môme... Un vis-à-vis pareil!... Mon complet gris et mes cheveux bouclés, ma chère!

— Tais-toi donc, Bernard! fit leur compagne.

Mais elle l'encourageait en pouffant de rire.

Il reprit, comme s'il s'adressait à Sandra, sans la regarder toutefois :

— Mais lâche-le donc, voyons, il y a une place à notre table, et justement on est deux contre une. Allons, décide-toi, la madone brune!

Immobile depuis un moment, Jacques jeta soudain sa serviette, se leva, avança vers le loustic.

— Vous, dit-il, vous allez vous taire!

L'homme eut un sursaut de surprise : mais l'apparence délicate de l'adversaire le rassura. Debout à son tour, il tint tête :

— Me taire? Tu ne m'as pas regardé, espèce de blanc-bec...

Juste sur ce mot, il reçut en pleine mâchoire un « direct », selon la meilleure technique de Pironneau, et roula par terre jusque dans les jambes des deux autres qui, effarés, le relevèrent. Jacques restait en garde : un délicieux soulagement avait délivré ses nerfs au moment même où il avait senti le mufle de l'homme s'aplatir et céder sous son poing; il aurait, maintenant,

défié dix adversaires. Mais le barbu, remis sur ses jambes, se contentait de grogner : « Si on ne peut plus plaisanter... » et encore : « On n'est pas brutal à ce point-là... », tandis que ses deux compagnons, mâle et femelle, prodiguaient à ce pacifique des conseils de modération : « C'est bon... Tiens-toi tranquille... On ne se bat pas avec des gens comme ça... » Finalement, comme Jacques regagnait sa table, le loustic se prit à saigner violemment du nez. Le trio profita de l'incident pour quitter la place et gagner le bâtiment de l'hôtel. Jacques et Sandra restèrent maîtres de la tonnelle.

Alors ils osèrent se regarder : et tout aussitôt leur jeunesse rassérénée jaillit dans un rire inextinguible, le rire des dieux adolescents, qui n'a rien de trivial, qui n'altère pas la noble grâce des visages. Par son acte de violence virile, accompli sans l'ombre de réflexion, Jacques se sentait comme exorcisé, et Sandra — qui haïssait tout ce qui persistait en lui de féminité — avait reconnu *son* Jacques dans ce boxeur violent, celui qu'elle avait deviné sous les fausses apparences, deviné et recréé. Ils commencèrent de causer amicalement, comme à la maison. Ils se moquèrent du trio en déroute ; ils se moquèrent d'eux-mêmes et de la gêne ridicule qui, depuis leur rencontre à la gare, les avait paralysés. Jacques s'excusait :

— Cela me semblait tellement inouï, d'être en liberté avec vous...

Et Sandra protestait :

— Vous n'étiez pas *de vrai* avec moi ; je ne sais pas où votre pensée était partie... sûrement loin de moi. Oh ! je vous détestais !...

Avec la simplicité et la gaieté, l'appétit leur était revenu. A peine avaient-ils effleuré le repas, et maintenant ils dévoraient des cerises, des fraises, de la crème et du pain ; ils redemandaient du champagne... Ils avaient rapproché leurs chaises ; pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, Jacques avait frôlé de ses mains fines les mains robustes et parfaites de Sandra : mais, à ces effleurements timides encore, il se sentait pénétré d'une onde d'émoi si forte que presque aussitôt il s'écartait. Elle, avec son instinct infaillible d'amoureuse, se gardait bien de le provoquer ; elle n'aidait même pas ses tentatives ; mais elle ne se dérobait pas ; elle ne refusait rien ; elle était pour lui le Paradis permis, que rien ne lui fermait.

Oppressés d'angoisse et de joie, ils quittèrent la table ; un banc à l'ombre de platanes vigoureux les invitait, tout au bord de l'eau... « *L'acqua corrente...* » murmura Sandra en souriant... Et tout près de l'oreille de Jacques, que ce contact et ce parfum faisaient vibrer d'une volupté quasi douloureuse, elle continua de lui parler

en italien, que déjà il entendait parfaitement. Elle raconta son enfance... *Vicino alla nostra casa, c'era una riviera cosi, la Sciarra, si chiama...* Elle lui dit qu'elle était d'une bonne famille de Borghi, près de Trieste, d'une famille jadis alliée à la noblesse, maintenant déchue sous le rapport de la fortune... Son père avait dû accepter un emploi modeste dans l'octroi de Borghi. Elle, on la destinait à l'administration des postes : mais ses maîtres, la trouvant intelligente et laborieuse, l'avaient poussée à compléter ses études. Et puis le père avait été frappé d'hémiplégie : la maigre retraite suffisait tout juste à alimenter le vieux ménage, le papa impotent et la maman qui le soignait.. On avait proposé à Sandra d'entrer, à dix-sept ans, comme institutrice dans une grande famille autrichienne... Depuis, elle errait par le monde, n'ayant fait que trois places jusqu'à son arrivée chez les Corbellier... Elle avait vingt-deux ans passés.

Elle disait cela de son émouvante voix de contralto, doucement, avec des détours charmants de langage, avec ces images fleuries qui parsèment naturellement la conversation italienne, avec la belle sonorité de superlatifs qui, en français, eussent semblé redondants, et qui, en italien, semblaient tout naturels : « *nobilissimo, tanto voluttuoso che non si puô immaginare,*

piu grande di un palazzo... » Était-ce vrai, tout ce qu'elle disait? Jacques était bien incapable de se le demander à lui-même : ce qui le troublait, ce n'était pas le mystère de cette étrangère née trop loin de lui, et de qui la vie avait été trop errante pour qu'il pût jamais, jamais la connaître. Ce qui le troublait, c'était d'entendre une voix de femme vibrer pour lui, toute proche, et cette femme lui parler d'elle-même, l'initier à son passé de fillette et de jeune fille, et pour ainsi dire se dévêtir l'âme devant lui. Elle lui conta l'histoire de l'Américain qui avait voulu la violenter, et Jacques ressentit une colère analogue à celle qui, tout à l'heure, lui avait fait asséner son poing dans la mâchoire barbue du commis. Il ne se demanda pas, comme l'eussent fait à sa place la plupart des hommes : « Alors, elle est vierge?... » De cet intime mystère féminin, sa pensée s'écartait avec une sorte de pudeur douloureuse, la pudeur d'une fiancée qui refuse les confidences maternelles à la veille des noces. Il s'était pourtant enhardi jusqu'à poser ses lèvres sur les cheveux de Sandra, et, après une seconde de défaillance, il en respirait l'arome, étonné d'y goûter de la volupté.

— Il fait chaud... s'écria tout à coup Sandra. Si nous rentrions dans la maison?... On trouvera bien pour nous un coin frais où nous reposer? *Mi farebbe piacere di dormire, un momentino.*

Ils regagnèrent le bâtiment du restaurant : et, dès le seuil, le propriétaire, accoutumé sans doute à des visites de couples plus avertis, leur dit de lui-même, familier :

— Voilà la grosse chaleur qui vous ramène... Si ces messieurs et dames veulent se reposer un instant?... Augustin... montrez donc à ces messieurs et dames le petit salon confortable au premier... Faut-il vous monter une consommation? Nous avons du bon porto blanc, avec des biscuits à la cuillère...

Jacques et Sandra, un peu de sang aux joues l'un et l'autre, acquiescèrent et suivirent Augustin, qui les conduisit dans un salon propre et décent comme toute la maison : le raide mobilier, en Louis XVI de bazar, ne pouvait prétendre à l'épithète de « confortable »; mais, en face de la fenêtre, des rideaux dissimulaient vraisemblablement une alcôve... Jacques et Sandra ne quittèrent pas la fenêtre jusqu'à ce que le garçon eût apporté le porto et les biscuits et se fût retiré sur l'assurance que « ces messieurs et dames n'avaient besoin de rien... » La fenêtre donnait sur une petite aire déserte, ornée d'un portique avec les anneaux et le trapèze. Après, c'était tout de suite la berge de la Marne, puis des coteaux aux bois clairsemés, que l'éclat excessif du soleil faisait paraître à demi chauves.

Tout ce qui demeurait de féminin dans la nature de Jacques se concentrait maintenant dans un mélange d'anxiété et de désir, identique à ceux d'une épousée quand la porte s'est refermée sur elle et sur son nouvel époux. Sandra comprit le danger des minutes vides, et que, si elles se prolongeaient, le malaise de la matinée pourrait envahir de nouveau cette âme et ce corps indécis. Pourtant, elle n'eût pas osé faire une avance si elle avait été en ce moment capable de réfléchir. Mais son tempérament, à elle, n'avait rien d'indécis; il lui vint en aide. Elle enivra ses yeux à regarder Jacques, si absolument beau en cette minute où nulle affectation, nulle minauderie ne le gâtait; et cette vivante statue d'Antinoüs incendia son désir. Elle ferma brusquement la fenêtre; elle enlaça l'adolescent en lui murmurant les mots qu'il fallait, qu'elle ne chercha pas, mais que lui inspira l'amour : dans son parler natal, et d'une voix entrecoupée, elle lui dit qu'il était beau, lui parla de ses yeux, de son front, de ses cheveux, de son cou, de sa bouche, et ce furent ces paroles de femme, le détaillant à lui-même, qui suscitèrent le désir chez l'étrange adolescent... A travers l'amour de cette femme, il s'aima : et, dans le premier baiser qui souda leurs lèvres, ce fut à ses propres lèvres qu'il pensa. Mais à travers ces caprices ambigus l'invincible force de la nature, *divum hominumque*

voluptas, tendait infailliblement à ses fins. Et déjà c'était Jacques dont l'impatience enfiévrait les mains violentes et malhabiles... Sandra ne lutta pas. Seulement, robuste autant que son jeune amant, elle l'arrêta au seuil de l'alcôve, de ses doigts d'acier entourant les fins poignets de Jacques :

— J'ai confiance, dit-elle... Mais dis-moi que je serai ta femme!

Il le lui jura, éperdu de bonheur à sentir le flux du viril désir submerger en lui, triomphalement, toutes les indécisions, toutes les puérilités de son passé.

Alors, s'enroulant à lui :

— Je t'aime trop pour jamais te faire de mal, dit-elle, même si tu me trahis... Mais ceux qui voudraient t'ôter à moi... qu'ils prennent garde!

Les ombres, grandies sur le coteau d'en face, estompaient les vides des bois clairsemés; la boucle de la Marne ne miroitait plus sous une pluie de lumière, mais semblait une coulée d'étain entre les saules, lorsque Jacques, à demi vêtu, revint seul s'appuyer aux vitres. Sandra reposait; lui-même avait dormi d'un sommeil écrasant, pendant plus d'une heure. Il regardait d'un œil qui ne voyait rien la cour au portique, la rivière, l'horizon. Il était fier et

troublé. Il ressentait de l'apaisement et un peu de tristesse. Il souhaitait que Sandra ne s'éveillât pas trop vite. Il redoutait de s'entendre appeler.





LIVRE TROISIÈME

MAG

I

L'ÉMANCIPÉE

CETTE nuit-là, vers la mi-juin, quand la pâleur du petit jour filtra aux interstices des rideaux, Haumont-Segré et sa femme continuaient encore — dans la chambre à coucher de celle-ci — l'horrible tête-à-tête, la conversation qui ressemble au vol heurté, bourdonnant, puis soudain interrompu, comme anéanti, d'une mouche prisonnière. Ils s'étaient vingt fois demandé l'un à l'autre : « Que faire ? » Ils avaient inutilement répété des dates, les dates de redoutables échéances qu'ils connaissaient

aussi bien l'un que l'autre. Vingt fois, l'un après l'autre, ils avaient émis ces hypothèses rétrospectives, révolte humaine contre la tyrannie du passé, du fait accompli : « Si tu avais accepté un point de moins dans l'emprunt vénézuélien... Si Boutzoff n'avait pas retiré ses deux millions de dépôt... Quand je pense que cette guerre aurait pu éclater six mois plus tard!... » Ils avaient aussi échangé des reproches, elle : « Tu es un maladroit... Mon père avait laissé une situation magnifique... Ce n'est pas Un Tel (un concurrent) qu'on aurait roulé comme cela!... » et lui : « M'as-tu jamais prêté un secours?... Avec tes maladies imaginaires, j'ai toujours eu peur de provoquer des crises si je te consultais... Tu ne sais même pas faire le budget de la maison : tous tes gens te volent : nous avons perdu des centaines de mille francs par ta négligence... » Ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre en se demandant pardon, et, leurs vieux visages se touchant, ils avaient, très bas, en même temps, suggéré la solution qui semble aux désespérés non seulement le repos et la délivrance, mais une revanche sur le sort, un moyen suprême de le défier, de le railler en lui ôtant sa proie.

Ce fut Mme Haumont-Segré qui, sous cette cendre affreuse, réveilla une étincelle... Comme tant de neurasthéniques, elle montrait d'ailleurs,

depuis que son mari lui avait avoué la faillite imminente, une énergie surhumaine. Elle ne se plaignait plus d'aucune misère physique : et pourtant, si Haumont-Segré avait eu le loisir de l'observer, il aurait constaté en elle les signes, cette fois indiscutables, d'un mortel épuisement.

Assise au bord de cette chaise longue où elle ne s'étendait plus guère depuis quarante-huit heures, elle disait :

— C'est entendu. Nous disparaîtrons tous les deux ; je t'assure que je ne serai pas moins brave que toi devant un cachet ou une piqûre... Mais, avant, essayons nos derniers atouts. Tu dis qu'avec six cent mille francs nous sommes tirés d'affaire ?...

— Cinq cent mille suffiraient même, puisque mon frère m'offre tout son disponible : une centaine de mille francs. Enfin, les Ropart d'Anay, que nous allons voir demain, nous consentiront peut-être une avance...

— Eh bien, ces cinq cent mille francs, moins ce que nous avanceront peut-être les Ropart d'Anay, il faut que Berthe nous les donne. Il faut même qu'elle mette à ta disposition les onze cent mille francs qu'elle a, pour que tu puisses passer la crise... lancer cet emprunt de vingt-cinq millions pour le port de Salonique, qui te sauve...

Le banquier secoua sa tête chenue :

— Berthe ne donnera rien du tout.

— Elle donnera, si on lui fait comprendre que c'est son intérêt.

— C'est en effet son intérêt de ne pas laisser son père déposer son bilan et peut-être aller en prison. Mais ce n'est pas l'intérêt de Mlle Smith.

— Pourquoi?

— L'intérêt de Mlle Smith, c'est que Berthe reste riche et qu'elle, l'Anglaise, puisse vivre à ses dépens. Ah! la damnée Anglaise... Tous les embarras de notre maison ont commencé du jour où elle y est entrée : on jurerait qu'elle a le mauvais œil, qu'elle nous a jeté un sort. Elle nous a volé Berthe. Je serai peut-être obligé de de me tuer; mais je ne voudrais pas mourir sans avoir étranglé l'Anglaise.

Et il serrait, autour d'un cou imaginaire, ses doigts de vieux colosse.

— Non, Maxime, répondit sa femme, il ne faut pas l'étrangler *encore*. Il faut se servir d'elle.

— L'acheter?

Mme Haumont-Segré fit signe que oui. Le banquier réfléchit. Assurément, Fanny Smith était impénétrable; elle avait si bien masqué son jeu qu'on ne pouvait lui reprocher ni aucune malversation ni même aucun indice d'accaparement Mais Haumont-Segré avait trop manié l'argent au cours de sa vie, il avait trop souvent constaté, devant un tas de billets bleus, la dé-

faillance des gens à principes, pour rejeter l'idée suggérée par sa femme. Entre les deux époux, la conversation se ranima, avec le jeu fiévreux des hypothèses. Acheter l'influence de Fanny sur son élève, c'était une solution nouvelle, c'était un espoir qui n'avait pas encore failli. Ils s'y raccrochèrent. Un peu réconfortés, ils eurent le courage de se dévêtir, de se coucher, d'affronter l'obscurité et l'insomnie. Ils s'étendirent l'un auprès de l'autre, comme aux premières années de leur mariage; le danger commun ressoudait leur union. Leurs mains ardentes enlacées, ils parvinrent ainsi à dormir à peu près trois heures, entre quatre et sept heures, d'un sommeil haché, harcelé de cauchemars. Réveillés aux premiers bruits de la maison, leur dialogue de naufragés recommença : comment aborder Fanny Smith? comment lui proposer en face de l'acheter?

— C'est toi, Julie, qui es mieux en posture de lui parler. Moi, je ne lui adresse presque jamais un mot... la démarche est moins grave de la part d'une femme...

— Mais non, c'est toi. C'est ton rôle de chef de famille. Quelle autorité aurai-je, moi, pour offrir de l'argent? Elle ne me prendra seulement pas au sérieux!

Ils tombèrent d'accord sur ce plan : Haumont-Segré manderait l'Anglaise dans son cabinet de

travail et commencerait la conversation seul avec elle; sa femme attendrait dans la pièce voisine, prête à la rescousse si l'action commune du ménage devenait nécessaire. C'était justement un mercredi, jour favorable pour voir Fanny à l'insu de son élève : Berthe, tous les mercredis matin, se rendait à un cours de peinture d'après modèle vivant ; sa femme de chambre l'accompagnait; elle ne rentrait que passé midi. Les Haumont-Segré devant, ce même jour, prendre le train à onze heures et demie pour le Val d'Anay,—la sortie de Berthe fut guettée, et, aussitôt après, on pria Mlle Smith de descendre dans le cabinet du banquier. Il était dix heures moins un quart.

Elle tarda cinq minutes à peine. Quand elle pénétra, vêtue de noir comme de coutume, dans la somptueuse pièce tendue de rouge, garnie de beaux meubles Empire, où l'attendait le banquier, l'émotion qu'avait pu lui causer cet appel inusité ne se laissait deviner qu'à un peu plus de raideur dans la tenue, à l'effort plus visible de figer les traits du visage.

— Vous m'avez fait demander pour venir, monsieur?

Était-ce une réelle incapacité à s'assimiler les tournures françaises? Était-ce simple dédain, bien anglais, pour tout autre langage que le sien? Était-ce une parade préventive contre les sur-

prises de la conversation? Fanny Smith, après dix ans de Paris, butait presque à chaque phrase sur un anglicisme.

— Oui, mademoiselle, répondit Haumont-Segré, j'ai besoin de m'entretenir sérieusement avec vous. Asseyez-vous, je vous prie. J'aborde les faits, sans préambule. Nous pouvons, ma femme et moi, être parfois en désaccord avec vous sur l'éducation de Berthe : nous n'en sommes pas moins convaincus et de vos qualités personnelles, et de l'intérêt... de l'intérêt... très sincère que vous portez à votre élève.

Il s'arrêta, quêtant un remerciement ou au moins un assentiment. L'Anglaise, sur son siège, gardait l'immobilité des cires du musée Tussaud.

— Oui, reprit Haumont sans se décontenancer, vous êtes intelligente et dévouée à Berthe : c'est incontestable. On peut donc être sûr de vous trouver prête à vous dépenser dans l'intérêt de Berthe. N'est-ce pas?

Il fallut bien que l'Anglaise répondît à cet appel direct. Elle répondit en anglais comme par mégarde, et la plus vague des locutions anglaises :

— *Of course...*

— Bon!... Eh bien, un danger menace Berthe en ce moment.

Fanny Smith fit :

— Oh!...

Mais, comme cet « oh! » n'était pas accentué à la française, il ne renseigna nullement le banquier sur le degré de surprise, d'émotion ou de curiosité que sa phrase : « un danger menace Berthe », provoquait chez l'institutrice.

— Un grand danger, reprit-il. Je me confie à vous; je joue cartes sur table avec vous. La crise orientale que l'Europe subit en ce moment s'est répercutée sur ma maison, sur mes affaires... Je puis... Je puis être déclaré en faillite à la prochaine liquidation.

— Oh! si vite!... fit l'Anglaise, marquant cette fois un léger étonnement, et ne cachant pas qu'il lui venait de ce qu'elle ne croyait pas l'événement si prochain.

Le banquier médita un instant, lissant de la main droite sa barbe chenue. Puis, les yeux dans les yeux de l'institutrice, et donnant à sa voix tout ce qu'il put de fermeté :

— Ma femme et moi, reprit-il, nous sommes trop près de notre fin pour ne pas nous résigner à la catastrophe s'il faut la subir : notre sacrifice est fait. Mais Berthe a vingt ans. Et j'ai le cœur serré en imaginant ce que la vie sera pour elle si son père est arrêté... condamné.

Fanny, qui avait soutenu sans broncher le regard de Haumont-Segré, questionna à son tour :

— Alors... puisqu'ils peuvent vous arrêter... il y a eu... comment dire?... de la fraude?

Les joues livides du banquier se colorèrent. Il répliqua sèchement :

— Je n'ai rien à me reprocher, je vous prie de le croire. Les opérations que le parquet visera, tous mes confrères s'y livrent avec l'approbation tacite de leurs clients... Question de chance ou de malchance : une grande banque d'affaires ne se mène pas comme le fonds d'un herboriste. Une seule chose importe : l'avenir de Berthe peut être grevé lourdement par ma ruine d'abord, puis par ma condamnation.

Une minute durant, le tic tac de la pendule — un balancier qui oscillait suspendu aux serres d'un aigle de bronze — parla seul dans la pièce silencieuse. Les deux interlocuteurs avaient décroisé leurs regards. L'Anglaise finit par dire :

— Que dois-je faire alors, monsieur?

— Vous devez, mademoiselle, exposer la situation à ma fille, dès qu'elle rentrera. Vous nous épargnerez ainsi, à ma femme et à moi, une révélation pénible...

— Oui... Oui... Je peux faire.

— Je vous remercie... Quand vous l'aurez mise au courant de ce qui me menace... il vous sera facile, avec votre expérience et votre autorité, de lui faire comprendre tout ce que lui coûterait notre débâcle... Notre fortune en-

gloutie, donc rien à recueillir de nous, plus tard... et une tache indélébile... enfin, disons le mot, le déshonneur sur son nom. Vous me suivez bien?

— Oui, fit l'Anglaise. Et alors, ajouta-t-elle, les traits de sa figure plus figés que jamais, vous voudrez lui demander son argent à elle pour éviter ces... ces embêtements?

Haumont-Segré demeura un instant interloqué. Il n'avait pas prévu que l'Anglaise prendrait ainsi les devants; et, au moment où elle attaquait le point délicat par sa phrase comiquement brutale, il cherchait une périphrase pour lui dire la même chose.

— Oh! répliqua-t-il un peu balbutiant... Il s'agirait seulement d'un prêt, d'un prêt assez considérable, mais sans aucun risque. (Et sa voix fléchit à ce moment; il regarda les genoux de Fanny au lieu de sa figure, et il se mit à parler plus vite, tâchant de cacher son embarras par l'abondance des mots.) J'ai en mains une affaire de premier ordre... une option pour un emprunt de ville... de ville européenne, admirablement gagé... toutes les garanties. J'ai l'option jusqu'à après-demain... Le syndicat est en grande partie formé. Si j'émets cet emprunt, c'est un bénéfice de près de deux millions... Les huit cent mille francs comptant que je demande à Berthe pour payer la liquidation lui seront remboursés à la

fin du mois, avec une prime de deux cent mille francs. Elle aura sauvé son père et sa mère de la faillite, elle aura préservé son nom, et elle aura fait une opération magnifique... Voilà.

Mlle Smith murmura :

— Je comprends. Je comprends très bien.

— J'étais sûr que vous comprendriez, reprit Haumont. Alors, je peux compter sur vous ?

— Je transmettrai certainement à Berthe... oui... je transmettrai tout ce que vous avez dit. Je le ferai.

— Et... (Il se leva; Fanny se leva aussi.) Et... vous lui parlerez raison... n'est-ce pas? vous lui ferez toucher du doigt son véritable intérêt?

— Je conseillerai à Berthe ce que je crois réellement son intérêt, soyez sûr, monsieur.

— Mais son intérêt est évident, riposta le banquier inquiet. Même s'il ne s'agissait pas pour elle et pour nous d'une question vitale, ma proposition resterait pour Berthe très séduisante. Vous ne supposez pas que je risquerais la fortune de ma fille dans une aventure? Au surplus, je lui fournirai tous les détails, et à vous aussi, mademoiselle. Vous pourrez ensemble contrôler les conditions de l'emprunt, les souscriptions actuellement fournies par les syndicataires, les garanties... Si, si, j'y tiens... Je veux que Berthe considère cela comme une affaire, une excellente affaire pour elle.

L'Anglaise, debout, ne donnait toujours aucun signe ni de protestation ni d'assentiment. Haumont-Segré, emporté par l'habitude, risqua l'argument suprême :

— Et, justement parce que c'est une affaire, j'entends que les conditions habituelles des affaires lui soient appliquées... Vous êtes l'intermédiaire nécessaire, *the right woman in the right place*. Si l'affaire se conclut, nous vous la devrons, Berthe et moi. Ce serait donc vous frustrer que de ne pas vous en faire bénéficier. Quatre mille livres sterling seront à votre disposition dès la liquidation du syndicat.

Cette fois, Fanny Smith laissa deviner un léger émoi : le haut de ses joues habituellement très coloré pâlit.

— Cette quantité d'argent, dit-elle, sera pour Berthe ou pour moi? Je n'ai pas bien compris.

— Pour vous, pour vous seule, Berthe n'en touchera pas moins ses deux cent mille francs intégralement. Sommes-nous d'accord?

Ayant aussitôt repris son sang-froid, l'Anglaise répondit :

— Je vous prie, monsieur, de me donner un peu de temps pour réfléchir. Je suis si peu accoutumée...

— Réfléchissez... mais je ne doute pas du résultat de vos réflexions... Nous allons, tout à l'heure, ma femme et moi, déjeuner chez les

Ropart d'Anay. Nous serons de retour vers cinq heures. Vous aurez causé avec Berthe?

— Oh! certainement, monsieur.

— Alors, mademoiselle, à ce soir?

L'Anglaise s'inclina; Haumont-Segré la reconduisit jusqu'au seuil de son cabinet et poussa le verrou derrière elle. Puis il alla chercher Mme Haumont-Segré, qui attendait dans la pièce voisine. Il la trouva debout contre la porte: elle avait tâché d'entendre le plus possible de la conversation.

— Eh bien? fit-il... Elle me paraît sensible aux arguments bleus, la vertueuse Fanny?

— Tu crois? répliqua Mme Haumont-Segré, dont le visage restait soucieux. Je n'ai pas aimé le ton de sa voix quand elle te répondait.

— Elle n'a pas regimbé, elle n'a pas eu une protestation. Elle s'est seulement informée si les cent mille francs seraient bien pour elle toute seule. Ah! tu as eu une fameuse idée, ma pauvre vieille.

Il l'embrassa. Toute leur tendresse d'autrefois leur remontait et les jetait sans cesse aux bras l'un de l'autre, depuis le commencement de l'horrible crise. Les moindres minutes de séparation leur semblaient intolérables. Et c'est pour cela qu'ils avaient voulu faire ensemble ce voyage au Val d'Anay, où les attirait le faible espoir de ramasser quelques billets de mille

francs, ou peut-être, pour le syndicat, une signature du baron Ropart, si généreux, si imprévoyant....

« Paris, 5, rue Montalivet,
ce mercredi, à trois heures.

« Mes chers parents,

« Aussitôt que je suis rentrée à la maison aujourd'hui, Fanny m'a raconté la conversation que papa a eu avec elle ce matin.

« Ainsi, papa a pu croire, vous avez pu croire tous les deux que Fanny, pour une misérable somme d'argent, se prêterait à me dépouiller, au profit de créanciers qu'a ruinés papa! J'aime mieux vous dire tout de suite que Fanny, en s'excusant de me transmettre la proposition et en la qualifiant comme elle le mérite, m'a engagée de toutes ses forces à la rejeter. Il n'en est pas moins vrai que, si Fanny n'était pas l'âme supérieure et le cœur loyal qu'elle est, je risquerais d'être jouée et ruinée par mes propres parents. Cette trahison me frappe en plein cœur. J'ai beaucoup pleuré. En revanche, je sais maintenant qui veut mon bien aux dépens même de ses intérêts, et qui songe seulement à m'exploiter. Mes chers parents, je ne suis plus capable, au moins pour quelques mois, de vous rencontrer dans cette maison, de vous parler..

Ce serait au-dessus de mes forces; j'aime mieux abandonner la place. Je pars.

« Je regrette de vous quitter au moment où vous avez de graves soucis. Mais je n'ignore pas que tout mon avoir ne vous sauverait pas, et je ne trouverais pas juste d'être entraînée dans votre débâcle, moi qui n'en suis pas responsable, moi qui, depuis le jour où Fanny m'a expliqué ce qu'est réellement le commerce de l'argent, ai détesté le métier de papa, ou du moins la façon dont il l'exerçait. Je ne me sentirai d'ailleurs pas atteinte par les conséquences judiciaires d'actes où je n'ai pas la moindre part. Si la banqueroute de mon père écarte de moi les épouseurs, que m'importe? Je ne veux pas me marier; je n'ai pas le goût du monde; je serai parfaitement heureuse dans la seule société de Fanny, surtout lorsque des regards hostiles ne surveilleront plus notre amitié et que de misérables menées ne la combattront plus en dessous. Quant à l'opinion des gens, l'estime de Fanny et le témoignage de ma conscience me suffisent.

« Je n'oublie pas, cependant, que j'ai des devoirs envers vous, mes chers parents. Et, en vous quittant, j'ai le souci de défendre vos vrais intérêts mieux que par le chimérique emprunt de papa. Vous êtes ruinés; regardez la ruine en face; vous n'êtes pas les premiers, dans le monde des affaires, à qui cette infortune soit arrivée. Je

ne peux pas supposer que papa ait commis des actes illégaux : ce n'est donc qu'une débâcle d'argent. Ne vous débattez pas; laissez la liquidation s'accomplir : tel est le conseil que vous donne Fanny, *qui n'est nullement votre ennemie, quoi que vous en pensiez,* et qui juge les choses avec intelligence et sang-froid. Il lui semble, il me semble aussi, que des épaves au moins de la dot de maman peuvent être sauvées : environ deux cent vingt mille francs, croyons-nous. Ce serait, en somme, la vie matérielle assurée; mais je désire que mes parents aient une large aisance dans leur vieillesse. Je m'engage donc à vous servir, à partir du jour où votre situation financière sera liquidée, une pension alimentaire de douze mille francs par an. Elle vous sera remise par quartiers chez mon notaire, Me Delaplanque, sans que nous ayons besoin d'entrevues pour cela.

« Car la chose à quoi je tiens, c'est que vous me laissiez vivre absolument à l'écart. J'ai horreur des scènes, des récriminations, des plaintes : j'en ai trop souffert à la maison, entre les violences de papa et les maladies imaginaires de maman : et, si je vous quitte ainsi sans vous embrasser une dernière fois, c'est parce que je n'ai vraiment pas la force de soutenir une explosion de cris, de reproches et de larmes. Je ne vous en garde pas moins une respectueuse

affection filiale. Quand je suis tentée de vous juger, je me l'interdis aussitôt, en songeant que je serais pareille à vous, pareille à la plupart des gens de notre milieu, si la Providence n'avait placé sur ma route un guide exceptionnel, qui m'a révélé à la fois le monde intellectuel et le monde moral, qui m'a fait haïr tout ce qui est bas, tortueux, mesquin, et rechercher avant toute chose le perfectionnement personnel. Entre un pareil être et vous, il ne pouvait s'établir d'accord : vous *deviez* lui être hostiles... Quand je pense que papa, devant moi, a osé insinuer un jour que Fanny s'adonnait à la boisson! Fanny qui, par goût, ne boit que de l'eau à ses repas, et à qui les médecins sont obligés d'ordonner les préparations alcooliques qu'elle absorbe à contre-cœur!... Enfin, oublions tout cela : je suppose que vous êtes renseignés maintenant sur la valeur morale de mon amie la plus chère, de la seule personne au monde de qui l'estime me tienne au cœur, et de qui la présence me soit indispensable.

« Mes chers parents, je vous embrasse l'un et l'autre bien tendrement, et je ne laisse pas sans émotion la maison où je suis née, où j'ai vécu près de vingt ans. Mais il le faut. Après ce que vous avez tenté aujourd'hui, nous ne pourrions plus nous trouver réunis autour de la même table; vous le sentez certainement comme moi.

Je veux espérer que vos ennuis se résoudront pour le mieux : de toute façon, vous savez maintenant que vous serez défendus contre les embarras matériel par

« Votre fille affectionnée,

« Berthe. »

Hautmont-Segré, rentrant du Val d'Anay, avait trouvé cette lettre placée bien en évidence sur la table de son cabinet de travail... Aux premiers mots qu'il en avait lus, il avait fait appeler sa femme, qui se déshabillait dans sa chambre. Tous deux avaient ensemble achevé la lecture des cinq pages, d'une longue écriture courbée, courbée comme une rangée d'arbustes sous un implacable vent d'ouest. Maintenant, écroulés face à face, se passant de temps en temps la lettre et se la relisant l'un à l'autre, ils balbutiaient des bouts de phrases misérables, des interjections désespérées.

— Elle n'a pas écrit cela d'elle-même. C'est une lettre dictée.

— Ah! vois-tu... je le sentais depuis longtemps... Elle en était arrivée à nous détester.

— Mais qu'est-ce que nous lui avons fait, mon Dieu? On ne peut pas chérir une enfant davantage...

Mme Hautmont-Segré sanglota :

— C'est ma faute... C'est moi qui ai eu l'idée de tenter Fanny. Et Berthe a raison. C'était mal. Nous risquions de lui faire perdre sa fortune... Si, si, je le devinais bien, va! Oh! quand je pense que c'est ma faute...

Elle se renversa sur les coussins du canapé où elle était assise, comprimant son cœur.

Tout à coup, le banquier se leva et se dirigea vers la porte, agitant ses grands bras.

— Où vas-tu? questionna Julie.

— Je vais la tuer.

— Ta fille?

— Non. L'Anglaise. C'est elle la cause de tout. Elle paiera sa dette. Je la tuerai.

Et le geste qu'il avait eu la nuit précédente, le geste de serrer un cou entre ses doigts formidables, il le refaisait machinalement dans le vide.

— Maxime, supplia Mme Haumont-Segré.

Et, comme il allait vraiment sortir, elle murmura :

— Reste, je t'en prie. Je suis si malade.

Il l'avait entendue bien des fois, au cours de leurs trente-trois années de mariage, déplorer sa santé, solliciter la pitié pour ses misères. Mais jamais de ce ton profond, à demi retenu comme un aveu involontaire. Il s'agenouilla près de sa vieille compagne :

— Quoi? Qu'est-ce que tu as? Tu souffres?

Elle fit signe que oui.

— Mais qu'est-ce que tu ressens?

Elle dit très bas :

— Comme si on aspirait la vie hors de mon cœur. C'est horrible. La douleur se répand dans tous les os de ma poitrine... J'ai eu cela cette nuit pour la première fois... Et maintenant, quand tu as voulu sortir pour tuer cette misérable fille, c'est revenu. Je t'en supplie, ne me quitte pas. Tu me le promets?

— Oui. Je te le promets... Je ne te quitterai pas... Voyons... Calme-toi... Calme-toi.

Il enlaçait de ses bras le buste de la malade; il baisait les cheveux gris en désordre, le pauvre front plissé de rides, les yeux comme fondus dans les pleurs.

— Prends courage, ma vieille chérie... L'orage passera... Laissons-le passer. Cette infâme Anglaise, qui connaît mes affaires, à ce que je vois, aussi bien que moi-même, a raison... Ne cherchons pas à sauver le navire : il est perdu. Nous vivrons avec le résidu de ta dot... Je te soignerai bien, tu guériras. Et alors... alors, on pensera à régler le compte de l'institutrice.

Et, tout en dorlotant sa vieille compagne, il faisait encore machinalement, des doigts de la main droite, le geste de serrer un cou.

II

LE CHEVAL DU BARON

Il y a un pays en Europe, les îles Féroé, où il pleut, paraît-il, trois cents jours par an. Le reste de l'année, un gentil brouillard fait l'intérim de la pluie...

Certes, il ne pleut pas autant dans notre Sologne; il ne pleut même guère plus qu'en Touraine ou en Anjou; mais, quand certaines pluies de printemps se mettent à tomber, un habitant des îles Féroé se croirait chez lui et se dirait : « En voilà pour trois cents jours!... » On sent alors, au-dessus des champs et des bois, suspendue aux nuées, une si formidable épaisseur d'eau, que jamais, semble-t-il, elle ne finira de s'égoutter, pas plus que ne sécheront jamais ni le sol vaseux, ni les toits ruisselants, ni les arbres qui

suent l'humide par leurs feuillages trempés, par leurs rameaux et leurs troncs luisants. De toute part, la pluie vous cerne, imposant à la campagne résignée l'immobilité et le silence — pluie tranquille, invincible, soit qu'elle s'infiltre à travers les tuiles, les ardoises et les chaumes pour envahir traîtreusement l'habitation des hommes, soit qu'elle s'acharne contre l'infortuné paysan qui risque sa carriole sur la route miroitante, ou contre le garde impatient qui veut guetter quand même sous l'abri transpercé des bois. Les oiseaux se sont tus, sauf quelques poules revêches qui s'obstinent à picorer dans le marécage des cours; les fermes dorment, bondées de bétail fumant... Cependant, glissant au-dessus de la terre saturée, l'eau roule dans les fossés, dans les tranchées, dans les sillons : mille courants nouveaux serpentent et bruissent, tandis que lentement, sûrement, s'enflent les rivières, et que les arbustes des berges dressent au-dessus du flot devenu brutal leur cime oblique, pareille à une tête de naufragé qui lutte avant d'être englouti.

Au lendemain de la visite qu'avaient faite les Haumont-Segré chez les Ropart, ce temps d'îles Féroé accablait depuis six jours la région de Romorantin. Il en résultait pour les habitants du Val d'Anay, grands et petits, maîtres et serviteurs, un état de nervosité qui, à son tour, rendait

la pluie plus insupportable, chacun n'ayant qu'un désir : fuir la maison. Il pleuvait ainsi depuis le départ de Rosalie, et personne ne manquait à rapprocher ces deux méfaits du destin : Rosalie, appelée dans son pays auprès d'une tante, son unique parente, gravement malade, — et la pluie continuelle. Rosalie présente, on eût encore supporté la pluie : elle se dépensait tellement, en pareil cas, pour inventer des jeux en commun ; sa bonne humeur rayonnait tellement sur la maisonnée, qu'on finissait par oublier le ciel bas, les terres en bouillie, la promenade impossible... Elle savait aussi, quand l'impatience de tous devenait enragée, inspirer au baron et à ses enfants le courage d'une sortie : enveloppés de caoutchoucs, bottés comme pour chasser au marais, on s'en allait en bande, narguant la noyade, vers la ville, où l'on faisait quelques emplettes : après quoi l'on s'en retournait et l'on regagnait le Val d'Anay, trempés jusqu'aux moelles, mais fiers de l'exploit et les nerfs détendus.

Cette fois, après six jours d'averses supportés sans Rosalie, les habitants du Val d'Anay avaient envie de mordre. Vainement l'abbé Vicart, prêtre du diocèse récemment introduit au château comme précepteur d'Hector et de Jean, homme mûr et sage, bon vivant d'ailleurs et de qui l'onction savait se faire aimable, s'efforçait

dans l'emploi de Rosalie absente : il lui manquait les joues roses, les cheveux blonds, la silhouette appétissante, les yeux et le rire de la jeune fille. Hector et Jean se cabraient sous ces rênes veloutées; le latin n'avançait guère, non plus que les mathématiques, et le brave ecclésiastique sentait lui-même son énergie se diluer dans l'humidité envahissante. Henriette, privée de son institutrice, s'était proclamée en vacance; sa mère, sur qui pesait maintenant tout le poids du ménage, n'avait guère le temps de s'occuper d'elle; il en résultait d'interminables batailles entre cette fille garçonnière et ses deux frères : tour à tour, l'un des garçons s'unissait à sa sœur pour accabler l'autre garçon; ou bien le trio, cloîtré par la pluie, s'alliait pour entreprendre dans la maison quelque expédition désastreuse, qui aboutissait invariablement à la destruction d'un meuble ou à un accident de personne. Jusqu'aux jumelles qui levaient, dans leur double berceau, un minuscule étendard de rébellion. Elles réclamaient Rosalie pour tous les actes de leur vie, et comme on ne pouvait la leur donner, comme au lieu de Rosalie c'était une bonne, Lucie, qui les soignait, laide petite Solognote, sotte et hargneuse, qui de plus avait mal aux dents sans relâche et portait jour et nuit un bandage sous le menton, — les événements les plus ordinaires, tels que le bain du matin et la soupe

vespérale, engendraient des drames où s'usait la patience chrétienne de la baronne...

Toutefois, le plus énervé de tous était assurément le châtelain. Il se plaignait d'insomnies et de maux d'estomac, justifiant ainsi une mine pâlie et un front soucieux qu'on lui remarquait, même avant la pluie, même avant le départ de Rosalie Boisset. Sa femme s'en était inquiétée : elle lui trouvait le caractère moins égal, plus distrait : elle s'étonnait d'un goût de solitude, de méditation, qui contrastait avec son ordinaire sociabilité. L'accroissement des soins domestiques, quand l'institutrice fut partie, empêcha la baronne de beaucoup observer son mari. Mais l'abbé Vicart, dont les petits yeux noirs étaient perpétuellement attentifs sous ses lunettes d'écaille, fit *in petto* deux remarques : la première, que le baron fut, de tous, celui qui parut le moins affecté quand arriva au Val d'Anay la lettre appelant Rosalie à Arlon ; la seconde, que, par contre, sa nervosité s'aggrava considérablement dès que Rosalie eut quitté la maison. La pluie avait, il est vrai, coïncidé avec ce départ : et pour un homme de qui la vie consistait à galoper sur son demi-sang César, à visiter ses fermes et ses champs, à chasser en temps de chasse, à fureter, à pêcher sur l'étang, à jouer au tennis avec ses enfants et quelques voisins, la claustration était une rude pénitence.

Mais justement — l'abbé Vicart s'en avisait — Henri Ropart d'Anay semblait ne pas souffrir outre mesure de cette claustration. On ne le voyait pas, comme d'habitude en pareil cas, le front collé aux vitres, sondant du regard l'horizon et les nuages; il ne tentait pas de brusques évasions vers la ferme la plus voisine. Il était plutôt morne, absorbé dans ses pensées, tenant en main des heures entières un journal qu'il ne lisait guère, ou s'oubliant, sans remuer une carte, devant une table de patiences, et ne sortant de ce silence accablé que pour entrer en fureur, au plus vain prétexte, contre un domestique, contre un des enfants, contre la baronne. Sa seule distraction était d'aller à l'écurie visiter César, lui donner du sucre, veiller au pansage. A d'autres moments, il prenait tout à coup Jean ou Hector par les épaules, et les regardait longuement, leur disant des paroles affectueuses; ou bien il serrait Henriette contre lui et la couvrait de caresses. L'abbé le surprenait encore, les yeux fixés sur la baronne, qui vaquait paisiblement aux soins de la maison, la couvant du regard, tandis que ses lèvres remuaient sans proférer de paroles et que parfois le bord de ses paupières s'humectait.

Dans ce marasme, la visite des Haumont-Segré avait apporté une courte diversion : les enfants, familiers de l'office et de la cuisine,

s'amusèrent des préparatifs d'un déjeuner plus soigné. Le baron et la baronne, discrètement avertis par Croze, pressentaient une demande d'argent. Ils conférèrent à ce sujet, la veille et le matin même : la baronne fut agréablement surprise de trouver son mari très ferme pour le refus, alléguant les dépenses nouvelles qu'exigeait l'éducation des garçons, certaines réparations urgentes dans les bâtiments agricoles, l'achat d'un semoir d'engrais pour la saison prochaine. Il montra à ce propos à sa femme un plan de budget minutieusement arrêté, non seulement pour l'année courante, mais pour les deux suivantes : les ressources étaient indiquées en face de la colonne des dépenses ; on reconnaissait dans ce travail l'esprit d'ordre, l'active patience de Rosalie. « Tu vois, ma chérie, disait le baron, même si j'étais enlevé à l'improviste (ce qu'à Dieu ne plaise), tu n'aurais aucun déboire matériel à redouter... » Et il embrassait la baronne, émue elle-même... Le résultat de ces résolutions et de cet entretien fut que le couple Hautmont-Segré, après avoir déjeuné au Val d'Anay, dut regagner Paris sans emporter autre chose que des paroles de sincère commisération... Mais, dès qu'ils furent partis, le baron, dont l'excellent cœur souffrait d'avoir refusé l'aide à des amis malheureux, retomba dans sa mélancolie irritable, qu'aggravèrent encore, le

soir, de fâcheuses nouvelles. Les pluies incessantes finissaient par causer des dégâts. Un toit des communs avait cédé : l'eau envahissait la buanderie; il avait fallu déménager en hâte la fruiterie. Le Cher débordait; la ferme de Baugis, que le baron possédait aux environs de Selles — à une vingtaine de kilomètres du Val d'Anay — avait dû être abandonnée précipitamment. Toute la récolte de foin, sur les deux rives, était perdue. On parlait de bétail entraîné dans la rivière; on disait même qu'un petit berger de dindons avait péri.

Le lendemain, au lever de l'aube, il pleuvait toujours : l'abbé Vicart, volontiers optimiste, assura pourtant « que le baromètre était meilleur ». Il ne remontait pas : oh! non. Mais enfin, quand on le secouait, l'aiguille, après quelques gambades, se replaçait au même point du cadran. Le baron, plongé dans un mutisme rageur, alla comme de coutume assister au pansage de César, opération que l'impatience de la bête, trop longtemps cloîtrée, rendait peu commode. Ensuite il se retira dans une petite pièce pleine de fusils, de cartouches, de livres agricoles et d'échantillons de céréales, qu'il appelait son cabinet de travail : il y demeura jusqu'au déjeuner. Le courrier, comme de coutume, arriva pendant qu'on était à table. Il contenait — outre les journaux pleins de nouvelles mena-

çantes sur la crue du Cher et de la Loire — une lettre au timbre étranger qui fut ouverte fébrilement par la baronne, avec ce cri : « Pourvu qu'elle nous annonce son retour!... » Hélas! Rosalie n'annonçait pas son retour. La tante d'Arlon n'allait pas plus mal, mais elle n'allait pas mieux non plus, et sa maladie — Rosalie disait tantôt « sa maladie » et tantôt « ses douleurs » sans préciser davantage — nécessiterait peut-être encore assez longtemps la présence de sa nièce. La lettre, d'ailleurs, était brève; sa lecture — que la baronne fit à haute voix pour toute la tablée — causa un vague malaise dont personne n'osa dire qu'il le ressentait : on l'eût souhaitée plus affectueuse; chacun y eût voulu trouver un mot pour soi. Or : « Je me rappelle bien respectueusement au souvenir de tout le monde, » — voilà ce qu'on eut à se partager... Hector, Jean et Henriette firent la moue. Le baron mordillait sa moustache blonde. L'abbé Vicart considérait attentivement l'étiquette d'une bouteille d'eau d'Évian et semblait en apprendre le texte par cœur. La baronne était soucieuse.

Mais à peine fut-on au salon pour le café que les visages se rassérénèrent. A l'improviste, comme sous le coup d'une baguette de fée, le ciel pâlit au zénith, et une lueur de soleil, débile, tremblotante, vint se jouer sur la cafetière et sur les tasses. Elle disparut presque aussitôt : mais

enfin on l'avait vue; elle avait annoncé que le soleil n'était pas mort. On se reprit à espérer. Les enfants projetèrent une promenade jusqu'à la Bonne-Heure, ruisseau voisin que les pluies avaient transformé en large rivière. Et le baron déclara :

— S'il y a seulement une éclaircie, j'en profiterai pour faire prendre l'air à César. Sans cela, ce diable d'animal cassera son box.

La pluie recommença bientôt, en averse furieuse, puis elle cessa complètement pendant une dizaine de minutes: toute la maisonnée prisonnière s'évada sur la terrasse, respirant l'air humide, interrogeant l'horizon. On constata que le ciel n'offrait plus la même affreuse uniformité de brumes fondantes; sur un fond gris clair couraient des nuées plus ou moins sombres, très déchiquetées, qui semaient leurs lambeaux en route. Une averse nouvelle ne réussit pas à chasser de la terrasse les châtelains du Val d'Anay : d'ailleurs elle dura peu; dès qu'elle fut finie, on aperçut le rond blanchâtre du soleil masqué par le brouillard comme par une vitre dépolie... Les oiseaux s'enhardissaient à lancer des coups de gosier, d'arbre en arbre. La nature s'égouttait; et les bruits de toutes ces eaux fuyantes, ruisseaux, chemins creux, rivières gonflées, s'unissaient dans un grondement continu, lointain, assez effrayant.

Le baron regardait et écoutait, immobile à un angle de la terrasse, tandis que les enfants groupés autour de l'abbé s'émerveillaient devant le décor métamorphosé du paysage. Les bois qui formaient le fond de ce décor, et qu'on ne voyait plus depuis huit jours, reparaissaient, si proches qu'on apercevait les branches cassées : mais ils semblaient à présent enceindre un bel étang où se miraient la gaine rugueuse des chênes, l'étui d'argent des bouleaux. Jean, le plus jeune des deux garçons, qui avait une oreille et un œil de Mohican, précisait les limites de cette vaste nappe humide : « jusqu'au gros ormeau de Fraginet... jusqu'à vingt-cinq mètres, à peu près, du champ de seigle... » Il affirmait aussi qu'il distinguait entre eux les divers grondements des eaux déchaînées : « Il n'y a pas que la chute du moulin sur la Bonne-Heure... sûr, sûr, j'entends comme un autre torrent, plus près de Fraginet... Peut-être par-dessus la bonde de l'étang... » On l'écoutait, car il ne se trompait guère et n'affirmait jamais rien au delà de ce que lui révélaient ses sens suraiguisés.

— Papa?

— Mon chéri?

Le baron sursautait, agrippé au bras gauche par le petit Mohican.

— On va pouvoir sortir, dites, avec M. l'abbé, pour aller voir la crue de la Bonne-Heure?...

— Mais certainement... certainement... Moi, je m'en vais profiter de l'éclaircie pour dérouiller les jambes de César.

Il saisit des deux mains le mince et long gamin — son préféré — par la ceinture, le leva tout droit devant lui, le regarda avec une tendresse dont l'enfant se sentit confusément remué, l'embrassa, et, le déposant à terre, rentra brusquement dans la maison. Un domestique emportait les tasses à café.

— Jules, savez-vous où est Madame? demanda le baron.

— Madame est allée jusqu'à la fruiterie voir les dégâts.

Il hésita, puis demanda encore :

— Où sont Violette et Marguerite ?

— Elles doivent dormir, là-haut... Monsieur le baron veut que je demande à Lucie?

— Non, c'est bien... Allez!

Il demeura un moment, immobile, dans le salon. Puis, se décidant, il gagna le vestibule, la cour, l'écurie... Comme les domestiques n'avaient pas fini de déjeuner, il sella lui-même César, de la vieille selle, la selle des jours de pluie. Dans la sellerie, il trouva son équipement de cavalier qui l'y attendait toujours, pour les courses décidées à l'improviste : les vieilles bottes, la vieille pèlerine, un feutre brun très fatigué. L'étalon, rendu fou par l'espoir du

grand air et de la course, ruait en catapulte contre ses bat-flanc.

— Attends! attends! César, fit le baron... Nous partons.

Ayant d'un coup d'œil constaté qu'il était bien seul, il ôta son feutre, fit le signe de la croix. Ses lèvres remuèrent, tandis que, le regard vers les rudes solives de l'écurie, sa figure s'exaltait dans une expression de supplication intense. Un sanglot sans larmes le secoua... Cependant, César arrondissait vers lui son col puissant, tendant les naseaux, l'observait de ses gros yeux vitreux, et hennissait doucement. Ropart d'Anay refit le signe de la croix, se recoiffa, traça sur la muraille, du pouce et de l'index réunis, une croix invisible. Enfin, il détacha l'étalon, qui le suivit à la bride, en pétaradant. Quelques instants après, les enfants et l'abbé, qui n'avaient pas quitté la terrasse, aperçurent cheval et cavalier s'éloignant au petit galop de chasse, sur le chemin privé qui rejoignait, au bout de trois kilomètres, la route de Romorantin à Croix-sur-Cher. Hector, Henriette et Jean poussèrent des cris joyeux, agitèrent leurs mouchoirs. Mais sans doute le baron n'entendit pas, car il ne se retourna point. Longtemps la tache mouvante fut suivie des yeux, jusqu'à ce que la corne des bois la masquât. Jean, le petit Mohican, continua de prêter l'oreille. Il dit enfin :

— Papa a tourné du côté de Croix-sur-Cher

L'abbé, Henriette et Hector s'efforcèrent de contrôler l'affirmation de Jean. Mais ils n'entendaient que le vaste bruit des eaux, issu, semblait-il, de tout l'horizon, et, plus près, les clameurs des pinsons et des moineaux, ranimés par l'espoir du soleil. Impatients eux-mêmes de s'ébattre, les enfants entraînèrent leur précepteur — qui invoquait l'heure habituelle de la leçon — jusqu'auprès de la baronne : un congé exceptionnel fut demandé et accordé pour cette après-midi, afin qu'on pût aller « voir la crue de la Bonne-Heure ». Et bientôt il ne resta dans le château, avec les domestiques, que l'active ménagère, visitant soigneusement son logis, examinant et notant un à un — comme Rosalie lui en avait donné l'habitude après chaque orage ou chaque longue pluie — ces méfaits de l'eau, presque insensibles dans les villes, mais si redoutables pour la maison isolée qui offre aux intempéries, sans protection, toutes ses façades et toutes ses toitures.

Le ciel — vers six heures — était presque entièrement rasséréné, et, seule, une ligne immobile de nuages gris clair occupait encore le sud-ouest, reculant peu à peu comme un corps d'armée en retraite, quand l'abbé Vicart et les trois enfants regagnèrent le château. Ils furent surpris d'apercevoir sur le bord de la route pri-

vée, devant l'entrée du parc, Mme Ropart d'Anay qui les guettait. Henriette courut à elle.

— Vous n'avez pas rencontré papa? demanda la baronne.

— Non, mère. Il n'est pas rentré?

La baronne fit signe que non. L'abbé et les deux garçons rejoignaient. Les questions s'échangèrent. On s'étonna. Parti à deux heures et demie, pas rentré à six, où pouvait donc être allé le baron?

— Il n'y a toutefois pas lieu de s'inquiéter, fit observer l'abbé Vicart. Depuis que je suis au Val d'Anay, certaines randonnées de M. le baron l'ont tenu absent encore plus longtemps.

— Quand il est allé à Preuilly, chez notre cousin de Bourquoy, dit Hector.

— Et quand il a consulté le docteur à Orléans, pour Zalie.

— Oui, fit la baronne, regagnant lentement et comme à contre-cœur le château, avec l'escorte du précepteur et des enfants. Seulement, ces fois-là, il allait à un endroit déterminé, où il devait mettre pied à terre, se reposer et laisser reposer son cheval. Et puis, nous étions prévenus... Aujourd'hui il est parti sans même m'avertir, comme quand il ne quitte pas la propriété...

— Il a dit qu'il voulait seulement faire prendre l'air à César, dit le petit Mohican.

Et soudain il devint silencieux. Il se rappela comme son père l'avait regardé tendrement, puis serré contre son cœur, avant de sortir. Il eut envie de raconter cela : puis il ne sut comment dire; une pensée vague et forte, qui était en lui, ne trouvait pas d'expression.

On réintégra la maison. Mme Ropart d'Anay dit à l'abbé :

— Henri était inquiet, hier soir, quand les nouvelles de Baugis sont arrivées ici. Mais je ne puis croire qu'il ait fait faire à César une course de quarante kilomètres, et qui demanderait six heures au moins... Et sans nous avertir!...

— M. le baron a peut-être seulement poussé jusqu'au Cher, pour se rendre compte de la crue, pour recueillir des nouvelles dans la contrée même, sans toutefois atteindre Baugis. Jean prétend que le cheval a tourné du côté de Croix. N'est-ce pas, Jean?

— Oui, fit l'enfant, qui sursauta, absorbé encore dans le souvenir chaud, un peu douloureux, de l'étreinte paternelle.

— Croix n'est qu'à neuf kilomètres d'ici... M. le baron a pu descendre chez mon confrère l'abbé Poitou... Ou chez Mme de Lugregé...

— C'est possible, après tout, répliqua la baronne. Mais qu'il est tard!... Heureusement qu'il reste encore deux heures de grand jour.

Les enfants montèrent dans leurs chambres

afin d'ôter leurs vêtements souillés et de s'habiller pour le dîner qu'on servait à sept heures et demie. Avant le dîner, l'abbé les réunissait habituellement dans la salle d'études, et, sans qu'ils eussent à toucher une plume, sans qu'ils risquassent de se salir, il leur faisait, sur la vie chrétienne, une petite allocution qu'il savait fort adroitement accrocher aux menus événements de la journée. Ce soir-là, les voyant impatients, distraits par le moindre bruit — car à sept heures cinq minutes le baron n'était pas encore de retour — il se recueillit, avant de parler, un peu plus longtemps que de coutume. Et son jeune auditoire lui-même fut frappé du ton grave dont il parla.

— Mes enfants, prononça-t-il, nous sommes tous un peu anxieux en ce moment : le chef de la famille est absent; il n'avait pas annoncé que son absence dût se prolonger ainsi. Toutes nos pensées convergent donc vers lui; nous voudrions forcer le temps à courir plus vite, afin d'être déjà à la minute où votre père vous embrassera... Eh bien, je veux vous dire quel acte d'énergie Dieu exige, en pareil cas, de bons petits chrétiens tels que vous. C'est justement de combattre cette fiévreuse anxiété par un acte préalable de soumission à Sa volonté. Et non pas la soumission du bout des lèvres! Combien de gens articulent quotidiennement la phrase

du *Pater* : « Que votre volonté soit faite », au moment même où ils s'efforcent de fléchir la volonté divine pour la conformer à la leur!... Dieu vous demande, en des heures angoissantes comme celles-ci, l'acceptation par avance de ce qu'ont arrêté ses décisions souveraines. Faites cet acte de soumission; faites-le de tout votre cœur. Dites : « Mon Dieu, je vous confie papa; vous savez comme il nous est nécessaire et comme nous l'aimons; que votre Providence nous donne la force de nous soumettre à vos desseins... »

A ce moment, Jean se leva de sa chaise et s'écria, le visage décomposé :

— Mais papa n'est pas mort, n'est-ce pas? monsieur l'abbé.

L'abbé répliqua sans hésiter :

— J'ai la conviction que votre père est vivant, et plein de santé.

Il mit un tel accent de fermeté dans ces paroles que les trois enfants se sentirent réconfortés et ne lui demandèrent rien de plus.

Cependant le premier coup de cloche, annonçant le repas du soir, avait sonné... Une demi-heure s'écoula; toute la famille se trouva réunie dans le salon. La baronne, qui jusque-là avait gardé son sang-froid, commençait de faiblir : le jour baissait, emportant cette impérieuse force de résistance et d'espoir que la lu-

mière infuse aux humains. Avec la nuit qui tombait, un air de catastrophe envahit la maison. L'ordre habituel fut bouleversé : et, comme sur un navire en détresse, les distances sociales s'abolirent. On vit les domestiques pénétrer les uns après les autres dans le salon, appelés à donner leur avis, à livrer ce qu'ils pouvaient détenir de renseignements. Le baron avait-il confié à quelqu'un d'entre eux l'intention d'une course lointaine, par exemple d'aller à Baugis constater les effets de la crue ? Quelqu'un l'avait-il aperçu depuis le moment où il avait quitté la route privée ? Le maître d'hôtel, le petit valet de pied qui servait aussi de groom et de palefrenier, la cuisinière, le jardinier, Lucie, toujours mentonnée de son mouchoir, formèrent bientôt au milieu du vaste salon aux boiseries blanches, garnies de portraits d'aïeux, un groupe bruyant et libre, où l'on discutait, où l'on se contredisait, où les mots de l'office et de l'écurie se donnaient carrière... La baronne ne les gouvernait plus ; l'abbé, se gardant bien d'imposer silence, semblait, par son attention, par ses questions aussi, les encourager à parler... Quant aux enfants, — que la phrase de leur professeur : « Votre père est vivant et plein de santé », avait absolument rassurés, — tout ce bruit, tout ce bouleversement de l'ordre accoutumé commençait à les divertir ; tel mot paysan du jardinier, telle réplique prétentieuse du

maître d'hôtel, provoquaient de leur part des rires étouffés. D'ailleurs, la collecte des renseignements utiles parut maigre. A aucun des domestiques le baron n'avait annoncé le projet d'une longue randonnée : le petit palefrenier avait remarqué cependant, affirma-t-il, que « M. le baron s'était encore plus occupé de César que d'habitude, cette semaine... » Mais la claustration imposée par la pluie n'expliquait-elle pas les visites plus fréquentes à l'écurie? Le maître d'hôtel raconta qu'avant de sortir M. le baron s'était informé « où était Mme la baronne, où étaient Mlles Marguerite et Violette... » Le garde, qui arriva le dernier, botté, le fusil en bandoulière, exhalant une odeur de forêt mouillée et de chiens en sueur, avait bien aperçu M. le baron sur la route de Croix, mais un instant seulement: « M. le baron s'était mis au trot, comme pour une bonne course... » Tel fut l'apport du garde: en outre, répondant à une interrogation de l'abbé, il déclara qu' « il avait remarqué une chose... que M. le baron ne lui avait pas donné d'ordres depuis huit jours pour voir les furets, comme d'habitude... Sans doute que c'était à cause de cette sacrée pluie... »

A ce moment, Jean de Ropart d'Anay se remémora une troisième fois le regard et l'embrassement de son père sur la terrasse : et, plus que les deux autres fois, il eut conscience que ce re-

gard et cet embrassement étaient des incidents extraordinaires et qu'il y avait un rapport entre eux et l'absence prolongée du baron. Il fût encore sur le point de dire : « Papa m'a regardé et m'a embrassé autrement que d'habitude, tantôt... » Mais, cette fois encore, il ne dit rien. Il eût parlé devant son frère et sa sœur, devant les domestiques, devant l'abbé; sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, la présence de sa mère le gênait.

« Je le dirai ce soir à M. l'abbé, » résolut-il... Et tout de suite sa pensée vola ailleurs : debout contre une fenêtre entr'ouverte, il guetta les bruits dans l'éloignement; il se dit : « Voilà le petit train de Romorantin qui passe sur le viaduc. »

Le congrès des domestiques tournait à la cacophonie, voire à la dispute; on les expulsa. Le garde et le groom furent dépêchés à bicyclette chacun dans l'une des directions qui aboutissaient à la route privée... Huit heures étaient largement passées. On fit dîner les enfants avec l'abbé; tous quatre mangèrent de bon appétit. La baronne était demeurée dans le salon, refusant de se mettre à table. Entre deux services, l'abbé, avalant soigneusement la dernière bouchée et s'essuyant minutieusement les lèvres, allait l'exhorter et la consoler; il la trouvait aux écoutes, la main fiévreuse, les yeux rouges. Elle répétait obstinément : « Pourquoi ne m'a-t-on

pas appelée tantôt, puisqu'il me demandait?... Pourquoi ne m'a-t-on pas appelée?... » L'abbé insistait sur son ferme espoir que le baron n'était retenu par aucun accident où sa vie, sa santé fussent compromises. Mais la baronne frappée à son tour, comme sa fille et ses fils, de son accent assuré, lui ayant demandé : « Enfin, monsieur l'abbé, savez-vous donc quelque chose de plus que moi?... » il battit aussitôt en retraite, protesta qu'il émettait seulement une idée, qu'il traduisait une conviction intime.

Les enfants, à l'ordinaire, se couchaient à neuf heures. Ni l'abbé ni la baronne ne purent se résoudre, par ce soir d'anxiété, à l'application du règlement. Henriette, Hector et Jean étaient déjà trop grands, tous les trois, pour qu'on ne les associât point à l'inquiétude commune. Il ne fut pas question d'aller au lit : la baronne seule monta, comme de coutume, inspecter la chambre des jumelles. Privées de Rosalie, les jumelles avaient le sommeil plus incertain, plus nerveux : et ce soir-là particulièrement, leur instinct de jeunes animaux flairant de l'insolite dans la maison, elles écarquillaient encore à neuf heures leurs quatre prunelles bleues, au vif désespoir de Lucie. Les calmer, les endormir, divertit quelque temps leur mère de son angoisse. Cependant, l'abbé et les enfants avaient quitté le salon, avaient gagné le parc,

puis le chemin privé : ne semble-t-il pas à ceux qui attendent qu'en allant au-devant de l'absent, non seulement on le rencontrera plus tôt, mais qu'on exercera sur lui une mystérieuse attraction, et qu'il saura mieux s'orienter, et qu'il hâtera sa marche? La nuit était claire, bien que sans lune. L'occident s'empourprait encore de vagues reflets crépusculaires. Le ciel, pâle et parfaitement pur, s'étoilait lentement. Au ras du sol, principalement sur les pelouses, traînait une légère couche de brouillard. Les eaux déchaînées grondaient toujours au loin, d'un grondement accru par le silence nocturne : plus près, dans les fossés du chemin privé, où s'avançaient l'abbé et les trois enfants, l'eau courait, au contraire, avec le bruit preste et chuchotant d'un ruisseau montagnard... Ils avancèrent d'abord tout doucement, guettant les rumeurs, scrutant l'horizon : puis, inconsciemment, ils hâtèrent l'allure; il leur tardait d'arriver au croisement du chemin privé et de la route départementale.

Ils marchaient depuis moins de cinq minutes quand Jean s'arrêta et dit :

— Voilà papa.

Ses trois compagnons écoutèrent.

— Je n'entends rien, dit l'abbé.

— Voilà papa, répéta Jean. César revient par la route de Croix... Oh! il se presse...

En vrai petit Mohican, il se jeta à terre et

colla son oreille sur le pavé du chemin. Puis, se relevant :

— Oui. C'est bien César... Il galope, il galope !... Papa doit le talonner... Seulement, il y a un bruit, aussi... un drôle de bruit... un bruit de fer... comme un officier qui galoperait avec son sabre.

— Ah !... j'entends aussi, fit l'abbé.

En effet, le galop d'un cheval devenait perceptible, même pour des oreilles ordinaires. Les trois enfants se massèrent contre la soutane de l'abbé ; ils ne dirent pas, et l'abbé non plus ne dit pas l'inquiétude qui commençait à les étreindre tous : ce galop dont le bruit grandissait était par trop vertigineux, galop de fuite ou de poursuite ; la hâte du retour ne suffisait pas à l'expliquer... Alors, dans cette nuit où persistait une indéfinissable clarté, immobile sur la route, le petit groupe humain attendit, si serré, qu'ils percevaient les uns les autres le bondissement de leurs cœurs... Un brusque accroissement du bruit de galopade : c'est le cheval qui tourne à la greffe du chemin privé... Leurs yeux s'exténuent sur l'ombre, cherchent à voir quand même... Hallucination ou réalité, voici la chose noire mouvante qui se sépare du noir immuable, qui y pratique comme une trouée visible... Les quatre témoins se rangent instinctivement vers le bas-côté du chemin : la vue, l'ouïe, voudraient

s'abriter aussi, ne pas entendre, ne pas voir, et pourtant l'effort des sens se concentre, s'exaspère... Une silhouette de quadrupède affolé, un cheval d'Apocalypse, couleur de boue et de nuit, autour de qui voltigent des choses en lambeaux, et dont ils se rappelleront toujours la tête horizontale, naseaux tendus, oreilles rabattues en arrière, et des yeux de feu, — une silhouette formidable a jailli de l'ombre, bien plus soudaine qu'ils ne l'attendaient; le vent de son passage les a souffletés; elle a de nouveau disparu dans la nuit, qu'ils ne s'expliquent pas comment elle est si vite venue sur eux.

— Qu'est-ce que c'est? dit l'abbé, la voix chavirée.

— C'est César, répond Jean, qui a vu. Mais papa n'est pas dessus. Les étriers battent...

Et, bravement, il s'élance vers le château, après le fantôme... Les autres s'échelonnent à sa suite, Hector, qui court moins vite que son cadet, puis Henriette, puis l'abbé vite distancé, vite à bout de souffle, vite réduit à ralentir pour reprendre haleine... Il parle à demi-voix, comme quand il lit son bréviaire :

— Ma foi! je n'y comprends plus rien.

Il s'arrête encore :

— A moins que...

Et cette fois sa curiosité à vérifier la nouvelle hypothèse l'aiguillonne si bien qu'il repart vers

le château presque au pas gymnastique. Dans la cour des communs, à la lueur des lanternes d'écurie et de bicyclette, les domestiques sont rassemblés autour de César haletant, tremblant sur ses hautes jambes maigres, l'œil maintenant presque éteint, la bave aux dents, des morceaux de roseaux, des brindilles de bois accrochés à la selle et aux étriers, le bridon rompu, et la robe si incroyablement souillée de vase sèche qu'il a l'air d'une statue de boue... Autour de lui, la rumeur chuchotante des gens consternés : « Tombé dans la rivière... La crue... M. le baron s'est peut-être ensauvé... » Henriette, Hector et Jean courent à l'abbé; ils sanglotent; ils disent : « Papa... monsieur l'abbé... papa est tombé! Où est papa, maintenant?... » Voici le groom qui revient sur sa machine : il a été croisé par César à la hauteur de Fréginet; il a rebroussé chemin aussitôt: mais César allait si vite!... « Monsieur l'abbé... vous disiez que papa était bien portant... » sanglote Hector d'un ton de reproche. L'abbé le calme du geste, s'approche du cheval, si épuisé qu'on craint à chaque instant de le voir s'écrouler par terre. L'abbé seul paraît avoir tout son sang-froid; il remarque que la sous-ventrière tient par une seule boucle; il s'assure que les boucles des deux autres courroies sont intactes, et aussi les courroies correspondantes. Ainsi, elles n'ont pas

cédé à un choc; elles ont été débouclées à la main; et la troisième boucle, par hasard, s'est trouvée assez solide pour ne pas casser au cours de l'effrénée galopade. L'abbé dit aux enfants :

— Rien ne prouve que votre père était en selle quand César est tombé à l'eau ou s'est échappé. Voyez : on dirait que César s'est échappé pendant qu'on le dessellait... Mais il faut aller voir votre maman.

Il gagne le salon. Dans un fauteuil, la baronne, excédée de fatigue, usée par l'attente, s'est endormie : elle n'a rien entendu, ni du retour de César, ni des rumeurs de la cour. Au pas de l'abbé, elle s'éveille en sursaut, bégaye :

— Henri ?... Henri ?...

— Madame, dit l'abbé... nous ne savons rien de précis... Mais, de toute façon, vous allez avoir besoin de votre courage de chrétienne...

III

UN CONSEIL DE FAMILLE

Dans l'appartement des Corbellier, où s'échantillonnait somptueusement — du Louis XVI à l'art belge — le « genre tapissier » qui sévit à Paris en ce début du XXe siècle, une seule pièce échappait à la mode : le cabinet du maître du logis. Comme presque tous les timides asservis, Maurice Corbellier s'attachait âprement à un certain nombre de volitions obscures, d'indépendances chétives : ainsi des peuples conquis réfugient leur patriotisme dans la couleur d'un ruban ou l'air d'un refrain. Maurice Corbellier, héritier de la porcelainerie Auguste Corbellier, gardait au cœur le culte de son père, l'inventeur, le fondateur : et, malgré les querelles d'Emmeline et les sarcasmes

de Jacques, le cabinet du fils, rue Montaigne, reproduisait exactement, encadrant les mêmes meubles, la décoration de celui qu'avait installé avenue d'Aubervilliers, vers 1885, Auguste Corbellier, aux premiers sourires de sa fortune. Ce ne fut pas l'époque la plus éclatante du goût français. Emmeline et Jacques avaient beau jeu de railler les corniches, les portes, les lambris peints en noir, sertis de filets rouges; tout le mobilier, bureau, cartonniers, sièges, en poirier non moins noir, les sièges garnis de granité rouge; sur les murs un papier imitant de son mieux le même granité rouge; sur la cheminée, une pendule et des flambeaux en marbre noir orné de bronzes. La pendule représentait une Ariane librement imitée de celle de Dannecker, assise sur un tigre pacifique. Le cadran était noir avec des chiffres et des aiguilles dorées. Les flambeaux ne portaient pas de bougies, mais bien d'immobiles flammes de bronze doré : entre leurs branches s'empoussiéraient deux plumes de paon — une par flambeau — les mêmes avec lesquelles Maurice, enfant, demandait parfois à son père la permission de jouer... Oui, cette pièce portait la date de cette étrange épidémie de sombre où les Parisiens innovèrent d'accrocher aux vitrages des rideaux en tulle noir; oui, cette pièce était mélancolique et fanée. Pourtant, quand on avait parcouru tout l'appartement

installé au goût d'Emmeline, galimatias de faux ancien et de moderne hurluberlu, on éprouvait en pénétrant dans le cabinet de Maurice Corbellier cette sensation d'apaisement que donne la rencontre d'un honnête notaire de province parmi les rastaquouères et de faux artistes. Et, pour dire vrai, c'était la seule pièce de la maison qui eût du style — dans le sens absolu du mot — c'est-à-dire de l'harmonie et de l'authenticité.

Ce matin-là, en pyjama bleu et ses rares cheveux fort en désordre, Maurice Corbellier était assis sur son fauteuil curule de poirier noir, devant sa table-bureau de poirier noir garnie de drap rouge. La table était couverte d'une quantité de journaux épars. Corbellier les prenait et les rejetait les uns après les autres, avec des gestes d'impatience fébrile, des claquements de la langue contre le palais, des regards vers la porte noire à filets rouges qui donnait sur les appartements. Il murmurait :

— A dix heures et demie, *elle* pourrait être prête... Ou bien, alors, qu'elle me laisse entrer chez elle... Et Croze qui va arriver! C'était bien la peine de le déranger!

La porte noire s'ouvrit : ce ne fut pas Emmeline qui entra, Emmeline, que son mari attendait depuis trois quarts d'heure. Ce ne fut pas Em-

meline, et pourtant le visage de Corbellier se rasséréna. Loute, habillée pour se rendre à son cours, Loute en costume bleu de roi et en blouse fraîche, ses cheveux blonds biens tirés, Loute sentant le bain et le linge propre, venait embrasser son père.

— Ma petite fille! Ma petite fille!

Il la prit sur ses genoux, et leurs deux visages ingrats, qui se ressemblaient (même teint de son, mêmes traits gauchement dessinés, comme inachevés, même pigment pâle de cheveux et de prunelles), leurs deux visages se frottèrent avec tendresse, avec bonheur, l'un contre l'autre. Maurice répétait : « Ma petite fille... Ma petite fille... », et Loute, en écho, ronronnait : « Mon papa... mon papa chéri... » Cette effusion quotidienne calmée, la fillette remarqua l'abondance inusitée des journaux :

— Qu'est-ce qui arrive? Il y a la guerre?

Et aussitôt elle lut, en « manchette » sur l'un d'eux : *Le Mystère du Val d'Anay.*

— Le Val d'Anay, questionna-t-elle, c'est chez Henriette Ropart?

— Mais oui... Une chose terrible, ma petite Loute. Le père de ton amie a eu un accident de cheval, avant-hier... le long du Cher, qui a débordé à cause des dernières pluies... Il est tombé dans la rivière... On a retrouvé son chapeau, un mouchoir et une veste que l'eau a rejetés.

Et le cheval est rentré tout seul au Val d'Anay.

Loute avait écouté, les doigts jouant avec les brandebourgs du pyjama bleu. Elle fixa ses yeux sur les yeux pareils de son père et dit posément :

— Mais alors, puisqu'on sait tout cela, pourquoi est-ce qu'on dit : le *mystère* du Val d'Anay?

Maurice toussota :

— Parce qu'on n'a pas retrouvé le corps du baron... et que personne... en somme... n'a vu l'accident... Alors, ce sont des conjectures, tu comprends.

— Oui, dit Loute, dont l'imagination était romanesque... Il reviendra peut-être dans... dans beaucoup d'années, avec les cheveux tout blancs et énormément d'arg...

La porte noire s'ouvrit de nouveau ; Emmeline Corbellier parut, dans un déshabillé matinal d'une parfaite élégance : mais ces atours, non plus que les deux heures de soins donnés à la toilette, ne dissimulaient guère les ravages du souci et de l'insomnie ; son visage évoquait la déplaisante idée d'une chose bouillie, puis frottée de blanc gras. Loute eut beau sauter à terre, elle n'échappa point à la réprimande :

— Loute, je t'ai déjà défendu de traîner sur les genoux de ton père... A ton âge, c'est grotesque, c'est inconvenant...

— Elle n'était pas sur mes genoux, dit Mau-

rice, mentant sans vergogne. Elle venait m'embrasser avant de partir pour le cours. Sauve-toi, ma chérie... Mais vous, Emmeline, comment allez-vous?

Tandis que Loute s'esquivait, échangeant avec son père un coup d'œil d'affectueuse complicité, Emmeline s'assit dans le fauteuil voisin de la table noire.

— Moi, fit-elle... je n'ai pu fermer l'œil... Aussi j'ai une mine !...

Et, venant tout de suite à ce qui l'inquiétait :

— Croze n'a toujours rien répondu?

Corbellier fit « si! » de la tête : et aussitôt Emmeline se rasséréna :

— Vous auriez pu me le faire dire!... J'étais si inquiète après ce téléphonage inutile d'hier. Cette absence à laquelle on ne comprenait rien...

— Ma chère, s'excusa Corbellier, il y a plus d'une heure que je vous attends!

— Alors, il va venir?

— Il devrait être ici. Je l'ai atteint dans son lit, avant huit heures, par un coup de téléphone. Je l'ai mis au courant des ennuis que Jacques nous donne. Il n'en revient pas... Il dit que nous nous couvririons de ridicule en permettant ce mariage...

— Parbleu!...

— Et qu'il se charge, si l'Italienne insiste, de la faire expulser...

— Tu vois? Il n'y a que lui pour arranger les choses, s'écria Emmeline avec admiration. Ah! c'est un ami, celui-là... Mais pourquoi était-il absent hier, et introuvable?

— Ma chère!... C'est tout un drame! Croze a été appelé hier par dépêche au Val d'Anay parce que son beau-frère a disparu.

— Le baron Ropart?

— Oui. Les journaux ne sont pleins que de ça. Tiens... vois... Le *Matin*... Le *Journal*. Avant-hier le baron est sorti à cheval pour aller visiter une propriété qu'il a au bord du Cher... Le soir, le cheval est revenu seul, couvert de boue, les étriers battants.

— Alors, Henri s'est noyé?

Corbellier fit un geste évasif.

— On le croit, au Val d'Anay... ou du moins on le dit... Mais, d'après les journaux, la police aurait une autre idée.

— Une fugue?...

— Oui... Une fugue... avec la simulation d'un accident.

Emmeline haussa les épaules :

— C'est idiot. Henri adorait sa femme. C'était un mari et un père modèle.

— Monsieur, fit le valet de chambre du seuil de la porte noire, voilà M. Croze.

Emmeline se leva, la figure soudain si colorée de sang, les yeux si ranimés d'influx nerveux,

qu'elle fut jeune au moment où son sourire d'amante indéfectible accueillit le sous-secrétaire d'État. Elle avait passé une nuit de cauchemars, affolée par un rendez-vous manqué la veille, sans un mot qui l'avertît avant l'heure ou la rassurât après. En revoyant Croze pareil à lui-même, souriant, suant, vêtu à la diable, la main tendue, elle buvait de la vie.

— Belle madame, mes devoirs... Bonjour, mon vieux Corbellier. Mâtin! le pyjama dernier cri... Quel luxe! C'est égal... Vous en avez de joyeuses! Le téléphone à sept heures du matin... J'ai cru que les Allemands entraient à Lunéville.

Il s'assit, bedonnant, les jambes écartées, caressant Emmeline d'un regard qui voulait lui dire: « Calmez-vous... rien n'est changé... » Puis :

— Alors, mes enfants, vous avez des embêtements?... Quant à moi, vous savez ce qui m'arrive?

— Oui, dit Emmeline. Nous avons lu... et nous vous remercions doublement de vous être dérangé tout de même pour nous... Votre pauvre belle-sœur doit être dans un état!...

— Eh bien, chère amie, ma belle-sœur est vraiment très d'aplomb. On a beau dire... la religion, quand c'est sérieux, ça vous cale une dame. Elle est convaincue que son mari est mort, noyé ou assassiné... Elle repousse avec une

sorte d'irritation les espérances qu'on essaie de lui suggérer. Elle dit : « Si Henri vivait, il aurait, depuis quarante-huit heures, trouvé moyen de réconforter sa femme et ses enfants. » Elle fait habiller tout son monde en noir, elle-même prend le deuil; on dit une messe des morts ce matin au Val d'Anay... Et, malgré cela, elle reste ferme comme un roc, suppléant le mari disparu, veillant à tout. La foi... et puis, peut-être aussi, la race, il y a du bon dans tout ça...

Depuis qu'il était au ministère de la Guerre, Croze avait sensiblement dilué le rouge de ses opinions. Certains journaux de gauche l'accusaient même de favoriser nettement les officiers d'opposition.

— Est-ce que vraiment... vous croyez à la noyade? questionna Corbellier

Croze prit un air d'augure :

— Mystère!

Emmeline, qui défendait toujours, fût-ce à l'aveuglette, la vertu conjugale, renouvela sa protestation :

— Jamais, jamais, je n'admettrai qu'un homme comme le baron Ropart... un homme intelligent... qui adorait sa femme... Si les journaux insinuent ça, on devrait les interdire, les condamner à payer des amendes, les...

— Prenez garde, jolie madame! Ne vous emballez pas sur mon beau-frère! D'abord, entre

nous, il n'avait pas inventé la panclastite, le brave Henri! Oh! un cœur de cristal... mais pas fort... L'histoire du cheval, du mouchoir, du chapeau et de la veste le prouve bien.

Confidentiel, se rapprochant de ses interlocuteurs, Croze chuchota :

— Voyons, mes enfants, ça ne tient pas debout, tout ça. Au premier mot que j'en ai dit ici au préfet de police, il m'a arrêté : « Votre beau-frère est en ce moment avec une femme... Cherchez la femme. » Voilà ce que m'a dit Lehoux. Et ça crève les yeux.

— Mais quelle femme? murmura Corbellier...

— Cherchez bien...

Il riait, bon enfant, oubliant déjà le revers tragique de l'aventure, la fausse veuve, les faux orphelins, et le scandale dans une famille si proche de la sienne.

— On voyait au Val d'Anay une vicomtesse Brozier, ou Broziat, assez évaporée, proféra sévèrement Emmeline.

— Mais non, mais non... Bien plus près de lui que ça...

— L'institutrice?

— Vous y êtes, madame. Rosalie Boisset a quitté le Val d'Anay il y a huit jours, sous prétexte d'aller soigner une tante aux environs d'Arlon. J'ai télégraphié hier soir au préfet de

la Meuse. La tante d'Arlon n'existe pas... Cet imbécile d'Henri! Monter un coup pareil quand il n'avait qu'à installer sa petite amie à Asnières.

Le ménage Corbellier demeura un moment stupéfait. Croze reprit, jetant les yeux sur les aiguilles d'or du cadran noir :

— Dans vingt-quatre heures, tout cela sera clair comme le soleil, et voilà bien ce qui m'embête... Car vous pouvez être sûrs qu'on va me nommer dans tous les journaux, à propos de cette histoire de brigands, — moi qui n'y suis pour rien, et dont la femme n'a que le tort d'être née de Sauzon, comme la baronne Ropart.

Au ton dont il le disait, on sentait bien qu'il n'était pas tellement fâché qu'on divulguât cette alliance.

— Mais ce n'est pas pour parler de cet idiot d'Henri que je suis venu vous voir, hein? poursuivit-il. Il paraît que, vous aussi, vous avez votre institutrice incarnée, mes enfants? Seulement, ici, ce n'est pas sur le patron qu'elle a jeté son dévolu? Aimeriez-vous mieux ça, amie? Maurice filant à l'étranger avec la superbe Sandra?

Familier, il donna, tout en riant, une petite tape sur le beau bras nu d'Emmeline. A l'hypothèse qu'il aurait pu séduire l'Italienne, Corbellier avait rougi comme un adolescent.

— Vous avez tort de plaisanter, balbutia-t-il.

C'est très grave. Jacques a déclaré à sa mère, hier matin, qu'il est bien résolu à épouser Sandra dès qu'il sera majeur.

— Et il sera majeur?...

— Dans cinq mois.... en décembre prochain, par conséquent.

— Bon! fit le député. Nous avons le temps de nous retourner. Est-elle sa maîtresse?

Maurice rougit encore, mais ne répondit pas. Emmeline murmura :

— Ils se rencontrent hors de la maison.

— Alors?... voyons?...

— Eh bien, ce n'est pas sûr. Jacques est tellement respectueux avec les femmes.

— Oui... oui... il l'était même trop à un certain moment... Et ça lui nuisait dans le monde.

— C'est pour cela, reprit Emmeline, que j'avais vu sans déplaisir son goût pour cette Sandra. J'étais convaincue qu'il ne risquait rien; vous n'imaginez pas combien ce garçon — qu'on disait ennemi des femmes — avait vécu déjà dans des intimités féminines. Mme d'Albany, la princesse de Pamiers, tant d'autres, le recevaient à toute heure, dans leur chambre, dans leur cabinet de toilette, presque dans leur bain... Une seule chose aurait dû me mettre en garde... une chose nouvelle...

— Quoi?

Emmeline, non sans embarras, répondit :

— Il avait cessé de fréquenter ses amis... le comte d'Ambline, le jeune Carle Volberg...

— Oui, fit Croze... Toute là bande.

Ils se turent, inquiets, malgré la débilité de leurs principes moraux, du terrain suspect sur lequel il leur fallait s'engager. Aucun des trois n'osa dire encore, cependant, ce qui était au fond de leurs trois pensées : « Quel dommage qu'il ait cessé de fréquenter la bande! » Oui, c'était là leur pensée unanime; ils savaient bien qu'elle était unanime; ils cherchaient seulement un moyen de se la communiquer. Mais une vague pudeur les retenait encore, car aucun des trois n'était foncièrement corrompu. Corbellier pratiquait même un certain stoïcisme résigné qu'on eût pu admirer si la timidité, l'horreur de la décision, n'en avaient été les raisons profondes. En somme, tous trois s'accordaient sur cette moralité bourgeoise moderne qui a pour axe l'importance de l'argent et qui consiste à respecter l'argent d'autrui tout en défendant âprement le sien. Devenus presque étrangers l'un à l'autre dans la vie conjugale, la femme et le mari se concertaient sincèrement pour empêcher ce scandale : une étrangère pauvre s'alliant à leur fils. Et sur ce point leur entente était si parfaite qu'ils avaient, ensemble, convoqué l'ami puissant, plein des mêmes idées.

Aucun des trois ne sut trouver la formule avouable pour regretter la déroute de « la bande ». Emmeline osa dire :

— D'Ambline m'a pourtant assuré que Jacques est encore très aimable avec *eux,* quand il *les* rencontre dans le monde. Seulement Sandra l'empêche de les recevoir à la maison et d'aller chez eux. Faut-il qu'elle ait pris de l'influence sur lui! D'Ambline et Jacques étaient inséparables!

Le conseil de famille fut un instant silencieux. Puis Croze, d'un ton d'avocat qui déblaie une affaire, déclara, attentivement écouté par les deux autres :

— Mon avis est qu'il n'est pas trop tard pour agir, pour enrayer. Jacques n'aura vingt et un ans qu'à la fin de l'année; d'autre part, tel que je le connais, ce n'est pas un garçon à tout briser, à se dresser contre la loi du pays et l'autorité des parents.

— Oh! ça... sûrement pas, fit Emmeline. Il me l'a dit hier encore.

— Bon! D'ailleurs, la demoiselle est probablement bien trop diplomate, trop personne à *combinazione* pour contrecarrer la loi française et risquer de se faire reconduire poliment à la frontière. Les deux tourtereaux en sont donc aux promesses de fidélité... Roméo et Juliette... « des parents barbares s'opposent à notre

union, mais attends-moi, je t'attendrai, constance éternelle. » Hein? Je ne me trompe pas beaucoup?

— C'est cela exactement, fit Emmeline.

Corbellier, qui admirait Croze, avec une nuance de peur et de gêne en face de ce gros homme bruyant et délibéré, approuva du chef.

— Donc, reprit le sous-secrétaire, marche à suivre des plus indiquées. L'Italienne à la porte aujourd'hui même... avec le moins d'explications possibles... largement payée de ce qu'on lui doit, rien de plus : ne pas avoir l'air de s'essayer le larynx pour chanter au besoin. Guetter son départ; la filer, bien entendu (je m'en charge); il faut connaître tous ses faits et gestes, au moins les premiers jours... Ne pas perdre Jacques de vue pendant et après la séparation : il vous aime beaucoup, ma chère amie; entourez-le, exhortez-le; au besoin entrez dans ses vues... dites que peut-être... plus tard... s'il est docile... s'il veut attendre... L'important est que la séparation s'accomplisse. Croyez-moi : Jacques, dès qu'il ne sentira plus la jeune personne au logis, commencera de s'en détacher. A son âge, c'est infaillible. Si je vous disais que mon père m'a fait le même coup quand j'avais dix-neuf ans... oui... pour sa dactylographe, dont je m'étais toqué... J'ai déclaré que je me tuerais. La semaine d'après j'avais une autre petite cama-

rade... Ah! çà... la diversion, c'est important... Il ne faut pas que Jacques, une fois isolé de son Italienne, s'ennuie... A vous de chercher, d'aviser...

Il n'en dit pas plus long; le ménage avait compris.

— Oui, fit Emmeline. Nous le distrairons.

— Maintenant, mes amis, reprit Croze en se levant, je vous demande la permission de vous quitter. On m'attend à la commission de l'armée; j'ai ici (il tapa sur son cœur, où la jaquette se gonflait), le nouveau plan de mobilisation de la nouvelle arme. Quand j'aurai fait adopter et exécuter ça, on pourra mobiliser de l'autre côté des Vosges : en douze heures je leur « sabote » leur mobilisation... Au revoir, Corbellier (il lui serra la main, tandis que Maurice murmurait : « Merci!... merci!... Nous comptons beaucoup sur vous... ») Au revoir, jolie madame... Non, non, ne vous dérangez, je sais le chemin.

— Mais je m'en retourne dans mon domaine, insista Emmeline.

— Alors...

Il s'effaça contre le chambranle de la porte noire, pour la laisser passer... Corbellier ne songea pas à s'étonner; c'était l'usage du logis; Croze était surtout l'ami d'Emmeline : quand il venait la voir, presque toujours elle l'accompagnait jusqu'à l'antichambre, en bavardant. Cor-

bellier demeura pensif, debout devant sa table de travail, absorbé par le souci de cette décision à prendre : irait-il à l'usine ce matin, bien qu'il fût déjà onze heures passées, ou n'irait-il qu'après le repas de midi?... Cependant, la porte à peine refermée sur eux, Emmeline impatiente avait tendu ses lèvres à Croze : comme de scruter son image dans les miroirs, elle avait la curiosité morbide d'épier ce qui restait à Croze de désir pour elle; et cette inquiétude rendait ses caresses nerveuses, tyranniques, de plus en plus insupportables à un homme qui, depuis longtemps, tout en lui gardant une amitié sincère, cherchait ailleurs son plaisir. Aujourd'hui, émue par le souvenir des angoisses de la veille et de la nuit, elle pleurait en l'embrassant; Croze se débattait doucement contre ces baisers humides, craignant que Corbellier n'entendît ou n'apparût. Il réussit à se dégager en murmurant : « Prends garde!... Pas ici!... » Et il s'évada diagonalement par le grand salon. Mais elle le suivit, le rejoignit dans le petit salon. Il dut se prêter à un nouveau sondage passionné, agrémenté de : « Dis que tu l'aimes, ta Linette... ta petite Lilinette. » Puis ce fut le débat pour le prochain rendez-vous, Croze alléguant, pour s'en dépêtrer par avance, les exigences de la défense nationale et la catastrophe du Val d'Anay. Emmeline, perdant toute maîtrise d'elle-même, criait presque :

« Alors... dis tout de suite que tu ne veux plus me voir... Oh! je sens bien qu'il y a quelque chose de nouveau dans ta vie... il y a une nouvelle femme... une femme que tu n'as pas encore, que tu poursuis... Je lis ça dans tes yeux!... » Et Croze, émerveillé à part lui de cette divination de la maîtresse délaissée, inquiet qu'elle n'en devinât davantage, fléchissait, accordait l'entrevue : « Après-demain vers trois heures... au même endroit... », et il était récompensé par une dernière étreinte humide, interrompue enfin par le bruit de la porte que là-bas, au delà du grand salon, Corbellier ouvrait à son tour...

Le mari et la femme conférèrent derechef après le déjeuner, auquel, comme de coutume, Loute, Jacques et Sandra avaient assisté, et sur lequel avait pesé une gêne extrême. Il fut convenu qu'Emmeline se chargeait de renvoyer Sandra, Maurice étant jugé par Emmeline et par lui-même incapable d'un tel acte d'énergie. Le procédé du renvoi fut minutieusement défini : à trois heures un peu passées, pendant que l'Italienne donnerait à Loute sa leçon quotidienne — dont, à l'ordinaire, Jacques profitait pour sortir — Maurice et Emmeline se rendraient ensemble dans la salle d'études. Maurice, sans explications superflues, emmènerait Loute dans

sa propre chambre, située à côté de la salle d'études, et se trouverait ainsi à portée pour assister sa femme, si elle l'appelait. Maurice n'avoua pas à Emmeline que, par surcroît de précaution, il était résolu à installer son propre valet de chambre dans le cabinet de toilette.

Une si énergique offensive fut superflue. Entre l'Italienne et Mme Corbellier, la scène ne dura pas dix minutes, et elle ressembla si peu à une dispute que Maurice et Loute, pourtant voisins, ne perçurent même pas un éclat de voix. Dès l'entrée du couple dans la salle d'études, Sandra avait compris. Sans protester, sans questionner, elle laissa Loute partir avec son père ; elle attendit, debout, le discours prévu d'Emmeline. Celle-ci, à qui le sentiment de défense bourgeoise, un peu de jalousie maternelle et le désir de raconter à Croze une attitude héroïque infusaient une fermeté d'exception, dit assez bien la phrase préparée :

— Ma chère mademoiselle Sandra, nous avons le regret, mon mari et moi, d'être obligés de nous séparer de vous.

L'institutrice, seulement un peu plus pâle que de coutume, demanda :

— Pourquoi, madame ?

— Vous devez vous en douter, répliqua Emmeline.

Et, s'animant un peu, elle ajouta :

— Nous avons eu confiance en vous, sur la recommandation de Mlle Mag. Nous vous avons, tout de suite, traitée comme un membre de la famille. Pour nous récompenser, vous avez... (elle n'osa pas dire : séduit...) vous avez... amené mon fils à vouloir se marier avec vous.

— Madame, répondit Sandra, Jacques vous confirmera (et la mère fut choquée de ce qu'elle disait tranquillement : Jacques, tout court) que je n'ai aucunement cherché à l'influencer. S'il m'aime, si je l'aime et s'il désire être mon mari, pourquoi refuserais-je?

La netteté de cette riposte désarçonna un instant Emmeline. Elle n'osait répliquer : « Mais nous ne savons rien de vous, rien de votre famille, rien de votre passé... » sentant vaguement la contradiction entre ces ignorances et le fait d'avoir confié sa fille à cette passante, à cette inconnue. Elle ne trouva que ceci :

— Vous êtes beaucoup plus âgée que Jacques.

— Oh! madame! Il n'y a pas deux ans de différence.

— Eh bien, se décida à dire Emmeline, puisque vous voulez me le faire dire, il y a... une différence de situation...

— Une différence d'argent, madame, car ma famille est excellente. Jacques le sait; je ne lui ai rien caché, il peut s'informer... Mais, c'est vrai, mes parents sont ruinés; je n'ai pas de

dot. Alors, vous trouvez juste de me mettre à la porte, parce que votre fils veut m'épouser. Vous savez pourtant que je ne lui ai fait que du bien...

— Je ne dis pas non... mais vous êtes trop intelligente pour ne pas comprendre...

— Je comprends si bien que, depuis hier, Jacques m'ayant dit qu'il vous avait déclaré ses projets, ma malle est faite. Ce soir, je coucherai au *Grillon*. Je n'ai pas l'intention de rester ici malgré vous : mais je vous avertis loyalement que ni Jacques ni moi ne renonçons...

Emmeline devint rouge de colère.

— Ne renoncez pas si cela vous convient. Jacques est mineur et fera ce que ses parents lui commanderont.

— Jacques sera majeur dans cinq mois.

— Oh! d'ici là! fit Emmeline.

Ce fut le seul moment où la conversation des deux femmes haussa un peu de ton, où elles aperçurent, derrière les yeux l'une de l'autre, la haine, l'envie de se déchirer. Mais l'Italienne, pour se maîtriser à coup sûr, attendit un moment, les lèvres serrées. Elle les rouvrit pour proférer, très bas :

— Souhaitez, madame, que M. Jacques ne manque pas à la parole qu'il m'a donnée.

— Je ne comprends pas! fit Emmeline troublée.

Sandra répéta dans les mêmes mots :

— Souhaitez que M. Jacques ne manque pas à sa parole. Souhaitez cela, *vous* surtout. Adieu, madame...

Elle se dirigea vers la porte, tout à fait calme. Emmeline eût voulu la retenir, la forcer à s'expliquer. Elle balbutia...

— Votre mois... je vous paie votre mois entier...

— Vous m'enverrez l'argent au *Grillon,* madame, répondit Sandra de la porte.

Et elle sortit.

Elle s'en alla, le cœur lourd de rancune, les tempes battantes : ses nerfs, tendus par l'orgueil en face d'Emmeline, la trahissaient maintenant. Elle dut s'appuyer au mur, éblouie par une sorte de radiation intérieure, de radiation fulgurante. Ainsi, une fois de plus, c'était la rue, c'était le *home* sordide, c'était les places après les places... Et, si Jacques, cet homme-enfant, ne tenait pas sa parole, ce serait cela, toute la vie... A pas incertains, elle se dirigea vers l'appartement de Jacques. Qu'avait-elle à ménager maintenant? Elle y pénétra sans frapper : Jacques, qui rentrait à l'instant même, devina à son allure que la scène avait eu lieu, la scène qu'ils attendaient l'un et l'autre depuis la veille. Il courut à elle :

— Eh bien?

Elle mit sa tête sur son épaule et sanglota :

— Jacques, on me renvoie...

Mais aussitôt elle dut le soutenir, car il s'effondrait. Elle le fit asseoir et resta debout près de lui, refoulant ses larmes.

— On me renvoie... Mais j'ai confiance en toi. N'est-ce pas que tu ne m'abandonneras pas?

Et, lui prenant la tête dans ses mains, le regardant presque maternellement, elle dit à mi-voix, comme si elle se parlait à elle-même :

— Qu'est-ce que tu vaux, en somme? Je ne le sais pas!... Qu'est-ce que tu feras?... Est-ce que tu vas me trahir?... Non, tu ne me trahiras pas... Mais tu es capable de te laisser faire!... Et pourtant, je t'aime, Jacques... et avec moi seule tu auras une vraie vie... Prends garde...

Il allait parler. Elle lui mit sa belle grande main sur la bouche :

— Ne dis rien. Pas de serment! Moi, je te jure que je ne te ferai jamais de mal... Mais, si tu m'oublies, malheur à ceux qui t'auront fait m'oublier...

Elle libéra les lèvres de son ami et, s'inclinant, y posa ses lèvres à elle, dans un infini baiser où elle s'efforça de le griser comme d'un philtre. Puis :

— Reste. Laisse-moi partir... Ce serait trop triste... Dans quelques instants j'aurai quitté ta

maison. Ecris-moi dès demain au *Grillon*... rue des Bergers.

Il s'écoula bien un quart d'heure sans que Jacques trouvât la force de quitter la chaise où Sandra l'avait laissé... Ce qu'il éprouvait était bizarre. Il était assommé de chagrin : et un discret sentiment de délivrance pointait au profond de lui-même. Le présent lui semblait affreux : il s'était tellement accoutumé à se laisser guider dans la vie par l'énergie de Sandra! Mais l'avenir luisait plus clair, d'une clarté grandissante. Jamais sa double nature n'avait lutté en lui comme en cette minute critique, et la lutte lui en était vraiment douloureuse. S'il lui fallait rester seul, désemparé, mieux valait mourir tout de suite.

Comme il souffrait ainsi, un frôlement de robe lui fit tourner la tête. Sa mère était derrière lui. Elle se pencha et lui baisa les cheveux. Il était si navré que cette caresse lui fit du bien. Il se leva, fit quelques pas dans la pièce.

— Tu vas bien, mon chéri? murmura Emmeline.

— Je suis las, fit Jacques.

Et un bâillement nerveux le secoua.

— Ecoute, dit Mme Corbellier se rapprochant... Je t'ai dérangé parce qu'un de tes amis a téléphoné tout à l'heure, demandant s'il pou-

vait dîner ici ce soir, avec nous... Je te croyais sorti... J'ai dit que je ferais répondre dès ton retour.

— Qui est-ce?

— Le petit d'Ambline.

Les yeux de la mère et du fils se heurtèrent, puis se quittèrent aussitôt.

— Il pourra venir, dit Jacques.

IV

LE B. 2.17

QUAND Emmeline, au seuil du salon des Corbellier, lui avait dit en pleurant : « Oh! je sens bien qu'il y a quelque chose de nouveau dans ta vie... une nouvelle femme... que tu n'as pas encore... mais que tu poursuis », Jules Croze avait admiré une fois de plus l'infaillible instinct de sa maîtresse à deviner ce qui la menaçait. Ce sanguin plantureux, entraîné par les facilités qu'offre le pouvoir au dangereux plaisir des bonnes fortunes promptes, brèves, changeantes, ardait en ce moment d'une crise de désir intense. Une femme à laquelle il avait accordé longtemps, sans plus, la convoitise que soulevait en lui tout frôlement de jupe revêtant de jeunes hanches —

une femme qui jusqu'ici semblait résolue à ne pas apercevoir les lourdes invites qu'il lui lançait de temps en temps, à tout hasard, — depuis quelques jours, sans le moindre accord proposé entre eux, il la sentait différente, ne fuyant plus ses regards, s'attardant aux lieux où il était, l'air à la fois soucieux, indécis, ému, cet air qu'il avait connu à telles cabotines quand elles pénétraient naguère dans son cabinet de surintendant, et qu'il voyait maintenant, rue Saint-Dominique, à telles épouses de fonctionnaires risquant des démarches à l'insu du mari. « Hé! hé! pensait-il... on dirait qu'elle y vient d'elle-même... » Et, comme il était de ces hommes sensibles surtout aux tentations de l'occasion, comme cette femme vivait dans sa maison, l'attisait de sa présence presque continue; comme il avait tout juste la moralité de la plupart de ses contemporains bourgeois : pas de scandale de mœurs et pas de saletés d'argent — comme enfin l'aventure même de son beau-frère (noyé dans le Cher, pour la famille; en fugue avec Rosalie, pour la police) remuait dans sa tête de pléthorique libertin des concupiscences malsaines — toute autre envie de bonne fortune était en ce moment balayée de son cerveau : il voulait obstinément la grande fille blonde, aux yeux profonds, à la bouche tentante, chargée de l'éducation de Josette. Juste-

ment Mme Croze était en ce moment absente de la maison, installée au Val d'Anay pour une quinzaine auprès de sa sœur, qu'elle assistait. Et Croze, en évaluant les facilités inespérées que lui conférait ce veuvage momentané, essayait de se persuader que — dans ce foyer vide de l'épouse — une aventure avec Mag se réduirait à une peccadille.

Maintenant, pourquoi Mag, longtemps indifférente et presque méprisante, semblait-elle s'humaniser peu à peu, annoncer une prochaine défaite par ces subtiles complaisances des yeux, des gestes, de la voix, qui ne trompent pas le séducteur professionnel?... Croze avait acquis trop d'expérience en cinq ans de pouvoir pour penser comme un collégien : « Elle s'est mise à m'aimer... » Il disait : « Elle a besoin de moi... » Besoin de quelque argent, peut-être : elle était réputée thésauriseuse dans la maison, ne manquant jamais à réclamer exactement les mensualités échues. Eh bien, Croze avait la main facilement ouverte; à cette passade il sacrifierait bien cinquante louis. « Pas un de plus, par exemple; et donnant donnant... » Mais, plus probablement, c'était, non pas en argent, mais en influence que la jeune étrangère souhaitait la rémunération de sa complaisance. Croze se souvenait qu'elle s'était un jour informée des conditions exigées pour entrer dans l'enseignement officiel. « Voilà le

joint, pensait-il; — elle voit Josette en âge de se marier d'un instant à l'autre; elle n'a pas envie de « faire une autre place »; elle veut sa liberté... Soit!... On lui dénichera cinq à six mille francs dans le budget, et ce sera rendre service à la République, car cette Mag est supérieurement intelligente! »

Ce fut dans un tel état d'esprit que Jules Croze commença cette journée du 23 juin qui devait être pour lui une de ces dates fatidiques où la destinée, d'ordinaire indistincte, tapie dans l'ombre, semble soudain prendre son élan, bondir sur une maison, sur une famille, sur un homme. Quand son valet de chambre l'éveilla, à sept heures et demie, sa première pensée lucide ne fut pas pour le discours qu'il allait prononcer aujourd'hui même à la Chambre, le discours qui devait enlever le vote des crédits supplémentaires pour l'aviation : il pensa d'abord à Mag, il évoqua une courte scène qui s'était passée la veille au soir. Il avait par hasard rencontré l'Allemande dans un corridor, au premier étage de l'hôtel : au lieu de s'effacer avec une affectation de déférence, selon son usage de naguère, elle s'était arrêtée en même temps que lui : il avait lu un sourire dans ses yeux qu'elle ne dérobait pas. Alors, avec son procédé de don Juan à la minute, qui sait les gestes plus discrets

et moins dilatoires que les paroles, il lui avait saisi les poignets, il avait cherché ses lèvres. Elle les avait dérobées adroitement, sans effarement; mais elle avait laissé atteindre ses cheveux... Un instant, la bouche haletante du sous-ministre avait fourragé dans l'opulent amas blond, qui sentait le miel; tout contre l'oreille, il avait balbutié : « Dans mon appartement, un peu tard après dîner... en ce moment où Madame est absente... personne ne se douterait... » Elle riait; puis, se dégageant, passant et prenant un peu de distance, elle avait dit : « Avec Josette dans la maison, — jamais... », et elle était partie sur ce mot, laissant l'homme bouleversé de surprise et d'espoir sensuel...

Aussitôt, avec l'activité ingénieuse, pratique, qu'il portait dans toutes ses entreprises, il avait imaginé, préparé cette absence de Josette, condition unique au consentement de Mag. En temps ordinaire, rien n'eût été plus facile : une loge pour un théâtre subventionné, Guy chaperonnant Josette et les petites de la rue Palatine, comme c'était vingt fois advenu. Mais, précisément, Guy, Josette et les trois petites de la rue Palatine ne se montraient pas au spectacle en ce moment : Guy et Josette à cause de la mort supposée de leur oncle Ropart, — Yvonne, Alice et Nanie à cause de la faillite Haumont-Segré, faillite préservée d'apparence frauduleuse par

l'influence gouvernementale, mais qui néanmoins pesait tristement sur la famille, outre qu'elle mettait en question la vie de Mme Haumont-Segré, en proie depuis la catastrophe à des suffocations cardiaques. Retiré dans son cabinet après sa rencontre avec Mag, le sous-secrétaire, tout en mettant au point le discours qu'il devait prononcer le lendemain à la Chambre, s'efforça de trouver le moyen d'éloigner Josette, au moins un soir. « Quand cette rouée d'Allemande aura cédé une fois ici, pensait-il, si je juge qu'elle en vaille la peine il faudra bien qu'elle se laisse rencontrer hors de la maison... Mais pour cette première fois, puisqu'elle a des scrupules (et en somme elle a raison), comment faire ?... Voyons... depuis le krach Haumont-Segré, j'ai enjoint à Guy de suspendre ses visites rue Palatine... Or, voilà que tout est arrangé... Haumont-Segré ne sera pas inquiété ; la respectabilité de son frère n'a pas été effleurée par la débâcle. Yvonne n'a pas de dot, mais elle adore Guy, elle sera une compagne excellente pour ce rat de laboratoire ; une alliance dans le haut monde universitaire le servira... Déjà j'ai contrarié les inclinations de Josette ; n'abusons pas de l'autorité paternelle... Je vais dire à Josette d'aller avec son frère dîner demain rue Palatine. Elle ne se fera pas prier... » Ainsi fut décidé le sort de Guy et d'Yvonne. Et, loin de concevoir le plus léger remords, Croze,

ajustant cette étrange armature, concevait une sorte de compensation morale entre son plaisir égoïste et le consentement qu'il donnait au bonheur d'autrui.

En se réveillant le 23 juin, le sous-secrétaire d'État à la Guerre se complut dans la prévision de sa journée. Elle s'annonçait ensoleillée, sans chaleur excessive; il avait tant plu durant la semaine précédente! Le discours sur l'aviation, dactylographié pendant la nuit par les secrétaires, était déposé sur la tablette voisine du lit, à côté de l'œuf à la coque, des pains grillés, de la bouteille d'eau minérale... Des phrases de ce discours chantaient dans la mémoire de l'auteur : « Il faut que l'oiseau de guerre ait son nid fortement bâti et bien protégé, tout près de la barrière par-dessus laquelle il doit voler au jour du péril... » Et encore : « Pensez au désespoir de ceux qui, jadis, pour avoir voulu épargner à la France une dépense de deux cents millions, ont dû mettre leur nom au bas de l'acte qui l'appauvrissait de cinq milliards... » Il se répétait ces phrases sonores; il en était content; il était fier de penser qu'elles emporteraient, malgré l'opposition des socialistes, le vote de l'énorme crédit qu'il demandait pour assurer le plan de mobilisation aérienne dont il était le principal ouvrier, auquel il avait

donné — parmi tant de caprices sensuels et sans jamais négliger ses propres intérêts d'argent ou d'ambition — un effort réel, un sincère vouloir de servir son pays. Car ce gros sanguin voluptueux avait des qualités solides, précieuses : il était intègre et patriote, il se dépensait sans compter pour remplir son mandat et ses fonctions, comme pour assurer le bien-être matériel, la « situation » de sa femme et de ses enfants ; il était laborieux et serviable. Il ne lui manquait, comme à tant de bourgeois de tous les pays du monde moderne, que cette éducation morale, cette foi dans l'idéal qui consolide, amalgame, anime les dons naturels d'un homme et en fait des vertus.

La matinée se passa à corriger et à apprendre le discours, à compulser les dossiers corrélatifs : notamment le B. 2.17 — schéma de la mobilisation aérienne entre Verdun et Nancy, sur lequel portaient la plupart des modifications proposées. Il n'alla pas au ministère : les jours de grand débat, il fallait éviter l'énervement — cette porte du cabinet sans cesse ouverte et refermée par le chef du secrétariat, l'intrusion des parlementaires, le harcèlement du téléphone. Chez lui, dans son vaste bureau ouvrant sur les verdures du parc Monceau, attenant à sa chambre à coucher, à sa salle de bain, il pouvait travailler à moitié vêtu — c'était son goût — et de

temps en temps, quand sa tête se congestionnait sous l'effort, la rafraîchir d'une douche en pluie. Aujourd'hui, cependant, contre sa coutume des matinées laborieuses, il descendit déjeuner à la table de famille; Josette et Guy eurent la surprise de l'y voir arriver à l'heure exacte, soigneusement rasé, habillé avec toute la recherche dont il était capable : c'est que le travail ne l'avait pas empêché de ruminer son autre dessein; au contraire — il l'avouait à quelques familiers — il travaillait mieux, avec plus d'alacrité et d'intensité, quand des images salaces flottaient dans son cerveau et quand, entre deux efforts de composition ou de compréhension, il y roulait sa pensée; il comparait cela à l'effet de la douche sur son crâne... A table, en face de Josette, entre Guy et Mag, il fut joyeux. Guy montra une lettre reçue du Val d'Anay, une lettre de sa mère : Mme Croze ne tarissait pas en éloges sur l'énergie de sa sœur, qui, les yeux secs, s'exténuait à reprendre en mains tout ce que la disparition du baron laissait en suspens. Mais dans le pays des bruits commençaient à courir, les mêmes que Croze avait recueillis à Paris auprès du préfet Lehoux : on souriait; l'hypothèse de la fugue était discutée. Mme Croze, subissant la foi contagieuse de sa sœur, protestait avec indignation... Croze exprima librement son avis devant l'institutrice

et les enfants ; puis, tout d'un coup, rompant les chiens :

— Dis-moi, Josette, il y a bien longtemps, il me semble, que vous n'avez dîné rue Palatine, ton frère et toi ?

Il jouit de la surprise du frère et de la sœur. Puis, tranquillement .

— Il était sage d'attendre que le fracas de l'écroulement Haumont-Segré fût apaisé. Mais il y a une limite à tout. Donnez donc un coup de téléphone à cette brave mère Haumont-Manin et invitez-vous chez elle. Elle ne vous trouvera pas indiscrets, croyez-moi. Mon Dieu ! nous avons tous nos ennuis de famille... Soyons généreux, nous qui sommes plus chanceux que d'autres.

On n'avait pas coutume de discuter les volontés de Croze. Quand il avait dit à son fils, quinze jours auparavant : « Laisse-moi réfléchir et voir comment tourneront les choses. Je ferai tout au monde pour que le vieil Haumont ne soit pas poursuivi : mais je te demande, provisoirement, de ne pas abuser de la rue Palatine... », Guy avait répondu : « Père, je vous obéirai; mais j'écris en même temps à Yvonne que rien n'est changé dans mes projets... » Et Croze avait ricané : il comprenait mal son fils, comme d'ailleurs sa fille, et supposait à cette génération, si différente de lui, les mêmes ins-

tincts grossièrement pratiques qu'à lui-même. La soumission apparente de Josette (qui en ce moment même vivait le rêve de la Juliette de Roméo, alors que son père la croyait définitivement séparée de Letzling) l'encourageait à penser : « Amourettes d'enfants... Un peu de fermeté... le temps qui passe... et ça ne résiste pas... »

Guy, tirant de sa mère plus que de son père, jugeait celui-ci avec une certaine clairvoyance. Mais il le savait bon; il admirait sa juste perception des affaires, son labeur; il appelait talent la sonore abondance de sa parole... Quand il eut compris — interloqué d'abord — que ce père admiré et redouté consentait à ses fiançailles avec Yvonne, il n'aperçut dans ce consentement que la bonté paternelle, une bonté avisée, qui s'était réservée dans l'incertitude, mais qui s'empressait d'agir dès qu'elle le pouvait. Il quitta sa place et alla embrasser son père. Josette, par un retour sur elle-même, fondit en larmes. Croze lui prit la main.

— Allons! ma petite fille, il ne faut pas broyer du noir. Tu vois bien que tout finit par s'arranger...

En disant cela, il dépassait sa pensée, car rien ne lui faisait prévoir un mariage possible entre Josette et Letzling : tout ce qu'il escomptait, c'était Letzling changé de poste et Josette l'ou-

bliant... Mais aujourd'hui il était content. Il voulait autour de lui des visages souriants. Josette s'étant calmée, il échangea avec Mag un regard d'accordailles, et le déjeuner s'acheva dans une gaieté émue, à la Jean-Jacques.

— Alors, papa, il suffit d'être à la Chambre vers trois heures et demie? demanda Josette au moment où le sous-secrétaire d'État, dans le large vestibule de l'hôtel, en présence de ses enfants et de Mag, enfilait son léger pardessus.

— Trois heures et demie... quatre heures même. Cinq orateurs sont inscrits avant moi. Mais on m'assure que Dubuc, l'unifié, est très malade. Au revoir, jeunesse. Au revoir, mademoiselle...

Un regard encore sur l'Allemande, un geste affectueux aux enfants, et, précédé par le valet de pied, il descendait le perron de l'hôtel, s'engouffrait, le dos rond, dans l'auto frémissante, et s'en allait vers l'utile bataille, — le courage et l'espoir doublés par cette fièvre sensuelle qui lui parcourait les membres, par la certitude de la bonne fortune qui tombait subitement sur sa vie, dans d'imprévues conditions de tranquillité et de sécurité. Sans même se juger un peu odieux ou comique, il se dit :

« Elle est vraiment très convenable, cette

Mag... Et je lui sais gré de ne vouloir céder qu'en l'absence de Julie et de Josette... »

Toutefois, ce rendez-vous nocturne, il n'avait pas pu le combiner avec l'Allemande, ne l'ayant vue aujourd'hui qu'en présence des enfants.

« Bah! pensa-t-il, elle est maligne!... elle a compris. Elle s'aura s'arranger pour me joindre au bon moment. »

Il y a des hommes, beaucoup d'hommes chez qui la sensualité reste longtemps assez aiguë pour revêtir, à chaque nouvelle incarnation de leurs mobiles désirs, presque les apparences de la passion la plus neuve, la plus sincère, la plus ardente. Qui eût observé, ce même samedi, vers neuf heures et demie du soir, Jules Croze, seul dans son appartement, — ayant renvoyé, sous le plausible prétexte de la fatigue, secrétaire et valet de chambre, et leur ayant dit, pour plus de sécurité : « Qu'on me laisse dormir demain, fût-ce jusqu'à midi... Pas de télégramme, pas de téléphone; ce sera dimanche : répondez que je suis à la campagne » — Croze arpentant son appartement du fond de la salle de bain jusqu'à la porte de l'antichambre privée, essayant de lire, essayant de reprendre intérêt aux dossiers épars sur sa table, consultant sa pendule, appuyant son front aux vitrages pour regarder le parc Monceau noyé d'une ombre que

pointillaient des lumières, eût admiré (ou raillé) cette fiévreuse attente, cette émotion haletante de débutant en bonne fortune. Plus d'une demi-heure s'écoula ainsi; le silence pesait sur l'hôtel.

« Décidément, méditait Croze, j'ai eu tort de ne pas préciser... Cette fille est capable de ne pas oser monter ici. Pourtant, elle sait qu'il n'y a pas le moindre danger. Julie absente, l'étage du dessous est inhabité; à celui-ci, personne que moi... Voyons, voyons! ne nous énervons pas. Ses yeux m'ont dit par deux fois : « Entendu », — aussi clairement que si elle avait prononcé le mot... Oui, mais, tantôt, à la Chambre, elle n'a pas accompagné Josette et Guy. Migraine, a-t-elle allégué. Si tout de même c'était vrai? Si elle était souffrante? Ah! sacrées femmes... »

Sa pensée butait sur cette double question . Est-elle malade ou non?... Viendra-t-elle ou non?... Il en oubliait le triomphe parlementaire de la journée, droite et gauche s'unissant pour le féliciter, les socialistes réduits à balbutier de vagues prétextes pour s'abstenir, quatre cents voix de majorité au gouvernement. Contrairement à sa coutume de jouisseur systématique, il ne s'attardait pas à savourer l'arrière-goût de son succès, à se remémorer les poignées de main des amis, les regards plus flatteurs encore des envieux désarmés, asservis, et la bonne étreinte

de Josette et de Guy après la séance, et le bulletin de victoire télégraphié du champ de bataille : « Madame Croze, château du Val d'Anay, par Romorantin : Ma chérie, succès inespéré, majorité formidable. Tendresses... » et enfin la reposante promenade, seul dans sa voiture, par les coins les plus déserts du Bois, de manière à regagner l'hôtel après que Josette et Guy l'auraient eux-mêmes quitté pour s'en aller dîner chez les Haumont-Manin : unique manifestation, en la circonstance, de sa pudeur paternelle.

« Les sacrées femmes, répéta-t-il à demi-voix. Dix heures moins cinq... Elle ne viendra pas. Elle me le paiera. »

Il reprit ses dossiers, tâchant de distraire sa nervosité par le travail. Il refeuilleta le B. 2. 17 : l'unifié Dubuc, ressuscité à point pour la discussion, lui avait poussé tantôt deux objections dont il ne s'était tiré que par des amplifications oratoires... Il relisait les cotes sur lesquelles sa mémoire avait bronché quand un frôlement, dans le silence, le fit tressaillir. Il prêta l'oreille. Nul doute : quelqu'un était derrière la porte du bureau, dans l'antichambre particulière. Il jeta vivement le dossier dans le tiroir-caisse entr'ouvert de son bureau et courut à la porte. Sa main, sur le bouton de la serrure, sentit l'aide d'une autre main qui ouvrait en même temps. Par l'entre-bâillement, Mag entra. Tout en poussant

le verrou intérieur il balbutia : « Enfin!... enfin!... » Et aussitôt il voulut saisir la jeune femme dans ses bras. Elle déroba encore ses lèvres : mais elle laissa humer, plus longtemps que la veille, l'odeur de miel de ses tempes, de son chignon.

— Soyez sage! finit-elle par dire. Causons un peu.

Elle alla s'asseoir dans le fauteuil de cuir destiné aux visiteurs, à droite du bureau. Elle regarda toutes choses, autour d'elle, d'un œil attentif et tranquille. Lui, avec des grâces pesantes d'homme ventru et essoufflé, voulut se mettre à genoux :

— Mais non! mais non! dit-elle... Asseyez-vous à votre place.

Il obéit. Elle semblait divertie par son émoi. A chaque bonne fortune neuve, Croze redevenait tremblant et fervent comme un collégien, quitte à prendre sa revanche de laisser-aller, voire d'impertinence, l'heure d'après. Toutes les niaiseries que les femmes sont condamnées à entendre en pareil cas, il les redit à Mag, non sans sincérité : qu'il l'admirait, qu'il la désirait depuis longtemps; qu'elle l'avait réellement fait souffrir; que les autres aventures, depuis qu'elle habitait la maison, n'avaient été pour lui que des essais d'oublier; qu'aujourd'hui, dans son succes, il n'avait pensé qu'à elle. Mais, au fait,

pourquoi n'avait-elle pas assisté à la grande séance?

— J'étais réellement un peu lasse, répondit l'Allemande. Et puis, j'ai préféré ne voir personne... personne... Je n'ai pas bougé de ma chambre toute l'après-midi.

Croze, dans cette phrase, voulut comprendre une manière discrète d'avouer le trouble d'une attente, un peu de honte mêlée au consentement. Il se leva, s'approcha de la jeune femme et, appuyé de biais au dossier du fauteuil, commença de baiser ses tempes, ses joues, son cou. Elle ne résistait plus. Elle était absolument immobile : Croze s'aperçut que, sous le grand fourreau bleu sombre qui la gainait, elle était presque sans vêtement. Son cœur de voluptueux devint chaud et lui envoya des battements précipités... En même temps, une pensée soudaine lui sillonna le cerveau : « Pourquoi est-elle là? Pourquoi veut-elle ce soir ce qu'elle n'a jamais voulu?... » Lucide un instant parmi le désordre de ses appétits, il mesura l'ignorance foncière où il était encore de cette étrangère qui vivait depuis plusieurs années sous son toit, à sa table, et à laquelle il avait confié sa fille... Mais l'ordre impérieux des sens le pressait. Il balaya de sa pensée, par un acte volontaire, ce qui eût pu le faire hésiter à profiter de cette minute ardente, de ces yeux soumis au maître, de cette bouche qui

s'entr'ouvrait, de toute cette féminité mystérieuse et consentante...

Dans l'organisme riche de sang, pauvre de nerfs, d'un Jules Croze, toutes les émotions et toutes les fatigues se résolvent en un sommeil brutal, trêve qu'impose la nature jusqu'à ce qu'elle ait réparé l'excès des dépenses, retendu les artères, rechargé l'influx nerveux; et l'enviable privilège d'un tel organisme est de laisser, grâce au sommeil, l'active et discrète intendante accomplir son œuvre réparatrice. Croze perçut bien qu'à un moment de la nuit — mais à quel moment? — il se retrouvait, comme de coutume, seul dans son lit; la lumière, éteinte dans sa chambre, brillait encore dans le cabinet de travail, où il entendait des pas légers. Il appela :

— Mag...

Et, dans la pénombre de sa chambre qu'éclairait seul le reflet de la pièce voisine, il vit une forme féminine repasser le seuil, s'approcher de son lit. A peine conscient de ce qu'il faisait, tant l'appel du sommeil était irrésistible, il se dressa sur son séant, attira une bouche sur sa bouche; ses mains molles descendirent le long du souple fourreau qui revêtait les jambes; il murmura :

— Demain... n'est-ce pas?... nous causerons...

et si vous avez besoin... si vous désirez quelque chose de moi...

Elle fit seulement :

— Chut!

Puis :

— Dois-je éteindre, dans votre cabinet?...

— Oui... oui...

Et il retomba si vite dans l'inconscience qu'il ne se rappela pas avoir vu la lumière s'éteindre ni entendu la porte se fermer.

Comme il en avait donné l'ordre, on ne le réveilla pas le lendemain matin. Ce fut un orgue de Barbarie, moulant dans l'avenue du parc une chanson canaille, à peine une demi-heure avant midi, qui commença de dissiper en lui les fumées du sommeil. Elles s'éclaircirent lentement, progressivement, et, au travers, reparurent les réalités de la veille : Dubuc l'interpellant de sa place, les acclamations de la Chambre... une allée du Bois... puis des bras d'un blanc mat, des épaules mûres et fermes, la cascade, sur ses yeux, d'une chevelure dénouée qui sentait la ruche, tandis que deux yeux clairs plongeaient dans les siens, de tout près. Pour préciser ces souvenirs-ci, il se contraignit à s'éveiller tout à fait. Et il se garda de sonner son valet de chambre, afin de n'être pas dérangé dans sa délectation rétrospective.

« Ah! la mâtine, la mâtine, pensait-il... Avec cet air de tranquillité, aurait-on cru? Mais c'est égal : sa place n'est plus dans ma maison, auprès de Josette... Dès demain, je verrai mon collègue de l'Instruction publique... Et, de mon côté, je lui assurerai les moyens de s'installer gentiment... »

Il sauta en bas de son lit et alla tirer lui-même les rideaux de la fenêtre. Le parc, dans son printemps dominical, souriait de ses bosquets et de ses massifs; par les allées, des familles se rendaient à la messe ou en revenaient, parents en noir, gamins aux mollets nus et au col marin, fillettes en robe princesse, en chapeau fleuri, les minces jambes débordant la jupe courte. Croze pensa à sa femme. « Pauvre chérie!... si j'allais la surprendre au Val d'Anay? » Il l'eût fait volontiers, car l'absence de Mme Croze commençait de lui sembler longue, et il regrettait les bons dimanches bourgeois où, l'un contre l'autre, elle et lui s'en allaient faire un tour d'auto jusqu'à Villebon ou jusqu'à Versailles... « Mais la consigne de deuil, là-bas, est vraiment trop assommante... Je n'y tiendrais pas... j'éclaterais... Je crierais tout haut à ma belle-sœur : Votre paillard de mari est vivant comme vous et moi!... » Et il riait, tapotant la vitre au rythme de l'orgue de Barbarie, qui avait repris son air, plus loin.

Soudain il ne bougea plus. Puis, tel qu'il était, pieds nus et en chemise, il courut dans son cabinet. Les vitres démasquées y versaient le grand jour. Il eut un soupir de soulagement en apercevant les clefs toujours pendantes au tiroir-caisse du bureau. « C'est égal, pensa-t-il, j'aurais dû au moins pousser le verrou de la porte... Mag n'a pu que tirer la porte après soi, sans la fermer. » Il alla pousser ce verrou, machinalement, puis revint, toujours en chemise, s'asseoir dans son fauteuil de travail. Il ressangla les dossiers qui étaient demeurés sur le bureau. Le B. 2.17 n'y était pas... « C'est juste, pensa-t-il; je l'ai remis dans le tiroir-caisse quand j'ai entendu Mag derrière la porte... » Il ouvrit à fond le tiroir-caisse, pour vérifier...

Alors, une montée de froid commença de lui geler les talons, puis les jambes, puis l'estomac, puis tous les membres, jusqu'à ce que ses mains contractées, rigides, se refusassent à fouiller dans les papiers qu'elles ne parvenaient plus à serrer... « Voyons! voyons! dit-il tout haut... je rêve! je suis fou!... » Il brida son émoi d'un violent effort, huma l'air à grands traits, se remit à chercher, d'abord méthodiquement, puis, malgré lui, plus fiévreusement, avec la maladresse exaspérée d'un enfant impatient, rageur... Et, tandis qu'il brassait les paperasses dont plusieurs s'envolaient sur le sol, il s'échappait de sa

gorge des interjections qui ressemblaient à des plaintes, à des sanglots.

Il s'arrêta. Il appuya ses deux mains contre le rebord du bureau. Il pensa : « C'est clair... c'est clair... » Et durant un intervalle de quelques secondes il envisagea toutes les issues de l'avenir, même le bond par la fenêtre, ou le coup de revolver à la tempe. Il se rappela un mot de Guy, un jour, à la table de famille : « ... Le moyen le plus commode de quitter cette vallée de larmes : absorber une bonne dose de chloral, ouvrir le gaz, s'étendre. On passe insensiblement du sommeil à la mort... » Mais une protestation d'égoïsme vivace le fit sursauter... « Ça... il sera toujours temps... Et puis, je me trompe peut-être encore... »

Il sonna son valet de chambre. L'homme souriait en entrant :

— Monsieur a dû bien se reposer...

Il l'interrompit.

— Appelez Mlle Mag.

Étonné, le valet de chambre dit : « Bien, monsieur » et obéit. Quand il revint, son maître avait passé une robe de chambre.

— Eh bien?

— Mlle Mag est sortie de très bonne heure... vers sept heures .. Elle a dit au concierge qu'elle allait au bain froid... Elle y va une fois par semaine en ce moment-ci. »

Croze avait beau s'attendre à la réponse, il sentit de nouveau le gel monter de ses talons à son cœur.

— Est-ce qu'elle avait un paquet?

— Oui... Un petit sac où elle met son costume . comme d'habitude... Mais Monsieur est malade?...

Le sous-secrétaire se renversait sur le dossier du fauteuil, soudain cramoisi, et ses doigts bataillaient avec le col de sa chemise de nuit. Le valet de chambre se précipita, arracha le bouton du col.

— Monsieur ne se sent pas bien...

— Ça va... ça va mieux... répliqua Croze d'une voix faible. Je vous dis que ça va, fichez-moi la paix... Tenez... prenez le téléphone... sur mon bureau... oui... asseyez-vous à ma place...

Il épuisait tout ce qui lui restait de force dans ces ordres haletants... Sa voix n'était presque plus intelligible quand il ordonna :

— Demandez le 403.22... La préfecture de police... De la part du sous-secrétaire à la Guerre... Un inspecteur tout de suite, ici... Et puis, non, non! Ne téléphonez pas... Je vous dis de ne pas téléphoner, nom de... Nous avons toute la journée... Et pas un mot à personne... pas un mot, vous!

Et, tandis que le valet de chambre, terrorisé,

raccrochait le récepteur, Croze comprimait des deux mains son front d'où il lui semblait que, sous l'effroyable poussée intérieure, du sang allait percer à travers la peau.





LIVRE QUATRIÈME

FANNY

— —

I

L'ADDITION

Après quelques instants passés dans un cabinet d'attente vert pomme, instants que Croze occupa alternativement à relire un billet d'Emmeline et à regarder une gravure pendue à la muraille : « le port de Bordeaux au XVIIe siècle », la porte s'ouvrit, et l'huissier du préfet de police, s'effaçant, prononça :

— Si monsieur le sous-secrétaire d'État veut bien se donner la peine...

A l'entrée de Croze, le préfet Lehoux, de qui

la mince et mobile figure à barbiche, populaire à Paris, rappelait les voltigeurs du second Empire, se leva de devant son bureau, tendit la main :

— Bonjour, mon cher ministre.

— Bonjour, mon cher préfet.

Ils s'assirent, proches l'un de l'autre à se toucher. Le visage repu de Croze montrait une expression à la fois inquiète et penaude ; il perçait de l'ironie à travers le masque maigre et les yeux aigus du préfet.

— Eh bien ? questionna Croze, voyant que Lehoux se taisait.

— Eh bien, il est fort dommage que vous n'ayez pas cédé à votre première impulsion et que vous ayez attendu lundi pour me prévenir.

— Évidemment, murmura Croze... Mais vous me comprenez, n'est-ce pas ? La police dans l'affaire, c'est la publicité... c'est l'alarme sonnée dans la presse...

— Mais non, mais non ; nous sommes très discrets... Si nous avions été avisés dimanche à midi, mon inspecteur Mercadieux cueillait la demoiselle Magda Riemann à Jeumont, au train de quatre heures huit, dans lequel elle a passé la frontière. Elle avait mis aux bagages une malle de dimensions ordinaires, qui fut ouverte à la douane et qui ne parut rien contenir de suspect. Un douanier affirme qu'il a remarqué des

paquets de papier dans la valise qu'elle portait à la main. A Bruxelles, où elle est arrivée à cinq heures, nous la perdons de vue : elle avait laissé sa malle en consigne; elle s'est donc promenée dans la ville avec sa valise; impossible de retrouver le commissionnaire qui la lui portait; c'est donc un complice. Nous revoyons notre fugitive le même soir à Ostende, où, avec sa malle et sa valise, elle s'embarque tranquillement pour l'Angleterre. Elle est en ce moment à Londres, chez une amie, Allemande et institutrice comme elle, Florenz Barr, 3, King street (Saint-James). Mercadieux, qui est rentré ce matin, l'a vue, comme je vous vois.

— Il l'a vue et il ne l'a pas fait arrêter?

Lehoux eut un geste de protestation où se mêlaient la raillerie et la pitié.

— La loi anglaise? fit Croze.

— Mais naturellement! mon cher ministre. Nous ne sommes pas chez nous, 3, King street (Saint-James), et je ne vois aucun moyen de...

— Pourtant, insista Croze, cette fille a volé... Dossiers de mobilisation ou titres de rente, quelle différence y a-t-il?... Elle a pris dans un tiroir des papiers qui ne lui appartenaient pas.

Au lieu de répondre, le préfet se pencha et dit à demi-voix :

— Est-ce que vous avez envie de voir recommencer à vos dépens une certaine Affaire, qui

a fait beaucoup de bruit vers la première année du siècle? Vous vous doutez bien que votre institutrice n'est qu'un instrument, dans une main... dangereuse.

— Quelle main?... demanda Croze, qui, sincèrement, ne comprenait pas.

Lehoux sembla hésiter un instant, trier dans sa tête ce qu'il voulait et ce qu'il ne voulait pas dire.

— L'enquête à Paris nous a révélé très tôt que Mlle Mag Riemann était la maîtresse de M. Bolski.

— Le pianiste?

— Oui : le pianiste de Kœnigsberg, reçu dans la meilleure société de Paris.

— Mais Bolski gagne de l'argent, fit Croze, devinant l'idée du préfet et sautant par-dessus les répliques inutiles.

— Il gagne une vingtaine de mille francs par an, nous dit-on. Mais comme il lui arrive d'en perdre davantage au tripot, dans une seule soirée...

— Alors, ce serait lui?...

Encore de plus près, encore plus bas, Lehoux chuchota presque à l'oreille de Croze :

— Bolski est le camarade d'Université et l'intime ami du comte de Letzling, attaché militaire autrichien.

— Oh! s'écria Croze, Letzling est incapable...

— Voulez-vous me dire pourquoi? Il ne s'est pas sali les mains, lui, dans le vol des documents.

Très probablement ce n'est pas de lui que l'idée en est venue. Son besogneux de camarade lui aura proposé la chose toute faite : et comme lui, le comte, n'avait aucune raison de vous épargner, puisque vous lui avez refusé rudement votre fille...

— Je ne croirai jamais à une infamie pareille de M. de Letzling... Un homme que j'ai reçu chez moi!...

— Vous l'avez reçu, mais ensuite vous l'avez mis à la porte! Il se tient quitte avec vous, ou plutôt il est bien aise de vous faire payer sa déception. Et puis, il sert son pays, ce garçon. Il fait son métier d'attaché militaire.

— Non! Non! Non! protesta Croze. Vos renseignements vous trompent. Bolski, tant qu'on voudra. Pas Letzling.

— M'expliquerez-vous alors pourquoi le comte Adolf von Letzling a quitté brusquement Paris avant-hier soir lundi — le jour même où vous m'avez prévenu — et pourquoi sa première visite, à Vienne, sans même prendre le temps de changer de vêtement, a été pour le ministre de la Guerre, lequel, d'ailleurs, est son oncle?

Le sous-secrétaire d'État ne répondit rien... Il avait la sensation d'enfoncer dans du sable : le sable le happait, les pieds d'abord, puis les chevilles; puis cela montait vers les genoux. Il murmura :

— Si vraiment c'est Letzling... peut-être... par l'entremise de Josette, pourrait-on...

— Ne mêlez pas votre fille à tout cela, croyez-moi, répliqua sèchement le préfet.

Plus tard, Croze devait se rappeler la brusquerie de cette réplique, et aussi que le préfet avait subitement cessé de le regarder, et s'était mis à jouer avec son coupe-papier.

— Alors? murmura-t-il piteusement.

— Alors (et le perçant regard du préfet plongea de nouveau dans les yeux du patient) il y a deux solutions : la demande officielle au gouvernement anglais, l'arrestation, si le gouvernement de Sa Majesté s'y prête, et, naturellement, le fracas dans la presse du monde entier... avec sa répercussion sur votre situation et sur... votre ménage... car enfin... il faudra exprimer comment Mlle Riemann s'est introduite, au milieu de la nuit, dans votre appartement particulier?... Elle parlera, Mlle Riemann...

Croze baissait la tête.

— L'autre solution, reprit Lehoux... c'est la solution amiable. S'il n'est pas trop tard, si les documents, comme je le crois, sont encore entre les mains de la donzelle ou de son sigisbée... en les payant plus cher que ne les paierait un gouvernement, — je ne suppose pas qu'ils en fassent une question de patriotisme.

— Mais combien les payer, encore?

— Ça, je l'ignore. J'ai dans l'idée qu'il ne faudra pas lésiner.

Croze laissa tomber ses mains entre ses jambes, et, penché en avant, murmura :

— Ah! la rosse!...

Le préfet, qui jouait toujours avec son coupe-papier, prit un ton de gronderie indulgente, tempéré par l'ironie.

— Évidemment, mon pauvre ministre: tout cela est assommant pour vous... Mais aussi... vous me pardonnez de vous dire cela? à quel étrange caprice vous avez cédé!... Comment! vous qui avez une femme charmante... des... amitiés célèbres... avec cela, plus d'occasions que vous n'en pouvez souhaiter dans un monde brillant, facile... il vous a fallu encore cette espèce de bonne allemande! Sapristi! c'était l'institutrice de votre fille.

Croze, intérieurement, envoyait le préfet à tous les diables. « Ce petit sécot, pensait-il, ne paraît pas se douter qu'on attrape des coups de désir comme des coups de soleil, sans les chercher... Dire qu'il y a des hommes pareils! » Il l'envia et en même temps le dédaigna.

— Bien d'autres que moi, balbutia-t-il, ont eu cette minute d'imprudence... et il ne leur est rien survenu de mauvais.

— C'est vrai... Je me fais bien souvent cette réflexion. Il y a des gens qui passent leur vie à

risquer les pires scandales... et tout s'arrange. D'autres commettent une imprudence unique : et voilà leur vie bouleversée. Veine et déveine. Et puis, voyez-vous, il y a, surtout, que certains savent user de l'argent.

— Mais j'étais tout prêt à lui en donner, de l'argent, à cette fille! s'écria Croze... Vous pensez bien que je n'allais pas accepter ses complaisances gratuitement!... Je me réservais d'en causer avec elle... je le lui ai même laissé entendre.

— Voilà précisément l'erreur, répliqua le préfet en souriant... Il ne faut jamais différer de donner de l'argent aux femmes. Méfiez-vous de celles qui n'en demandent pas : comme toutes en ont besoin — toutes, entendez-vous — celles qui n'en demandent pas sont les plus dangereuses et les plus coûteuses. Et les malins sont ceux qui leur en donnent *avant*, par provision, en manière d'assurance... Si vous aviez donné dix mille francs à Mlle Riemann, dans la nuit de samedi à dimanche, le B. 2.17 serait probablement encore dans votre tiroir... Vous faites la grimace, et vous trouvez que Mlle Riemann ne valait pas dix mille francs?... L'addition finale vous coûtera davantage, croyez-moi, sans compter les soucis.

La porte qui faisait communiquer avec le bureau voisin le cabinet du préfet s'ouvrit : un

homme d'une quarantaine d'années, à figure intelligente et commune, abondants cheveux noirs, moustache noire, barbe en fer à cheval, l'air d'un contremaître en redingote, parut sur le seuil et aussitôt s'excusa :

— Pardon... je croyais que vous étiez seul, monsieur le préfet.

— Entrez, entrez, Mercadieux, dit celui-ci... Voici justement M. le sous-secrétaire d'État à la Guerre, dont vous venez de vous occuper.

L'inspecteur principal s'inclina devant Croze qui lui tendit la main et demanda anxieusement :

— Rien de neuf?

— Rien, monsieur le ministre. Nous ne saurons que ce soir si la fille Riemann détient encore les documents. L'inspecteur que j'ai laissé à Londres doit me télégraphier...

— Alors, questionna le préfet, de quoi vouliez-vous me parler, Mercadieux?

Hésitant une seconde, puis se décidant, Mercadieux répondit :

— C'était à propos du Val d'Anay.

— Eh bien, mais... vous pouvez parler devant M. le sous-secrétaire d'Etat... qui est le beau-frère du baron Ropart.

— C'est juste, fit Mercadieux.

Et s'inclinant de nouveau, comme s'il félicitait Croze de cette convergence d'aventures :

— Le baron Ropart, dit-il, a bien séjourné à

Paris, du lendemain de son prétendu suicide à samedi dernier, avec la fille Boisset. Ils ont habité un petit hôtel garni, très convenable, près de la place d'Italie, sous le nom de M. et Mme Baugis. Baugis est le nom d'une ferme du baron. Rosalie Boisset était installée dans cet hôtel depuis plus d'une semaine : elle attendait, disait-elle, son mari qui revenait de l'étranger. Ils ont pris des billets sous le nom de Colin, pour le Brésil, à une agence de la rue Scribe. Et ils se sont embarqués avant-hier sur le *Sâo-Paulo*, pour Rio. Leur identité ne fait aucun doute. La fille Boisset semble en état de grossesse.

— Mon cher ministre, dit Lehoux à Croze, voulez-vous vous charger de communiquer ces renseignements à votre belle-sœur?

— Ma foi non! fit Croze. Ma belle-sœur est butée. Elle ne veut pas entendre parler d'équipée... Le baron, dit-elle, était incapable de faillir à ses devoirs d'époux.

— Votre belle-sœur est une femme d'une dignité admirable, corrigea Lehoux. Avez-vous remarqué comme le silence s'est vite établi dans la presse sur cette triste affaire? Votre belle-sœur sait se servir de l'argent, elle. Enfin, puisque vous vous dérobez, Mercadieux ira au Val d'Anay : il faut bien mettre un point final à notre enquête... Savez-vous, ajouta-t-il en détendant la sévérité de son masque (il avait

dit assez rudement les dernières phrases), savez-vous, mon cher ministre, qu'il va falloir constituer à la préfecture un bureau spécial pour suivre les affaires de mesdemoiselles les institutrices étrangères? J'ai l'affaire du Val d'Anay; j'ai votre affaire; j'ai une plainte du pauvre Haumont-Segré, maintenant retiré à Bois-Colombes avec sa femme mourante, qui accuse une certaine Fanny Smith d'avoir détourné sa fille mineure Mlle Berthe Haumont-Segré. L'Anglaise a enlevé son élève, et elle a pris sur elle un tel empire que, malgré les supplications, la jeune fille, qui connaît l'état de sa mère, refuse même de la voir.

— Le fait est, grommela Croze, que c'est une engeance abominable.

— Elle n'est dangereuse que par votre faute. Pas par votre faute à vous, Croze, personnellement : par la faute des gens de votre milieu social, de votre situation de fortune.

Le préfet ne dédaignait pas de philosopher à l'occasion. Renversé sur le dossier de son fauteuil, il continua :

— Réfléchissez! Une fille de dix-huit à vingt ans, une fille d'une certaine culture, d'une certaine éducation, quitte sa famille et sa patrie pour venir gagner son pain à Paris : c'est anormal. Oui; c'est anormal, parce que l'expatriation, à cet âge, est pleine de dangers pour

elle, et que toute honnête famille ne s'y résoudra qu'à la dernière extrémité. Sur dix cas, il y en aura un où d'honnêtes parents auront délibérément envoyé à l'étranger leur fille sage et courageuse, et neuf autres cas où la fille aura quitté ses parents par coup de tête, soit que la famille fût inhabitable (remariage du père, inconduite de la mère, scandale), soit qu'une aventure galante l'eût entraînée. Dans ces neuf derniers cas, la demoiselle accumulera les obscurités et les mensonges pour que nul ne puisse remonter jusqu'à sa famille : faux noms, faux lieu de naissance, faux certificats... Les étrangers sont obligés de déclarer leur identité? Mais combien de mères ou de pères de famille, embauchant une institutrice, se donnent la peine de vérifier la déclaration de l'étrangère?... Et voilà pourquoi je dis que vous êtes les coupables, vous, les bourgeois riches, vous, les mondains. Cette catégorie de filles où, certes, il y a des types de parfaite honnêteté, mais où la majorité, étant, par sa fonction, arrachée de son groupe social et familial, ne participe plus à la morale de *sa* famille, de *son* groupe, cette catégorie de filles est, de plus, celle sur laquelle il est le plus malaisé d'avoir des renseignements précis et sincères... Et vous autres, vous y portez votre choix avec une insouciance absolue...

— Oh! protesta Croze.

— Il n'y a pas de « oh!... » qui vaille. Si la tête de l'étrangère vous revient, si le premier abord est favorable, et surtout si vous commencez à vous impatienter de vos recherches, vous évitez de prendre des renseignements de peur qu'ils vous induisent à de nouvelles recherches! Et quand vous avez fait votre choix, avec cette légèreté, dans ce milieu essentiellement suspect et presque impossible à contrôler, qu'est-ce que vous confiez à la personne choisie? précisément ce que vous avez de plus précieux et de plus fragile, — votre fille. Franchement, quand il vous faut après, régler une addition un peu lourde, vous ne devez vous en prendre qu'à vous... surtout si vous avez montré une certaine imprudence personnelle, — comme vous, mon cher ministre, acheva le préfet en tapant avec un rire amical sur le genou de Croze.

Croze avait écouté la fin de cette mercuriale, la tête assez basse.

— Je ne dis pas non, répliqua-t-il. Mais vous, la police, n'êtes-vous pas constituée précisément pour surveiller les étrangers suspects, pour nous renseigner sur eux, pour nous défendre au besoin?

— Impossible, mon cher ministre. Mes moyens d'investigation s'arrêtent à la frontière, ou bien alors tout mon personnel n'y suffirait pas.

— D'ailleurs, glissa Mercadieux d'un ton

discret et avec un regard respectueux pour le sous-ministre, les certificats, les renseignements de complaisance fournis par les familles françaises sur ces jeunes filles embrouillent tout. Et puis elles s'entendent entre elles, elles échangent des pièces d'identité, des « testimonials »... C'est inextricable.

— Alors, fit Croze en se levant, il faut renoncer à ce que nos enfants apprennent les langues étrangères?

— Le mal ne serait pas énorme, dit le préfet en se levant à son tour. Quelle langue étrangère parlez-vous?

— Aucune. Mais...

— Moi non plus. Nous avons tout de même fait notre chemin, vous et moi. Et Mercadieux a dans son bureau, pour cent francs par mois, une dactylographe qui parle avec une égale facilité l'anglais, l'allemand et le français.

Mercadieux saluait et se retirait. Lehoux accompagna Croze jusqu'à la porte du cabinet :

— Enfin, poursuivit-il, rien ne vous empêche de faire venir ces demoiselles étrangères une heure ou deux par jour chez vous, comme professeurs... Mais, croyez-moi... pas à demeure dans votre maison, écoutant vos conversations, guettant vos visiteurs, explorant votre correspondance. Et surtout pas comme anges gardiens pour vos filles.

Croze, sur le seuil, objecta :

— Mon beau-frère aurait levé le pied tout aussi bien avec une jeune personne de Romorantin ou de Montargis.

— Possible... Il paraît que celle-là était fort honnête... comme lui, d'ailleurs... Ils se sont séduits réciproquement... cela arrive... Mais l'amour dans le nouveau monde, l'expatriation... Rio... c'est tout de même une idée d'étrangère. Une enfant de Montargis ou de Romorantin aurait proposé Paris, tout simplement. Et puis, à Montargis, à Romorantin, on aurait trouvé des parents, des gens du pays, disposés à agir sur la fugitive... Passé la frontière, même la frontière belge, les difficultés doublent... Pour remplacer Mlle Riemann... prenez une Française, croyez-moi.

Baissant la voix, il ajouta :

— Est-ce que... chez vous... et autour de vous... on a des soupçons sur les vraies causes du départ de cette Riemann?

— Ma femme est au Val d'Anay : j'ai interdit qu'on l'avertisse... Quant à mes enfants... j'ai peur qu'ils ne se doutent, — au moins mon fils Guy. Enfin, tant que ça ne tombera pas dans la presse... Et tant que cet animal de Berger, le rapporteur de la commission, qui ne m'aime pas, n'aura pas vent de la chose et ne me demandera pas le document...

Les deux hommes se serrèrent la main. Croze descendit lentement l'escalier, méditant sur les propos du préfet, qui l'avaient, en somme, humilié et irrité. « J'ai besoin de lui pour le quart d'heure, pensait-il... Mais si jamais j'ai le portefeuille de l'intérieur, ce que je l'enverrai méditer dans la retraite sur la condition des institutrices!... »

L'auto, avec le chauffeur à cocarde tricolore, attendait boulevard du Palais. Croze dit : « A la Chambre, vivement! » Tout en roulant le long des quais, il relut le billet d'Emmeline, reçu le matin même : « *Je vous en prie, que je vous voie dès demain matin, et pas chez moi.* » Il pensa : « Est-ce que ça va être encore un embêtement? Généralement, ça va par série... » Mais quel « embêtement » pouvait-il attendre de l'amoureuse Emmeline, sinon les jérémiades sur la rareté des entrevues, une scène de jalousie finissant par des protestations de tendresse éternelle et de pesants baisers humides? Tout cela n'avait guère d'importance. Il avait donc obtempéré au désir d'Emmeline et lui avait fait porter comme réponse : « *A la Chambre, vers onze heures.* » A vrai dire, Croze, même au prix d'une scène de jalousie, n'était pas fâché de voir sa vieille amie ce matin-là. Verbeux, sociable, prompt aux confidences, il lui était pénible de porter tout seul l'oppression de cet énorme secret; ne pouvant

le communiquer à sa femme, à ses enfants, il avait envie d'en donner sa part à Emmeline... « Bien bonne, au fond, la pauvre chérie. Pour ce qui concerne ma carrière, elle m'a toujours sagement conseillé, et pourtant, elle n'est pas d'une intelligence extrême... Mais une femme qui vous aime, ça possède comme la seconde vue... Oui, je vais la consulter. (Il lui avait révélé le vol des documents, mais sans s'expliquer sur la façon dont Mag avait opéré.) Je lui dirai que cette fille est venue m'aguicher, que je l'ai laissée seule imprudemment dans mon cabinet... Je lui jurerai qu'entre nous rien de définitif ne s'est passé. Et, ma foi, si elle devine la vérité, je la calmerai avec un rendez-vous... » Le projet de verser ainsi des aveux dans le sein d'Emmeline le rasséréna Et, quand à l'huissier du Palais-Bourbon il demanda : « Personne ne m'attend, Sergeot? », il eût été déçu si Sergeot n'eût pas répliqué, dans le langage fleuri qui lui était ordinaire : « Mais si, monsieur le ministre. Il y a une dame qui vous espère au cabinet de la huitième commission, depuis tantôt un joli quart d'heure. »

Sergeot jouait-il la discrétion? Ou bien n'avait-il vraiment pas reconnu Emmeline Corbellier, pourtant familière de la Chambre depuis bien des années?

Croze pencha vers cette dernière hypothèse

quand il se trouva, dans la salle de la huitième commission, en face de la pauvre chose humaine effondrée, noyée de pleurs, que lui-même hésita un instant à reconnaître, et qui pourtant était Emmeline Corbellier. Elle ne put même pas aller à lui tant ses jambes tremblaient. Elle lui tendit seulement les mains comme pour qu'il la hissât hors d'un abîme; elle leva vers lui une figure qui semblait en train de se dissoudre dans les larmes, une figure qui ne se souciait plus de raidir ses muscles pour composer un masque de jeunesse, et que l'or imprudent de la chevelure vieillissait à présent comme une perruque de chienlit. Lui eut aussitôt ces deux pensées : « Bon Dieu! qu'elle est vieille!... » et « Est-ce qu'elle va encore charger l'addition, comme dit Lehoux? » Aussitôt son égoïsme s'arma, le hérissa de défenses.

— Eh bien? Qu'est-ce qui se passe? demanda-t-il assez froidement.

— Jules... Jules, balbutia Emmeline dans une explosion de pleurs... On sait... mon mari sait...

Croze, tout à ses propres soucis, crut qu'il s'agissait des documents. Il s'assit vivement à côté d'Emmeline :

— Qu'est-ce qu'il sait? Il ne peut savoir que le départ de Mag?... Avec le préfet de police, il n'y a que toi et moi au courant du vol. J'espère

que tu n'as pas commis l'imprudence de renseigner Corbellier?

Elle fit le geste de se débattre impatiemment, d'écarter cette histoire de papiers volés, et, avalant ses larmes à mesure, elle reprit :

— Non! non... pas Mag. C'est Sandra, l'institutrice italienne de Loute... Je l'ai renvoyée l'autre jour...

— Oui, je sais.

— Elle a emporté des lettres qui étaient dans mon armoire à bijoux... si bien cachées... des lettres auxquelles je tenais tellement...

— Quelles lettres?

— Des lettres de toi... si bonnes... des anciennes, après le Mont-Dore... Et puis des billets gentils... depuis... même de cette année... tous ceux où il y avait un peu de tendresse, je les gardais.

— Tu me jurais que tu les brûlais!

— Oui... ceux que je n'aimais pas... les petits mots secs, les méchants... comme tu m'en écris à présent... Mais quand j'y sentais un peu que tu m'aimais... je ne pouvais pas m'en séparer... La cachette était si sûre... dans mon armoire à bijoux, pense!

— Preuve que la cachette était sûre, c'est qu'on a volé les lettres. Comment sais-tu que c'est cette fille?

Emmeline leva sur Croze ses yeux noyés :

— Elle les a... elle les a envoyées... moitié à mon mari... moitié à ta femme. Tiens... elle me l'écrit.

— Nom de...! fit sourdement Croze.

Il arracha brutalement des mains d'Emmeline la lettre de Sandra et la parcourut :

« Madame, je vous ai dit en vous quittant : Souhaitez que Jacques ne manque pas à la parole qu'il m'a donnée ! Un mois s'est écoulé : Jacques ne m'a pas écrit ; il n'est pas venu aux rendez-vous que nous avions fixés ensemble ; il n'a pas répondu à mes lettres ; j'ai su que, sous votre influence, il a repris sa vie comme auparavant, et que MM. d'Ambline, Volberg, Lartisan sont redevenus ses amis. J'ai trop de fierté pour supplier : et quant à le punir, lui, je ne le veux pas ; il n'est pas responsable ; c'est un enfant dont moi seule aurais pu faire un homme. Vous m'en avez empêchée. Vous avez causé son malheur et ma peine. Il est juste que vous soyez châtiée. Quand on a un amant, surtout un amant en vue, madame, on enferme à double tour sa correspondance amoureuse. Autrement, on risque ce qui vous arrive : que votre mari et la femme du monsieur reçoivent un jour certains échantillons de cette correspondance. Je vous assure que Mme Croze sera très intéressée par celles qui ont dû lui parvenir hier au Val d'Anay (recommandées). Quant à votre mari, j'espère

pour son intelligence qu'elles ne lui apprendront rien, sinon quelques détails sur votre « sacré tempérament », comme écrit M. Croze... Voilà ce que vous coûteront votre injustice, votre malhonnêteté et votre sottise. — SANDRA CERONI. »

— Ah çà! s'écria Croze sans finir la lettre et la chiffonnant dans son poignet crispé qu'il tendit à Emmeline effarée comme s'il allait la frapper au visage, tu trouvais que je n'avais pas assez d'embêtements? Par ta stupidité, voilà que tu en provoques un nouveau, ridicule, absurde? Elle a raison, cette Italienne... Pourquoi ne lui as-tu pas laissé épouser ton fils? Si tu crois que tu trouveras facilement à le caser, avec la réputation qu'il a... Et puis, tu renvoies une Italienne amoureuse, et tu t'imagines que cela va se passer comme ça, en conversations, en sourires?

Emmeline voulut protester, dire : « Mais toi-même nous as conseillé ce renvoi, rappelle-toi. » Il n'écoutait rien; il poursuivait :

— Tu es donc complètement stupide, ma pauvre Emmeline? L'étonnant, c'est que ton Italienne ne t'ait pas donné un coup de couteau... Nous voilà propres, maintenant! Julie est bonne, Julie m'aime, Julie n'a jamais voulu rien croire, c'est entendu : mais des lettres signées de moi, adressées à toi, si on les lui fourre sous les yeux, elle sera bien obligée de comprendre.

Et alors, qui sait comment on la calmera ? Elle est longue à se décider, mais, sa décision une fois prise, personne n'est plus têtu. Rien ne l'arrêtera. Ce sera le procès, le scandale. Et tout ça par ta faute ! Quel besoin avais-tu de garder ces papiers ? Et si tu les gardais, tu n'étais même pas capable de les enfermer ? Ah ! tu n'es pas forte, ma pauvre fille... Et puis, tiens ! j'en ai assez... Restons-en là ; débrouillons-nous chacun de son côté... J'irai trouver Julie et je lui dirai : « C'est vrai ; j'ai fait cette bêtise autrefois, et je l'ai traînée onze ans après moi, comme un boulet. Mais je m'en délivre avec plaisir. Ouf... » Et je ne lui mentirai pas. Et si ton mari veut m'embêter, lui, tu peux me l'envoyer... Je lui logerai volontiers un bon coup d'épée dans les reins, ou dans sa figure de cocu... Bonsoir !...

Il s'en alla vers la porte, haletant d'une colère qui avait monté à mesure qu'il parlait, qu'il excitait par ses propres paroles. Le geste *réel* de saisir la poignée de la serrure lui donna un premier coup de frein, et il s'imagina subitement tel qu'il serait, ayant passé le seuil, ayant refermé la porte sur Emmeline, séparé d'Emmeline pour toujours. Il traîna un peu avant d'ouvrir, attendant un mot, un appel, un cri, le bruit d'un sanglot... Mais rien : elle ne bougeait pas ; on ne l'entendait même pas respirer. Alors il sentit poindre en lui ce même frisson qui l'avait glacé,

penché sur le tiroir où manquait le B. 2.17. Pour se donner une contenance, il entre-bâilla la porte, puis la repoussa bruyamment, comme s'il mettait un point final à sa réplique; il se retourna. Emmeline était toujours assise sur sa chaise absolument immobile. Cependant elle n'avait pas perdu connaissance, puisque ses yeux grands ouverts, ses yeux maintenant secs, suivaient tous les mouvements de Croze; son visage avait changé d'expression; il n'avait plus cet air de puérilité sénile qui si souvent agaçait le sous-secrétaire. Un grand sentiment vrai, un désespoir absolu en chassait toute affectation; et Croze, pour brusque et rude qu'il fût et peu sensible aux nuances, ne put regarder sans trouble cette image de la désolation féminine. Il toussa, il lâcha le bouton de la porte refermée: encore à distance, il balbutia :

— Eh bien? Quoi?...

Et, comme elle ne répliquait toujours rien, il se rapprocha, le ton adouci, mais essayant encore de gronder :

— Tu auras beau rester là sur ta chaise à me regarder, nous n'en sommes pas moins fichus, et tu en es cause... Dis quelque chose, voyons, réponds! As-tu une idée? un projet?

De la tête, elle fit signe que non. Elle fixait toujours ses yeux sur Croze. Et, comme elle vit que son silence l'irritait et qu'il allait redevenir

violent, elle s'efforça de parler. Sa bouche se tordait, ses dents se heurtaient, on sentait que sa langue collait au palais. Il comprit pourtant les mots entrecoupés :

— Tu as dit... tu as dit que tu... que tu étais content... de... de te... de te... délivrer de moi.

Elle fondit en larmes de nouveau, si bouleversée que son chapeau, avec les cinq cents francs d'aigrettes qui le couronnaient, roula sur le plancher de la salle... Croze l'observait, le cœur tenaillé d'une pitié de plus en plus forte, et pourtant trop irrité encore pour céder, pour la consoler. Mais, parmi les bégaiements qui lui échappaient entre des sanglots, elle trouva, comme en pareil cas toute amoureuse sincère, la parole qu'il fallait dire, celle qui fondit soudain la résistance de l'égoïsme mâle.

— Et pourtant... pourtant... Jules... nous avons... nous avons été... si heureux!...

A peine eut-elle prononcé cela qu'il fut à ses côtés, l'entourant de ses bras, la berçant, lui baisant le front et le visage, la caressant comme une pauvre enfant grondée à qui l'on pardonne... « Nous avons été si heureux!... » Le passé, ressuscité par cet humble exorcisme, avait soudain ressaisi l'homme de cinquante ans, repu des joies de la chair et de l'orgueil, parvenu à ce « tranchant du destin » où l'on sent que la vie n'ajoutera plus aucun bien valable aux biens

conquis, qu'il s'agit surtout de défendre ceux-ci contre les forces destructives déjà menaçantes de toutes parts. « Nous avons été si heureux!... » C'était sa jeunesse, ses trente-cinq ans de député déjà distingué dans les commissions, escomptant déjà l'avenir, tout l'avenir, y compris la présidence de la République; c'était la force et la fraîcheur de son corps, ce je ne sais quoi de robuste et de sain qui plaisait aux regards; c'était l'appétit d'aventures, le besoin de réussir et de jouir. Et c'était la rencontre, au Mont-Dore, de la mondaine riche, brillante, honnête, l'accord instantané des yeux, la passion sincère, le bonheur de la possession... Oh! oui : Emmeline disait vrai; ils avaient été bien heureux... Toute une partie de sa nature à lui, la partie exubérante, envahissante, un peu gamine, comprimée dans son foyer, gênée en face de l'épouse légitime qu'il respectait, qu'il admirait, mais dont la piété et la tenue aristocratique lui imposaient toujours, — tout son côté ardent, sensuel, un peu bohème, un peu naïf, avait été comblé par l'amour d'Emmeline. Et aussi (plus que Julie sa femme, toujours prête à le brider au nom de la société et de la religion) Emmeline avait été associée à ses ambitions de politicien : avec un instinct de femme éprise que les scrupules moraux n'encombraient pas, elle s'était vingt fois montrée conseillère perspicace, incapable de

donner les raisons de ses conseils, mais disant avec entêtement : « Il faut accepter ceci, refuser cela... » et rarement elle se trompait. Tandis qu'il la tenait contre son cœur, les longues années de communion sincère, corps et âme, que ce pauvre être sanglotant lui avait données d'elle-même lui remontaient au cœur, évoquées par le « Nous avons été si heureux... » Le bon et le mauvais de lui, une tendre reconnaissance de l'esprit et des sens, combinés avec l'effroi de perdre un porte-chance, lui firent étreindre Emmeline :

— Tu as raison, murmura-t-il. J'ai été dégoûtant... Mais je suis tellement harcelé! Vrai, je ne sais plus ce que je dis. Oublie ces sottises : je n'en pense pas un mot. On sera encore heureux ensemble, va, ma pauvre chérie... Si on nous fait trop de misères, on se serrera encore plus fort tous les deux. Hein? pas vrai? Allons, un sourire au vieux copain...

Elle lui donna le sourire qu'il demandait, un sourire qui lui rendit un instant sa « figure Mont-Dore », comme elle disait. Ah! peu lui importaient, à elle, catastrophe, divorce, perte de l'argent et tout, si le « vieux copain » devait lui rester, plus proche, plus affectueux après la débâcle!

II

L'INSPECTEUR MERCADIEUX

Où vas-tu, Blanche?
— A la chapelle. Viens-tu avec moi?

Ce « Viens-tu avec moi? » que la baronne Ropart d'Anay adressait à sa sœur Julie Croze, rencontrée dans le vestibule du château, se teintait d'imploration tendre, de pitié persuasive... Comme Croze l'avait prévu, Julie, dès que la lettre de Sandra lui avait ouvert les yeux, avait subi la crise aiguë des grandes confiances trahies. Grave, un peu froide d'apparences, elle aimait et elle admirait son mari : et sa propre horreur du mensonge l'avait toujours empêchée de croire qu'un homme qu'elle aimait, qu'elle admirait, pût être un grossier menteur. Désabusée,

elle avait aussitôt refusé toute explication, toute entrevue avec le coupable ; elle avait mandé par télégramme Josette auprès d'elle, au Val d'Anay. Ses principes lui interdisant le divorce, elle exigeait la séparation. Et les instances de sa sœur Ropart d'Anay, les efforts de Guy dépêché en ambassade, n'avaient pas, jusqu'ici, réussi à la fléchir.

— Allons, viens, répéta la baronne, qui sentait sa sœur révoltée contre la Providence. Viens pour me faire plaisir. Pense que j'ai du chagrin, moi aussi.

Elle la prit par le bras et l'entraîna, sans avoir obtenu d'elle un consentement positif. La chapelle était située à l'extrémité nord du bâtiment principal : c'était l'ancienne chapelle, modestement ornée, mais calme et recueillie, de la communauté religieuse qui occupait le château avant la Révolution. Il y flottait cette atmosphère pénétrante des lieux où beaucoup d'êtres humains ont fléchi les genoux, penché le front, joint les mains, murmuré des implorations : à cet influx d'intense espoir, d'ardent désir exhalé sous les arceaux, les pierres — dirait-on — ne restent pas insensibles : elles s'aimantent peu à peu aux cours des âges, et c'est l'âme vivante des sanctuaires, cette ferveur exhalée par leurs dalles, leurs piliers et leurs voûtes.

Maintenant, les deux sœurs, les deux demi-

veuves, étaient agenouillées côte à côte, devant la barrière du chœur. Un calme jour de juillet campagnard filtrait à travers les simples vitraux dépolis. Alentour, le Val d'Anay tout entier — vers l'heure chaude qui suit le repos méridien — baignait dans le silence. Hector, Jean et Henriette voyageaient en Suisse avec l'abbé; on les avait expédiés à l'étranger pour les soustraire aux racontars scandaleux du pays; Josette semblait prostrée dans une désolation plus profonde encore que celle de sa mère; sans le gazouillis des jumelles, Violette et Marguerite, qui poussaient gaiement parmi les ruines du ménage, le Val d'Anay, où l'on ne recevait plus personne, eût semblé le château de la Belle au bois dormant... Dans ce silence mélancolique, à l'abri des vieilles pierres aimantées par tant de prières féminines, les deux sœurs, les deux demi-veuves, étaient agenouillées côte à côte. Mais l'une des deux seulement priait. Même à l'aimantation religieuse de la douce chapelle le cœur révolté de Julie Croze résistait. Elle n'accusait pas Dieu : sa foi était trop intimement tissée avec les fibres de son cœur pour que sa rébellion tournât à l'imprécation, au blasphème. Seulement, cette femme d'une piété si ferme et si sincère ne pouvait plus parler à Dieu, et elle avait beau, en ce moment, avoir, comme sa sœur, fléchi le genou et croisé sur ses yeux les doigts de ses mains, elle

avait simplement accompli les gestes accoutumés. Sa méditation n'avait rien d'une prière.

Elle pensait, avec une force plus concentrée, ce qu'elle ne cessait plus de penser depuis les lettres envoyées par Sandra :

« J'ai été une sotte, une dupe. J'ai été une bête. J'ai cru qu'un homme sans principes et sans religion pouvait être un mari fidèle... C'était impossible. Je suis sûre maintenant qu'il ne m'a jamais été fidèle, pas même un mois. Car je me rappelle, à présent, cette après-midi où je l'ai rencontré rue de Tilsitt, le mois qui a suivi notre mariage, précisément à l'heure où il m'avait dit qu'il serait à la Chambre... Et le voyage au Mont-Dore, où il s'est lié avec cette drôlesse! Il m'écrivait de là-bas des lettres si affectueuses : qu'il pensait à moi, qu'il pensait à nos enfants... Quand il a été secrétaire des Beaux-Arts, on m'a avertie, une lettre anonyme, qu'il avait une maîtresse dans la troupe de l'Odéon et une autre à l'Opéra-Comique. Cela m'a fait rire : je lui ai montré la lettre; il a bouffonné. Ah! sotte, sotte, sotte!... Et cette Allemande, cette fille de rien, cette espionne... Guy a bien essayé de me persuader qu'il n'y avait aucune amourette entre elle et Jules, et qu'elle s'était introduite dans le cabinet de Jules à son insu... Non! non! on ne me prend plus à des balivernes pareilles. Elle était sa maîtresse, elle le possédait, en même

temps que moi, en même temps que la Corbellier... Ah! l'ordure, l'ordure!... »

Elle mit un son de voix dans l'articulation de ces derniers mots : car, peu à peu, ses lèvres avaient remué au vent de sa pensée brûlante. La baronne tourna un moment les yeux vers elle, qui rougit et se cacha tout à fait le visage avec les mains. La baronne, elle, priait. Elle ne ruminait pas ses misères et ses rancunes, comme Julie Croze; elle conversait vraiment avec le redoutable et mystérieux Ordonnateur des destinées, qu'elle adorait, caché derrière la porte du tabernacle. Mais sa prière, à elle aussi, n'était pas tout à fait semblable à celles qu'elle prononçait naguère, avant la disparition du baron Henri... Alors, elle disait tout à Dieu : elle se confiait à lui comme à un ami tout-puissant, mais tout proche, et qui d'avance connaît tous vos désirs : elle lui ouvrait son cœur. Aujourd'hui, elle priait encore; elle priait avec plus d'ardeur que jamais; seulement elle éprouvait un peu de gêne, non pas à prier, mais à formuler sa prière. Prosternée en habits de veuve devant le souverain Maître, elle ne pouvait lui dire : « Seigneur, accueillez l'âme de mon mari... » Car, au fond d'elle-même, sa conviction protestait contre cette requête. Et la pudeur qui, devant les hommes, lui faisait adopter l'hypothèse de l'accident mortel et repousser hautai-

nement celle de la fugue amoureuse, cette pudeur ne l'abandonnait pas, seule en face de Dieu. Elle ne voulait pas dire à Dieu : « Ramenez-moi le prodigue... » Elle ne voulait pas avouer, *même à Dieu,* qu'elle admettait la défaillance possible du chef de la famille... Et dans un mélange d'humilité chrétienne et d'orgueil conjugal elle répétait cette oraison : « Mon Dieu, où qu'il soit à l'heure présente, prenez-le en pitié et protégez-le! Sa femme et ses enfants ont besoin de lui, mon Dieu... Mais, si votre volonté est de nous le prendre, ne nous ôtez pas en outre, je vous en conjure, l'honneur de la maison!... » Puis elle priait pour sa sœur, dont la révolte lui causait une sorte d'épouvante, comme si elle l'avait vue possédée par un démon. Elle suppliait le souverain Maître de calmer cette âme rebellée, de lui inspirer l'indulgence, la volonté du sacrifice. Et, tout en priant ainsi, elle pensait dans l'arrière-fond de son cœur : « Ah! si j'étais à sa place! Si je n'avais qu'à dire : — Viens, c'est oublié! — pour que mon mari fût de nouveau parmi nous! »

Une cloche alerte, qui n'était pas celle de la chapelle, tinta à distance : une volée de quelques secondes suivie de deux appels brefs.

— On t'appelle, fit Julie.

— Allons voir...

C'était en effet la « sonnerie de Mme la baronne ». Celle du baron, après la courte volée, ne comportait qu'un appel : mais celle-là, depuis longtemps, on ne l'entendait plus... Les deux sœurs quittèrent la chapelle et se dirigèrent ensemble vers le château. En traversant la cour centrale, elles rencontrèrent le valet de chambre, qui, les ayant aperçues, apportait une carte sur un plateau : « Mercadieux, inspecteur à la Préfecture de police. » Malgré son sang-froid et son empire sur elle-même, Mme Ropart d'Anay eut un tressaillement, et ses joues se rajeunirent d'une rougeur. Elle avait vu l'inspecteur deux fois déjà à Paris, dans son bureau, durant les jours qui suivirent la disparition du baron. Puisqu'il venait lui-même au Val d'Anay, et à l'improviste, c'est qu'il apportait des nouvelles.

— Faites entrer dans le cabinet de Monsieur dit-elle, reprenant vite son attitude de sérénité.

Et elle ajouta, pour sa sœur :

— Je te demande de ne pas me quitter... Tu veux bien?

— Certainement, je veux bien, répliqua Julie Croze, mais à la condition que ce policier parle uniquement de tes affaires à toi... S'il fait la moindre allusion aux documents volés, s'il prononce le nom de mon mari, je m'en vais.

Mme Croze affectait de ne plus rien vouloir entendre qui touchât la catastrophe de son pro-

pre ménage. Entre elle et son mari, le lien était rompu, estimait-elle, une fois pour toutes; ni Josette, ni Guy, ni la baronne n'en devaient parler.

L'inspecteur Mercadieux attendait, debout dans la petite pièce appelée naguère « mon bureau » par le baron, et qui servait alors principalement à la fabrication des cartouches et au dépôt des échantillons de grains. Tout y demeurait tel qu'au moment où le maître de la maison, juste avant d'enfourcher César, y avait une dernière fois médité son projet; on tenait à ce que la pièce, soigneusement entretenue, gardât un air de vie.

— Bonjour, monsieur, dit la baronne, tendant la main à l'inspecteur, qui s'inclina très bas... Madame est ma sœur, Mme Croze... Asseyez-vous, je vous prie, et dites-moi ce qui vous amène.

Les deux sœurs s'étant assises, la baronne devant le bureau et sa sœur sur une chaise auprès d'elle, Mercadieux restait debout. La baronne insista :

— Asseyez-vous, monsieur, je vous en prie.

Il obéit, mais ne se posa qu'à moitié sur le siège, comme pour s'excuser de s'asseoir devant des dames. Il était vêtu d'un complet gris foncé, presque noir, qu'on apercevait sous le cache-poussière déboutonné par devant. De ses mains

gantées de lourds gants bruns, il tenait un chapeau de paille canotier, à ruban noir. Sa bonne figure française, large et commune, à moustaches noires, à barbe noire en fer à cheval, trahissait un effort intelligent pour bien ramasser et bien présenter les choses qu'il avait à dire. Avant de parler, il regarda quelque temps la natte rouge du plancher, plissant le front, sous ses cheveux noirs d'une fougueuse abondance.

— Eh bien, madame la baronne, dit-il enfin en relevant les yeux — deux yeux couleur de café clair, pleins de lucidité méridionale — il y a un peu de nouveau, et c'est pour cela que M. le Préfet m'a envoyé. Il ne vous a pas prévenue de ma visite, et il m'a chargé de vous dire qu'il l'a fait exprès. Il a craint de vous tourmenter vingt-quatre ou quarante-huit heures à l'avance, sans aucun profit. Nous savions que vous ne quittez pas le Val d'Anay... Alors, qu'est-ce que je risquais à venir moi-même?...

— Oui, vous avez très bien fait, reprit la baronne. Remerciez M. Lehoux de son ingénieuse attention.

Mercadieux continua, du même ton mesuré, du même air attentif à ne rien omettre, à bien peser ses mots :

— Les derniers résultats de l'enquête faite ici, par la police du département, à laquelle on m'avait adjoint, n'ont pas été contredits par les faits

subséquents. Le Cher n'a pas ramené de cadavre; un corps rejeté par les eaux de la Loire a été identifié; d'ailleurs, c'était une femme. On n'a retrouvé aucune autre pièce des vêtements de M. le baron, sauf celles abandonnées en évidence sur la berge. Notre conviction n'a donc pas changé : monsieur votre mari ne s'est pas noyé dans le Cher.

— Dieu veuille que vous soyez dans le vrai, monsieur, fit la baronne sans marquer aucune émotion.

— Mais s'il ne s'est pas noyé dans le Cher, reprit Mercadieux, comme les premières apparences indiquaient cet accident, il y a donc eu simulation. On a voulu masquer la disparition. Des gens avaient-ils intérêt à supprimer monsieur votre mari ou à le séquestrer? C'est ce que nous avons recherché, tant à Paris que dans vos alentours. Or, il est résulté de nos investigations, clair comme le jour, que M. le baron Henri n'avait aucun ennemi, que sa disparition laissait ses affaires parfaitement en ordre, et, permettez-moi d'ajouter, madame (je suis ici, n'est-ce pas, pour dire les choses telles qu'elles sont), qu'il n'avait de relation connue avec aucune femme habitant ce pays-ci ou Paris.

— Vous ne m'apprenez rien, monsieur, dit assez sèchement la baronne.

— Donc, poursuivit l'inspecteur, M. le baron

Ropart d'Anay n'est pas mort noyé; personne n'avait intérêt à le faire disparaître; par conséquent, il a disparu volontairement, en s'efforçant qu'on attribuât sa disparition à un accident.

Mme Croze, écoutant ces déductions, semblait beaucoup plus troublée que sa sœur. Elle ne put s'empêcher d'interrompre :

— Et qui vous dit que mon beau-frère n'a pas été la victime d'une de ces bandes d'apaches comme on en a tant découvert ces temps-ci en province? On pouvait supposer qu'il avait de l'argent sur lui le jour où il se rendait à Baugis, puisque la ferme venait d'être à moitié détruite et que les fermiers demandaient des secours immédiats.

— Madame, répliqua Mercadieux, des professionnels n'auraient jamais imaginé une mise en scène aussi... naïve pour dissimuler le rapt ou l'assassinat d'un passant. Et puis, le passant assassiné, qu'en auraient-ils fait, puisqu'ils ne l'ont pas noyé?

— Je ne sais pas. Ils ont pu le jeter dans un trou... l'enterrer... le brûler...

— Non, madame, reprit l'inspecteur, on n'a pas brûlé ni enterré le corps de monsieur votre beau-frère; et, sans énumérer toutes les objections de métier qui s'opposent à ces hypothèses, je viens tout de suite à la raison décisive : M. le

baron Henri, qui ne s'est pas noyé dans le Cher n'a pas été non plus assassiné ni séquestré, pour la raison péremptoire qu'il est actuellement vivant, en parfaite santé, et que voici une photographie de lui datant de dix jours à peine.

Cette fois, la baronne se départit un instant de son apparente indifférence; elle arracha presque la photographie des mains de Mercadieux; elle la regarda un long moment, tandis que Julie, par-dessus son épaule, regardait aussi. Julie ne conçut pas le moindre doute : l'homme en complet clair et en casquette de voyage que représentait le portrait minuscule, mais extrêmement net (un instantané comme on en prend sur les plages), était Henri Ropart d'Anay, moins les moustaches, ce qui le changeait d'ailleurs considérablement. Il était adossé au bastingage d'un paquebot; une mer paisible ruisselait de soleil à l'arrière-plan. Blanche Ropart d'Anay, redevenue calme, tendit la petite carte au policier :

— Cette personne, fit-elle, a certainement quelques-uns des traits de mon mari.

Mercadieux eut un geste d'étonnement.

— Comment, madame, vous ne reconnaissez pas formellement le baron? et vous, madame Croze?

— Cela lui ressemble beaucoup, osa dire Julie.

— Et... cet autre portrait?... reconnaissez-vous la personne?

Toujours dans le même décor de paquebot, toujours d'après un cliché d'appareil portatif, une jeune femme était représentée étendue, l'air las, dans un fauteuil d'entrepont. Julie allait s'écrier : « Rosalie!... » Mais elle vit une telle douleur altérer le visage de sa sœur, penchée aussi sur l'instantané, qu'elle resta muette. La baronne demeura un moment immobile, les yeux vers l'image. Ses lèvres remuèrent; sans doute, elle priait. Quelques instants s'écoulèrent encore avant qu'elle pût parler. Enfin, elle dit, déposant sur le bureau la photographie que Mercadieux récupéra :

— C'est le portrait, autant que j'en puis juger, d'une jeune fille qui a été à mon service ici.

— Oui, madame, reprit l'inspecteur. C'est le portrait de la fille Boisset, née aux environs d'Arlon. Les instantanés que je viens de vous soumettre ont été pris à Lisbonne la semaine dernière, plus exactement il y a dix jours, avant le départ du *Sâo-Paulo*, qui se rend au Brésil. Le nom donné par les deux voyageurs est : M. et Mme Colin. Ils se sont embarqués ensemble à Bordeaux, le 28 juin, après vingt-quatre heures de séjour commun au petit hôtel de la Conronne, place d'Italie, à Paris... Je vous le répète,

mesdames, il n'y a aucun doute possible : toute l'existence de M. le baron Henri, nous l'avons reconstituée depuis le soir même de sa disparition. Le *São-Paulo* arrivera à Rio vers la fin de ce mois : les deux voyageurs seront à bord, car le navire ne fait plus d'escales jusqu'au Brésil. Si donc vous désirez à ce moment-là entrer en communication avec eux, madame, M. Lehoux m'a dit qu'il se réservait d'en causer avec vous et de vous fournir des directions. Car notre rôle et celui de la justice française sont terminés. Nous n'avons pas à chercher d'assassins, puisque la prétendue victime se porte à merveille. Et, d'autre part, la fuite de M. le baron Henri avec cette jeune fille ne constitue pas un délit justifiant l'envoi officiel d'un de nos agents.

— Mais qui vous propose, monsieur, interrompit assez froidement la baronne, d'expédier des agents à la suite de M. et de Mme Colin?

— Oh! naturellement, madame, cela dépend de vous... Si vous désirez rompre purement et simplement avec monsieur votre mari...

— Je n'ai pas à rompre avec mon mari. Mon mari a disparu, et vous me dites qu'un M. Colin, ressemblant à mon mari, s'est embarqué pour le Brésil avec Rosalie Boisset. Reste à prouver que M. Colin est bien mon mari.

— Mais ce n'est pas discutable, madame, repartit l'inspecteur, dont cette résistance finissait

par irriter l'amour-propre professionnel... Je vous répète que toutes les démarches de M. le baron Ropart, depuis qu'il a quitté le Val d'Anay, ont été reconstituées ; il s'en est fallu d'un retard de train que nous le joignions à Bordeaux, ce qui eût été bien désirable, car alors nous pouvions mettre la main sur la fille Boisset et l'expulser comme étrangère... Nous savons aussi que le départ en commun était projeté depuis plusieurs semaines... depuis que la fille Boisset avait été, sous la conduite de la fille Riemann — alors institutrice chez vous, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Mme Croze devenue soudain toute pâle — consulter une sage-femme de la rue Taitbout, qui la jugea enceinte de deux mois.

La baronne Ropart d'Anay se leva sur ces mots :

— Arrêtons cette conversation, monsieur, dit-elle, pâle elle-même, mais la voix ferme et l'œil sec. Les aventures de la fille Boisset, comme vous dites, ne m'intéressent pas. Si cette malheureuse a mal tourné, ce n'est pas ma faute : elle n'a vu chez nous que des exemples d'honnêteté. Mais je ne permettrai pas qu'on associe le nom du baron Henri Ropart d'Anay à à cette basse histoire de grossesse et de fugue... Votre M. Colin est pour moi M. Colin, rien de plus : qu'il ressemble peu ou prou au baron ne m'ôte pas la conviction que le baron était inca-

pable de souiller son foyer... Et dussiez-vous me prouver, ce que vous n'avez pas fait, que M. Colin est bien mon mari, et que mon mari accompagne Rosalie Boisset au Brésil, je garderai la ferme conviction que mon mari ne joue auprès de cette fille qu'un rôle de charité et de pitié, qu'il a voulu pallier la faute d'autrui et assister une pécheresse, mais que lui-même est toujours digne de son nom et de l'affection des siens... Le jour où il lui plaira de rentrer ici, il y rentrera le front haut. Il est le maître. Je n'ai donc plus rien à vous demander, monsieur. Présentez mes remerciements à M. Lehoux et avisez-le que je désire arrêter l'enquête.

Elle salua d'un bref signe de tête Mercadieux stupéfait, et quitta vivement la petite salle, y laissant sa sœur avec le policier.

— Ma foi, madame, fit celui-ci... j'ai vu dans ma vie bien des dames que leur mari... enfin, bien des dames trompées et délaissées. Mais comme madame votre belle-sœur, ma parole, je n'en ai jamais vu... Ah! c'est une dame qui a du caractère : elle n'est pas... commode... mais on est forcé tout de même de l'admirer. D'ailleurs ça ne tient pas debout, son idée... Elle ne réfléchit pas qu'il faudra bien décider si le baron est mort ou vivant, rien que pour les questions d'intérêt...

La porte du bureau fut vivement ouverte,

Josette Croze parut, et, sans même regarder Mercadieux, courut à sa mère.

— Maman, dit-elle, tante Blanche n'est pas bien... Elle a eu comme une syncope en entrant au salon, où j'étais. Elle est étendue sur le canapé... Elle vous demande.

— La réaction! murmura Mercadieux. Pauvre dame!

— Vous permettez, monsieur? fit Mme Croze. Josette, sonne pour qu'on reconduise Monsieur.

Et elle sortit vivement.

Restée seule avec l'inspecteur, Josette lui dit :

— Excusez-moi, monsieur, je n'ai pas bien compris ce que m'a dit maman. Où dois-je vous faire reconduire?

— Je prends le train qui part pour Paris à quatre heures, mademoiselle. Ne dérangez personne pour moi... Je m'en irai à travers les bois jusqu'à la gare : deux petits kilomètres à pied, le temps de fumer un cigare.

— Alors, monsieur, je vais vous faire accompagner jusqu'à la route privée.

— Merci, mademoiselle, dit Mercadieux, arrêtant le geste de la jeune fille, qui allait sonner. Je sais le chemin. Je suis dejà venu ici. Je suis l'inspecteur de police Mercadieux.

En prononçant son nom, il regardait attentivement la figure de Josette : et, comme il s'y

attendait, Josette se troubla aussitôt. Elle fut incapable de bouger et de parler. A peine plus pâle que de coutume, mais d'une pâleur sous laquelle semblait ne plus circuler le sang de la vie, elle attendit, si évidemment terrorisée que la pitié de l'homme en fut émue :

— N'ayez aucune crainte, mademoiselle, fit-il. Je suis bien aise que le hasard nous laisse seuls un instant; j'aurais été obligé de demander à vous entretenir, et ça pouvait paraître singulier... Mais, je vous en prie, calmez-vous, n'ayez pas peur. Je n'ai rien de pénible à vous dire... au contraire. Là... il me semble que ça va mieux. Êtes-vous en état de sortir d'ici avec moi, de faire semblant de me conduire jusqu'au chemin privé? Parce que, si nous restons ici, madame votre mère ou madame votre tante vont sûrement rappliquer.

Josette fit un signe d'aquiescement, et, se maîtrisant, ouvrit la porte et sortit la première. Mercadieux la suivit. Ils ne parlèrent pas en traversant la cour; mais, dès que les communs furent dépassés, l'inspecteur dit, tout en guettant la jeune fille du coin de l'œil :

— Voici, mademoiselle... Au cours de l'enquête que nous avons faite pour récupérer les documents que votre gouvernante a volés à monsieur votre père, nous avons été amenés à perquisitionner dans un rez-de-chaussée à deux entrées, situé... ne vous troublez pas, je vous

dis que vous ne risquez rien... tout cela est absolument secret, et monsieur votre père lui-même n'en sait rien. Dans ce rez-de-chaussée... on a saisi un certain nombre de lettres appartenant à M. Bolski, et d'autres à M. de Letzling, son ami. Il y a, de vous, trois billets et une lettre plus longue, qui n'ont aucun rapport avec l'affaire des documents volés. M. le préfet a pris sur lui de ne pas les joindre au dossier, et il m'a chargé de vous les remettre. Passez un peu devant moi... Tendez la main gauche; là! Serrez vite l'enveloppe, on ne peut pas vous voir du château, je vous dissimule, je ne suis pas si mince que vous. Ça y est? Ah! je suis bien aise, et M. le préfet sera content aussi.

— Je vous remercie, balbutia Josette, à qui un peu de chaleur revenait aux joues.

Ils avaient atteint la route privée; la jeune fille continua quelque temps de marcher en silence à côté de Mercadieux. Enfin, elle se décida à demander :

— M. de Letzling est à Vienne?

— Nous le croyons, mademoiselle.

— Vous savez pourquoi il est parti subitement?

— Sûrement à cause de l'affaire des documents. M. Bolski apparaît comme l'instigateur de votre institutrice, et M. de Letzling est intime avec M. Bolski.

— M. de Letzling est incapable de commettre une infamie pareille, s'écria Josette.

Mercadieux pensa : « Va-t-elle recommencer comme sa tante? Ils ont la confiance chevillée à l'âme, dans cette famille... »

— Ma foi, mademoiselle, fit-il, vous avez peut-être raison. A vrai dire, nous savons que M. de Letzling est en Autriche, qu'il a eu une entrevue avec le ministre de la Guerre, qui est son oncle; mais, depuis, on n'a plus de nouvelles de lui. Est-il en mission secrète? Possible. Famille, milieux militaires, on fait les muets là-bas sur son compte, c'est un mot d'ordre. Vous n'avez pas reçu de lettre de lui?

— Non, répliqua Josette.

— Alors, vous n'êtes pas plus renseignée que nous... Tous mes respects, mademoiselle... Et bien heureux d'avoir pu vous être agréable. Tous mes respects aussi à ces deux dames, votre mère et votre tante.

Josette demeura quelque temps debout à la place où l'avait quittée Mercadieux : elle voyait s'éloigner par la route le vaste dos rond, sur lequel le cache-poussière, ensoleillé, luisait comme une cuirasse. L'émotion d'avoir récupéré ses lettres n'était pas apaisée; ses joues conservaient de l'éclat. « La jolie fille, pensait Mercadieux en s'éloignant d'un bon pas. Quel dom-

mage qu'elle ait choisi pour amoureux ce pleutre d'Allemand, qui a fait de l'espionnage à ses dépens... » Car Mercadieux ne doutait pas que Josette n'eût été la maîtresse de Letzling, et que celui-ci, d'accord avec Bolski, n'eût préparé le vol des documents... Josette, immobile dans la zone d'ombre que projetaient les platanes du chemin privé, Josette, droite, mince comme une statuette égyptienne dans sa gaine de toile blanche, un chapeau blanc souple posé sur ses cheveux bleutés, Josette, elle aussi, pensait à Letzling. Elle aussi, dans un recoin de son esprit angoissé, sentait poindre la même hypothèse : Letzling complice de Mag et de Bolski. Mais elle la repoussait d'instinct, comme le gosier et l'estomac rejettent parfois, dans un spasme réflexe, un poison qui causerait la mort s'il était absorbé. Continuer à vivre et être sûre de cette chose atroce, elle se rendait bien compte qu'elle ne le pourrait pas : et, comme malgré le spasme d'horreur qu'elle provoquait chaque fois, l'affreuse hypothèse ressurgissait de temps à autre, chaque fois aussi sourdait en elle comme un pressentiment funèbre. Tout cela — et c'était le pire! — il fallait le souffrir seule, sans personne à qui se confier. Il fallait renfermer dans sa poitrine cette anxiété formidable, auprès de quoi les autres catastrophes survenues dans la famille lui semblaient futiles : l'oncle disparu, le père

brouillé avec la mère et menacé de déchéance politique. De son seul confident naturel, de ce Guy qu'elle chérissait, elle se trouvait momentanément séparée : Guy assistait son père à Paris, et, tout en l'assistant, s'efforçait de sauver son propre mariage avec Yvonne. D'ailleurs, Guy fût-il aux côtés de Josette, comment, à ce frère si jaloux de la réputation de sa sœur, oserait-elle confier qu'elle avait rencontré Letzling, seule à seul, dans un lieu secret ?

Lentement, elle regagna le perron du Val d'Anay,puis elle s'attarda sur la terrasse fraîche, en face du paisible paysage solognot : pelouses, bois de bouleaux et de pins, pâleur d'un étang à l'horizon...

« J'ai eu tort, pensait-elle, de laisser partir ce Mercadieux sans lui demander de me renseigner sur Adolf, dès qu'il saura lui-même quelque chose... Il dit que personne ne veut donner des nouvelles, là-bas. Comment cela se peut-il? Si j'allais voir l'ambassadeur? Lui aussi est parent d'Adolf, et j'ai dansé chez lui, l'autre hiver. Il a même été très gracieux, très complimenteur avec moi... Oh ! que faire? que faire? »

Encore une fois, l'horrible pensée : « Adolf était d'accord avec Bolski et Mag... Adolf s'est servi de moi pour faire son métier d'espion à aiguillettes... » souleva le spasme d'épouvante dans le sein de la jeune fille... Et encore une fois

la funèbre réplique : « Alors... alors... disparaître... » jeta comme un voile de crêpe entre ses yeux et le tranquille paysage... Elle dut s'appuyer à la banquette de la terrasse, défaillante... Puis l'étau de l'angoissante pensée se desserra, elle put respirer. Elle eut du réconfort à entendre, dans le salon, par les fenêtres ouvertes, la voix rapide de sa mère converser avec la voix sereine de sa tante... Mme Ropart d'Anay dit :

— Où donc est Josette?

— Je ne sais pas, fit Mme Croze. Je l'ai laissée avec ce Mercadieux, et je pense qu'elle l'a fait conduire à la gare. Mais, en effet, où diable est-elle elle-même?

Josette assura sa voix et répondit :

— Mère, je suis là.

III

DEUX JEUNES FILLES DE CE TEMPS-CI

Depuis le jour où Sandra l'avait prévenue qu'elle envoyait à M. Corbellier un choix de sa correspondance amoureuse, Emmeline vécut dans d'émouvantes alternatives. D'abord, elle attendit la scène classique du mari outragé : « Madame, vous êtes indigne de porter mon nom!... » et elle se prépara à la soutenir selon les traditions du roman et du théâtre, qui formaient à peu près toute son éducation morale. Sans oser tout avouer à Jacques, elle lui avait laissé comprendre ses angoisses. Jacques, redevenu très vite le compagnon de Carlin et d'Ambline, Jacques, sur qui l'influence passagère de Sandra ne laissait plus de trace appréciable, Jacques, qui aimait,

disait-il, à « se pincer l'âme » — avait profité de l'occasion pour entraîner la pauvre Emmeline dans des crises de sensibilité exaltée où elle maudissait l'amour et jurait à son fils qu'elle ne vivrait plus que pour lui, dans une chasteté de sainte. Puis, la scène du mari n'éclatant point, et Maurice Corbellier continuant à vivre auprès d'elle la même vie qu'avant — plutôt parallèle que conjugale — elle s'était reprise à espérer : peut-être la vengeance de Sandra se bornait-elle à la menace; peut-être un hasard providentiel avait-il empêché le dangereux envoi d'atteindre son destinataire; plus probablement (c'était l'avis de Croze) Corbellier avait jeté au feu des lettres qui, sauf quelques précisions désobligeantes, ne lui apprenaient sans doute rien de neuf. Dès lors, Emmeline eût été rassurée, non sans une pointe de mépris envers Corbellier, si la révolte de Mme Croze, son refus de continuer la vie avec l'époux adultère, son obstination à exiger une séparation légale, n'avaient toujours tenu en suspens la menace du contrecoup. Averti dans le privé, Corbellier pouvait feindre l'ignorance; un scandale que la personnalité de Croze rendrait public le forcerait à agir.

Cependant les jours coulaient, et, grâce au silence de Corbellier, d'une part — grâce, d'autre part, aux efforts exercés sur Julie par sa

sœur et son fils, la façade des deux ménages Croze et Corbellier tenait toujours debout, sans lézarde apparente. On vit Corbellier et sa femme assister ensemble aux obsèques de la pauvre Mme Haumont-Segré, morte sans avoir revu sa fille, et que sa fille n'accompagna pas au lieu de repos. On y vit Croze sans Mme Croze mais on savait celle-ci auprès de sa sœur Ropart, et cela ne fit jaser que sur l'aventure Ropart, déjà quasi oubliée. Quant à l'affaire des documents volés — les premières indiscrétions de la presse ayant été aussitôt bâillonnées par ce que le préfet Lehoux appelait « le bâillon bleu », quatre ou cinq personnes, à peine, connaissant la réalité des faits, et le rapporteur de la commission n'ayant pas encore eu la curiosité de revoir le B. 2.17 — Croze espérait encore se tirer d'affaire indemne, sauf une forte saignée d'or. Le B. 2.17 n'avait pas été offert à un gouvernement de la Triple-Alliance, et une maison spéciale de Londres, qui sert d'aimable intermédiaire entre les volés et les voleurs, demandait à Croze un million de la part des détenteurs du dossier. Croze offrait deux cent mille francs, résolu à céder à trois cent mille.

Les choses étaient en ce point quand, un matin de juillet, à dix heures, douze jours exactement après la date où il avait signé, sur le car-

net du facteur, le reçu du paquet de Sandra, Maurice Corbellier, ayant soigneusement inspecté, un à un, les tiroirs de son cabinet « Jules Grévy » et constaté que certain patient travail, poursuivi sans témoins pendant toute la semaine précédente, n'y laissait que des papiers dépourvus d'importance — puis ayant un à un vérifié le contenu de sa vieille serviette en maroquin noir, qu'il portait ordinairement sous son bras en allant à l'usine et en revenant — demanda à son valet de chambre si « Madame était encore à la maison » et reçut cette réponse, qui ne parut pas le surprendre :

— Mais non, monsieur. Madame est déjà sortie avec M. Jacques. Monsieur sait bien que Madame et M. Jacques sont allés déjeuner à Versailles pour assister ensuite à cette pièce nouvelle en musique... de M. Volberg, qu'on joue au théâtre Trianon. Madame et M. Jacques ne reviendront que pour dîner.

— C'est juste, répliqua paisiblement Corbellier. Envoyez-moi Mlle Loute.

Loute, en ce moment, n'avait pas d'institutrice : Emmeline n'osait même plus en chercher une. C'était la seconde femme de chambre qui l'accompagnait aux cours; Jacques était censé surveiller l'enseignement musical de sa sœur; pour le surplus, Loute, d'elle-même, avait pris l'habitude de s'adresser à son père. Vivant ainsi,

plus encore qu'auparavant, dans l'intimité de ce père qu'elle chérissait et dont elle se sentait chérie, elle était bien trop observatrice pour n'avoir pas remarqué ce qui échappait à sa mère, à son frère, et même aux domestiques de la maison : que, depuis huit jours, Corbellier procédait à des préparatifs méthodiques, rangements de tiroirs, classement de dossiers, papiers brûlés par tas dans la cheminée, papiers transportés hors de la maison dans la vieille serviette en maroquin noir. Plusieurs fois aussi, tandis que son père relisait avec elle les devoirs préparés pour le cours, le téléphone avait grésillé tout près d'eux. « Allô... Oui, c'est moi, Corbellier... Ah! c'est vous, maître Ridou... Attendez... » Et aussitôt : « Loute, va attendre un instant dans le salon, je te rappellerai. » Elle n'avait pas questionné; mais, furetant l'Annuaire, elle avait déniché : Ridou (Frédéric), *avoué*, 23, rue Condorcet. Et le dictionnaire avait complété le renseignement : « *Avoué*, officier ministériel, chargé de faire les procédures pour les parties devant les tribunaux de première instance et les cours d'appel. » Toutes ces observations s'ordonnaient, s'agençaient dans sa tête; elle les rapprochait des crises de désarroi où elle voyait sa mère, de ce qu'elle surprenait des entretiens de cette mère et de Jacques. Elle constatait enfin que son père semblait plus

affairé que mélancolique, qu'il lui témoignait plus de tendresse que jamais, qu'il lui reparlait souvent d'un certain voyage à Rosendael, — trois jours de fugue du père et de la fille, il y avait de cela plusieurs années, pendant une villégiature d'Emmeline et de Jacques, — trois jours qui étaient demeurés dans le souvenir de la petite comme trois clartés dans une nuit. L'ensemble de ces observations et les méditations qu'elles suscitaient faisaient prévoir à Loute des événements considérables, des événements qu'un secret instinct l'engageait à ne point redouter. Mais, habituée de bonne heure à dissimuler (elle s'était toujours sentie, dans la maison, faible et secondaire, prolongement débile du débile chef d'une famille dont les maîtres éclatants, tyranniques, étaient Emmeline et Jacques), elle se taisait sans aucun effort, devinant que les questions auraient gêné son père.

Elle pénétra dans le bureau, apportant comme de coutume ses cahiers de rédaction. Elle s'installa, comme de coutume, sur les genoux de Corbellier : la revision des devoirs se faisait ainsi, leurs têtes se touchant : et tous les deux goûtaient à ce travail en commun un plaisir doublé par la constatation d'un phénomène merveilleux de compréhension réciproque. Il leur semblait que leurs deux cerveaux communiquaient; jamais Loute n'avait fait des progrès

aussi rapides. On s'en émerveillait au cours.

Or, ce matin-là, Corbellier referma doucement les cahiers que sa fille avait ouverts devant lui.

— On ne travaille pas aujourd'hui, dit-il. C'est congé.

Elle crut qu'il plaisantait : elle ne voyait aucune raison pour que ce vendredi de juillet fût jour de vacances. Elle se prêta à la plaisanterie, et, tandis que son père la berçait sur ses genoux, demanda ce qu'on allait faire, puisqu'on ne travaillait pas?

— Eh bien! fit Corbellier sur le même ton, que dirais-tu d'un voyage à Rosendael, tous les deux.

Mais cela ne la fit pas rire. Le souvenir des trois jours de solitude, son père et elle en face de la mer, ces trois fois vingt-quatre heures passées sans presque désenlacer leurs mains, c'était quelque chose de quasi religieux, dans sa mémoire. Elle taquina un peu nerveusement la maigre cravate de son père, et, très bas :

— Il ne faut pas rire de ça, papa, dit-elle.

— Mais je ne ris pas, se récria Corbellier. Je te demande, très sérieusement, si tu veux partir aujourd'hui, tout à l'heure, pour Rosendael, avec moi?

Les yeux d'ambre jaune de la fillette s'élargirent d'étonnement, et en même temps son visage ingrat s'illumina. Elle comprenait, enfin.

Elle comprenait que ce départ proposé se reliait aux préparatifs qu'elle avait surpris, et aussi à l'absence, pour la journée, de sa mère et de Jacques. Le père et la fille, avec une expression identique sur leurs traits semblables, se renvoyèrent un sourire de complices.

— Oh! ce serait possible? murmura la fillette.

— Mais oui, c'est possible. Combien te faut-il de temps pour te préparer une petite malle, avec du linge et un costume ou deux?

— Pas même une heure, papa... Une demi-heure si Juliette peut m'aider. Est-ce que je dois lui dire?...

Juliette était la seconde femme de chambre, celle qui conduisait Loute aux cours.

— Oui. Dis de ma part à Juliette de t'aider. Houp!... Sauve-toi, maintenant. Dans trois quarts d'heure on filera ensemble.

En effet, trois quarts d'heure plus tard, la domesticité des Corbellier assista, stupéfaite, à ce spectacle : Monsieur et Mademoiselle montant ensemble dans un fiacre automobile que le valet de chambre était allé quérir et sur lequel on avait chargé, auprès de la mallette de Loute, la valise de son père. Corbellier emportait, d'autre part, sous son bras, la serviette en maroquin noir. On guetta l'adresse jetée au cocher, mais ce fut : « A la poste, dans la rue même. » En route, Corbellier, contre qui Loute se serrait

sans prononcer un mot, et qui lui-même n'avait pas l'air extrêmement rassuré, se pencha par la portière et dit :

— Allez 23 rue Condorcet.

Loute connut ainsi cette demeure de Ridou (Frédéric), *avoué*, qu'elle essayait vainement d'imaginer chaque fois que son père, sur le grésillement du téléphone, l'envoyait muser au salon. Mais elle n'aperçut pas Ridou lui-même. Elle fut introduite avec son père dans une étroite pièce triste, prenant jour sur une courette; les murs étaient couverts, partie de rayons de bibliothèques, partie de casiers à cartons verts; la table centrale supportait un tas de dossiers. Loute y demeura seule presque aussitôt, un petit clerc étant venu chercher Corbellier... Elle y demeura même seule si longtemps qu'elle eut tout le loisir d'inspecter les livres qui s'alignaient sur les rayons : Dalloz, le Journal des notaires, la Revue du Palais, plus — intrusion inattendue, oubli, sans doute, d'une cliente — *la Môme Picrate*, par Willy... L'inspection de la bibliothèque terminée, elle aurait volontiers perquisitionné dans les cartons verts : la peur d'être surprise l'en empêcha. Alors elle se rapprocha de la table, ouvrit un dossier. Guettant le bruit des pas de manière à refermer la chemise en cas d'alerte, elle lut, d'abord distraitement, puis avec attention :

Divorce Hanin contre Hanin.

« A la requête de M. Hanin, ayant Me Audoyer pour avoué.

« Attendu que la demande de la dame Hanin contre son mari basée sur la dilapidation de la fortune par elle apportée dans le ménage est irrecevable.

« Qu'au contraire, le sieur Hanin a la preuve de relations de sa femme avec diverses personnes.

« Par ces motifs, plaise au Tribunal,

« Prononcer le divorce aux torts et griefs de la dame Hanin, confier au père la garde de sa fille unique, en limitant strictement les circonstances dans lesquelles cette enfant pourra voir sa mère auprès de laquelle elle risque de recueillir de fâcheux exemples... »

Loute lisait cela, et jamais, même lorsqu'elle étudiait son livre de géographie (pour laquelle elle n'avait pas de disposition, sa mémoire étant rétive), elle n'avait ouvert des yeux si ronds ni plus avant tiré hors de ses lèvres sa petite langue pâle et pointue, comme si elle avait voulu lamper les mots sur les pages... Elle tendait visiblement tout son effort à comprendre l'étrange patois des chats-fourrés ; elle n'y parvenait certes point ; mais dans sa tête se précisaient, se déli-

mitaient les choses qu'elle ne comprenait pas, et c'est déjà la moitié de comprendre... Elle était tellement absorbée qu'elle n'eut pas le temps de refermer le dossier quand son père rentra. Elle devint cramoisie :

— Que diable lis-tu ? fit-il... « Divorce Hanin contre Hanin... » Petite fureteuse!... Allons, laisse ça et filons. En route pour Rosendael.

Il avait l'air plus content, et surtout plus hardi que tout à l'heure quand ils quittaient ensemble leur domicile. Pourtant le père et la fille ne parlèrent pas beaucoup tandis que le même fiacre les conduisait à la gare du Nord; chacun poursuivait ses propres pensées; mais ils se tenaient la main et se sentaient ainsi réconfortés. A la gare, Corbellier parut surtout anxieux de n'être point aperçu par des gens de connaissance; il avait, exprès, choisi un train peu rapide, peu fréquenté. Ils purent s'installer tête à tête dans un compartiment vide. Leur contentement ne s'épanouit tout à fait qu'au moment où le train, crachant à grand bruit sa vapeur, eut dépassé l'abri vitré de la gare. Alors il se sentirent délivrés; alors ils se jetèrent au cou l'un de l'autre, ils rirent aux éclats; alors ils esquissèrent même un pas de danse titubant, interrompu par l'apparition sévère d'un contrôleur à lunettes, qui les crut fous.

Jamais évasion d'amoureux ne fut plus tendre,

plus joyeuse, plus enthousiaste que cette fuite du père et de la fille vers la modeste plage du Nord. Même les souvenirs du premier voyage étaient dépassés : alors ç'avait été une escapade furtive : on savait que, trois jours plus tard, il faudrait rentrer. Cette fois, au contraire, tous deux étaient libres pour la vie, libres de se regarder, de se tenir par la main, de se caresser, sans qu'on les critiquât; libres de se dire l'un à l'autre tout ce qui leur traversait la tête, affranchis des coups d'œil dédaigneux, des observations ironiques, des rappels de leur infériorité que ne leur ménageaient ni Emmeline ni Jacques. Loute redoutait sa mère; elle nourrissait contre son frère une antipathie de chien à chat. Quant à Corbellier, après avoir désiré Emmeline avec l'entêtement des débiles, qui se dépensent soudain tout entiers dans un vouloir imprévu, quitte à retomber ensuite dans l'indécision et l'apathie; après l'avoir chérie aux débuts de leur mariage, — il avait fini, au cours de quinze ans de rebuffades, par s'en détacher peu à peu. Loute grandissante captait la tendresse devenue disponible dans son cœur. Fier encore d'être le mari de la belle Mme Corbellier, il s'était concentré sur l'amour de sa fille et sur les travaux de son usine : et, ne désirant rien, il s'était organisé une chétive vie intérieure où les brocards et les dédains de sa femme ne l'atteignaient même

plus. Ce que le monde ignorait, et n'eût pas admis, c'est qu'il la croyait fidèle. Bourgeois de race, n'ayant connu dans sa famille que des épouses sans reproche, l'adultère lui semblait toujours quelque chose de formidable, quelque chose qui ne pénétrait point en des foyers solides et réguliers comme le sien... La révélation lui fut vraiment fournie par le paquet de lettres qu'envoya Sandra Ceroni : lettres choisies de telle sorte qu'il connut à la fois la date originelle de son malheur et sa persistance actuelle. Il en demeura comme hébété pendant une matinée entière. Ce fut de revoir Emmeline qui le rasséréna : une Emmeline effondrée, pâle d'angoisse, le considérant à la dérobée d'un œil anxieux, ayant abdiqué ses airs tyranniques ou gouailleurs, docile et quasi prévenante. Devant cette faiblesse avérée, il se sentit fort; il sentit aussi qu'il n'aimait plus sa femme à aucun degré, il fut certain qu'il la méprisait, qu'elle était morte pour lui. Et la seconde grande résolution de sa vie fut arrêtée aussitôt dans son esprit, avec la soudaineté et l'immutabilité de la première : il se séparerait d'elle et de Jacques (en qui il devinait un allié des faiblesses maternelles), — il habiterait à part avec Loute. Accoutumé à agir dans son coin sans qu'on s'occupât de ses actes, et sans confident, rien ne lui fut plus facile de préparer secrètement sa requête

en divorce, aidé par l'avoué Ridou. Il régla aussi toutes les affaires d'argent, s'arrangea pour que sa présence à l'usine ne fût pas indispensable durant plusieurs mois, et, tout bien en ordre, ayant vécu, parmi ces complots, une période intense, active, heureuse, il couronna cet œuvre méthodique en enlevant sa fille chérie. Aurait-il passé outre si, par un fâcheux hasard, Emmeline ou Jacques se fussent dressés devant lui, en travers du chemin ? Ce n'était pas sûr. Maintenant, au contraire, que les kilomètres s'additionnaient entre Paris et les fugitifs, Corbellier prenait de l'audace. Il se plaisait à imaginer le désarroi d'Emmeline rentrant ce soir rue Montaigne. Il n'avait même pas laissé un mot pour elle; il était sûr qu'elle devinerait, sûr aussi qu'elle n'oserait aucune démarche. Et, le lendemain, à l'heure du thé, elle recevrait un billet de l'avoué Ridou lui annonçant qu'il était à sa disposition pour lui communiquer les décisions de M. Corbellier...

Après Amiens, Loute, qui jusque-là avait joué et bavardé comme une écolière en vacances, s'endormit sur l'épaule de son père. Il la garda ainsi près de deux heures, immobile contre lui : et pas un instant il ne cessa de s'enivrer de cette pensée : « C'est ma fille... elle est à moi... personne ne me la prendra plus... » La vue de ses

cheveux paille, de ce petit front bombé, taché de son, de ces oreilles trop grandes, de tous ces traits gauchement dessinés, de ce corps maigre et dégingandé qu'on devinait sous la robe de toile bise, tout cela lui causait de l'admiration et du bonheur... Et, d'ailleurs, la laideur de Loute n'était pas antipathique : saine, vive, Loute avait la grâce disgracieuse et touchante de l'âge ingrat. « Ma petite chérie! Ma petite fille... » murmurait Corbellier. Et il comprenait à présent qu'il s'était cru heureux, mais qu'il n'avait pas été heureux vraiment quand, jadis, il emmenait en voyage nuptial Emmeline, jeune épousée. Il comprenait qu'il n'est de bienfaisant que l'amour partagé... « Ma fille! Ma chérie... Tu es une petite âme toute blanche, toi!... Tu seras une honnête femme, toi... » Ainsi arrivèrent-ils à Lille, où ils dînèrent au buffet, un dîner extravagant, ordonné par la fantaisie de Loute : du chocolat, du foie gras, une salade et des gâteaux... Ensuite, il fallait près de deux heures pour atteindre Rosendael. En gagnant avec Loute le train de Rosendael, Corbellier acheta dans la gare même l'*Écho du Nord*, qui venait de paraître et sentait l'encre fraîche... Il le glissa dans sa poche et l'y oublia; Loute, en humeur de bavardage, babilla jusqu'à l'arrivée à Rosendael... Là, tout était préparé d'avance : la voiture à la gare, l'appartement, — un salon et deux vastes

chambres contiguës, — dans le meilleur hôtel. Il faisait nuit sombre quand les portes se refermèrent sur leur tête-à-tête... Loute, surexcitée par les événements de la journée, déclarait qu'elle n'avait pas sommeil et voulait aller saluer, dès ce soir, cette mer du Nord qu'on entendait, toute proche, lécher lourdement les dunes de sable. Puis, soudain, son excitation tomba, elle s'assit, muette; ses yeux papillotèrent; elle était si lasse que ce ne fut pas trop, pour la dévêtir et la coucher, de Corbellier et d'une femme de chambre. Quand elle fut au lit, elle exigea que son père, assis près d'elle, lui tînt la main jusqu'à ce qu'elle s'endormît. Corbellier sentait cette frêle main mollir; il allait regagner sa chambre quand Loute ouvrit de nouveau ses yeux d'ambre pâle :

— Papa, dit-elle (et son père ne sut pas si elle parlait dans la veille ou dans le sommeil), papa... M. Hanin gardera bien sa petite fille avec lui, n'est-ce pas?

Corbellier ne comprit pas tout de suite, bien qu'il eût entendu parler de cette affaire Hanin, dont on glosait dans Paris, bien qu'il sût, aussi, que Ridou était l'avoué de la femme... Il se rappela Loute feuilletant le dossier, dans la bibliothèque... Et, comme le père et la fille communiquaient vraiment par des ondes mystérieuses de sympathie, il *vit* la pensée de sa fille, dans

l'état d'imprécision et d'angoisse où elle obscurcissait ce cerveau enfantin et y combattait le sommeil. Une vague de pitié et d'adoration lui déferla dans le cœur; il saisit à pleins bras le mince buste chastement chemisé de blanc et le serra contre lui en murmurant :

— Oui, ma chérie! oui, ma chérie! Sois tranquille. On n'enlève pas comme ça les fillettes à leur papa. Et ton papa à toi t'emporterait plutôt jusqu'au bout du monde...

Mais déjà Loute, rassurée, dormait. Il lui reposa la tête sur l'oreiller, la contempla encore quelques moments, puis, éteignant l'électricité, regagna sa chambre, à la fois si heureux et si ému qu'il n'avait aucune envie de dormir. Il se coucha pourtant, puis se releva, s'étant rappelé le numéro de l'*Écho du Nord* glissé dans la poche de son veston. Il le déploya : un titre en « manchette » barrait le haut de la troisième page :

Dernière Heure : *Grave affaire d'espionnage au ministère de la Guerre. Démission du sous-secrétaire d'État.*

Une courte dépêche de l'Agence Havas, datée de deux heures après midi, justifiait ce titre sans l'expliquer : il y était dit « qu'un document militaire de la plus haute importance avait été dérobé, il y avait une quinzaine de jours, au do-

micile privé du sous-secrétaire; que ce document ayant été réclamé avec insistance par M. Berger, président de la commission parlementaire de l'Aviation, M. Jules Croze, après des tentatives échappatoires, avait dû avouer la disparition : il avait le matin même remis sa démission au président du Conseil, qui l'avait acceptée... » Aucun autre détail.

Corbellier gardait cette foi naturelle des faibles dans une justice immanente, dans un « tout se paie » final qui fait, à certains jours, l'inventaire, et arrête les comptes de chacun. Il pensa : « Voilà... Elle et son complice vont s'écrouler en même temps... C'est bien... »

A son tour, il fit la nuit dans sa chambre, et, apaisé, s'endormit bientôt.



La catastrophe qui s'abattait sur Jules Croze — forcé, par l'insistance d'un adversaire politique, de révéler le vol du B. 2.17 alors qu'il était sur le point de récupérer le document — eut au moins pour lui un contre-coup heureux : sa femme et sa fille réintégrèrent aussitôt l'hôtel de l'avenue Vélasquez. M[me] Croze avait résisté aux instances de la baronne Ropart et de Guy tant

qu'il s'agissait pour son mari de soucis intimes, d'ennuis de femmes et d'argent : elle jugea mesquin d'aggraver un désastre, en somme démesuré par rapport à la faute commise, en l'abandonnant publiquement, alors qu'un grief public pesait sur lui. Elle rentra avenue Vélasquez et y ramena Josette, sans demander à son mari l'engagement de rompre avec Emmeline; elle arrêta même, d'un geste sec, les protestations, les promesses qu'il commençait spontanément. Elle lui signifia que la confiance, abolie entre eux, ne renaîtrait plus. Elle revenait, sans plus, pour défendre la « raison conjugale » Croze; certains journaux n'allaient-ils pas jusqu'à insinuer que le sous-secrétaire pouvait être impliqué de complicité d'espionnage? Blanche de Sauzon, épouse Croze, croyait devoir ne pas aggraver le péril qui menaçait son nom d'épouse, le nom de ses enfants.

Josette rentra avec sa mère. Seule de toute la famille, elle ignorait certains détails précis de l'affaire : on se gênait, naturellement, pour parler en sa présence des circonstances spéciales où s'était accompli le vol des documents, circonstances que Croze dut, finalement, avouer à sa femme... Avec l'impérieux égoïsme de la jeunesse et de l'amour, Josette résumait toute la crise dans le seul fait qui la touchât : le brusque départ de Letzling coïncidant avec la fuite de Mag

et de Bolski, et, depuis, le silence absolu du comte, pas un mot, pas une réponse aux lettres affolées qu'elle avait osé lui écrire. Quand elle fut rentrée chez elle, d'autres conséquences de l'événement — et qui la visaient — commencèrent de lui apparaître. On fouillait publiquement la vie de Magda Riemann. Les journaux, d'abord remplis à son sujet de détails extravagants, où Mag était représentée comme la femme, puis comme la maîtresse d'un haut personnage allemand, finirent par publier quelques précisions. On s'orienta vers l'ambassade d'Autriche. L'absence de l'attaché militaire fut signalée : une note officielle, aussitôt publiée par les bureaux de la rue de Varenne, déclara que le comte Adolf von Letzling était en congé régulier. Josette voulut douter encore : non, ce n'était pas possible, Adolf n'était pas en congé, il n'était pas libre de lui répondre, de la rassurer... Elle sentait néanmoins le cercle de désespoir se resserrer autour d'elle. La presse n'avait pas encore parlé du double logis : le préfet Lehoux, galant homme, sachant ce que risquait à cette divulgation l'honneur d'une jeune fille, faisait silence là-dessus... Mais Josette devinait combien le secret était menacé, précaire, puisque tous les reporters enquêtaient sur Bolski, et que le double logis avait Bolski comme locataire apparent.

Elle s'usait. Sa pâleur habituelle devenait diaphane; elle ne dormait plus; elle maigrissait. Tout au contraire, Jules Croze, confiant dans l'issue de la crise (les détenteurs du document, ne pouvant plus spéculer sur le scandale, puisqu'il avait éclaté, devenaient plus traitables, et la transaction allait aboutir), — Croze reprenait courage. Avec sa belle audace d'homme heureux, léger de scrupules, peu sensible aux nuances délicates de la considération, il se redressait, recommençait à parler tout haut, annonçait qu'il allait à son tour prendre l'offensive, confondre et poursuivre ses détracteurs. Ce fut lui qui, sans en avoir conscience le moins du monde, porta un soir, au dîner familial, le coup suprême à sa fille.

— Eh bien, s'écria-t-il en se mettant à table, nous tenons maintenant tous les fils de l'intrigue, et les faits confirment l'hypothèse que j'ai toujours soutenue... Le seigneur Letzling a bien été l'âme du complot. Un joli monsieur! Quand je pense qu'on voulait me persuader de lui donner Josette!

Vainement Guy, guettant le trouble de sa sœur — et le jugeant tout naturel — essaya d'arrêter son père. Croze poursuivit, sous le regard froidement désintéressé de sa femme :

— On vient de me téléphoner du *Matin* qu'un de leurs reporters a fait une découverte

capitale : l'appartement où les deux compères se rejoignaient et combinaient ensemble leurs petites malpropretés, fête et espionnage mêlés. La concierge a tout raconté; il paraît qu'il y a des noms de femmes du monde qui vont sortir. Un rez-de-chaussée à deux entrées, rue Saint-Lazare et rue de Châteaudun... Qu'est-ce que tu as, Josette?

La jeune fille quittait la table, suivie de Guy, qui jetait au passage à son père : « Vraiment, papa, vous êtes trop cruel... » Mme Croze accompagna ses enfants, et Croze se trouva seul devant son assiette, stupéfait... « Comment, pensait-il, elle l'aime encore?... » Il estima la persistance de ce sentiment presque offensante pour lui; Letzling n'était-il pas la cause de tous ses ennuis? Et quand Mme Croze et Guy, ayant laissé Josette dans sa chambre (elle avait la migraine, disait-elle, et souhaitait le repos), reprirent leur place à table, Guy eut quelque peine à lui faire entendre que l'émotion de Josette était fort explicable, que Josette avait un moment considéré Letzling comme son futur mari, qu'elle lui avait donné sa confiance, et qu'il était affreux pour elle de constater qu'elle avait eu affaire à un traître.

Cependant Josette, dans sa chambre, s'était assise auprès de la fenêtre, et ne bougeait pas.

Elle sentait que quelque chose s'était, à l'instant où Croze avait parlé, décidé dans son cerveau et dans son cœur : mais il lui semblait que, provisoirement, son cœur ne battait plus et que son cerveau était une masse inerte, coagulée autour de l'unique pensée, de la décision formidable. Elle demeura ainsi longtemps, assez longtemps pour que, le dîner fini, sa mère, puis son frère, étant venus s'informer d'elle, la trouvassent toujours assise sur le même siège, auprès de la fenêtre. Elle leur répliqua que sa migraine semblait se calmer; que le mieux, pour elle, était de rester ainsi, sans parler, sans entendre parler. Ni Guy ni Mme Croze ne s'inquiétèrent. Mme Croze dit seulement : « Tu devrais te coucher et tâcher de dormir... — Oui, répliqua Josette, je vais me reposer : qu'on ne me dérange plus, n'est-ce pas, maman? » Sa porte cette fois close au verrou, elle retourna s'asseoir à la même place. Le crépuscule de juillet se prolongeait en lueurs rosées. Josette ferma la fenêtre, comme pour rester plus seule avec ses pensées. La décision se précisait dans son esprit. Le voile funèbre qui, tous ces derniers temps, lui apparaissait par intervalles, couvrant l'horizon autour d'elle, elle le voyait, elle le sentait à présent proche d'elle à le toucher.

« Mourir... »

Elle osa prononcer le mot, non pas tout haut,

mais pourtant articulé dans le silence de sa chambre, perceptible pour ses propres oreilles.

« Mourir... » C'était cela, c'était cette résolution affreuse qui pointait en elle depuis des jours et des jours, sans qu'elle voulût s'y arrêter. Tout en se débattant contre la suggestion funèbre, elle savait bien alors qu'il faudrait y céder le jour où l'indignité de Letzling serait pour elle avérée... Or, ce soir, l'indignité de Letzling apparaissait, plus complète encore qu'elle ne l'avait soupçonnée... « L'espionnage et la fête... On va sortir des noms de femmes du monde. » Et, parmi ces noms, le sien, son nom de jeune fille, il allait « sortir » aussi, sans doute, et les yeux de sa mère le liraient dans les journaux, et les yeux de Guy, et les yeux de tous les gens qu'elle connaissait, et les yeux des foules ironiques, avides de scandale...

« Je veux mourir. »

Oh! oui... la décision de mourir habitait depuis longtemps son esprit, non seulement en principe, mais, presque jusqu'en ses détails d'exécution. Jusqu'alors, quand l'idée funèbre l'assaillait, elle avait résisté : mais l'idée continuait traîtreusement de travailler en elle, édifiant le projet avec une infaillible diligence, cristallisant les résolutions secondaires autour de la phrase de Guy, que Croze n'avait pas été seul à entendre, à garder dans sa mémoire :

« Absorber une bonne dose de chloral, ouvrir le gaz, s'étendre... » Josette constatait maintenant la cristallisation opérée instinctivement autour de cette suggestion. Depuis son retour avenue Vélasquez, elle ne s'était pas une seule fois assise sur la chaise longue de la salle de bain sans songer—aux limites de sa conscience : — « Il n'y aurait qu'à ouvrir le gaz... » Pas une seule fois elle n'avait pénétré dans le laboratoire de Guy sans arrêter son regard sur une certaine fiole brune où les mots « Chloral à 10 °/₀ » étaient tracés sur l'étiquette blanche, de la main même de Guy... Mais, tandis que ce travail obscur s'opérait en elle, elle ne se l'avouait point : tel un gardien débonnaire qui détournerait les yeux pour ne pas déranger les lents préparatifs d'évasion de son prisonnier. A présent, elle s'apercevait, avec un mélange d'horreur et de fierté, que tout était bien, en effet, prêt pour l'évasion; il n'y manquait plus que le dernier vouloir.

Comme elle l'avait désiré, personne ne la troubla dans sa douloureuse méditation, personne ne frappa à sa porte. Pourtant, à la nuit close, elle entendit des pas, les pas de deux femmes, s'approcher ensemble du seuil : on chuchota; c'étaient sa mère et la femme de chambre. Toutes deux écoutèrent un long moment; Josette perçut les mots qu'elles pronon-

cèrent : « Elle est couchée, disait Mme Croze; ne la réveillons pas, pauvre petite... » Et la femme de chambre répondit : « Mademoiselle a éteint toutes les lumières... Pour sûr, Mademoiselle s'est mise au lit... » Mais Mme Croze semblait ne pouvoir se décider à quitter le palier : et, percevant cette hésitation, le cœur de Josette se mit à battre violemment, comme excité par un sursaut du désir de vivre : elle comprit que, si sa mère heurtait la porte en cette minute, elle courrait ouvrir, elle se jetterait dans ses bras, elle lui crierait : « — Maman, empêche-moi... maman, ne me quitte pas... empêche-moi de mourir... » Les chuchotements continuèrent derrière le seuil; puis, tout doucement, sur la pointe des pieds, Mme Croze et la domestique s'éloignèrent.

Josette n'avait pas bougé du fauteuil où elle était assise : l'émotion soudaine qu'elle avait ressentie la laissa si brisée qu'elle ne put même pas renouer le fil de ses noires pensées... Une torpeur plus proche de l'évanouissement que du sommeil l'envahit... Et, tandis que sa conscience de vivre s'abolissait, elle en gardait assez encore pour souhaiter : « Ah! que ce soit pour toujours... pour toujours... »

Or, durant ce soir de juillet, à peu près à l'heure où Jules Croze avait, sans s'en douter,

porté à sa fille un coup mortel par sa phrase imprudente, « fête et espionnage mêlés... on va sortir des noms de femmes du monde... » — un de ces longs et sinueux satellites, lancés sur des trajectoires de fer par l'industrie des hommes, et qui, jour et nuit, gravitent à la surface de la terre, emportant de méridien en méridien des êtres vivants, des objets dont usent ces vivants pour vivre, et aussi, fixée sur des pages et scellée sous des cachets, de la pensée humaine errante, — un satellite plus rapide et plus luxueux que les autres, qu'on appelle : l'Orient-Express, parti l'avant-veille de Constantinople, ayant passé par Andrinople, par Sofia, par Belgrade, par Bucarest, par Budapest, par Vienne, par Munich, abordait, dévorant les rails sous le firmament magnifique, les premiers contreforts des Alpes suisses. Dans ce luxueux satellite, il y avait le contingent accoutumé d'habitants privilégiés, voyageurs cossus, voyageuses parfumées; il y avait des bagages somptueux de ces voyageurs et de ces voyageuses; il y avait un restaurant fleuri, illuminé; il y avait aussi le wagon plus sévère, presque semblable à une voiture cellulaire, où l'on emprisonne la pensée humaine scellée, cachetée, pendant qu'elle chemine... Deux employés occupaient cette prison roulante. L'un s'était endormi sur sa chaise après un souper germanique arrosé de bière; il

dormait, effondré sur la table, à même le tas de lettres qu'un sac entre-bâillé laissait couler aux soubresauts du train. L'autre au contraire ordonnait méthodiquement la récolte des courriers engrangés depuis Vienne. Et comme c'était un employé qui lisait les journaux, qui s'intéressait à la politique extérieure, qui savait les noms des ministres français, il tourna et retourna quelque temps dans ses doigts, avant de la jeter dans le sac étiqueté : *Paris und weiter,* une enveloppe jaune soigneusement cachetée, qui portait la suscription :

Mademoiselle Josette Croze,

35, avenue Vélasquez,

Paris.

Elle portait la marque postale de Heigraf : mais ce nom ne disait rien à l'employé. Toutefois, il se demanda un moment s'il ne devrait pas retenir la lettre avant qu'elle passât la frontière allemande. Croze... une affaire d'espionnage en France...l'ambassade d'Autriche mise en cause dans les feuilles françaises... « Bah! qu'ils s'arrangent! » pensa-t-il... Et, peu soucieux d'un surcroît de besogne, il jeta la lettre dans le sac : *Paris und weiter.*

« *Heigraf, 29 juillet.*

« Ma Josette bien-aimée,

« Enfin, pour la première fois depuis que j'ai quitté Paris, je puis vous écrire avec l'espoir de vous atteindre. Ma sœur, la marquise de Sudrös, qui est venue me voir dans ma prison et qui a pitié de mon angoisse, a bien voulu se charger de jeter ma lettre à la poste. Car je suis en prison, ma Josette : une prison fastueuse, dans un pays admirable, avec une bonne table et beaucoup de serviteurs : une prison dont le gouverneur me rappelle chaque jour « qu'elle a été honorée par des présences princières », — mais une prison formidable pourtant, cernée de fossés pleins d'eau, gardée aux portes par des sentinelles, fusil chargé... Cela s'appelle, pour moi et pour ce cas spécial, les « arrêts de rigueur ». Habituellement, l'officier les purge dans son domicile : moi, on m'a assigné comme lieu d'arrêts la forteresse de Heigraf. Et voilà trente-sept jours que cela dure, sans qu'il me soit permis de recevoir qui que ce soit, sauf mes chefs militaires et les membres de ma famille... Comme me le dit aussi quotidiennement le gouverneur, c'est là une grâce singulière, due à ce que je suis le propre neveu du ministre de la

Guerre et apparenté à la famille impériale. On m'a rendu responsable, en haut lieu, sinon de l'affaire des documents volés chez votre père, au moins de ce que l'ambassade d'Autriche-Hongrie s'y est trouvée compromise. On a profité de ce que, dès la première heure, j'étais venu loyalement trouver mon oncle le ministre : la fuite de Mag et de Bolski, rapprochée de certaines paroles que j'avais surprises entre eux, ne me laissait guère de doute; je devinais l'œuvre des deux gredins; j'étais épouvanté à l'idée qu'ils vous atteignaient par contre-coup et surtout (vous me comprenez) à l'idée qu'aux yeux de la foule je risquais de passer pour leur complice... Qui pouvait mieux me conseiller, défendre mon honneur, que mon chef suprême, le frère de ma mère? Je courus à lui; je lui confiai tout, aussi bien notre amour, Josette, que mes angoisses... Ah! ma chérie!... j'ai vu bien des officiers généraux en colère dans ma vie... mais une colère comme celle de mon oncle le ministre, non, je n'en avais jamais vu. Il me traita d'imprudent et de fou, me dit que j'étais indigne de mes galons de capitaine; et, comme je regimbais, comme je prétendais aussitôt repartir pour Paris, refus brutal, arrêts de rigueur, — et voilà trente-sept jours que j'habite la forteresse de Heigraf, qu'on me remet seulement les lettres insignifiantes et qu'on

supprime celles que j'envoie. Tout cela peut sembler extravagant à Josette Croze, fille d'un sous-secrétaire de l'accommodante République française; mais c'est pourtant ainsi que les choses se passent encore dans la monarchie apostolique, en plein vingtième siècle, sinon pour les gens du commun, au moins pour les privilégiés comme moi, dont toute la famille est plus ou moins aux affaires politiques ou à la cour.

« Heureusement, cette redoutable famille compte une femme exquise et sensible, ma sœur de Sudrös. Elle n'a pu venir me voir qu'aujourd'hui; elle m'a donné de rassurantes nouvelles sur l'affaire des documents; elle sait de source sûre que votre père a pu traiter avec les deux bandits. Elle a eu pitié de ma détresse; elle s'est intéressée à notre amour; elle a osé (acte qu'elle considère à bon droit comme héroïque!) se charger d'une lettre pour vous... Voilà comment je peux espérer qu'enfin vous parviendront ces lignes que je trace à la hâte, — ma sœur est là qui attend et guette pour éviter qu'on me surprenne en train d'écrire! Josette, n'est-ce pas? vous n'avez pas douté de moi. Moi qui n'ai reçu non plus aucun billet de vous, aucun signe, j'ai pourtant sans relâche senti votre pensée et votre tendresse autour de moi: et n'étais-je pas encore plus à plaindre que vous, privé de nou-

velles et devinant qu'on essaierait de me noircir à vos yeux?... Mais que vous pussiez me croire complice de Bolski, Josette, vous à qui j'ai parlé les yeux dans les yeux, vous qui me connaissez, vous qui savez que ma vie vous appartient et que famille, fortune, avenir, ne sont rien pour moi si l'on me prive de vous, — non! que vous ayez pu même un instant, même avec toutes les apparences contre moi, me juger félon, pas une seconde je ne l'ai redouté.

« Mon amour, ma fiancée, ma femme, le temps presse : ma sœur me harcèle; elle a raison; on peut nous surprendre, et alors ce billet aurait le sort qu'ont eu probablement tous les autres que je vous ai adressés... J'ai le sentiment que la fin de nos misères est proche, qu'on va me rendre ma liberté, que je vais vous rejoindre. Écoutez-moi bien : Rien ne m'empêchera désormais d'être votre mari si vous y consentez; plutôt ne jamais rentrer dans mon pays; plutôt disparaître avec la femme que j'ai choisie, comme le fit naguère un de nos archiducs. (Ah! comme je le comprends!...) Josette, je veux vous revoir et ne plus vous quitter. Vous revoir! Est-ce possible?... Que cela ne tarde plus, car je suis à bout de forces... Vous me reconnaîtrez à peine... J'ai maigri. J'ai quelques cheveux blancs sur les tempes. Et vous? Et vous? Vous aussi vous avez souffert. Oh! pardonnez-moi. Je suis vôtre pour

la vie et je vous aime, ma fiancée chérie, ma femme.

« Adolf de Letzling. »

Vers une heure après minuit, Josette se réveilla, au coin de la fenêtre de sa chambre, dans le fauteuil où elle s'était longuement assoupie. Aussitôt elle se rappela les pas de sa mère et de la femme de chambre, et les chuchotements derrière la porte, et l'émoi convulsif qu'elle en avait ressenti, si violent qu'une longue prostration s'en était suivie.

« Maintenant, tout est bien fini, » se dit-elle.

Elle se sentait lucide, le cerveau balayé comme une aire par un coup de vent, net de pensées, sauf une seule : la même qui, depuis des semaines, pointait à l'horizon funèbre, et qui maintenant était là, dans la place, en occupait le centre, dominait tout.

Elle se leva, écouta : nul bruit dans la maison. Nul bruit au dehors. On eût dit qu'il n'y avait plus de Paris, ou qu'elle seule vivait dans la ville léthargique. Elle consulta la montre liée à son poignet... « Une heure dix... Tout le monde dort... » Alors, elle dégrafa sa robe, qui tomba sur le tapis ainsi qu'une toute petite dépouille : elle la ramassa, acheva de se dévêtir comme pour dormir, et sur sa chemise de nuit

passa un kimono japonais de soie bleue, qu'encadraient des parements de broderie rouge. Ensuite, elle s'installa devant sa table à écrire, une étroite table du dix-huitième, en bois de rose marqueté; dans le tiroir elle prit un mince paquet de lettres qu'elle alla brûler une à une dans la cheminée, sans les relire... La flamme, avivée à chaque aliment nouveau, dégageait, par cette nuit chaude, une ardeur insupportable: forcée de détourner le visage, Josette s'aperçut tout à coup dans une glace opposée : bleue et rouge, avec le reflet du feu sur son visage, ses bras, ses cheveux. « Je suis jolie, ce soir, » pensa-t-elle... Elle eut un bref serrement de cœur au heurt de ces deux idées : qu'elle était jolie et qu'il fallait mourir. Mais, aussitôt, l'horreur de continuer à vivre l'emporta, lui fit jeter avec des gestes plus volontaires, dans la flamme tour à tour agonisante et ressuscitée, les derniers papiers à détruire : les billets de Letzling et ses lettres à elle que Mercadieux lui avait rendues au Val d'Anay. A détruire ces témoignages du passé, elle constata qu'elle ne souffrait point, ni physiquement ni moralement. La place douloureuse qui naguère saignait dans son cœur lorsqu'elle pensait à Letzling était, cette nuit, comme cicatrisée, inerte.

« Voyons!... Maintenant... la fiole brune. J'aurais dû m'en prémunir à l'avance... Si l'on

m'entend descendre? Bah! je dirai que je ne pouvais pas m'endormir, que j'ai songé au chloral... Ce n'est pas la première fois que j'en prends... Et puis, on ne m'entendra pas... »

Elle accomplit en effet son expédition dans le laboratoire de son frère avec une sûreté et un silence précautionneux de somnambule : moins de cinq minutes y suffirent. Quand elle eut regagné sa chambre, elle médita un moment, debout, la fiole brune en main. Aucune incertitude, aucune hésitation ne la travaillaient sur ce qu'elle allait faire : elle s'interrogeait seulement, comme à la minute d'un départ; elle se demandait si elle laissait tout en ordre derrière elle.

« Une lettre à maman?... une lettre à Guy?... »

Non. Elle n'écrirait rien. Elle s'esquiverait de la vie discrètement; l'incertitude planerait ainsi sur son départ. Mort volontaire ou accident: avec un peu de bonne volonté on pourrait douter. Elle sourit à demi en pensant qu'on finirait par se persuader que ç'avait été un accident.

« Maman m'aime bien pourtant, et Guy surtout. Mon cher Guy!... Il aurait fallu qu'il ne me quittât jamais. Il aurait fallu ne jamais rien lui cacher... Il aura beaucoup de chagrin... »

L'évocation de Guy l'attendrissait, elle en détourna violemment sa pensée... « Il faut... Il faut... » murmura-t-elle tout haut. Elle éteignit

les lumières dans sa chambre et gagna la pièce voisine, le cabinet de toilette où se trouvait la baignoire. Elle prépara un demi-verre d'eau sucrée, y versa deux cuillerées de chloral, but le mélange. Elle avait déjà éprouvé qu'une dose moitié moindre suffisait pour l'endormir en un quart d'heure... Il ne lui restait plus qu'à ouvrir le robinet à gaz du chauffe-bain et à s'étendre sur la chaise longue. Mais, chaque soir, avant de se coucher, elle avait coutume de s'agenouiller, contre cette même chaise longue, pour un bout de prière. Elle s'agenouilla comme de coutume. Le chloral, cette fois, semblait n'avoir guère d'action sur elle. Elle se sentait parfaitement éveillée.

Elle pria. Prière contradictoire, et pourtant combien de mourants volontaires ont adressé un appel semblable au Souverain Juge à l'instant même où ils allaient transgresser sa loi!... Prière étrange où l'Intelligence divine est implorée en même temps que la divine Pitié, où le mourant dit à Dieu : « Mon Dieu, *vous savez bien* que je ne puis pas continuer à vivre! Mon Dieu, il n'est pas possible que vous me condamniez, car je n'ai pas reçu de vous assez de force pour soutenir la lutte, et cela, *vous le savez*... » Josette n'était nullement incroyante : mais elle pratiquait, sans plus, cette piété froide, cette politesse avec Dieu qui suffit à la plupart

des femmes bien nées de sa génération. Agenouillée contre ce lit de repos où tout à l'heure elle allait s'étendre pour mourir, l'œuvre de mort déjà commencée en elle, elle fit cette nuit-là sa première prière ardente : elle fut pour la première fois en communication avec le Dispensateur. Elle étala devant lui la misère désespérée de son âme ; elle le prit pour arbitre : « Est-ce que je puis vivre, mon Dieu ? est-ce qu'il ne vaut pas mieux, pour mes parents et pour moi, que je m'évade?... » Et elle dit encore à Dieu : « Mon Dieu, je ne cherche pas à fuir votre domination : je cherche au contraire à m'échapper *vers vous*, et vous le savez!... Ah! recueillez-moi! »

Quand elle se releva, sa résolution était plus que jamais arrêtée : mais le chloral n'agissait toujours pas. Dans ce qui restait d'eau sucrée, elle vida résolument la fiole brune ; ensuite, elle s'enferma dans le cabinet de toilette, ouvrit tout grand le robinet à gaz, avala le contenu du verre et s'étendit sur la chaise longue. Elle eut alors une minute de lucidité suraiguë : elle revit Letzling comme s'il était présent ; elle, qui durant toute cette soirée s'était refusée à penser à lui, elle l'évoqua avec complaisance, elle se rappela les chastes caresses qu'ils avaient échangées... Le frisson de bonheur et d'espoir qui l'électrisait auprès de lui secoua ses nerfs. « Est-il possible qu'il ait commis ce crime ? » pensa-t-elle. Mais,

déjà, une torpeur l'engourdissait, elle ferma les yeux... A travers le sommeil qui venait, elle perçut le sifflement léger du gaz par l'orifice des becs.

... Là-bas, là-bas, aux limites de l'Allemagne et de la Suisse, le sinueux satellite entraînait toujours sa population maintenant endormie. Et la lettre timbrée de Heigraf, nichée dans le sac de *Paris und weiter,* à travers tunnels, viaducs, remblais et déblais, sans relâche approchait de la France. Cependant, Josette, étendue, mince et rigide comme une petite Égyptienne, allait à la mort, par le sommeil. Ce fut d'abord, sous l'influence du chloral, une complète prostration, le chavirement dans le noir opaque... Puis (après combien de minutes ou d'heures ?) le réseau du sommeil s'éclaircit, laissa filtrer, non pas encore de la pensée, mais de la sensation. Josette eut mal... Elle souffrit dans son corps, comme si on pesait sur sa poitrine et sur son ventre, et aussi comme si on lui ligaturait le col, les tempes, les poignets, les genoux. Elle voulut remuer, il lui sembla qu'elle se remuait pour délivrer, pour s'échapper : mais elle était bien garrottée, et ses efforts n'aboutirent qu'à l'approcher du réveil. Elle remonta à ce degré de conscience où, dans un cauchemar, on lutte contre l'angoisse, si éperdument qu'à l'ordinaire on finit par déchi-

rer le sommeil et rejaillir à la vie. Josette se débattit; Josette gémit; Josette eut horreur de la mort; Josette voulut vivre, ardemment... Mais rien ne pouvait plus prévaloir contre l'arrêt qu'elle-même avait porté : les efforts de ses jeunes muscles, raidis soudain par l'effroi du néant, n'aboutirent qu'à des soubresauts furtifs de ses pieds et de ses mains; les grands cris qu'elle voulut pousser furent des vagues gémissements qui, dans la maison endormie, n'éveillèrent pas d'écho.

Elle-même cessa de percevoir son propre cauchemar. Le sommeil et la mort, après cette courte dispute, s'accordèrent pour distendre ses membres, ralentir son cœur, enrayer la course de son sang... Elle fut calme, de nouveau. Elle glissa, doucement apaisée, vers le noir abîme où c'est pour l'homme l'inexprimable angoisse de se demander s'il règne un éternel oubli ou l'inconnu formidable d'un réveil.

. . . .

IV

LE JUSTICIER

L'HOMME peut échapper à la vie, mais non au temps : le temps inflexible poursuit l'évadé hors de sa prison, et le mort, comme le vivant, demeure soumis à la succession des jours et des années... Sur la tombe de Josette, — aux roses, aux géraniums, aux bégonias de l'été, avaient succédé, selon le cours des mois, les chrysanthèmes empanachés, puis les roses de Noël : et maintenant c'étaient, au-dessus de la cellule de pierre enfermant la petite victime virginale des passions d'autrui, l'aride saison où seuls les feuillages des fusains, des buis, des mahonias attestent et symbolisent la foi humaine dans la persistance de la Vie. Un février sinistre planait sur Paris, faisait tour-

noyer ses bourrasques autour des jardins mortuaires : parfois la neige recouvrait tout, revêtait d'un linceul uniforme et les sépultures oubliées, si désolantes et comme mortes à leur tour, et les tombes les mieux parées, — celle de Josette, par exemple, où parfois les flocons glacés veloutaient de blanc les mimosas et les œillets envoyés pieusement de la Riviera par Guy Croze.

Guy Croze, parmi d'autres traits de la nouvelle génération française, unissait une sensibilité active à un sens précis du réel. Nul fils n'aurait souffert plus que lui de la débâcle familiale provoquée par les imprudences paternelles ; nul frère n'aurait pleuré plus douloureusement la mort tragique d'une sœur. Pourtant, il avait tenu à ce que son mariage avec Yvonne s'accomplît dans les plus courts délais possibles ; ce n'était pas une raison, parce que la famille d'hier oscillait sur ses bases, pour tarder à fonder la famille de demain ; ce n'était pas une raison, parce que la sœur chérie avait déserté la vie, pour ne pas serrer contre soi la jeune épouse bien-aimée... Il avait seulement attendu que l'équilibre se refît, à peu près stable, autour de lui. L'affaire des documents volés s'était résolue en une saignée de deux cent mille francs, versés par Croze au couple Bolski-Mag : ainsi le scandale avait tourné court, mais la situation poli-

tique du député de Romorantin n'en était pas moins détruite. Son ménage n'existait plus qu'en façade : Emmeline Corbellier, divorcée, se rivait à lui plus étroitement que jamais. Mme Croze laissait faire avec indifférence : toute affection pour le mari coupable était abolie en elle ; la tragique aventure de sa fille l'avait d'ailleurs frappée au cœur ; elle vivait dans la dévotion et dans la charité, et le plus souvent au Val d'Anay, auprès de sa sœur Blanche, la demi-veuve... D'autre part, le vieil Haumont-Segré, que la mort de sa femme et l'abandon de sa fille avaient d'abord plongé dans une prostration qui firent craindre pour sa raison, se rétablissait comme par miracle, témoignant, pour régler les dernières difficultés pendantes de sa liquidation, d'une activité et d'une ingéniosité dignes de l'époque où il était réputé l'un des premiers financiers de la place. Il avait pris à tâche de se laver entièrement du reproche de fraude : il y employait le maigre héritage de sa femme, vivant lui-même dans une modeste pension de famille rue Galilée. Ainsi, de part et d'autre se rétablissait sinon l'ordre, au moins le calme, dans la famille d'Yvonne comme dans celle de Guy. Guy et Yvonne s'étaient donc mariés aux premiers jours de l'année nouvelle, en une intimité stricte que leur double deuil justifiait. Puis, aussitôt mariés, fuyant Paris et les

lieux que les mondains de Paris colonisent en hiver, ils avaient trouvé l'asile retiré qu'ils cherchaient dans la petite anse de Cornioules, dernière née de cette pléiade de stations fortunées qui s'échelonnent entre les rochers rouges, les pins verts et la mer bleue, de Saint-Raphaël à Cannes. Cornioules ne se compose encore que d'une dizaine de villas toutes neuves, nichées parmi les pins qui descendent jusqu'au bord de la route, laquelle surplombe la mer. Le vieux village est situé à moins d'un demi-kilomètre, dans l'étroite vallée d'un torrent voisin, le Guerre.

Le jeune ménage Croze avait loué à Cornioules une case blanche nommée les Mimosas, voisine d'une autre case blanche plus vaste, nommée les Tamaris, qui appartenait au même propriétaire et qui était à louer, elle aussi. Yvonne et Guy avaient préféré les Mimosas justement parce que c'était la plus petite des deux cases blanches et qu'ils en étaient à cette heure charmante où il semble qu'on ne sera jamais assez serrés l'un contre l'autre... D'ailleurs, ils entendaient ne recevoir personne, sauf la mère d'Yvonne, dont la venue était annoncée. Leur domestique se composait d'un couple de gens du pays. Ils ne fréquentaient pas les brillantes stations de la côte. Une seule fois, ayant poussé jusqu'à Nice, ils en étaient revenus attristés par

la rencontre de quelques-uns de ces amis malavisés qui ne manquent jamais à vous fournir de nouvelles pénibles : ils avaient appris que leur cousine Berthe, avec Fanny Smith, habitaient une villa à Cagnes, entre Nice et Antibes, et aussi que Sandra Ceroni se montrait à Nice avec un veuf quinquagénaire, pourvu d'un petit garçon de huit ans dont elle était censée la gouvernante. Le veuf quinquagénaire, un Allemand assez riche, allait, disait-on, épouser Sandra... Et sans doute, que Berthe habitât le voisinage, cela n'émouvait nullement Guy très épris de sa jeune femme, ni Yvonne, très sûre de son mari. Et que Sandra Ceroni eût enfin trouvé qui l'épousât, peu leur importait à tous deux. Mais ces noms, ces voisinages, comportaient le rappel d'aventures et d'heures douloureuses, de tout le désordre que ces étrangères errantes avaient suscité autour d'eux, dont ils supportaient encore les conséquences et dont ils n'étaient pas sûrs d'être définitivement garantis. Aussi, depuis cette expédition malencontreuse vers les régions trop habitées, les Croze dirigeaient invariablement leurs excursions soit en mer, soit en montagne.

Un matin de la fin de février, dans la loggia de bois de leur case étincelante, Guy et Yvonne prenaient ensemble le petit déjeuner matinal. Ils le prenaient, assis l'un près l'autre, leurs

mains se cherchant instinctivement dès qu'ils ne se parlaient pas. Les rares passants de la route qui les apercevaient n'avaient pas besoin de se renseigner pour connaître que cette *morning-dress* blanche ornée de mousselines noires et ce pyjama au damier noir et blanc en étaient encore à l'époque délicieuse et angoissante où deux nouveaux époux ne peuvent exactement pas s'isoler l'un de l'autre, où le besoin de la présence réciproque égale celui de respirer l'air, où tous les sens paraissent avoir cette unique raison d'être et cette unique fonction : servir, pour chacun, à la perception et à la connaissance de l'autre. Entre Yvonne radieusement belle et Guy affiné par les soucis des derniers mois, — Guy au corps plus mince et aux traits plus mûrement dessinés, — régnait cette curiosité fervente de tous les jeunes couples amoureux; mais il y avait quelque chose de plus, qui les faisait chercher leurs doigts, rapprocher leurs chaises, engager l'un dans l'autre leur regard : une sorte de crainte que le sort ne les guettât toujours, ne préparât dans l'ombre quelque irruption nouvelle, après tant d'autres, quelque attaque suprême qui les terrasserait tout à fait si elle les heurtait séparés, mais qu'ils repousseraient à coup sûr s'ils l'affrontaient, côte à côte, les mains unies.

La petite anse ruisselait de soleil sur une mer indigo, agitée de courts et forts clapotements,

bien que nul vent ne fût perceptible. Le soleil, depuis quelques jours, prenait de la chaleur. Le jardinet déclive, naïvement dessiné avec des degrés et des rocailles, le jardinet où s'attestait une imagination géométrique d'architecte, dévalait par l'échancrure des pins, désengourdi, après des semaines de torpeur, aux approches du vrai printemps. Des primevères, quelques roses y buvaient l'éclatante lumière; deux mimosas, comme deux encensoirs, exhalaient un parfum si fort qu'on croyait par instants en distinguer la fumee à travers l'air immobile. Devant ce paysage d'espoir paisible, Yvonne et Guy prirent connaissance du courrier qu'on venait leur remettre. Yvonne achevait une lettre de sa mère quand son mari l'attira pour lui montrer un passage du journal qu'il avait déplié; et ce fut pour Yvonne une occasion de coller sa joue contre celle de son mari, de lui mettre son bras nu autour du col. Le journal disait, aux échos des mondanités :

« Mme Emmeline Corbellier a repris ses vendredis poétiques, suivis avec tant de ferveur par les personnalités du monde parisien. On a applaudi hier chez elle un poème dialogué intitulé : *Narcisse et son reflet*, joué par Mlle Langlade, de l'Odéon (rôle de Narcisse), et Fervolles, de la Comédie-Royale (rôle du Reflet). Auteur : M. Jacques Corbellier. Cette délicieuse, ingé-

nieuse, un brin perverse comédie poétique a été acclamée. Elle sera certainement reprise prochainement sur une de nos grandes scènes. »

— Quelle inconscience ! murmura Yvonne. Cette folle, qui a eu la chance de divorcer sans scandale grâce à la complaisance du mari, ne peut donc pas se laisser oublier ?

Guy fit un geste de résignation.

— Que dit ta maman ? questionna-t-il.

— Elle espère arriver après-demain. L'angine d'Alice est guérie.

— Et Nanie ?

— Nanie file le parfait *engagement* avec M. Lecœur. Elle a déjà obtenu qu'il ne porte plus de cravates toutes faites, et elle lui a envoyé sa manucure.

— Rien sur l'oncle Haumont-Segré ?

— Si ! Maman l'a vu avant-hier... ou plutôt (elle consulta la lettre) il y a quatre jours, chez lui, dans sa chambre de la rue Galilée. Il semblait en bonne santé. Il travaillait sur des dossiers, avec un certain Vignal, un ancien comptable de sa banque. Du reste, voici ce que dit maman.

Elle lut le passage :

« ... Je trouve sa fièvre d'activité un peu inquiétante. Il a entrepris, nous dit-il, de partager sa fortune entre ses créanciers, au prorata de leurs créances. Tout ce que ma belle-sœur lui a

laissé y passera. Comment vivra-t-il après, il ne semble pas s'en préoccuper : il assure qu'on lui garde une place dans une banque du Midi... On dirait qu'il ne loge plus dans sa tête que deux idées : rancune contre Berthe pour avoir laissé mourir sa mère sans une visite avant, sans un mot de compassion après, et volonté de forcer l'estime des gens que sa débâcle a lésés. D'ailleurs, je constate avec plaisir qu'il se porte bien : il est aussi « vieil Hercule » que jamais... »

Comme Yvonne achevait de lire ces mots, son attention fut distraite, en même temps que celle de son mari, par le passage sur la route d'une longue auto grise, carrossée en double phaéton : deux femmes seules occupaient les larges sièges du fond... Il passait pas mal d'autos grises sur la route de Saint-Raphaël, au bas du jardin déclive : mais celle-ci avait soudain freiné aux abords de Cornioules. Maintenant elle était tout à fait arrêtée ; l'une des deux voyageuses, penchée en avant, parlementait avec le chauffeur ; l'autre, debout, face à la pente où s'étageaient les claires habitations, semblait admirer ce repli discret de la côte, subir la tentation, qui guette parfois les touristes à un tournant de chemin, de suspendre la randonnée, de demeurer, de se fixer. D'ailleurs, ces deux voyageuses ne devaient pas venir de bien loin : leur attifage était à peine dérangé par le

vent de la course. Toutes les deux, masquées, gainées d'amples manteaux souples, présentaient ce personnage mystérieux et carnavalesque des femmes modernes en automobile, dont on peut seulement conjecturer si elles sont jeunes ou vieilles, laides ou jolies. Jeunes, celles-ci, vraisemblablement, surtout celle qui causait avec le chauffeur; à coup sûr, élégantes, mondaines.

Yvonne et Guy se regardèrent : ils avaient eu ensemble la même idée, et voilà qu'ils hésitaient à se la dire. Guy murmura :

— Qu'est-ce qu'*elles* viendraient faire ici?

— Ah! s'écria Yvonne en observant la plus grande des deux femmes, qui, descendue sur la route, aidait l'autre à descendre, pas de doute. C'est l'Anglaise... Oh! Guy, que nous veulent-elles?

Elle ne nourrissait aucune jalousie rétroactive contre le sentiment avorté que son mari avait naguère ressenti pour Berthe. Et ce n'eût pas été féminin qu'elle gardât de la rancune contre Fanny Smith, contre Fanny, qui avait contribué à séparer Guy de Berthe. Mais l'apparition des deux passantes inattendues réveillait en elle cette angoisse de la destinée dont elle ne pouvait s'affranchir après tant de traverses.

Guy la rassura :

— D'abord, il n'est pas sûr que ce soient elles. Et puis, vois... elles ne viennent pas chez nous.

En effet, laissant leur voiture stationner sur la route, les deux voyageuses montaient la pente, non pas vers l'accès des Mimosas, mais vers l'entrée voisine des Tamaris, qu'un écriteau, sur la porte du jardin, désignait aux passants en spécifiant que l'habitation était à louer. La plus grande des deux femmes pénétra la première : l'autre suivit ; les quelques pas qu'elles venaient de faire au soleil leur avaient donné chaud ; elles se démasquèrent et dégrafèrent un peu leurs manteaux.

— Ce sont elles, fit Yvonne.

Guy l'enlaça, l'étreignit, sans répondre. Dissimulés derrière le treillage croisillonné qui formait le côté de la loggia, ils virent Berthe et Fanny passer presque à leurs pieds, dans le jardin contigu au leur. Puis elles disparurent sous les pins, vers la maison des Tamaris, qu'Yvonne et Guy ne pouvaient apercevoir.

— Comme Berthe a maigri ! fit Yvonne.

— Oui... On la dirait malade. En revanche, la damnée Anglaise est toujours la même.

— J'espère bien qu'elles ne vont pas s'installer aux Tamaris !

— Nous aurions toujours la ressource de leur laisser la place.

Ils continuèrent de guetter.

— Ne me quitte pas, murmurait Yvonne.

Et Guy répondait :

— Non... jusqu'à ce qu'elles soient reparties...

Plus d'un quart d'heure s'écoula : puis l'Anglaise et sa pupille reparurent, accompagnées d'une petite femme brune et sécote à qui la garde des Tamaris était confiée. Elles marchaient plus lentement, bien que l'allée descendît. Berthe, fatiguée sans doute par ces quelques pas, s'appuyait sur le bras de Fanny. Fanny discutait avec la gardienne. Toutes les trois passèrent au voisinage de la loggia sans se retourner. Ce ne fut qu'au moment de franchir la porte qui donnait sur la route que les trois femmes levèrent ensemble les yeux vers la façade éclatante des Mimosas. Guy et Yvonne, invisibles derrière le treillage, devinèrent qu'on les nommait : ils perçurent l'effet de surprise sur Berthe et sur Fanny ; ils notèrent la brusquerie avec laquelle Fanny laissa en plan la gardienne étonnée, prit le bras de Berthe, et, en moins de deux minutes, l'eut ramenée à l'auto, y fut remontée avec elle, eut fait démarrer.

— Bon voyage, fit Yvonne, osant à présent se pencher hors de la loggia.

Et, gamine, elle agitait son mouchoir vers l'auto, — qui n'était plus, au bord de la côte bleue, qu'une fuyante boule de poussière.

Tous deux rentrèrent dans la villa. Yvonne, se cambrant devant une glace, les mains jointes

derrière la nuque, d'un geste qui lui était familier et que Guy appelait « faire la pigeonne », murmura :

— Mon pauvre Guy, je n'ai plus de remords de t'avoir enlevé à ma cousine... Toi qui aimes mes bras et ma gorge... Qu'aurais-tu fait de ce paquet d'os ?

— Pauvre petite Berthe ! murmura Guy.

Mais la « pigeonne », qui savait son pouvoir, le tentait obstinément, savamment. Ils s'enlacèrent, oubliant à la fois crainte et pitié dans le triomphant égoïsme des amants heureux.



Moins d'une semaine après la visite que lui avait faite sa belle-sœur Haumont-Manin, visite dont Yvonne et Guy avaient lu ensemble la nouvelle, — le vieil Haumont-Segré congédia, l'ayant payé sans parcimonie, le comptable Vignal, qui l'avait aidé à répartir, entre les créanciers de la Banque liquidée, l'héritage de sa femme. Le comptable raconta plus tard qu'il s'était senti ému en prenant congé :

— J'ai dit au patron : « Comment Monsieur va-t-il vivre maintenant ? » Et il m'a répondu : « Ne vous inquiétez pas de moi, Vignal ; mon frère ne me laisserait pas manquer... Et, d'ail-

leurs, on me propose une place dans une bonne petite banque de Marseille... »

Plus tard, aussi, le professeur Haumont-Manin et la patronne de la pension de famille confirmèrent le récit de Vignal touchant cette place promise à Marseille. « Un de mes anciens correspondants, avait dit Haumont-Segré, qui m'a gardé sa confiance et qui ne me croit pas complètement gâteux... Cinq mille francs par an : mille de plus qu'il ne m'en faut... »

La patronne de la pension, rue Galilée, n'éprouva donc aucune surprise quand son locataire descendit régler son compte, et, une valise à la main, annonça qu'il partait pour le Midi.

— Un peu plus tôt que je ne le supposais : mon correspondant est surchargé de besogne et me prie d'avancer mon arrivée. D'ailleurs, je n'ai plus rien à faire ici.

— Et M. Haumont-Segré aura là-bas un plus beau temps qu'à Paris, conclut l'hôtesse en lui remettant sa note acquitée... Monsieur veut-il qu'on lui cherche une voiture?

— Ma foi, non! Le Métro est à deux pas et il me conduit juste à la gare.

Il partit ainsi, d'un pas délibéré, portant sa valise. Le poids de la tête neigeuse semblait bien entraîner un peu les épaules en avant, mais l'aspect était robuste et l'allure ferme. Un vieux

chêne tordu vers la cime, — solide encore, du chef aux racines.

Il se sentait en effet plein de force et de résolution. L'habitude invétérée de n'élever presque jamais la voix ni le geste, une apparence cordiale et douce de toute la personne dissimulaient aux yeux des indifférents sa fermentation intérieure. Seuls les Haumont-Manin en avaient conçu quelque inquiétude : mais un peu de fièvre dans les yeux n'était-il pas explicable chez un vieillard frappé coup sur coup de pareils malheurs : abandon de sa fille, ruine de sa maison, mort de sa femme ? Ne fallait-il pas au contraire un cerveau bien construit pour avoir résisté à tant de chocs, sans donner maintenant le moindre signe d'affaissement ou d'extravagance ? Et certes, pas plus que les Haumont-Manin, pas plus que le comptable Vignal, pas plus que la patronne de la rue Galilée, — les voyageurs qui eurent pour compagnon, entre Paris et la Méditerranée, ce vieillard chenu et courtois, volontiers silencieux, mais répondant avec une urbanité empressée aux questions qu'on lui posait, n'eussent mis en doute qu'il se rendait paisiblement, comme il l'annonçait, au lieu où l'appelaient ses affaires.

Pourtant le vieil Haumont-Segré avait dissimulé à tous ses vrais projets, et Marseille n'était pas le but dernier de son voyage. Personne ne s'en avisa, car personne ne le connaissait dans la

ville énorme et bruyante où il séjourna seulement le temps de prendre une tasse de lait dans un café voisin de la gare, en consultant un guide de la région. Moins d'une heure après son arrivée, il rentra dans la gare et monta dans un train direct qui, de Marseille, desservait la côte de Nice. On lui avait délivré un billet de seconde classe pour Cagnes.

La côte, ce matin-là, offrait vraiment la ressemblance des tableaux-réclames dont les agences de publicité tapissent les murs de nos villes afin de susciter dans l'âme des gens du Nord l'irré sistible besoin de la mer bleue et du soleil d'or... Le soleil d'or ne s'était enfoncé que peu de fois dans la mer bleue depuis cette autre matinée où Berthe et Fanny avaient visité les Tamaris ; et pourtant c'était déjà un autre soleil d'or et une autre mer bleue. Le printemps dionysiaque de la Riviera, qui s'annonçait seulement alors, avait fait depuis son entrée folle et triomphante : il jaillissait des choses inanimées et des êtres vivants, des pierres et des arbres, du sol et des fleurs, de l'air et de la lumière, entraînant le monde dans une orgie de vie juvénile, presque trop fougueuse pour les sens humains. Matins de la Côte d'Azur où l'on se lève plein de hâte à humer l'atmosphère pailletée, à respirer l'haleine des jardins, à s'enivrer de l'arome et du

reflet des flots, et où, quelques pas faits dehors, accablé par une soudaine torpeur, on revient chercher l'abri des maisons encore fraîches pour y cuver, sous le silence et la pénombre, une griserie quasi douloureuse.

Dans les bois de Cagnes, coin reculé, presque désert, assez malaisément accessible, où se dissimulait leur chalet — « la Hutte » — Berthe et Fanny avaient ressenti dès le réveil cet appel d'un jour splendide, avant-coureur du printemps. Elles s'étaient pressées de sortir, de gagner la plage; elles s'y étaient promenées ensemble, heureuses de leur solitude, heureuses de la joie ardente que le monde semblait exhaler autour d'elles... Fanny regardait avec bonheur les joues de Berthe rosir, sa silhouette mince se redresser, un regard moins terne animer ses yeux pâles : la santé de Berthe inquiétait Fanny. Berthe ne se plaignait jamais, et Fanny était infiniment trop orgueilleuse pour s'accuser elle-même de l'actuelle dépression physique de sa pupille. Mais, à l'évidence, cette dépression avait commencé au lendemain de la fugue hors de la maison paternelle; elle s'était aggravée après la mort de Mme Haumont-Segré, que Fanny n'avait pas permis à Berthe de revoir, la mettant en demeure de choisir entre sa mère et elle-même... Berthe avait obéi: elle était esclave et elle aimait son esclavage; mais elle n'en avait pas moins

souffert. Elle ne se remettait pas. Comme pour sa mère, les médecins ne découvraient chez elle aucun organe atteint. Ils disaient : extrême anémie. Et ils amusaient leur ignorance en analysant des gouttes de ce pauvre sang pâle, en mesurant le ressort de ces artères détendues.

Très vite, à l'air de la plage, l'exubérance du printemps, qui d'abord avait surexcité la jeune fille, la brisa. Il fallut regagner la maison, et Berthe y eut de la peine, malgré l'aide de Fanny qui la soutenait. Aussitôt rentrée dans sa chambre, elle s'abattit dans un fauteuil; ce matin flamboyant l'avait accablée; elle voulut les fenêtres fermées, les stores abaissés. Fanny s'installa dans la chambre, anxieuse et silencieuse; aucune garde-malade n'était plus dévouée, plus infatigable : et Berthe recevait de cette présence, à la fois autoritaire et tendre, un vrai réconfort. « *Sleep, poor little thing; I want you to sleep...* » Mais, malgré l'effort docile de fermer les yeux, de suspendre sa pensée, Berthe ne parvenait pas à s'endormir. Sur le voile de ses paupières passaient des zigzags de feu, tout le miroitement de la mer zébrée, fulgurante... Cependant, même sans sommeil, le repos et la pénombre agissaient pour la calmer.

— Vous n'avez aucune fièvre, ma chérie, fit l'Anglaise après avoir quelque temps gardé le poignet mince entre ses doigts...

Tout à coup Berthe se dressa sur son séant.

— Qui est-ce qui marche dans le jardin? fit-elle, la voix troublée.

— Mais... Justine, je suppose...

— Ce n'est pas Justine. C'est un pas d'homme...

Berthe, très peureuse de nature, plus peureuse à mesure qu'elle s'affaiblissait, ne pouvait s'habituer à l'isolement de la Hutte, reculée dans ce vaste bois, au bout d'un chemin inachevé que l'automobile ne pouvait même pas suivre jusqu'au seuil. Devant la villa, il est vrai, l'œil se rassurait en apercevant, à travers les arbres, des toits de maisons isolées, puis le village de Cagnes maritime, tout voisin. Mais, derrière, c'était un fourré assez compact, percé seulement de sentiers, recouvrant une bonne partie de la colline. Berthe disait qu'elle se sentait constamment guettée, menacée par ces fourrés épais qui surplombaient de haut les cheminées de la Hutte... Elle voulait quitter Cagnes; et c'était au cours d'une promenade de recherches, dans les environs, que les deux amies avaient visité Cornioules.

L'Anglaise alla relever un des stores, ouvrir une des fenêtres La clarté envahit la chambre.

— Je ne vois personne, dit-elle, se penchant au dehors. Vous avez rêvé, chérie... A moins que le mécanicien....

— Vous savez bien, Fanny, qu'il ne vient jamais dans la maison à cette heure-ci, répliqua impatiemment Berthe... Et ce n'est pas le jour du jardinier. Je suis sûre que j'ai entendu un pas d'homme de ce côté (elle montrait le mur orienté vers la pente de la colline, vers le bois). Oh! Fanny, je vous en prie, allez voir.

Fanny, pour la calmer, obéit. Elle donna elle-même un coup d'œil au jardin, puis s'enquit à l'office. Le service était fait par une cuisinière, une femme de ménage, une femme de chambre : point d'hommes dans la maison; l'Anglaise assurait que les valets de chambre français sont ingouvernables par des femmes seules. Pourtant, la nuit, le mécanicien couchait au rez-de-chaussée, près du vestibule.

Fanny, dans le jardin, ne remarqua rien de suspect; les trois servantes n'avaient aperçu aucun étranger ni entendu aucun pas.

— Je vais dire à Mlle Berthe que Justine est allée derrière la maison cueillir des feuilles de laurier, dit l'Anglaise... Dites-le-lui aussi si elle vous le demande.

Berthe consentit à être rassurée, tout en protestant que « Justine avait marché comme un homme ». Fanny demeura convaincue que Berthe avait eu une hallucination de l'ouïe, peut-être un bref cauchemar dans une minute de sommeil. Elle-même était inaccessible à la

peur des dangers invisibles. Elle constata d'ailleurs avec plaisir que sa pupille allait mieux ; la crise provoquée par la promenade du matin s'apaisait. On prit la température des aisselles, qui ne dépassait pas trente-sept degrés et demi. Berthe se releva et, jusqu'à l'heure du lunch, s'occupa à peindre un bouquet d'œillets panachés. Fanny, assise auprès d'elle, lisait un de ces interminables romans anglais qui, pendant quatre cents pages, ne racontent rien et ravissent pourtant cent mille lecteurs. Celui-ci s'appelait : *The christian Twins.*

Après le lunch, les médecins ordonnaient à Berthe une complète immobilité, et, si possible, le sommeil. L'usage était donc à la Hutte qu'une fois ces dames rentrées au salon, on ne les dérangeât sous aucun prétexte pendant une heure, et qu'aucun bruit ne troublât la maison. Berthe s'étendait — et presque toujours s'endormait profondément — sur un divan dans le petit salon, qu'on tenait obscur, fermant la porte de communication avec le grand salon. Fanny, cependant, s'installait dans le grand salon, lisant, écrivant, fumant des cigarettes, sans négliger de boire quelqu'une de ces « potions alcooliques » qui étaient, assuraient-elle, indispensables à sa santé. Depuis la chaleur accrue, la porte du grand salon restait ouverte sur le perron, qu'une véranda vitrée enveloppait en

haut et par devant, laissant libre, à droite et à gauche, le double accès de l'escalier.

Les choses se passèrent, ce jour-là, comme de coutume. Berthe s'endormit presque aussitôt étendue. Fanny la veilla quelque temps, assise auprès d'elle. Par la porte encore ouverte sur le grand salon, il venait assez de lumière pour qu'elle distinguât nettement le corps de la jeune fille allongé sous le voile d'un plaid léger, et sa tête, pâle dans les cheveux blonds, creusant l'oreiller. « *O dear, dear!...* » murmurait l'Anglaise en contemplant cet être fragile, abîmé dans un sommeil opaque, un de ces sommeils d'où l'anémique se réveille accablé d'une plus lourde lassitude. « *O my own dear!* » Ma chérie! ma seule chérie!... C'était sincère : l'étrange fille penchée sur le chevet de Berthe n'avait pas d'autre amour au monde que la frêle créature endormie; bien vraiment elle était prête à tout perdre pour la garder, et elle eût donné sa propre vie pour la guérir. Bien vraiment aussi elle avait le droit de se révolter quand elle surprenait des sourires ou des allusions troubles touchant cet amour: peu de jeunes filles de vingt ans demeuraient aussi chastement ignorantes que Berthe, gouvernée par Fanny. Et pourtant l'amour de ces deux femmes, que nulle brutalité n'avait jamais entaché, n'était pas seulement l'amour de la mère à la fille ni la ten-

dresse raisonnable de deux amies. C'était une sorte de parenté choisie, et de parenté passionnée. Cela impliquait le besoin permanent d'être proches, l'admiration physique et morale réciproque, l'esprit mutuel de sacrifice; cela impliquait aussi toutes les tyrannies et toutes les iniquités de l'amour; cela impliquait la jalousie. Berthe était jalouse de Fanny : il lui déplaisait d'entendre Fanny dire d'une autre jeune fille qu'elle était jolie. La jalousie de Fanny, plus dominatrice encore, refusait strictement à Berthe le droit de vivre auprès d'un autre être et pour un autre être qu'elle-même. Et plus les affections auxquelles Berthe semblait tentée de céder étaient naturelles, légitimes, plus Fanny les combattait. Ainsi l'avait-elle séparée successivement de son fiancé et de sa famille. Ainsi lui avait-elle interdit de revoir sa mère mourante.

Fanny se pencha, effleura d'un baiser les cheveux blonds dont l'oreiller repoussait la masse vers le haut de la tête. Elle sortit ensuite sur la pointe du pied, referma la porte doucement, redescendit à travers le grand salon, jusque sur le perron. L'air étincelait comme en été. Presque pas de bruit vers le village... Laissant la porte-fenêtre ouverte sur la véranda, qu'ombrageaient des stores, Fanny revint s'asseoir dans un large fauteuil d'osier à oreilles, tour-

nant le dos à la baie. Elle alluma une cigarette, se versa un verre de chartreuse (soi-disant additionnée par elle-même de substances pharmaceutiques), le vida en deux ou trois gorgées, puis reprit les *Christian Twins* et se mit à lire. Sa cigarette finie, elle reposa le livre sur un guéridon. La chaleur méridienne, combinée avec les vapeurs de l'alcool, exerçaient chaque jour ce même effet sur elle : quelques minutes, un quart d'heure au plus d'assoupissement, — après quoi elle se réveillait décongestionnée, lucide, son robuste organisme remis en équilibre par ce bref répit.

Elle dormit un peu moins longtemps, cette fois, et son court sommeil fut mauvais. Elle rêva qu'assise dans son fauteuil de paille à oreilles, elle sentait derrière elle la présence de quelqu'un. Figée, immobile, elle ne pouvait se retourner pour regarder qui c'était : et une peur atroce angoissait, en rêve, ce cœur qui, dans la veille, ignorait la peur. L'effort qu'elle fit pour remuer lui rouvrit les yeux; mal réveillée encore, elle continua un moment d'avoir peur, s'imaginant *qu'il y avait effectivement quelqu'un derrière elle*. Du perron auquel elle tournait le dos, une présence humaine immobile se projetait, pour ainsi dire, vers la grande pièce silencieuse. Fanny perçut même l'ombre vague que diffusait cette présence sur le parquet ciré. Dans

son demi-réveil, son angoisse s'exaspéra un instant, prolongeant l'impuissance à bouger, comme dans le cauchemar. Puis, reprenant toute sa conscience, elle se maîtrisa ; elle cessa de craindre ; elle médita même, une seconde, ce qu'elle allait faire. D'un seul geste bien réfléchi, elle se dressa, et, maintenant le fauteuil, comme un léger rempart, entre elle-même et la porte du perron, se retourna.

Un homme était bien debout, juste dans la baie ; il avait la tête penchée en avant, le regard baissé ; on eût dit qu'il se recueillait avant d'entrer. Peut-être même, venant du dehors étincelant, n'avait-il pas aperçu l'Anglaise dissimulée dans son fauteuil. Au geste brusque de Fanny, il releva le front, regarda. Et Fanny comprit alors le danger : car les yeux du vieil Haumont-Segré, qu'elle reconnut aussitôt, irradiaient cette énergie extatique qui annonce la démence prête à l'action. D'ailleurs, il était nu-tête, et son pantalon laissait pendre un lambeau. « Il a pénétré dans le jardin en se laissant couler du coteau, pensa Fanny. Berthe avait bien entendu... » Comme tous les cœurs fermes, elle se sentit plus résolue devant le péril imminent. Elle songea d'abord à Berthe, à protéger Berthe, et même, s'il était possible, le sommeil de Berthe, contre le fou... Durant les quelques secondes où ils furent face à face sans parler,

elle pensa : « Atteindre le bouton de la sonnette... Mais ce bouton est à cinq pas de moi... le fou m'empêchera... Il faut le calmer... sonner sans qu'il s'aperçoive... » Et tout en gagnant le mur elle dit à voix basse, rivant ses yeux aux yeux du vieillard et s'efforçant de ne pas l'irriter :

— Monsieur... Quelle affaire avez-vous ici?

Il répondit sur le même ton :

— Berthe est là?

— Non, dit Fanny.

— Berthe est là, répéta-t-il.

Il avança dans le salon et saisit le bras gauche de l'institutrice qui cherchait à sonner. Bien que Mme Haumont-Segré lui en eût souvent parlé naguère, Fanny ne soupçonnait pas la force du vieillard. Elle sentit son bras comme tenaillé par du fer : en même temps, l'autre main du justicier s'abattait sur sa bouche avant qu'elle eût le temps de l'ouvrir pour un cri. Puis, tandis que son bras gauche, lâché, retombait inerte de douleur, l'Anglaise, toujours bâillonnée par une paume fiévreuse, et des doigts de fer lui brisant la mâchoire, étouffa sous le collier ardent de l'autre main, la main qui avait libéré le bras inerte. Déjà elle ne pouvait plus crier : débâillonnée, il l'étranglait des deux mains. Elle comprit qu'elle allait mourir. Elle tenta pourtant de ruer dans les jambes du bourreau; mais ses jambes à elle ne remuèrent même pas; tout ce

qui lui restait de force vitale ne suffisait déjà plus à lutter contre l'asphyxie. Visage contre visage, les deux ennemis se dirent une dernière fois leur haine avec leurs yeux, pupille à pupille. Puis Haumont-Segré eut soudain cette sensation étrange qu'il soutenait par le cou ce grand corps féminin, devenu pesant comme une chose, et il lui fallut un vigoureux redressement des reins pour ne pas tomber en avant, avec lui... Il le posa doucement par terre, de son long, et, l'ayant ainsi étendu, desserra les doigts avec précaution.

La tête de l'Anglaise, toute rouge, fléchit de côté, pâlit ; de la bouche filtrèrent quelques gouttes de sang, mêlées à de la mousse de salive... Rien ne bougea plus...

. . . .

*
* *

Dans le train qui les emportait vers Cagnes, Guy Croze et sa femme occupaient seuls le compartiment. Yvonne ne contraignait pas ses sanglots. Elle gémissait :

— Je savais bien que nous n'avions pas fini d'être misérables... Ah! cette menace de quelque chose d'affreux, encore, comme je la sentais!

Lui s'efforçait de la consoler :

— L'acte de ton oncle est un acte de fou... Berthe nous écrit qu'il souriait, à côté du corps, quand on l'a arrêté. Il ne passera même pas en jugement. Mon père a encore assez d'influence pour empêcher ça.

— Et Berthe... déjà si malade... cela va l'achever.

— Je ne trouve pas son billet désespéré, protesta Guy.

Il en relut les premières lignes :

« Yvonne, viens à mon secours... Mon père, dans une discussion sans doute, car personne n'a rien vu, a eu un accès de fièvre chaude et a tué Fanny... »

— Non, répéta Guy... Ce n'est pas le ton d'une amante au désespoir... On dirait que la mort a rompu de l'enchantement.

Les petits villages lumineux, les baies ensoleillées s'égrenaient le long de la côte. Le train, flâneur, s'arrêtait souvent, dans des gares paisibles où tout semblait faire la sieste sous le soleil, sauf le vigilant tremblement d'un timbre. Comme on venait de passer le golfe Juan, Yvonne murmura :

— Si nous avons des enfants, j'aime mieux qu'ils restent toute leur vie de petits rustres ignorants que d'ouvrir la maison à des Sandra, à des Mag ou à des Fanny. Elles nous ont fait trop de mal.

— Et elles sont tellement différentes de nous, tellement loin de nous, que nous ne comprenons même pas pourquoi elles nous ont fait ce mal, répliqua Guy. Elles ont eu beau vivre chez nous, nous ne les avons jamais connues... Mais voici Cagnes. Du courage!





5444. — Impr. A. Lemerre, 6, rue des Bergers, Paris.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
Marcel Prévost

ÉDITION IN-18 JÉSUS

LE SCORPION. 1 vol. illustré.	3 50
CHONCHETTE. 1 vol. illustré.	3 50
MADEMOISELLE JAUFRE. 1 vol. illustré.	3 50
COUSINE LAURA. 1 vol. illustré.	3 50
LA CONFESSION D'UN AMANT. 1 vol. illustré.	3 50
L'AUTOMNE D'UNE FEMME. 1 vol. illustré.	3 50
LETTRES DE FEMMES. 1 vol. illustré.	3 50
NOUVELLES LETTRES DE FEMMES. 1 vol. illustré.	3 50
DERNIÈRES LETTRES DE FEMMES. 1 vol. illustré.	3 50
LES DEMI-VIERGES. 1 vol. illustré.	3 50
NOTRE COMPAGNE (Provinciales et Parisiennes). 1 vol. illust.	3 50
LE JARDIN SECRET. 1 vol. illustré	3 50
TROIS NOUVELLES. 1 vol.	3 50
Les Vierges Fortes. — FRÉDÉRIQUE. 1 vol. illustré	3 50
— — LÉA. 1 vol. illustré.	3 50
LE DOMINO JAUNE. 1 vol. illustré.	3 50
L'HEUREUX MÉNAGE. 1 vol.	3 50
LE PAS RELEVÉ (Nouvelles). 1 vol.	3 50
LA PRINCESSE D'ERMINGE. 1 vol.	3 50
MONSIEUR ET MADAME MOLOCH. 1 vol.	3 50
FEMMES (Nouvelles). 1 vol.	3 50
LA FAUSSE BOURGEOISE (Nouvelles). 1 vol.	3 50
PIERRE ET THÉRÈSE. 1 vol.	3 50
FÉMINITÉS. 1 vol.	3 50
LETTRES A FRANÇOISE. 1 vol. illustré.	3 50
MISSETTE. 1 vol.	3 50
LETTRES A FRANÇOISE MARIÉE. 1 vol.	3 50
L'ACCORDEUR AVEUGLE. 1 vol. illustré	3 50
LA PLUS FAIBLE, pièce en quatre actes, en prose. 1 vol.	3 50
L'AGE DANGEREUX (traduction). 1 vol.	3 50

ÉDITIONS DIVERSES

L'ACCORDEUR AVEUGLE. 1 vol. petit in-8°. illustré.	6 »
LE MOULIN DE NAZARETH. 1 vol. in-32 *(Collection Lemerre illustrée)*.	2 »

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

LE SCORPION. 1 vol. in-12, avec portrait à l'eau-forte.	6 »
CHONCHETTE. 1 vol. in-12	6 »

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE. 1 vol. in-8°	1

Paris. — Imp. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers. — 4.-5444